



HAL
open science

La fabrique d'un quartier à la presqu'île de Grenoble : usages et représentations des habitant.e.s

Elena Szymonski

► **To cite this version:**

Elena Szymonski. La fabrique d'un quartier à la presqu'île de Grenoble : usages et représentations des habitant.e.s. Architecture, aménagement de l'espace. 2022. dumas-04107864

HAL Id: dumas-04107864

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04107864>

Submitted on 26 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

IEP DE GRENOBLE

**LA FABRIQUE D'UN QUARTIER A LA
PRESQU'ÎLE DE GRENOBLE**

USAGES ET REPRÉSENTATIONS DES HABITANT·E·S

Par Elena SZYMONSKI

Mémoire de recherche

Parcours « Sciences de Gouvernement comparées »

Sous la direction de M. Olivier IHL

Août 2022

Résumé

Le mémoire présente les résultats d'une enquête menée auprès des habitant·e·s de la Presqu'île de Grenoble. Il interroge l'écart entre les représentations du quartier des habitant·e·s, et celles des pouvoirs publics et de l'aménageur. Il s'intéresse, en somme, à la manière dont les représentations des habitant·e·s façonnent des quartiers qui se soustraient à la volonté initiale d'aménagement de créer un quartier unique et homogène.

Abstract

This master's thesis presents the results of a survey conducted among the inhabitants of the Presqu'île neighborhood in Grenoble. It questions the gap between the inhabitants' and the politicians' representations of neighborhood. In short, it studies how the inhabitants' representations shape three neighborhoods. These do not fit with the planning authorities' initial will to create a unique and homogeneous neighborhood.

« L'environnement, c'est ce qu'il reste à l'homme quand il a tout perdu. Ceux qui habitent un quartier, une rue, un vallon, une guerre, un atelier, n'ont pas d'« environnement », ils évoluent dans un *monde* peuplé de présences, de dangers, d'amis, d'ennemis, de points de vie et de points de mort, de toutes sortes d'êtres. Ce monde a sa consistance, qui varie avec l'intensité et la qualité des liens qui nous attachent à tous ces êtres, à tous ces lieux. Il n'y a que nous, enfants de la dépossession finale, exilés de la dernière heure – qui viennent au monde dans des cubes de béton, cueillent des fruits dans les supermarchés et guettent l'écho du monde à la télé – pour *avoir un environnement*. »¹

¹ Comité invisible (2007). *L'insurrection qui vient*. La Fabrique éditions, p.59

Sommaire

INTRODUCTION.....	6
PARTIE 1 : ÉTAT DES LIEUX : UN QUARTIER, TROIS QUARTIERS	19
Chapitre 1 : Géographie du secteur	21
Chapitre 2 : Des quartiers aux histoires différentes.....	32
Chapitre 3 : Structure de la population	46
PARTIE 2 : DIFFÉRENTES FAÇONS D’HABITER LES LIEUX.....	58
Chapitre 4 : Habitudes des riverain·e·s	60
Chapitre 5 : Des quartiers résidentiels vécus différemment	72
Chapitre 6 : Potentialités de vie de quartier.....	79
PARTIE 3 : CAMBRIDGE, UNE VILLE DANS LA VILLE	88
Chapitre 7 : Un quartier tourné vers les travailleurs·ses du polygone scientifique	90
Chapitre 8 : Le déterminisme des aménageurs	97
Chapitre 9 : Un quartier en devenir	107
CONCLUSION.....	118

INTRODUCTION

Présentation du sujet

Les villes, en tant qu'elles concentrent les activités humaines, constituent des lieux politiques de premier plan. Elles regorgent de vie et sont rythmées par les va-et-vient incessants des êtres qui les peuplent. Cette frénésie peut sembler naturelle et spontanée. La ville fait pourtant l'objet d'un contrôle politique, qui s'exerce notamment à travers les décisions d'aménagement du territoire. Celui-ci permet aux pouvoirs publics d'anticiper et d'orienter les pratiques des individus, ce qui en fait un instrument-phare des politiques publiques.

La fabrique de la ville passe aujourd'hui par la création de vastes projets d'aménagement urbains. Ceux-ci s'inscrivent dans un double-contexte : celui de la lutte contre l'étalement urbain – ou périurbanisation –, et celui de la densification des villes. L'étalement urbain est généralement défini comme étant l'extension des villes vers leur périphérie. Il en résulte des tissus urbains de plus en plus larges et discontinus. Avec la montée en puissance des principes de développement durable, le phénomène se voit remis en question dans les années 1990, et laisse place à un idéal de ville compacte. Censée être plus durable, la ville compacte favorise la densification urbaine, qu'elle considère comme le remède au phénomène d'étalement urbain.² Dès lors, tout espace nouvellement constructible en ville fait l'objet d'un projet de construction de logements.

Les projets de densification urbaine doivent alors relever un nouveau défi : articuler les nouvelles constructions avec l'existant, afin de former un tout cohérent. Une réflexion est menée à l'échelle des quartiers : il s'agit, d'une part, de créer de nouveaux quartiers, et, d'autre part, de les mettre en lien avec les espaces préexistants. Les projets d'aménagement urbain sont donc non seulement pensés au niveau de la ville – le nouveau bâti doit s'intégrer au reste de la ville –, mais également au niveau du quartier lui-même – que crée-t-on à l'intérieur de l'espace nouvellement construit ? Cette réflexion conduit à s'interroger sur le pouvoir qu'exercent les aménageurs et les décideurs politiques sur le quartier.

² Rousseau, M. (2017). La densité fait-elle la mixité : Politiques de densification et inégalités territoriales dans l'agglomération de Lyon. *Sociétés contemporaines*, 107, pp. 23-50.

A travers les opérations urbanistiques, les pouvoirs publics disposent d'un levier important pour orienter les pratiques. Les habitant·e·s sont imaginé·e·s réalisant des activités de la vie quotidienne dans leur quartier : travail, déplacements, achats, loisirs, etc. Un certain usage est donc projeté sur chaque espace, ainsi que sur ce que le quartier devrait être dans son ensemble. Il devient alors légitime de se questionner sur la place qui est laissée aux habitant·e·s dans ce type d'aménagements. Cette réflexion conduit plus généralement à questionner l'écart qui sépare les représentations des pouvoirs publics et celles des habitant·e·s sur un même quartier. Le vécu des habitant·e·s est-il conforme à la projection des pouvoirs publics ? Les modes d'habiter constatés sont-ils en accord avec les usages projetés sur le quartier ? Le rapport qu'entretiennent les habitant·e·s avec leur lieu de vie est-il entièrement déterminé par les décisions d'aménagement ? L'aménagement urbain peut-il, à lui seul, décider de ce qui fait un quartier ?

Le présent travail s'intéressera au vécu des habitant·e·s du projet d'aménagement urbain de la Presqu'île, à Grenoble. Loin de n'être qu'une zone dédiée à la recherche scientifique, la Presqu'île fait l'objet d'une vaste opération d'urbanisme depuis quelques années. Les nouveaux logements se mêlent aux bureaux et aux commerces, et surtout, aux logements existants. Dans une logique de densification urbaine, l'aménageur et les pouvoirs publics ont pensé le quartier comme un tout uniforme et homogène. Les représentations des habitant·e·s semblent toutefois entrer en contradiction avec cette vision monolithique de leur(s) espace(s) de vie. La question de recherche de ce travail pourrait donc se formuler comme suit : Dans quelle mesure le rapport qu'entretiennent les habitant·e·s avec leur lieu de vie contribue-t-il à façonner des quartiers qui se soustraient à la volonté initiale des pouvoirs publics dans l'aménagement de la Presqu'île ?

Cadre théorique

Deux concepts sous-tendent la question de recherche que nous posons dans ce travail : le premier concerne le quartier – quelle définition du quartier ? –, le second concerne les modes d'habiter – qu'est-ce qu'habiter un lieu ? La littérature propose différentes définitions de l'un et l'autre de ces termes en même temps qu'elle nous permet de nous situer dans le débat scientifique relatif au quartier.

Le quartier

Le quartier peut tout d'abord être défini spatialement comme un intermédiaire entre le domicile et la ville. Le quartier est alors considéré comme un « ensemble limité d'espaces et d'habitants dans une ville ».³ Cette définition élude toutefois la dimension sociale inhérente au quartier.

Dans son acception traditionnelle, le quartier a tendance à mêler ces deux dimensions : « [le quartier est] l'entité spatiale et sociale plus limitée que la ville, lieu social et environnement immédiat pour ses habitants »⁴, ou encore « l'aire de satisfaction des besoins essentiels ».⁵ C'est un lieu qui permet de répondre aux besoins primaires et secondaires : dormir, faire ses courses, se promener, sortir le soir, entretenir des relations de sociabilité, se déplacer, etc. La présence ou non de ces facilités sera source de satisfaction ou, au contraire, de frustration pour ses habitant·e·s. Le quartier est donc vu, d'une part, comme un espace fonctionnel, et d'autre part, comme un lieu privilégié pour les relations sociales. Pour P. Claval, le quartier est le lieu de « maximisation des interactions sociales ».⁶ A. Metton et M.-J. Bertrand soulignent à cet égard le rôle prépondérant de l'équipement commercial, qu'ils vont même jusqu'à qualifier d' « armature de l'espace vécu ».⁷

La notion d' « espace vécu » fait référence à l'aire urbaine qu'est le quartier, défini de l'intérieur, par les habitant·e·s eux/elles-mêmes plutôt que par une entité extérieure. Ils / elles investissent cet espace dans lequel « ils ressentent l'impression sécurisante d'un monde familier, prolongement vital du domicile ».⁸ Cette vision du quartier comme extension du domicile est également mise en évidence par K. Noschis.⁹ Le quartier vécu est donc un espace à la fois individuel – chacun·e perçoit le quartier à travers sa propre subjectivité – et collectif – les équipements fonctionnels présents ou non dans le quartier forment une trame commune.

En outre, la conception traditionnelle du quartier met en évidence l'importance de l'affect dans la construction de l'entité quartier. K. Noschis parle à cet égard de charge symbolique, et affirme que « l'identité trouve un aliment essentiel dans les moments

³ Noschis, K. (1984). *Signification affective du quartier*. Paris, Librairie des Méridiens, p.11

⁴ Ibid, p.10

⁵ Metton, A., Bertrand, M.-J. (1974). Les Espaces vécus dans une grande agglomération. *L'Espace géographique*, tome 3, n°2, 1974. pp. 137-146

⁶ Claval, P. (1968). *La théorie des villes*. Revue géographique de l'Est, La géographie urbaine, pp. 3-56

⁷ Idem

⁸ Idem

⁹ Noschis, K. (1984). *Signification affective du quartier*. Paris, Librairie des Méridiens, pp. 26-27

affectivement chargés que l'habitant passe en contact avec des espaces publics de son environnement ».¹⁰ Pour le chercheur, la notion de quartier va donc bien au-delà l'aspect fonctionnel. Dans son sillage, J. Authier affirme que « le degré d'attachement au quartier [des] citadins apparait étroitement lié aux rapports affectifs qu'ils entretiennent ».¹¹ L'approche traditionnelle du quartier repose donc sur le postulat que ce sont les habitant·e·s qui transforment l'espace matériel en un lieu chargé de sens.¹²

Cette approche traditionnelle du quartier comme haut lieu de la sociabilité, une « espèce d'espace »¹³ dans lequel les habitant·e·s passeraient l'essentiel de leur temps et effectueraient la plupart de leurs activités, renvoie à la conception du quartier comme « village dans la ville »¹⁴, ou « quartier-village ».¹⁵ Elle est issue des recherches menées par les sociologues de l'Ecole Chicago dans les années 1920, puis par les monographies de quartiers ouvriers dans les années 1950-60.¹⁶

A rebours de cette vision traditionnelle, nombre d'auteurs·rices annoncent le déclin des quartiers. Dès les années 1960, le philosophe et sociologue R. Ledrut postulait l'existence de deux pôles dans la vie des citadin·e·s modernes : la ville et le logement. « L'échelon sociologique du quartier, en revanche, n'a presque aucune existence effective. », précisait-il.¹⁷ Quelques années plus tard, F. Ascher affirme dans le même sens que le territoire des citadin·e·s s'étend aujourd'hui à la ville entière et même au-delà.¹⁸ M. Lussault¹⁹ et Y. Chalas²⁰ constatent, eux aussi, la disparition du quartier au profit du logement et de la ville. Cette thèse repose sur deux arguments principaux : d'une part, la mobilité accrue des citadin·e·s tendrait à faciliter la création d'espaces de vie en dehors du quartier, et, d'autre part, l'affaiblissement des sociabilités de proximité rendrait inutile cette forme socio-spatiale autrefois si importante.²¹

¹⁰ Noschis, K. (1984). *Signification affective du quartier*. Paris, Librairie des Méridiens, p.19

¹¹ Authier, J.-Y. (2008). Les citadins et leur quartier : Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France. *L'Année sociologique*, 58, pp. 21-46

¹² Humain-Lamoure, A-L. (2007). Qu'est ce qui fait quartier dans Paris ? Les représentations socio-spatiales du quartier Latin. *L'Ile-de-France. Centralités, inégalités, proximités*, Belin, pp. 233-250

¹³ Perec G. (1974). *Espèces d'espaces*. Paris, Éditions Galilée. 127 p.

¹⁴ Authier, J.-Y. (2008). Les citadins et leur quartier : Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France. *L'Année sociologique*, 58, pp. 21-46

¹⁵ Humain-Lamoure, A-L. (2007). Qu'est ce qui fait quartier dans Paris ? Les représentations socio-spatiales du quartier Latin. *L'Ile-de-France. Centralités, inégalités, proximités*, Belin, pp.233-250

¹⁶ Coing H. (1966). *Rénovation urbaine et changement social*. Paris, Les Éditions Ouvrières. 296 p.

¹⁷ Ledrut, R. (1968). *Sociologie urbaine*. Paris, PUF. 223 p.

¹⁸ Ascher, F. (1998). *La république contre la ville, Essai sur l'avenir de la France urbaine*. Editions de l'Aube

¹⁹ Lussault, M. (1993). *Tours : images de la ville et politique urbaine*. Maison des Sciences de la Ville, Tours. 410 p.

²⁰ Chalas, Y. (2000). *L'invention de la ville*. Paris, Anthropos. 206 p.

²¹ Dubois-Taine, G. Chalas, Y. (1997). *La Ville Emergente*. Editions de l'Aube. 284 p.

Une troisième voie apparaît dans le débat avec les travaux de J.-Y. Authier. Le sociologue met en lumière les rapports complexes qu'entretiennent aujourd'hui les citoyen·e·s avec leur quartier. Il constate les différenciations dans les manières d'habiter un même quartier : certain·e·s auront un usage traditionnel de leur quartier, là où d'autres l'appréhenderont plutôt comme un espace « cosmopolite » et « ouvert sur la vie urbaine ». ²² Le chercheur rejette l'idée selon laquelle il existerait une unique manière d'habiter un quartier donné. Ses travaux montrent qu'aujourd'hui l'essentiel des relations de sociabilité des individus a lieu en dehors du quartier. Ce constat conforte en partie la thèse du déclin du quartier, puisque la tendance profite aux entités *logement* et *ville*, qui sont de plus en plus investies par les citoyen·e·s. J.-Y. Authier souligne toutefois que la vie de quartier n'est pas incompatible avec une forte mobilité urbaine. A. Villechaise-Dupont relève elle aussi le paradoxe :

« Les habitants qui sont les plus enclins à entretenir des relations à proximité de leur domicile sont très fréquemment ceux qui ont aussi des pratiques et des relations à l'extérieur du quartier, c'est-à-dire aussi ceux qui sont les moins dépendants de la vie sociale [...] de ces quartiers ». ²³

Les réalités de quartier n'ont donc pas disparu, selon les auteurs·rices. Elles se sont reconfigurées, et ne prennent plus nécessairement la forme du « quartier-village » d'autrefois. La dimension individuelle du quartier des citoyen·e·s a pris de l'ampleur, au détriment de sa dimension collective. Ce phénomène trouverait son origine dans une plus grande dispersion géographique des relations familiales, une mobilité résidentielle accrue, et un affaiblissement des structures traditionnelles d'actions collectives. ²⁴ Cette reconfiguration des quartiers au profit de l'individuel n'empêche pas cette entité d'exister, comme l'affirme le chercheur A. Haumont : « il n'est pas nécessaire que chaque individu se réfère au destin collectif d'un quartier pour y trouver un cadre et des signaux qui ont un sens pour lui et pour sa propre histoire. » ²⁵

Le présent travail se situe dans le sillage des auteurs·rices soutenant la thèse d'une reconfiguration du quartier, plutôt que de sa disparition ou de la perpétuation du « quartier-village ».

²² Authier, J.-Y. (2008). Les citoyens et leur quartier : Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France. *L'Année sociologique*, 58, pp. 21-46

²³ Villechaise-Dupont A. (2000). *Amère banlieue. Les gens des grands ensembles*. Paris, Grasset/Le Monde. 332 p.

²⁴ Authier, J.-Y. (2008). Les citoyens et leur quartier : Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France. *L'Année sociologique*, 58, pp. 21-46

²⁵ Haumont A. (2006). *Habitat et vie urbaine, un programme de recherche sur le changement*. Paris, PUCA, coll. « Recherche », n° 166. 56 p.

Les modes d'habiter

Le second concept qui sous-tend la question de recherche de ce travail concerne le rapport qu'entretiennent les habitant·e·s avec leur lieu de vie, autrement dit, leurs modes d'habiter.

La littérature propose différentes définitions de ce que recouvre le terme « habiter ». Le chercheur en urbanisme et aménagement F. Valegeas propose de définir l'habitat comme l'espace quotidien.²⁶ D'autres auteurs·rices vont plus loin, et détaillent davantage cette notion, comme B. Cassaigne, qui affirme dans ses travaux :

« Habiter, c'est avoir des voisins, c'est 'se situer' parmi d'autres, dans un immeuble ou un quartier. C'est occuper une place, à côté d'autres. [...] Entre le logement et la ville, on habite un quartier, qui assure le lien entre le plus intérieur (l'espace privé) et le plus large. »²⁷

Le fait d'habiter serait donc vu comme une relation à l'autre et à un environnement proche. T. Paquot abonde dans ce sens lorsqu'il affirme que « l'habitat déborde le logement ».²⁸ Habiter un endroit, ce n'est pas seulement y résider.

La chercheuse émérite N. Mathieu s'interroge pour sa part sur le concept de « mode d'habiter ». Celui-ci recouvre deux pôles, généralement pensés séparément : les lieux et les individus. La notion de « mode d'habiter » se situe donc au croisement de deux disciplines, que sont la géographie et la sociologie.²⁹ Elle permet de qualifier la relation d'interdépendance entre un lieu et les individus qui le peuplent : le mode d'habiter est à la fois l'état de l'individu influencé par l'environnement dans lequel il évolue, et l'état de cet environnement résultant de son action. Le vocable est largement utilisé par les décideurs politiques et les aménageurs depuis les années 2000. Il sert en général à faire passer un message relatif à la transition écologique et au développement durable.³⁰

Le constat est partagé par le chercheur F. Valegeas, qui s'intéresse plus particulièrement aux écoquartiers et à la façon dont les projets de quartiers durables visent à transformer les

²⁶ Valegeas, F. (2016). L'habitat durable contre la mixité sociale ? Production et réception des normes d'habiter dans les écoquartiers », *Sciences de la société*, 98.

²⁷ Cassaigne, B. (2006). Habiter. *Revue Projet*, 294, pp. 67-71

²⁸ Paquot, T. (2005). Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire. *Informations sociales*, n°123, pp. 48-54.

²⁹ Mathieu, N. (2014). Chapitre 6. Mode d'habiter : un concept à l'essai pour penser les interactions hommes-milieu. *Les interactions hommes-milieu*. Versailles : Éditions Quæ, pp. 97-130

³⁰ Mathieu, N. (2016). *Modes d'habiter*. « Modes d'habiter », « cultures de la nature » : des concepts indissociables. Presses universitaires du Septentrion, pp. 567-582

modes d'habiter.³¹ Il considère que les écoquartiers tendent à diffuser des normes d'habiter, censées fonder l'éthique de la vie de quartier. Ces normes sont qualifiées de néo-hygiénistes par plus d'un-e auteur-ric-e.³² Cette tendance à formuler des réponses hygiénistes aux problèmes d'habitabilité était pourtant dénoncée dès les années 1980. K. Noschis, par exemple, mettait en garde contre « le déterminisme simpliste, qui voit une relation de dépendance directe, mécaniste, entre l'environnement construit et le comportement ».³³ En se focalisant exclusivement sur l'aspect fonctionnel, une telle approche risquerait en effet d'esquiver la question sociale et affective, pourtant fondamentale dans la construction du quartier.

Le chercheur F. Valegeas souligne également que les écoquartiers tendent à ériger le vivre-ensemble en modèle.³⁴ Ce vivre-ensemble univoque s'appliquerait à tous·tes de manière homogène. Or, de nombreux·ses chercheurs·ses font valoir qu'une certaine adhésion et la volonté des cohabitant·e·s est nécessaire pour forger le vivre-ensemble.³⁵ La tendance à imposer un modèle unique qui ne laisse pas place au conflit dans les écoquartiers – comme dans les grands ensemble – serait donc contre-productive. A. Metton affirme à cet égard :

« Dans les réalisations urbanistiques « monolithiques », conçues à un moment donné pour une clientèle donnée, l'homogénéité est perçue de façon traumatisante, et conduit à des réactions d'isolement vis-à-vis du monde extérieur. »³⁶

Le conflit, entièrement gommé dans les projets d'écoquartiers, est un élément nécessaire au fait de vivre et de se projeter ensemble dans l'espace urbain.³⁷

Le présent travail contribue au débat sur les risques liés au déterminisme des écoquartiers et aux transformations des modes d'habiter. Il rejoint la critique adressée aux décideurs publics et aux aménageurs concernant la poursuite d'un vivre-ensemble univoque. Il apportera toutefois de la nuance aux travaux précédemment cités, en mettant notamment en

³¹ Valegeas, F. (2016). L'habitat durable contre la mixité sociale ? Production et réception des normes d'habiter dans les écoquartiers », *Sciences de la société*, 98.

³² Reigner, H. (2013). *Sous les pavés de la qualité urbaine. Gouvernement des territoires, gouvernement des conduites et formes renouvelées de la domination dans la ville néohygiéniste*. Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, Institut d'Etudes Politiques de Paris, vol.2.

Matthey, L. Walther, O. (2005). Un « Nouvel hygiénisme » ? Le bruit, l'odeur et l'émergence d'une new middle class. *Articulo - Journal of Urban Research*

³³ Noschis, K. (1984). *Signification affective du quartier*. Paris, Librairie des Méridiens, p. 20

³⁴ Boissonade, J., Valegeas, F. (2018). Ce que l'évaluation des écoquartiers nous apprend sur la ville durable : l'exemple du « vivre-ensemble ». *Revue Pollution atmosphérique*.

³⁵ Cassaigne, B. (2006). Habiter. *Revue Projet*, 294, pp. 67-71

Morel-Brochet, A., Ortar, N. (2014) Les modes d'habiter à l'épreuve de la durabilité. *Norois*, 231.

³⁶ Metton, A., Bertrand, M-J. (1974). Les Espaces vécus dans une grande agglomération. *L'Espace géographique*, tome 3, n°2, 1974. pp. 137-146

³⁷ Simmel, G. (1995) *Le conflit*. Paris, Circé. 166 p.

lumière les dynamiques créatrices que génère la diffusion d'une norme d'habiter unique à son insu.

Hypothèses

Pour rappel, notre question de recherche est la suivante :

Dans quelle mesure le rapport qu'entretiennent les habitant·e·s avec leur lieu de vie contribue-t-il à façonner des quartiers qui se soustraient à la volonté initiale des pouvoirs publics dans l'aménagement de la Presqu'île ?

Afin de répondre à cette question, nous émettons trois hypothèses.

La première consiste à dire que les pouvoirs publics souhaitent mettre en harmonie des espaces qui sont trop hétérogènes, tant sur le plan géographique, que sur les plans historique et social. Du point de vue de la géographie, les habitant·e·s auront tendance à s'identifier à un espace situé à proximité immédiate de leur logement. Ce sentiment d'appartenance à un secteur géographique circonscrit est le fruit d'une histoire, qui conditionne le rapport que les habitant·e·s entretiennent avec leur quartier. L'identification à un même quartier dépend également de la proximité sociale des individus qui le peuplent. Ces trois composantes vont à l'encontre de la volonté d'aménagement de former un unique *méga*-quartier.

La seconde hypothèse concerne le vécu des habitant·e·s par rapport à leur propre quartier : celui-ci diffère d'un secteur à l'autre, ce qui rend impossible la création du tout cohérent auquel les pouvoirs publics aspirent. Les habitudes des individus, leur rapport au logement et leurs attentes vis-à-vis de la vie collective sont singuliers. Dans chaque quartier, les habitant·e·s osent plus ou moins s'approprier les espaces communs, selon leur trajectoire de vie – individuelle et collective – et leurs attentes. Cette appropriation des espaces communs se distingue des objectifs avancés par les pouvoirs publics.

La troisième hypothèse a trait à l'espace laissé aux habitant·e·s dans les décisions d'aménagement. Elle consiste à penser qu'un trop fort déterminisme de la part des aménageurs et des pouvoirs publics risquerait de ne pas laisser suffisamment de place aux initiatives des usager·e·s du lieu, qui sont alors susceptibles de se désintéresser du projet de quartier. Si les préoccupations des habitant·e·s sont trop éloignées de celles de l'aménageur et des pouvoirs publics, le quartier suivra sa propre trajectoire, indépendamment de la volonté d'aménagement.

Démarche

Afin de valider ou non les hypothèses susmentionnées, nous avons réalisé une enquête de terrain. Celle-ci s'est déroulée entre les mois de février et d'avril 2022, dans le cadre d'un stage à la Maison des Habitant·e·s Chorier-Berriat à Grenoble. Nos objectifs étant multiples, nous avons combiné plusieurs techniques d'enquête.

Tout d'abord, il nous était nécessaire d'acquérir une vue d'ensemble sur le quartier. Qui sont les personnes qui l'habitent ? L'ont-elles choisi, ou cela a-t-il été contraint ? Quelles sont leurs habitudes de déplacement ? Afin de mettre en évidence les habitudes de vie des habitant·e·s, nous avons eu recours à des questionnaires, technique d'enquête favorisée dans la production de données quantitatives. Nous avons administré des questionnaires dans les boîtes aux lettres, et collé une pochette plastique en hall d'immeuble afin que les répondant·e·s puissent nous remettre le questionnaire complété. Nous sommes ensuite passés récupérer les questionnaires en bas d'immeuble à plusieurs reprises, pendant un mois environ à compter de la distribution des questionnaires. En tout, 1 500 questionnaires ont été administrés. 231 questionnaires ont été retournés, soit un taux de réponse d'environ 15 %.

Compte tenu de notre approche, il nous a paru pertinent d'inclure des questions qualitatives dans le questionnaire. Ces questions relativement ouvertes consistaient à citer deux mots-clés pour définir le quartier, par exemple, ou encore à citer librement les facteurs qui les ont attiré·e·s vers ce quartier. Le questionnaire mentionnait également la possibilité d'ajouter une page d'« expression libre », au besoin. Seules deux personnes ont joint cette page facultative. Un tel constat confirme la nécessité d'élaborer des outils d'enquête situés à mi-chemin entre les questions fermées et les questions ouvertes, lorsque l'objectif est de capter la subjectivité des individus. Trop de fermeture risque d'entraîner une frustration chez l'enquêté·e, qui ne peut alors pas s'exprimer comme il/elle l'aurait voulu. À l'inverse, trop d'ouverture engendre un désintéressement de l'enquêté·e, qui se sent alors trop peu guidé·e.

Afin que les personnes puissent s'exprimer librement, nous avons également procédé à des entretiens semi-directifs. Ce volet qualitatif de l'enquête est venu compléter les données obtenues grâce aux questionnaires. Cela nous permettait d'obtenir le panorama le plus complet possible de la vie quotidienne à la Presqu'île. Nous avons sélectionné notre échantillon sur la base du volontariat, ce qui représente un biais non-négligeable que nous développerons à la fin de ce travail : l'en-tête du questionnaire expliquait brièvement notre démarche, et mentionnait

que nous étions également à la recherche de personnes qui souhaiteraient développer leur point de vue au cours d'un entretien. Nous avons ainsi reçu six sollicitations de personnes intéressées par des entretiens. Nous avons conduit les entretiens dans un second temps, au cours des mois de mars et d'avril 2022, après avoir récupéré tous les questionnaires. Nous avons veillé à effectuer les entretiens en « terrain neutre », généralement dans un café. Les personnes interrogées présentaient des profils variés : une mère de famille professeure en collège, une retraitée active ayant toujours vécu en logement social, un jeune actif du CEA, un ingénieur trentenaire, une femme également d'une trentaine d'années en réorientation professionnelle, et un étudiant en géographie-aménagement. Cette diversité de profils nous a permis de croiser les perceptions des un·e·s et des autres, afin de dégager des tendances communes à tous·tes, mais également de mettre en évidence des problématiques spécifiques à l'un ou l'autre des groupes sociaux représentés.

Toujours dans une démarche qualitative, nous avons procédé à un entretien libre avec deux femmes connues des services de notre lieu de stage. Celles-ci habitent le quartier depuis longtemps – 8 ans pour l'une, 14 ans pour l'autre. Par conséquent, elles possèdent un savoir spécifique, une expertise sur leur quartier et ses environs. La forme de l'entretien libre répondait à une commande de la Maison des Habitant·e·s, qui a souhaité que nous recueillions leur parole brute. Ce travail a été mené conjointement avec Alice Raconte³⁸, une carnettiste – illustratrice, qui a profité de cette occasion pour créer une monographie du quartier, à la demande de la Maison des Habitant·e·s. L'entretien s'est déroulé en extérieur, sous la forme d'une visite guidée menée par les deux femmes : durant plus de deux heures, elles nous ont parlé de leur quartier, en ponctuant leur discours d'anecdotes, mais aussi de conversations superposées entre elles. La forme de cet entretien a permis de faire émerger l'histoire du quartier, et a fortement consolidé les témoignages que nous avons obtenus jusque-là.

Nous avons également réalisé des entretiens avec des commerçant·e·s du quartier. Ce volet n'était initialement pas prévu dans l'enquête de terrain. L'opportunité de réaliser ces entretiens s'est présentée par le biais de notre stage : un nouveau stagiaire a été embauché par la Maison des Habitant·e·s, trois mois après le début de l'enquête. Le sujet de son stage se rapprochant du nôtre, nous avons décidé d'élargir notre champ d'étude et de recueillir davantage de données. Puisque nous nous étions déjà intéressée, seule, aux représentations et habitudes de vie des habitant·e·s, nous avons porté notre attention sur les commerces. Ceci nous

³⁸ Voir le site internet de l'artiste : <https://aliceraconte.com/>

a conduite à mener deux entretiens avec les commerçant·e·s de la Presqu'île – un boulanger et un restaurateur –, conjointement avec le nouveau stagiaire. Nous avons privilégié l'entretien semi-directif aux autres techniques d'enquête pour deux raisons : d'une part, nous souhaitons confronter la subjectivité des commerçant·e·s à celle des habitant·e·s, ce qui impliquait de les laisser s'exprimer de vive voix ; d'autre part, le nombre limité de commerces rendait l'entretien plus pertinent que les questionnaires ou toute autre technique d'enquête.

Enfin, pour clôturer l'enquête, nous avons rencontré Clément Marchal, le chef de projet de l'aménagement de la Zone d'Aménagement Concertée (ZAC) Presqu'île à la Ville de Grenoble. Il nous a renseignée sur le déroulement et l'historique du projet. Cet entretien nous a permis de mieux cerner les enjeux d'aménagement, et, par conséquent, de les confronter au vécu des habitant·e·s. L'entretien avec cet informateur-clé trouve donc toute sa place dans ce travail de recherche.

Choix du cas

Afin de répondre à la question de recherche, nous nous sommes intéressée au cas de la Presqu'île de Grenoble pour plusieurs raisons.

La première est une raison pratique, liée au contexte de l'enquête. Celle-ci s'est déroulée dans le cadre d'un stage à la Maison des Habitant·e·s Chorier-Berriat.³⁹ Cette structure couvre l'intégralité du secteur 1 de la Ville de Grenoble, soit le secteur le plus important en termes de superficie. Il regroupe les quartiers Berriat, Saint-Bruno, Europole, Centre-Gare, Arago, Eaux-Clares Nord, Jean Macé, Martyrs, et Presqu'île, soit un total de 26 760 habitant·e·s.⁴⁰ L'étendue de ce secteur représente un véritable défi pour la Maison des Habitant·e·s, qui peine à rayonner sur l'intégralité de la zone. A titre indicatif, plus de 2,5 Km séparent certains bâtiments de la Presqu'île de la Maison des Habitant·e·s. Celle-ci a donc engagé des démarches auprès de la Ville et de la Caisse d'Allocations familiales (CAF) afin d'ouvrir une structure de proximité sur place. Dans ce contexte, et face à la carence de données, il est apparu pertinent de documenter les dynamiques en jeu dans cette zone.

³⁹ Les Maisons des Habitant·e·s sont des centres sociaux, véritables lieux-ressources pour les personnes les plus précaires, et plus généralement, pour tous·tes les habitant·e·s de la ville.

⁴⁰ Voir site de la Ville de Grenoble. Consulté le 13.07.2022. Disponible à l'adresse : <https://www.grenoble.fr/62-secteur-1.htm>

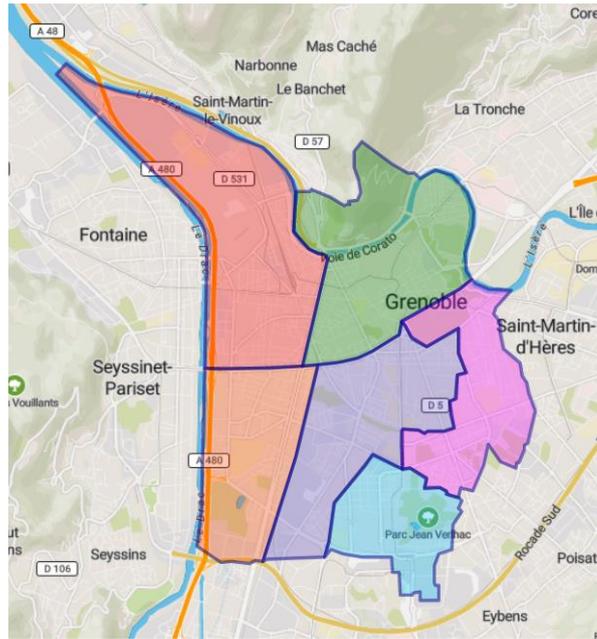


Figure 1 : En rouge, le Secteur 1 de la Ville de Grenoble
 Source : Ville de Grenoble.

La seconde raison qui nous a poussée à choisir le cas de la Presqu’île de Grenoble pour répondre à la question de recherche concerne le caractère inédit de sa conception. En effet, le projet d’aménagement présente une double-originalité. D’une part, il dispose du label Eco-Cité, ce qui l’oblige à remplir plusieurs obligations relatives au développement durable mais également aux normes d’habiter. Cela implique mécaniquement une certaine conflictualité entre les représentations des pouvoirs publics et celles des habitant·e·s. D’autre part, le projet prend place sur une zone déjà peuplée – en partie –, ce qui l’oblige à relever le défi de s’intégrer à l’existant. Il nous a semblé intéressant de documenter les dynamiques qui se profilent au cours de l’élaboration de ce *méga*-projet. Cet apport pourra être discuté et mis en regard dans des travaux futurs.

Annnonce du plan

Ce travail se divisera en trois parties.

La première partie dresse le constat d’un quartier hétérogène, qui forme en réalité trois quartiers : Jean Macé, le Clos des Fleurs et Cambridge. Cette partie s’intéressera tout d’abord à la topographie du secteur (Chapitre 1), puisque celle-ci conditionne en partie les dynamiques de la population. Dans un second temps, ce travail montrera que la différenciation des quartiers

s'appuie également sur un critère historique (Chapitre 2). Cette première partie abordera enfin l'hétérogénéité des quartiers à travers une analyse de la structure de la population (Chapitre 3).

La seconde partie de ce travail s'intéresse au lien qui s'établit entre les habitant·e·s et leur quartier. Nous explorerons la nature de ce lien à travers les habitudes des individus (Chapitre 4). Nous poursuivrons en analysant la satisfaction, ou à l'inverse, la frustration dont témoignent les habitant·e·s vis-à-vis de leur quartier (Chapitre 5). Enfin, nous évoquerons les aspirations des habitant·e·s à créer une vie de quartier : à Jean Macé, au Clos des Fleurs et à Cambridge, les potentialités de voir les habitant·e·s se retrouver autour d'actions collectives ne sont pas égales.

La troisième et dernière partie de ce mémoire se focalisera sur le quartier le plus récent de l'ensemble de la Presqu'île : le quartier de Cambridge. Nous analyserons les dynamiques spécifiques au quartier, à commencer par sa structuration autour des entreprises du polygone scientifique (Chapitre 7). Dans un second temps, nous mettrons en évidence le déterminisme des aménageurs, en discutant le concept d'écoquartier et les valeurs qu'il véhicule (Chapitre 8). Enfin, nous nous intéresserons à l'avenir du quartier, en nous appuyant sur logiques à l'œuvre aujourd'hui (Chapitre 9).

PARTIE 1 :
ÉTAT DES LIEUX : UN QUARTIER, TROIS
QUARTIERS

« Quartier suivant quartier, la fragmentation du monde se poursuit, sans ménagement, sans interruption. Et cela n'est pas qu'affaire de géopolitique. C'est en tous domaines que le monde se fragmente, en tous domaines que l'unité est devenue problématique. »⁴¹

⁴¹ Comité invisible (2017). *Maintenant*. La Fabrique éditions, p.19

Chapitre 1 : Géographie du secteur

Le développement des sociétés humaines est, depuis toujours, intrinsèquement lié aux contraintes géographiques. Les communautés humaines ont en effet eu tendance à s'implanter sur les littoraux, au bord des rivières, dans les plaines, etc. De telles considérations peuvent sembler bien éloignées de notre objet d'étude, qui prend place dans une société hypermondialisée et hyperconnectée, et qui tend à défier voire à dépasser les barrières géographiques imposées par la nature. Pourtant, le développement des activités humaines demeure soumis, aujourd'hui encore, aux contraintes géographiques. Les dynamiques en jeu dans le quartier étant en partie conditionnées par la topographie du secteur, il nous semble pertinent de présenter brièvement les lieux à travers cette approche.

I- Des barrières naturelles

Les premières contraintes géographiques sont d'ordre naturel. Ce sont en effet les rivières, qui délimitent la Presqu'île, avec l'Isère à l'est, le Drac à l'ouest, et la confluence des deux rivières au nord.

Bien que nous qualifions ces rivières de barrières naturelles, il est intéressant de rappeler que le Drac, comme l'Isère, a subi des aménagements. Autrefois, les deux cours d'eau étaient autrement plus capricieux : avant 1850, l'Isère changeait de lit à chaque grande crue, de même que le Drac, qui a vu les constructions de digues se succéder au cours des siècles.⁴² C'est à la fin du XV^e siècle que le lit du Drac se stabilise, par la construction d'un canal entre Pont-de-Claix et l'ouest de Grenoble. Si une grande partie de ce canal est commune avec le tracé actuel de la rivière, le confluent entre le Drac et l'Isère était, pour sa part, bien différent de ce que nous connaissons aujourd'hui : le Drac débouchait perpendiculairement dans l'Isère, et des méandres étaient encore présents à la Presqu'île. Les grands projets d'endiguement de l'Isère furent, pour leur part, réalisés entre 1870 et 1914.

⁴² Blanc, R. (1974). L'aménagement de l'Isère et du Drac Son influence sur l'activité agricole et l'urbanisation dans les vallées autour de Grenoble. *La Houille Blanche*, N°3, pp. 181 – 197

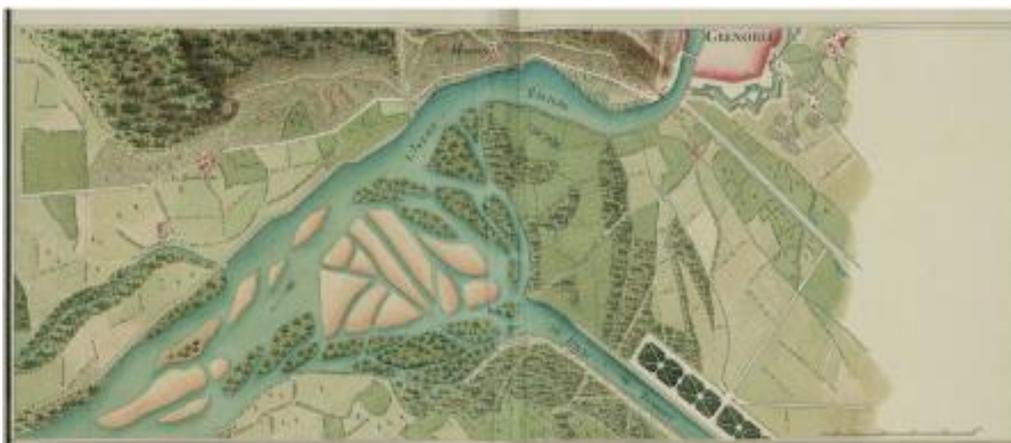


Figure 2 : La Presqu'île en 1745

Source : Ministère de la Culture, base de données ARCHIM

La Presqu'île à proprement parler se dessine véritablement à la fin du XVIII^e siècle.⁴³ C'est en effet au cours de ce siècle que la majeure partie des travaux concernant le delta intérieur du Drac ont eu lieu. Les aménagements qui ont conduit à la configuration actuelle de la Presqu'île ont été progressifs. A titre d'exemple, en 1747, bien que les grandes lignes du paysage fluvial soient déjà dessinées, les contours des îlots sédimentaires restent flous et changeants. La Presqu'île était alors un ensemble d'îles alluviales.⁴⁴ Il a fallu attendre la stabilisation de ces îlots sédimentaires à la fin du XVIII^e siècle pour poursuivre les travaux d'endiguement du Drac. Ceux-ci fixent enfin le paysage fluvial.

Au cours du XIX^e siècle, les travaux d'aménagement allongent la pointe de la Presqu'île, sans autre modification notable sur les rivières. En revanche, l'élargissement du tissu urbain à Grenoble permet de relier la Presqu'île au reste de la ville, ce qui permet le développement des zones agricoles, puis, à partir de 1835, la construction de bâtiments.⁴⁵ La Presqu'île accueille alors successivement une réserve d'artillerie, puis des abattoirs, et enfin diverses usines. Le développement de cette zone se tourne progressivement vers l'industrie.

La Presqu'île finit d'être endiguée dans les années 1950s, avec la construction du Centre d'Etudes Nucléaires de Grenoble (CENG, ancêtre du CEA jusqu'en 1995). La confluence entre le Drac et l'Isère s'établit alors dans sa configuration actuelle.

⁴³ Dumas, D., Favillier, A. (2017). Disparition du delta intérieur du Drac et naissance de la presqu'île grenobloise : signature de la fin du Petit Age Glaciaire. *Cybergeo: European Journal of Geography*, N° 809.

⁴⁴ Idem

⁴⁵ Idem

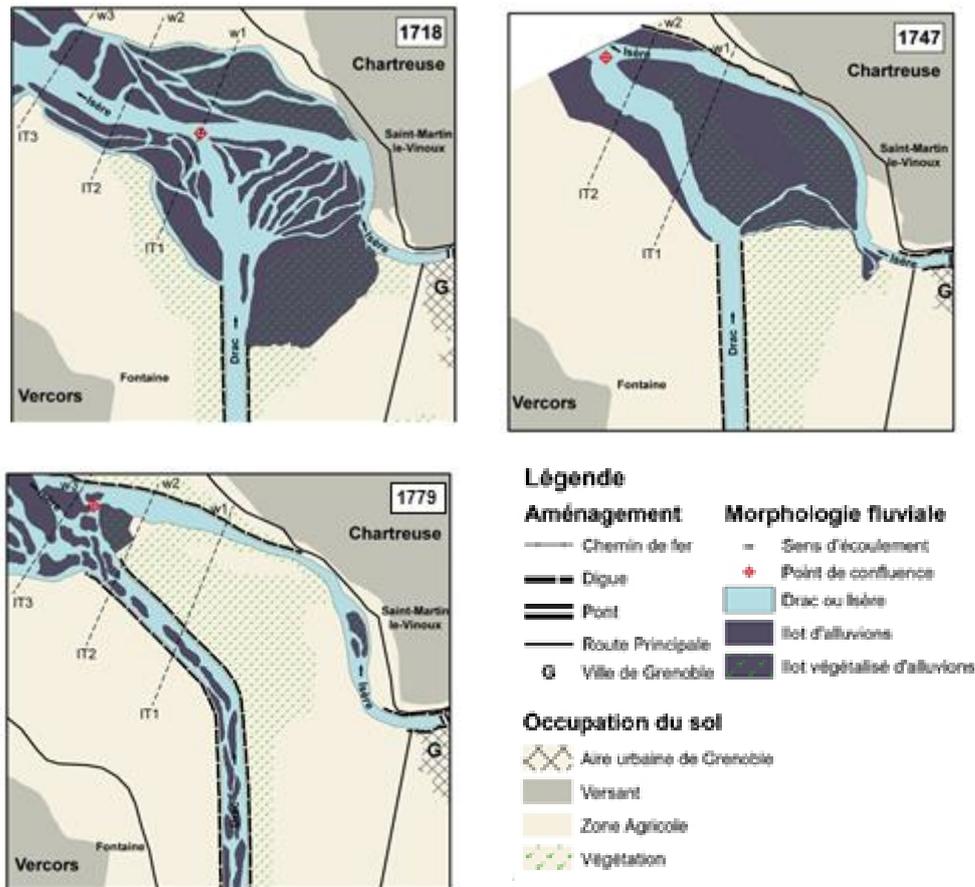


Figure 3 : Transformation du delta intérieur du Drac au cours du XVIII^e siècle

Source : Dumas D, Favillier, A, 2017, « Disparition du delta intérieur du Drac et naissance de la Presqu'île grenobloise : signature de la fin du Petit Age Glaciaire », Cybergeog : European Journal of Geography, n°809

Ce bref historique de l'aménagement fluvial de la Presqu'île permet de mettre en évidence que ce territoire est le fruit de nombreuses interventions humaines. Ainsi, les barrières considérées comme naturelles ont en réalité largement été modelées par la main de l'homme.

II- La voie ferrée, une frontière infranchissable

Le second obstacle qui apparaît de manière évidente lorsque l'on observe la géographie de la Presqu'île est la voie ferrée. Celle-ci coupe la Presqu'île en deux parties, et matérialise une frontière au sein du quartier.

Ce chemin de fer relie Grenoble à Lyon. Il a été construit à partir des années 1855. Il est mis en service progressivement, en finissant par la liaison à Grenoble. En 1857, le tronçon reliant Rives au pont de Pique-Pierre, à Saint-Martin-le-Vinoux est fonctionnel. Les travaux de création d'une passerelle au-dessus de l'Isère ont commencé : celle-ci reliera Saint-Martin-le-

Vinoux à Grenoble, en passant par la Presqu'île. Les travaux s'achèvent le 10 juillet 1858, en même temps que la mise en service de la gare de Grenoble.⁴⁶

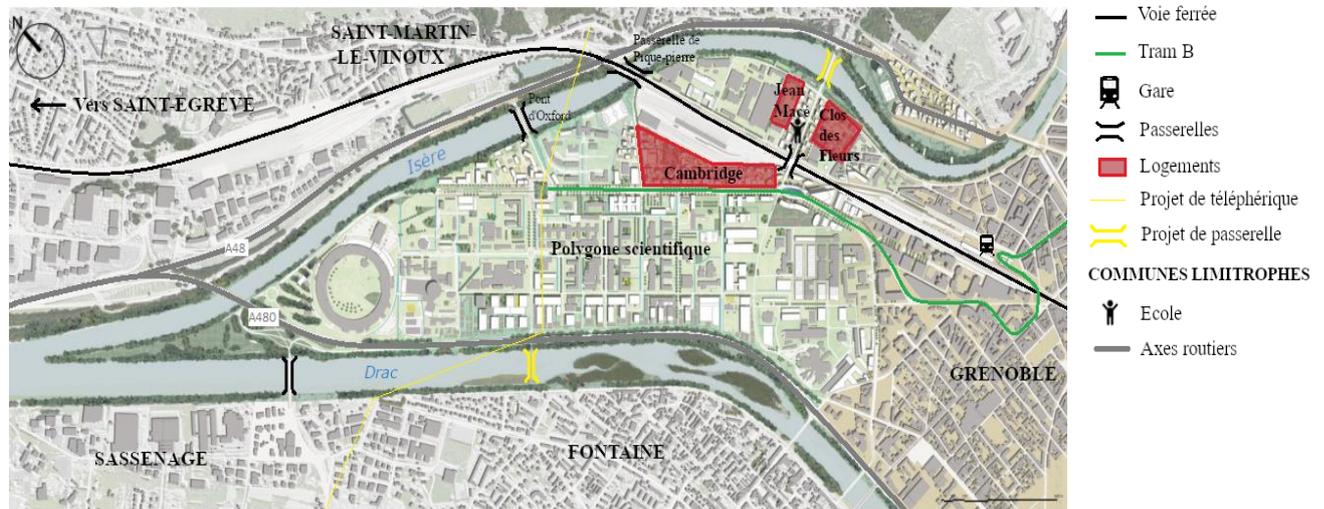


Figure 4 : Plan des principales installations à la Presqu'île

Source : Fonds de carte de Christian de Portzamparc, agrémenté de contributions personnelles

Aujourd'hui, la voie ferrée constitue non seulement un obstacle physique au sein de la Presqu'île, mais également un obstacle dans l'imaginaire collectif. En effet, elle représente une ligne de démarcation entre le quartier de Cambridge, et le quartier Durand-Savoyat – qui rassemble Jean-Macé et le Clos des Fleurs. Elle sépare donc clairement l'est et l'ouest du quartier.

Il existe toutefois deux moyens de franchir les rails à la Presqu'île : le premier est la passerelle qui surplombe la voie ferrée au niveau de l'école Simone Lagrange ; le second, un passage sous-terrain en bout de Presqu'île, à proximité de la passerelle de Pique-pierre. Notre étude montre que la passerelle située au croisement entre les deux parties de la Presqu'île est la plus utilisée, en raison de la présence de l'école à cet endroit. L'école Simone Lagrange est en effet l'école de secteur des quartiers Cambridge et Durand-Savoyat, et occupe donc une place stratégique dans la géographie du quartier. Cependant, au-delà de cet aspect purement pratique concernant la parentalité, les habitant·e·s du quartier interrogé·e·s affirment ne jamais franchir cette passerelle. Le second point de passage, situé en bout de Presqu'île, si tant est qu'il soit connu des habitant·e·s, n'est, pour sa part, quasiment pas utilisé. Najoua, une des interrogées vivant dans le quartier Jean Macé considère que rejoindre ce passage « à pied, ça fait une

⁴⁶ Palau F. et M. (1998). *Le rail en France : Le Second Empire*, t. 1 : 1852 - 1857, Paris, Palau, p. 189

trotte ». Ce sont en effet 1,2 Km qui séparent le point central du quartier Durand-Savoyat du passage sous-terrain.

Ces points de passage, s'ils ont le mérite d'exister, ne suffisent donc pas à faire du lien entre les différentes parties de la Presqu'île. La voie ferrée incarne une frontière largement ancrée dans l'imaginaire collectif, outre son existence physique. A la question de savoir s'ils/elles empruntent régulièrement la passerelle pour se rendre dans les autres parties du quartier, les interrogé·e·s répondent unanimement ne jamais la franchir pour aller « de l'autre côté », et s'empressent d'ajouter qu' « il n'y a rien à faire là-bas ». Le choix des mots utilisés par les interrogé·e·s illustre l'existence d'une dichotomie entre l'est et l'ouest du quartier. Il semblerait qu'une frontière infranchissable existe dans les imaginaires, et que celle-ci se matérialise par la présence de la voie ferrée.

III- La ligne de tram, une démarcation supplémentaire

La ligne de tram B dessert la Presqu'île. Si elle est aisément franchissable à pied sans installation particulière, elle incarne, elle aussi, une frontière singulière. En effet, elle ne délimite pas deux zones résidentielles, comme la voie ferrée, mais marque plutôt une séparation entre les logements et les entreprises du polygone scientifique, entre habitant·e·s et travailleurs·ses de la zone.

La ligne de tram B a été mise en service en 1990 : elle relie en premier lieu la gare avec le campus universitaire de Saint-Martin-d'Hères.⁴⁷ Quelques années plus tard, à la fin des années 90, la ligne est prolongée jusqu'au quartier Europole. Puis, dans les années 2000, des travaux rallongent la ligne à son autre extrémité, jusqu'à Gières.

L'extension de la ligne de tramway jusqu'à la Presqu'île a, pour sa part, eu lieu relativement récemment : le Syndicat mixte des Transports en commun de l'Agglomération grenobloise (SMTC) approuve l'extension de la ligne B le 24 octobre 2005.⁴⁸ S'ensuit une concertation publique préalable au lancement des travaux. Celle-ci prend la forme de réunions

⁴⁷ Le Tourneur, M. (2016). La constitution des réseaux maillés de tramway de Grenoble, Strasbourg et Montpellier : un témoignage d'acteur. *Transports urbains*, 129, pp. 10-20.

⁴⁸ Conseil municipal, séance du 18.12.2006 : délibération N° 89 - DEPLACEMENTS – Tramway – Extension ligne B sur le polygone scientifique - Etude confiée à la SEM Grenoble 2000 aux franges des ZAC des Berges, Minatec et Europole

publiques, d'expositions et de réunions d'échange avec les acteurs économiques et les associations, et se déroule entre les mois d'avril et de juin 2006.⁴⁹

Les années suivantes voient se succéder les débats concernant l'emplacement des différents arrêts de tram, ainsi que les aménagements à prévoir. Une enquête publique a lieu aux mois de juin et juillet 2009.⁵⁰

En 2011, une délibération du Conseil municipal revient sur le dossier : d'importantes modifications ont été apportées au projet, à tel point que le dialogue doit être ouvert une nouvelle fois avec la population. Les modifications portent sur le positionnement du terminus, qui devrait « être implanté le plus près possible de la future entrée des grands équipements dont les usagers se retrouveraient dissuadés d'emprunter les transports en commun si la dernière station se trouvait trop éloignée de leur lieu de travail ». ⁵¹ Par conséquent, l'arrêt a été déplacé au nord du carrefour de la rue des Martyrs et de la rue Horowitz. Les modifications portent également sur les travaux liés au franchissement de la voie ferrée.

Une enquête publique complémentaire a donc lieu entre les mois d'avril et de juin 2011. Cette nouvelle consultation porte uniquement sur la partie de ligne modifiée, à savoir le tronçon entre la place de Sfax et l'entrée du CEA. Une nouvelle déclaration d'utilité publique (DUP) modificative est déclarée le 1^{er} décembre 2011, et prend cette fois en compte « la modification altimétrique du projet permettant le franchissement de l'avenue des Martyrs au-dessus de la voie ferrée »⁵².

Une telle démarche permet le démarrage des travaux au mois d'avril 2012. Ceux-ci s'achèvent en juillet 2014, et la mise en service a lieu le 1^{er} septembre 2014.⁵³ Au total, la ligne aura été prolongée de 1,8 Km au-delà de son ancien terminus à Europole, pour un coût avoisinant les 48 millions d'euros.⁵⁴ Cette extension de près de 2 Km ne comprend qu'une seule

⁴⁹ Conseil municipal, séance du 20.02.2006 : délibération N° 31 - DEPLACEMENTS - Prolongement de la ligne B du tramway au Nord de la Place de Sfax - Avis de la Ville de Grenoble sur les objectifs et les modalités de la concertation prévues par le Syndicat Mixte des Transports en Commun (SMTC) au titre de l'article L.300-2 du Code de l'Urbanisme.

⁵⁰ Conseil municipal, séance du 06.07.2009 : délibération n° 69 - DEPLACEMENTS – Tramway ligne B - Prolongement sur la Presqu'île : avis du conseil municipal dans le cadre de l'enquête publique.

⁵¹ Conseil municipal, séance du 23.05.2011 : délibération N° 18 - DEPLACEMENTS - – Tramway ligne B - Prolongement sur la Presqu'île : avis du conseil municipal dans le cadre de l'enquête publique pour la modification du prolongement de la ligne de tramway B sur le Polygone Scientifique à Grenoble.

⁵² Comité syndical SMTC, séance du 14.12.2017 : délibération n°13 – Extension de la ligne B de tramway sur la Presqu'île à Grenoble : Quitus du mandataire.

⁵³ Idem

⁵⁴ Idem

station en dehors du terminus : celle du CEA. L'absence d'arrêt intermédiaire est déplorée par plusieurs habitant·e·s, qui ont annoté les questionnaires que nous leur avons distribués.

Revenir sur l'extension de la ligne de tramway nous permet de contextualiser davantage l'environnement dans lequel s'inscrit notre objet d'étude. Le premier constat qu'il convient de faire a trait à l'étirement dans le temps de ce type de projet. En effet, les projets d'aménagement du territoire ne sont jamais définitifs. Ils sont au contraire amenés à évoluer à mesure que les informations de terrain remontent aux acteurs concernés. Le second constat concerne la complexité des processus au vu de la multiplicité des acteurs concernés, et, par conséquent, des rapports de force entre eux. Enfin, le dernier constat concerne la place de la volonté politique dans la prise de décisions. Le conseil municipal du 23 mai 2011 fait apparaître clairement la volonté de positionner les stations de tramway « au plus près des grands équipements », afin de faciliter les mobilités des travailleurs·ses. L'aménagement de la ligne de tram est donc ouvertement dirigé vers les travailleurs·ses du polygone scientifique, renforçant par là même la dichotomie entre les entreprises et les logements qui régit la vie à la Presqu'île (voir Chapitre 7).

IV- Des projets de désenclavement

Face à la géographie spécifique de la Presqu'île et aux multiples barrières que nous avons étudiées – auxquelles il faudrait encore ajouter deux autoroutes et les lignes à haute tension –, des projets de désenclavement ont vu le jour.

C'est en priorité le projet de Métrocable qui est mis en avant par les pouvoirs publics : ce téléphérique relierait Saint-Martin-le-Vinoux à Fontaine en passant par la Presqu'île et Sassenage.

Les premières traces du projet retrouvées dans les délibérations des pouvoirs publics datent des années 2014 – 2015, années au cours desquelles des études préalables ont eu lieu.⁵⁵ Une concertation a été réalisée à la fin de l'année 2015 par Grenoble-Alpes Métropole (la Métro). Le bilan de cette concertation a ensuite été approuvé par délibération du Conseil métropolitain le 29 janvier 2016. En 2019, le Syndicat Mixte des Mobilités de l'Aire grenobloise (SMMAG, anciennement SMTC), maître d'ouvrage du projet, lance un appel d'offre public : c'est Poma qui remporte le marché en 2020, accompagné des entreprises

⁵⁵ Comité syndical SMTC, séance du 14.12.2017 : délibération n°1 – POLITIQUE DE DEPLACEMENTS – Métrocable – Modalités de réalisation de l'opération.

Groupe-6 (architecte), Egis Rail, Eiffage et Léon Grosse. Ce marché inclut la conception, la réalisation et la maintenance des infrastructures pendant 6 ans.⁵⁶ Une enquête publique préalable à la réalisation des travaux est prévue en automne 2022.

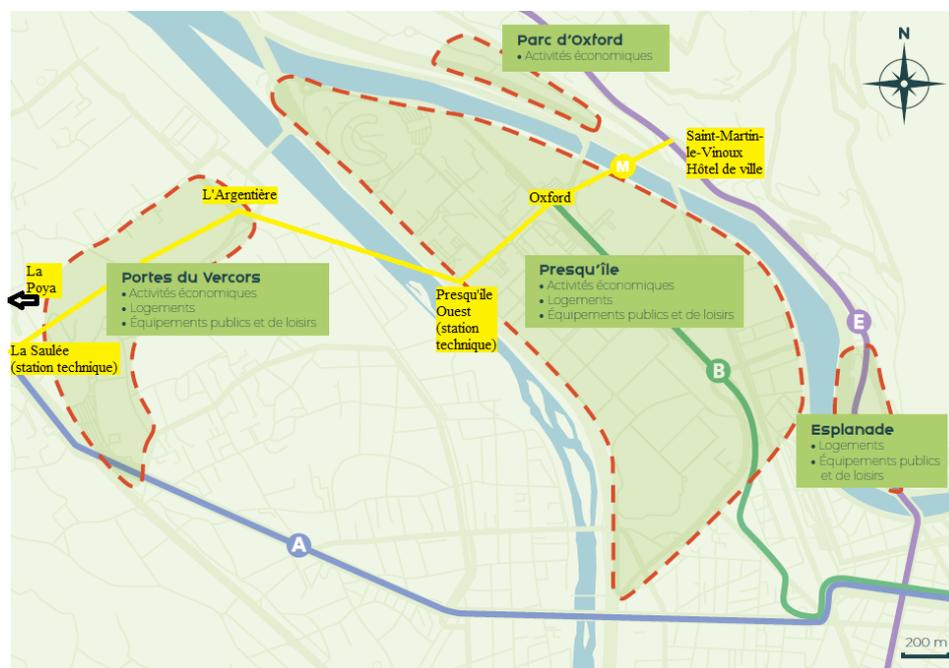


Figure 5 : Tracé du Métrocable et zones d'activités desservies

Source : SMMAG, Dossier de concertation. 1^{er} octobre – 1^{er} décembre 2021, agrémenté de contributions personnelles

Long de 3,5 Km pour un coût de 64,56 millions d'euros (hors taxes), le Métrocable contribue à mettre en lien différents projets d'aménagement urbain⁵⁷ : la zone d'aménagement concerté (ZAC) Presqu'île à Grenoble, le projet Portes du Vercors à Fontaine et Sassenage, le Parc d'Oxford à Saint-Martin-le-Vinoux, le projet Esplanade à Grenoble, et le projet de Pôle d'échanges multimodal (PEM) à la Poya, à Fontaine. Ce dernier servira de terminus au Métrocable, et son coût est estimé à lui-seul à 8,9 millions d'euros (hors taxes).⁵⁸

Le transport par câble est présenté par le SMMAG et la Métro comme un mode de transport innovant et respectueux de l'environnement. Cette ligne représenterait un maillon supplémentaire dans le réseau de transports collectifs de l'agglomération. Le SMMAG précise

⁵⁶ SMMAG, Dossier de concertation – Projet de transport par câble - 1^{er} octobre – 1^{er} décembre 2021

⁵⁷ Idem

⁵⁸ Comité syndical du SMMAG, séance du 19.05.2022 : délibération n°4 – Mobilités partagées actives et intermodalité – Convention cadre de co-maîtrise d'ouvrage entre Grenoble-Alpes Métropole, la commune de Fontaine et le SMMAG et de fond de concours entre Grenoble-Alpes Métropole et la commune de Fontaine, pour le projet de réaménagement du pôle d'échange multimodal de Fontaine – La Poya, p. 4

également sa volonté de mettre ce transport « au service de la population et des activités à proximité ». ⁵⁹

Notre enquête auprès des habitant·e·s de la Presqu'île nous permet de nous interroger sur les besoins et les bénéficiaires réels d'un tel projet. Au service de quelle population ce transport se mettra-t-il ? Et de quelles activités de proximité ? A cet égard, il semble pertinent de soulever deux points.

Le premier concerne les besoins existants à ce jour : ils s'avèrent quasiment nuls pour les riverain·e·s de la Presqu'île. En effet, même si notre enquête ne porte pas sur le transport par câble à proprement parler, les questions concernant les mobilités nous permettent d'appréhender les habitudes de vie des résident·e·s. Nous nous sommes intéressée aux deux activités qui constituent la plupart des déplacements quotidiens dans un foyer, à savoir : le travail (22 % des déplacements), et les courses (18 %). ⁶⁰

Les résultats montrent que 67 % des habitant·e·s de la Presqu'île travaillent ailleurs dans l'agglomération : parmi eux/elles, 37 % travaillent en centre-ville, 20 % au sud de Grenoble, et 20 % dans la vallée du Grésivaudan. Seuls 3 % des interrogé·e·s affirment travailler à Fontaine ou Sassenage, et personne n'a mentionné travailler à Saint-Martin-le-Vinoux. De la même façon, ils / elles font leurs achats à Saint-Égrève (40 %), au centre-ville (16 %), à Échirolles (15 %), aux marchés de l'Estacade et de la gare (13 %), ainsi qu'à Porte-de-France (12 %). Seuls 8 % de la population interrogée affirme faire ses courses à Fontaine (4 %) et Saint-Martin-le-Vinoux (4%).

Il semble donc que l'axe est / ouest n'est pas le plus utilisé par les habitant·e·s de la Presqu'île, et que leurs activités principales ne nécessitent pas de traverser les rivières en direction de Saint-Martin-le-Vinoux ou de Fontaine / Sassenage. Le téléphérique risque donc de ne pas servir aux habitant·e·s de la Presqu'île dans leurs déplacements quotidiens. Le SMMAG anticipe cependant « une augmentation des besoins de mobilité à court et moyen termes » ⁶¹, en raison notamment des grands projets d'aménagement urbains.

Le second point de vigilance sur lequel nous souhaiterions porter l'attention découle du premier : il concerne la population bénéficiaire de cette installation. En effet, il ne semble pas exister de besoin à l'heure actuelle de desservir davantage l'axe est / ouest de la Presqu'île *pour*

⁵⁹ Comité syndical SMTc, séance du 14.12.2017 : délibération n°1 – POLITIQUE DE DEPLACEMENTS – Métrocâble – Modalités de réalisation de l'opération, p. 2

⁶⁰ SMMAG, Dossier de presse (10.11.2021) L'enquête mobilité – Grande région grenobloise, p. 4

⁶¹ SMMAG, Dossier de concertation – Projet de transport par câble - 1^{er} octobre – 1^{er} décembre 2021

les habitant·e·s. En revanche, pour les travailleurs·ses du polygone scientifique, le projet revêt un autre intérêt, et les arguments mis en avant par les porteurs du projet trouvent leur sens : « La Presqu'île constitue un pôle d'emploi et d'enseignement d'envergure métropolitaine. [...] Le territoire nord-ouest est également un territoire de passage, notamment pour les habitants du Vercors, de la Chartreuse et du Voironnais. »⁶² Au vu de ces déclarations, il apparaît que le transport par câble servira davantage à la mobilité pendulaire des habitant·e·s des communes avoisinantes, qu'aux habitant·e·s de la Presqu'île eux/elles-mêmes. Un tel projet, s'il voit le jour, risque donc de renforcer la dichotomie déjà bien établie entre les logements et les entreprises qui cohabitent sur la Presqu'île (voir Chapitre 7).

Bien que le transport par câble soit placé au premier plan des investissements dans les transports collectifs, il ne constitue pas l'unique projet de désenclavement de la Presqu'île. Une solution alternative de Bus à Haut Niveau de Service a par exemple été étudiée, mais n'a pas été retenue en raison de son coût, équivalent à celui du transport par câble.⁶³ Par ailleurs, deux projets de ponts ont vu le jour : l'un enjambant le Drac au niveau de Fontaine (liaison Horowitz – Fontaine, n°6 sur la carte), l'autre traversant l'Isère pour relier la Presqu'île à Saint-Martin-le-Vinoux (passerelle Esplanade, n°3). Ces franchissements figurent tous les deux dans le Plan de déplacements urbains (PDU) 2030.⁶⁴ D'autres projets de franchissement y figurent également, notamment des réaménagements pour rendre les installations existantes accessibles à d'autres les modes de transport : la liaison Presqu'île / Saint-Égrève (n°1), le pont Bergonzoli (n°2), la passerelle de Pique-pierre (n°4), et le passage inférieur sous la voie ferrée (n°5).

⁶² SMMAG, Déclaration d'intention – Liaison par câble entre Fontaine et Saint-Martin-le-Vinoux

⁶³ Idem

⁶⁴ SMMAG, PDU 2030, pp. 133 - 136



Figure 6 : Franchissements inscrits au PDU

Source : Fonds de carte OSM Lyrk, agrémenté de contributions personnelles basées sur le PDU 2030 du SMMAG, p. 136

Le détour par ces projets de désenclavement de la Presqu'île nous permet de mettre en évidence trois constats, en lien direct avec notre objet d'étude. Le premier concerne l'action publique : le territoire ne semble pas oublié des pouvoirs publics, qui foisonnent de projets d'aménagement. L'enjeu ne se situe donc pas dans le *faire* en lui-même, mais davantage dans le *pour qui faire*. En effet, la Presqu'île fait se rencontrer des populations aux caractéristiques variées, voire antagonistes (cf. Chapitre 7). Le second constat a trait au caractère récent d'une partie du quartier, qui est en plein développement. En témoignent la faiblesse des installations existantes et la multitude de projets pour y remédier. Enfin, le dernier constat se rapporte à l'hétérogénéité du quartier : à travers ces installations, les pouvoirs publics visent à mettre le quartier en lien avec l'extérieur, aussi bien qu'avec les différents espaces qui le composent à l'intérieur. Les décisions d'aménagement répondent donc à une double logique, *inter* et *intra*-quartier.

Chapitre 2 : Des quartiers aux histoires différentes

La volonté de créer du lien intra-quartier répond à une réalité qui se pose comme une problématique pour les pouvoirs publics : la Presqu'île n'est pas un quartier homogène. Elle rassemble au contraire trois sous-quartiers aux réalités différentes, notamment en raison de leur histoire : Jean Macé, le Clos des Fleurs, et Cambridge.

I- Jean Macé, une ancienne cité ouvrière

Le quartier Jean Macé, ou la cité Jean Macé, ou encore le quartier des Abattoirs, en tant que quartier de logement, voit le jour dans les années 1930.⁶⁵ Mais son histoire en tant que centre de vie économique et industriel remonte au XIX^e siècle.

C'est un espace qui se développe dans un premier temps grâce à l'activité du transport, en raison de sa situation géographique : en dehors de la ville et au bord de l'Isère, la localisation est idéale pour le chargement de marchandises, la manutention, la mécanique, etc. En 1884, le quartier voit s'implanter les nouveaux abattoirs de Grenoble, également pour une raison d'ordre géographique : le lieu est relativement isolé mais à proximité de la gare, et se situe en aval de la ville, ce qui permet de rejeter les eaux usées dans l'Isère.⁶⁶ L'activité du quartier s'élargit progressivement, avec la présence du personnel des chemins de fer, ainsi qu'avec tous les emplois inhérents à la transformation de la viande. Au début du XX^e siècle, l'industrie hydroélectrique est en plein boom. Aussi appelée « houille blanche », cette industrie connaît un essor fulgurant dans les Alpes françaises.⁶⁷ En 1920, P.-L. Merlin et G. Gérin créent une entreprise spécialisée en matériel électrique. Ils décident d'implanter leur usine dans le quartier : l'ancêtre de Schneider voit le jour. D'autres usines investissent également le secteur⁶⁸ : Cloître pour la récupération de chiffons, un dépôt d'essence, Néva pour la fabrique d'eau de javel, la scierie Blanchet... Le quartier est alors considéré comme un centre important d'activités industrielles, un bassin d'emplois et une zone dynamique et attractive.⁶⁹

⁶⁵ Fournier, M., Grillot, M. et R., Sibué, D., Bienfait, H. (2006). *Jean Macé – Les abattoirs – Mémoire pour demain*. Patrimoine et développement, p. 11

⁶⁶ Ibid, p. 5

⁶⁷ Blanchard, R. (1917). L'industrie de la houille blanche dans les Alpes françaises. *Annales de géographie*, Vol.26, N°139, pp. 15 – 41

⁶⁸ Fournier, M., Grillot, M. et R., Sibué, D., Bienfait, H. (2006). *Jean Macé – Les abattoirs – Mémoire pour demain*. Patrimoine et développement, p. 7

⁶⁹ Ibid, p. 16

Face à cette multiplication des activités industrielles, se pose alors la question du logement. En 1920, la municipalité crée l'Office Public d'Habitations à Bon Marché (OPHBM), qui prendra en charge la construction de cités en périphérie de la ville dans le but de loger les travailleurs·ses des nouvelles industries. C'est à cette période que naissent les cités Mistral, Abbaye, Capuche et Jean Macé à Grenoble. A l'exception de Mistral, toutes les cités adoptent le même format : des immeubles de quatre à cinq niveaux, organisés autour d'une cour.

Une véritable vie de quartier s'y développe : le quartier est composé de familles nombreuses, avec quatre enfants en moyenne. La population y est assez pauvre, ouvrière, et la vie se tisse en communauté.⁷⁰ Ce sont principalement des employés de la Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée (PLM, ancêtre de la SNCF, nationalisée en 1936) qui habitent les lieux, puis les ouvriers des usines voisines. Les enfants grandissent ensemble, investissent la cour centrale entre les immeubles, les mères se retrouvent pour laver le linge dans les bassins de cette même cour.⁷¹ L'Amicale – ancêtre de l'Union de quartier –, est très active et fédère la vie de quartier. En 1935, plusieurs commerces voient le jour dans un nouveau bâtiment, construit le long de l'Isère. La même année, l'école de la cité Jean Macé est construite. La cité rassemble alors 180 logements.

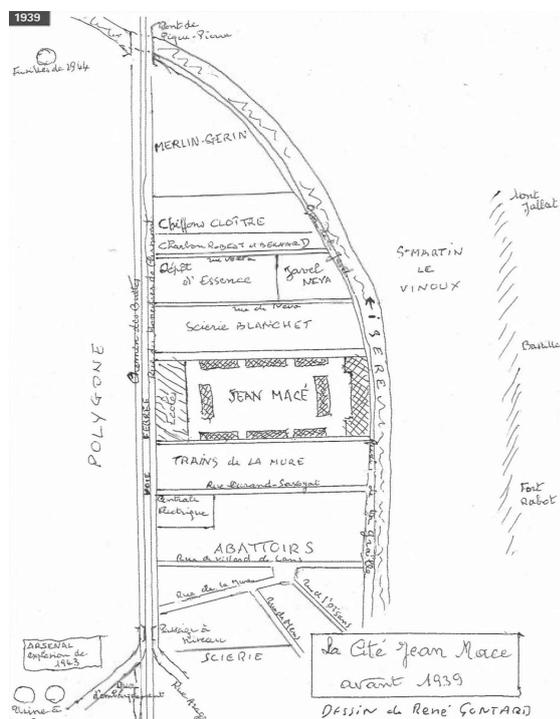


Figure 7 : Plan de la cité Jean Macé en 1939

Source : Fournier, M., Grillot, M. et R., Sibué, D., Bienfait, H. (2006). Jean Macé – Les abattoirs – Mémoire pour demain. Patrimoine et développement, p. 8

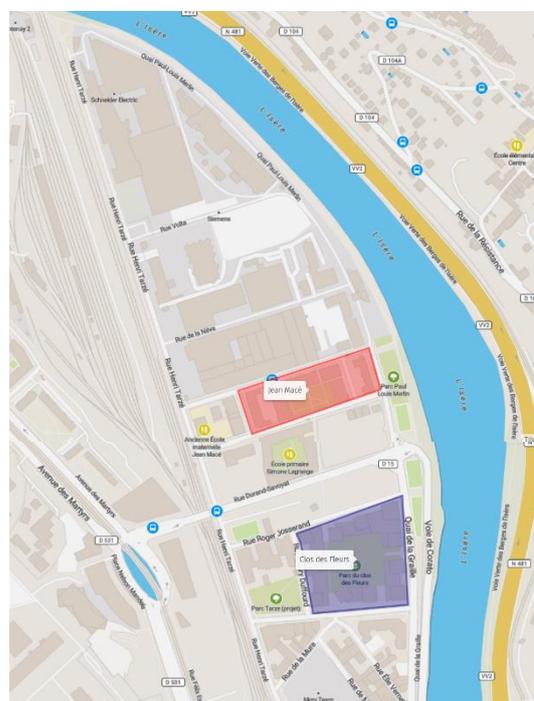


Figure 8 : Plan de la cité Jean Macé en 2022

Source : Fonds de carte OSM Street (jawnmaps), agrément de contributions personnelles

⁷⁰ Ibid, p. 18

⁷¹ Ibid, p. 7

Pendant la Seconde Guerre Mondiale (1939-1945), la cité Jean Macé se transforme en foyer de la Résistance. Les habitant·e·s subissent les offensives, comme en témoigne R. Grillot dans ses mémoires :

« Très vite, il y a eu la guerre. Lors du bombardement de Pique-pierre, ils ont loupé le pont ; il n'y a pas eu de morts mais toutes les vitres avaient volé en éclats et il n'y avait plus une seule cloison debout dans les appartements. Ils étaient devenus une seule pièce. Et cela a recommencé lors de l'explosion du Polygone d'artillerie. »⁷²

Les explosions auxquelles R. Grillot fait référence ont lieu le 16 août 1943 sur le pont de Pique-pierre, et le 13 novembre 1943 sur le parc d'artillerie. Cette dernière explosion est le fruit d'un sabotage orchestré par A. Requet⁷³ – qui a par la suite donné son nom à une des rues du quartier.

La période d'après-guerre est, pour sa part, marquée par les pénuries alimentaires. Une culture collective apparaît alors sur un terrain de 2 500 m² à Pique-pierre, culture qui laissera place à des jardins ouvriers par la suite. L'après-guerre se caractérise également par un regain d'activités communes, avec l'organisation de fêtes de quartier tous les mois, de bals populaires, d'une fanfare locale, etc.⁷⁴

Quelques années plus tard, la structure de la population évolue. Les premiers Français d'Algérie (pieds-noirs) arrivent en 1962. Une cité d'urgence destinée aux harkis est érigée sur un terrain appartenant à la SNCF.⁷⁵ Plus de 2 500 Algérien·ne·s y sont accueilli·e·s.⁷⁶ L'immigration algérienne de cette époque a laissé des traces qui perdurent jusqu'à aujourd'hui : deux de nos interrogé·e·s sont justement issues de l'immigration algérienne, et observent que le quartier est en partie peuplé par des personnes maghrébines également. Ces changements ethniques de la population ne changent rien à son identité prolétaire : la plupart des familles de la cité ont toujours au moins un membre qui travaille à Merlin-Gerin ou à la SNCF.⁷⁷

En 1958, les habitations bon marché (HBM) deviennent officiellement des habitations à loyer modéré (HLM). Le quartier est encore bien vivant : un club de boules a vu le jour, basé dans un cabanon qui existe encore aujourd'hui, le long des berges de l'Isère. Le club de tennis est à son apogée, et se voit même obligé de refuser des demandes d'adhésion de la part des

⁷² Ibid, p. 23

⁷³ Ibid, p. 27

⁷⁴ Ibid, p. 35

⁷⁵ Ibid, p. 58

⁷⁶ Ibid, p. 44

⁷⁷ Ibid, p. 59

travailleurs·ses de Merlin Gerin. Un tournoi et une « fête de la cité » – qui rassemble à elle seule plus de quatre cents personnes –, sont également organisés chaque année.⁷⁸ La place centrale qui abrite les bassins est toujours un espace convivial, notamment pour les femmes du quartier. Le quartier compte également une piscine, gérée par le comité d'entreprise de Merlin Gerin.

A partir des années 1970, plusieurs sources d'activités disparaissent. La piscine est détruite en 1968, avec les travaux de construction de l'autoroute⁷⁹, de même que les bassins de la place centrale, qui ont été progressivement « abandonnés puis détruits avec l'apparition de la machine à laver »⁸⁰ à la fin des années 1970. Le déménagement des abattoirs à cette période contribue lui aussi à marquer un tournant dans la vie du quartier. Le déclin progressif entamé dans les années 1970 n'empêche pas la vie de quartier de foisonner jusque dans les années 1990.⁸¹

A partir de 1989, les habitant·e·s de la cité peuvent acheter leur logement. Une telle évolution est rendue possible par la loi du 10 juillet 1965 qui reconnaît aux locataires d'immeubles HLM la faculté d'acquérir leur logement.⁸² Puis, en 1983, la loi sur la vente des logements appartenant à des organismes de HLM apporte des précisions supplémentaires sur l'exercice de ce droit : la vente doit être initiée par l'organisme propriétaire – dans ce cas ACTIS – et des conditions strictes sont imposées aux candidat·e·s pour l'acquisition de leur logement.⁸³

En 1978, une restauration de la cité doit avoir lieu, pour réaliser la réfection des façades, la mise aux normes de l'installation électrique, et l'isolation thermique des logements.⁸⁴ Cependant, la mauvaise qualité des matériaux de construction (mâchefer) impose la démolition, qui sera actée le 26 mars 2002 par le Conseil d'Administration d'ACTIS.⁸⁵ Seul le bâtiment le plus à l'est, relativement récent, est réhabilité et échappe à la démolition.⁸⁶ Au total, les

⁷⁸ Ibid, p. 81

⁷⁹ Ibid, p. 63

⁸⁰ Ibid, p. 50

⁸¹ Ibid, p. 83

⁸² Loi n°65-556 du 10 juillet 1965 relative à l'acquisition d'habitations à loyer modéré à usage locatif par les locataires (J.O. 11 juillet 1965)

⁸³ Loi n°83-953 du 2 novembre 1983 sur la vente des logements appartenant à des organismes d'habitation à loyer modéré (HLM) (JO du 3 novembre 1983)

⁸⁴ Fournier, M., Grillot, M. et R., Sibué, D., Bienfait, H. (2006). *Jean Macé – Les abattoirs – Mémoire pour demain*. Patrimoine et développement, p. 76

⁸⁵ Conseil municipal, séance du 20.12.2004 : délibération n°29 – LOGEMENT – Accord de la Ville de Grenoble pour la démolition de logements locatifs sociaux propriété d'Actis – Cité Jean Macé, p. 2

⁸⁶ Conseil municipal, séance du 20.12.2004 : délibération n°30 – URBANISME CESSIONS ACQUISITIONS – Renouvellement urbain du quartier Jean Macé : déclassement et cession gratuite à ACTIS du foncier de l'opération. Demande de permis de démolir et de construire, p. 2

occupant·e·s de 153 logements de la cité ont dû être relogé·e·s par le bailleur social.⁸⁷ Le projet de renouvellement urbain est acté par le Conseil municipal du 31 janvier 2005.⁸⁸

Les travaux de démolition-construction des bâtiments débutent en 2005, et s'échelonnent en trois phases : 44 logements en 2005, 65 logements en 2007, et 44 logements en 2009.⁸⁹ Le quartier est reconstruit quasiment à l'identique. Sur les neuf bâtiments que compte la cité, huit sont reconstruits au même endroit. Seul l'immeuble qui permettait de fermer la cité sur elle-même est supprimé, conférant ainsi un aspect plus ouvert au quartier. L'espace intérieur est également modifié : la cour centrale goudronnée est remplacée par un parc. De telles décisions d'aménagement témoignent de la volonté des pouvoirs publics d'aller vers davantage d'ouverture. C'est ce que souligne la chercheuse S. Ebermeyer dans une enquête réalisée en 2002 – 2003 à la cité Jean Macé, conjointement avec M. Sevin, à la demande de la mairie et de l'OPALE (office HLM de la Ville, aujourd'hui ACTIS). Elle constate une forme de repli du quartier sur lui-même, et souligne ses limites en matière de capacité d'intégration :

« On comprend alors que cet aspect du quartier soit aussi ce qui motive une attitude ambiguë du pouvoir municipal, en désirant à la fois mieux intégrer le quartier à la ville, l'ouvrir, le faire évoluer... en changeant sa composition sociale. Mais n'est-ce pas en même temps jouer en faveur d'une déstructuration de la culture ouvrière que l'on enterre peut-être trop vite ? »⁹⁰

⁸⁷ Conseil municipal, séance du 18.04.2005 : délibération n°39 – LOGEMENT – Aide de la ville de Grenoble aux opérations de démolition de logements sociaux. Cité Jean Macé – ACTIS, p.2

⁸⁸ Conseil municipal, séance du 31.01.2005 : délibération n°12 – URBANISME AMENAGEMENT – Prise en considération de la mise à l'étude d'un projet de renouvellement urbain sur le secteur « Jean Macé – rue Durand Savoyat » et délimitation des terrains concernés, p.2

⁸⁹ Conseil municipal, séance du 28.09.2009 : délibération n°32 – LOGEMENT – Aide de la ville de Grenoble à l'opération de démolition de la 3^{ème} tranche de Jean Macé réalisée par ACTIS, p.2

⁹⁰ Ebermeyer, S. (2003). Le défi de vivre ensemble – Grenoble – Jean Macé fin d'un quartier ouvrier ? *Economie & Humanisme*, N°365, p. 93

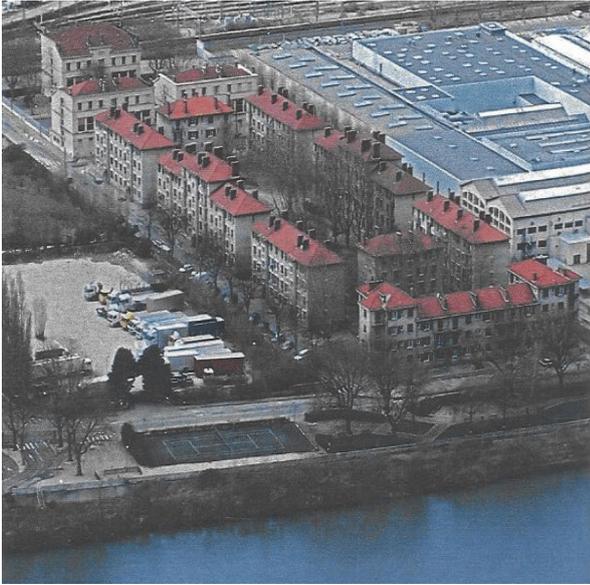


Figure 9 : Vue aérienne de la cité Jean Macé en mars 2005

Source : Fournier, M., Grillot, M. et R., Sibué, D., Bienfait, H. (2006). Jean Macé – Les abattoirs – Mémoire pour demain. Patrimoine et développement, p. 96



Figure 10 : Vue aérienne de la cité Jean Macé après reconstruction

Source : Fonds de carte IGN image aérienne, agrémenté de contributions personnelles

II- Clos des Fleurs, une extension récente de J. Macé ?

A quelques mètres à peine de la cité Jean Macé, de l'autre côté de la rue Durand-Savoyat, se trouve un second sous-quartier de la Presqu'île : le quartier dit « Clos des Fleurs ». Ensemble, Jean Macé et le Clos des Fleurs forment le secteur « Durand-Savoyat » de la Presqu'île. Malgré cette dénomination, qui laisserait croire à une forme d'homogénéité, les deux quartiers ne connaissent ni la même histoire, ni la même réalité. Nacera, une de nos interrogé·e·s, affirme d'ailleurs lors de l'entretien : « le Clos des Fleurs et Jean Macé, c'est deux mondes différents. Il y a une barrière. »

Le Clos des Fleurs se situe à 1 Km de la gare, à laquelle il est directement relié par une piste cyclable qui s'inscrit dans le réseau Chronovélo. Des travaux initiés par le SMMAG et la Métro ont eu lieu entre janvier et novembre 2021, afin de créer un nouveau tronçon de piste cyclable et l'intégrer au réseau existant, qui rassemble plus de 40 Km de pistes cyclables à travers l'agglomération grenobloise.⁹¹

⁹¹ Grenoble-Alpes Métropole, Axe Chronovélo Gières > Saint-Égrève – Travaux d'aménagement rue Henri Tarze, 11.01.2021.

Le quartier est composé de onze tours de 7 à 10 étages, soit un total 571 logements, qui se décomposent comme suit : 162 chambres dans une résidence étudiante, 299 logements en accession, 110 logements locatifs sociaux, et deux locaux commerciaux (800 m²).⁹²

Les bâtiments sont sortis de terre entre les années 2011 et 2013,⁹³ sur le site de l'ancienne usine H de Schneider Electric, et plus avant encore des abattoirs. La maîtrise d'ouvrage a été confiée à BNP Paribas Immobilier Résidentiel et à Grenoble Habitat, qui, ensemble, forment la SAS Clos des Fleurs. Chaque immeuble a été confié à un·e architecte différent·e sur une base commune, afin de créer un tout à la fois original et cohérent. Parmi les architectes se trouvent Aktis, qui a également participé à la ZAC de Bonne et de Vigny Musset ; r2k architectes, spécialiste dans les immeubles en bois et qui est notamment à l'origine de la reconstruction du lycée des Eaux claires ; ECDM architectes, également impliqué à la ZAC Teisseire ; GTB Architectes, qui se charge de la reconstruction du lycée Mounier ; Tomasini Design Architecture, qui a livré le parking-relai Catane, et enfin Amplitude architectes.



Figure 11 : Vue aérienne du Clos des Fleurs et de la place Nelson Mandela

Source : Szymonski, E.

⁹² Rédaction de l'Obs. (01.06.2011). Nouveau projet urbain à Grenoble. *L'Obs*

⁹³ InnoVia, (02 et 09.10.2012). Compte-rendu de réunion n°15. Coordination générale des maîtrises d'ouvrage, *Algoé consultants*.

Tous les bâtiments bénéficient des labels THPE (Très Haute Performance Energétique) et BBC (Bâtiment Basse Consommation). Le quartier a été construit en maximisant l'utilisation de matériaux renouvelables, la collecte des eaux de pluie, l'utilisation des énergies renouvelables et la maîtrise des consommations. Pour ce faire, l'isolation est extérieure, et les immeubles sont équipés de panneaux solaires.

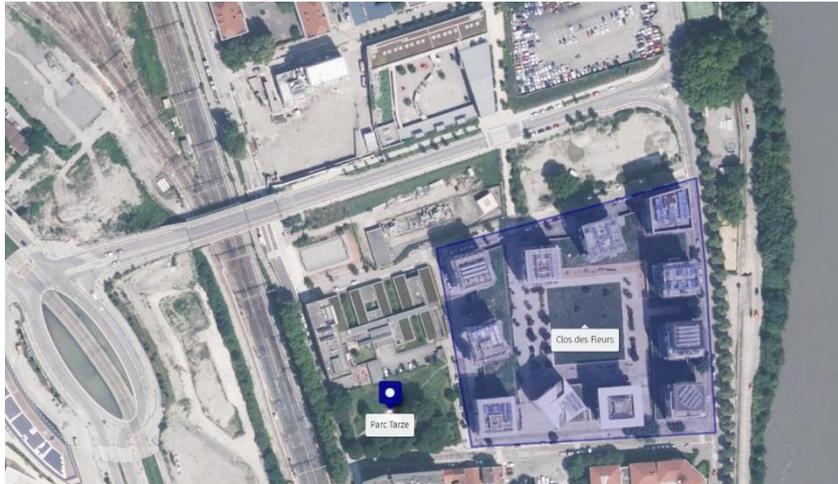


Figure 12 : Vue aérienne de Clos des Fleurs

Source : Fonds de carte IGN Image aérienne, agrémenté de contributions personnelles

En cœur d'îlot, se trouve un parc public de 6 000 m². Cet espace vert central – au sens géographique du terme – est vendu par les promoteurs comme un « jardin central paysager ».⁹⁴ Il a été pensé par les architectes Yves Sauvage et Andrade-Silva. La parcelle sur laquelle il se situe ainsi que les immeubles qui l'entourent, a été cédée pour un euro symbolique par la Ville à Grenoble Habitat et BNP Paribas Immobilier Résidentiel, en échange de l'aménagement du parc, puis et de sa rétrocession à la Ville.⁹⁵ La Ville de Grenoble récupère donc la propriété du parc central du Clos des Fleurs le 3 juillet 2014.⁹⁶

Enfin, jouxtant les immeubles à l'ouest, se trouve le parc Tarze, aussi appelé jardin ou square Tarze. Pendant vingt ans, le parc Tarze abritait le Centre d'Hébergement et de Réinsertion (CHRS) éponyme. Le 10 novembre 2011, le Centre d'Accueil intercommunal est inauguré. Ses locaux sont concomitants à ceux du CHRS, qui déménage à quelques mètres du

⁹⁴ CDC habitat, Résidence Clos des Fleurs

⁹⁵ Conseil municipal, séance du 26.10.2009 : délibération n°9 – DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE PROJET URBAIN – ZAC de la Presqu'île – Ilot H Quai de Graille – Cession de deux parcelles communales aux opérateurs

⁹⁶ Conseil municipal, séance du 30.06.2014 : délibération n°20 – URBANISME CESSIONS ACQUISITIONS – Opération « Clos des Fleurs » - Cession à la Ville de Grenoble de volumes et terrains constituant des voiries, trottoirs et espaces verts, p. 6

parc.⁹⁷ Depuis lors, le parc est à l'abandon, fermé pour cause de pollution. En 2017, un·e habitant·e soumet un projet de dépollution de la zone au budget participatif. Le projet n'est pas retenu, mais remet la question du parc Tarze à l'agenda politique. Quelques années plus tard, en octobre 2021 et en janvier 2022, deux ateliers de concertation ont lieu entre les habitant·e·s, les acteurs du quartier tels que l'Union de quartier Grenoble Confluence et la MJC, et la Ville de Grenoble.⁹⁸ Les comptes-rendus de ces concertations prévoient de réhabiliter le parc, pour en faire à la fois un espace calme, et un lieu de mémoire. Les travaux d'aménagement du parc sont confiés à la Société d'Économie Mixte (SEM) InnoVia, car l'opération rentre dans l'aménagement de la ZAC Presqu'île.

Le Clos des Fleurs se situe donc à l'intersection de deux projets d'aménagement. D'une part, il est pensé comme une extension récente de la cité Jean Macé après sa rénovation, comme si les deux quartiers ne faisaient plus qu'un et fusionnaient dans le quartier Durand-Savoyat, gommant par là même toutes les différences entre les deux espaces. D'autre part, le Clos des Fleurs a été pensé et réalisé avant la création de la ZAC Presqu'île, mais les terrains qui le jouxtent se retrouvent inclus dans le projet. Ceci implique que le Clos des Fleurs devient un entre-deux : à la fois un espace à part entière déjà achevé, et une partie d'un projet d'ensemble qui englobe toute la Presqu'île.

III- Cambridge, un quartier récent en devenir

Le projet d'ensemble dans lequel le Clos des Fleurs se retrouve en partie inclus couvre près de 245 hectares : c'est la ZAC Presqu'île, qui est pilotée par la SEM (Société d'Économie Mixte) InnoVia. Elle comprend sept secteurs, parmi lesquels se trouve Cambridge. Situé à l'ouest de la voie ferrée, le quartier n'abritait jusqu'à récemment pas ou peu de logements. Avant d'évoquer l'état actuel de ce quartier, il convient de revenir brièvement sur son histoire.

Les travaux d'endiguement des rivières ont principalement eu lieu, nous l'avons dit, à la fin du XVIIIe siècle. Une fois la zone sécurisée, un parc d'artillerie et un terrain de tir se sont implantés à la Presqu'île. Cette zone militaire était alors appelée « polygone d'artillerie », d'où son nom actuel dans le langage commun de « polygone scientifique ». S'étendant sur une surface de plus de 130 hectares, le polygone d'artillerie était, à cette période, l'emprise militaire

⁹⁷ Destot, M., (10.11.2011). Inauguration du Centre d'Accueil intercommunal et du CHRS Henri Tarze

⁹⁸ Billon, C., Marchal, C., De Neeff, Q., Bonniau, S. (22.01.2022). Réunion de présentation et d'échanges autour de l'esquisse – Jardin Tarze. *Ville de Grenoble, InnoVia*

Billon, C., Marchal, C., Chenevier, V. (23.10.2021). Réunion publique de concertation parc Henri Tarze. *Ville de Grenoble*

la plus importante à Grenoble.⁹⁹ Construit en 1850 et adossé au polygone, se trouvait le parc Randon. Celui-ci abritait des étangs, qui servaient de patinoire aux habitants de la ville en hiver. A la suite de la guerre de 1870, le parc fut démantelé au profit du polygone d'artillerie.¹⁰⁰ Une enceinte fut ensuite construite, en 1880, par le général Haxo. Une sente nommée « chemin des buttes » longeait l'enceinte, sur ce qui constitue aujourd'hui l'axe structurant à Cambridge : l'avenue des Martyrs.¹⁰¹ Puis, au début du XX^e siècle, un terrain d'aviation voit le jour. En 1912, la fête de l'aviation est célébrée à la Presqu'île.¹⁰² En 1922, un plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension de Grenoble est pensé par l'architecte et urbaniste Léon Jausse : un parc (parc du Confluent) devait voir le jour sur le terrain du polygone d'artillerie. Cependant, la mairie renonce au projet en 1943, « en raison d'une superficie jugée excessive » et « de la situation excentrée du polygone d'Artillerie par rapport au centre de la ville ».¹⁰³

Durant la Seconde Guerre mondiale, le terrain a été réquisitionné par l'armée allemande. Dans leurs mémoires, les habitants de la cité Jean Macé témoignent s'être rendu·e·s à plusieurs reprises au polygone afin de « traire les vaches que les Allemands avaient raflées dans le Vercors et parquées au polygone ».¹⁰⁴ La Résistance s'organisant progressivement, Aimé Requet planifia un sabotage qui conduisit à l'explosion de l'arsenal du polygone le 13 novembre 1943.¹⁰⁵ L'usage du terrain de la Presqu'île en tant que zone militaire a perduré jusqu'aux années 1950. Entre temps, d'autres activités s'y étaient implantées, telles qu'une annexe de l'hôpital, une usine à ciment (la Cotrab), un étang d'élevage de truites, une ferme, une entreprise de BTP, et deux cafés.¹⁰⁶

En 1956, le Centre d'Etudes Nucléaires de Grenoble (CENG), ancêtre du Commissariat à l'énergie atomique (CEA) s'installe sur le terrain déserté par l'armée. Dans les années suivantes, d'autres centres de recherche voient le jour à la Presqu'île, comme le Centre national de la recherche scientifique (CNRS) en 1962, ou l'European Synchrotron Radiation Facility (ESRF) en 1984, appelé plus trivialement « le synchrotron » ou « l'accélérateur de particules ».

⁹⁹ Grandvoinet, P. (2011). Les emprises militaires dans l'urbanisme grenoblois du XX^e siècle : des opportunités foncières au patrimoine paysager. *In Situ*, 16

¹⁰⁰ Ville de Grenoble (1943). Plan d'aménagement de Grenoble. Les espaces libres. Compte rendu de la réunion du 26 janvier 1943. Archives municipales. Côte : 3 D 24

¹⁰¹ Rousset, H., Brichet, E. (2010). *Histoire illustrée des rues de Grenoble*. Edition des Régionalismes, pp. 49-50

¹⁰² Muller, C., Magi, G. (2000). *L'Isère 1900 - 1920 – Mémoire d'hier*. De Borée, p. 101

¹⁰³ Ville de Grenoble (1943). Plan d'aménagement de Grenoble. Les espaces libres. Compte rendu de la réunion du 26 janvier 1943. Archives municipales. Côte : 3 D 24

¹⁰⁴ Idem

¹⁰⁵ Fournier, M., Grillot, M. et R., Sibué, D., Bienfait, H. (2006). *Jean Macé – Les abattoirs – Mémoire pour demain*. Patrimoine et développement, p. 31

¹⁰⁶ Ibid, p. 41

Les installations successives d'entreprises de recherche et des infrastructures importantes qui leur sont liées sont déterminantes pour comprendre la trajectoire de cet espace et les dynamiques qui s'y produisent, encore aujourd'hui.

La SNCF a également historiquement investi les lieux, en y plaçant ses locaux.¹⁰⁷ Par la suite, les premiers immeubles d'habitation du côté ouest de la voie ferrée sont construits afin de loger le personnel de l'entreprise.¹⁰⁸ Aussi appelés « foyer des célibataires », ou « Cambridge sud », ces bâtiments existent encore à ce jour. Leur destruction / reconstruction est cependant prévue dans les plans d'aménagement de la ZAC Presqu'île.¹⁰⁹ En dehors ces quelques immeubles, la Presqu'île ne comptait alors pas de logements.

En 2001, le CEA entame un projet d'assainissement et de démantèlement de ses installations nucléaires. Les travaux démantèlement à proprement parler ont pris fin en 2012, et il faudra attendre 2013 pour voir se démanteler les dernières installations.¹¹⁰ En réduisant le périmètre de sécurité autour des bâtiments du CEA, de telles opérations ont permis la mise à disposition d'un nouvel espace constructible en pleine ville.¹¹¹

La municipalité n'a pas attendu que les opérations de dénucléarisation soient terminées pour mettre à l'étude un projet de renouvellement urbain à la Presqu'île. En effet, les premières traces du projet de ZAC remontent à l'année 2007. Dans une délibération en date du 19 novembre, le conseil municipal approuve le projet urbain. Qualifié « d'opportunité pour bâtir un projet de renouvellement urbain sur l'ensemble de la Presqu'île », le prolongement du tramway B est utilisé comme argument pour justifier la construction d'un projet d'envergure

¹⁰⁷ Nous n'avons malheureusement pas trouvé la date précise de l'implantation des bâtiments de la SNCF. Des témoignages écrits mentionnent que la SNCF était déjà présente dans les années 1950 – 1970, puisque les habitant·e·s de la cité Jean Macé allaient « jouer au stade des cheminots, dans le quartier des Martyrs ».

¹⁰⁸ La date de construction des bâtiments n'est pas précise. Ceux-ci remontent probablement aux années 1970. L'information nous a été fournie par le témoignage oral d'une habitante de l'Union de quartier. Nous avons contacté le service des archives municipales et des archives de la SNCF, mais n'avons pas obtenu de réponse satisfaisante. Un témoignage écrit extrait des mémoires d'habitant·e·s de la cité Jean Macé étaye cette information, en précisant que « [les habitant·e·s] des Martyrs venaient peu, parce qu'ils avaient déjà des animations proposées par la SNCF ».

¹⁰⁹ Conseil municipal, séance du 18.07.2016 : délibération N°14 – URBANISME AMENAGEMENT – ZAC Presqu'île – Secteur Cambridge – Cession par la SEM Innovia Grenoble Durablement de droits à construire à ICF Sud Est Méditerranée pour la réalisation de programmes immobiliers de logements locatifs sociaux et activités – Validation de charges foncières, p.2

¹¹⁰ CEA. (01.03.2013). Fin du projet de démantèlement des installations nucléaires du centre CEA de Grenoble

¹¹¹ Girardin, A., Vonlanthen, B. (2010). Le Projet GIANT. Grenoble : universités, innovations, et projets urbains., p. 73

sur la zone.¹¹² Le projet d'urbanisme permettra de « densifier le site ». Il est pensé comme faisant partie d'un tout, d'un projet d'ensemble.

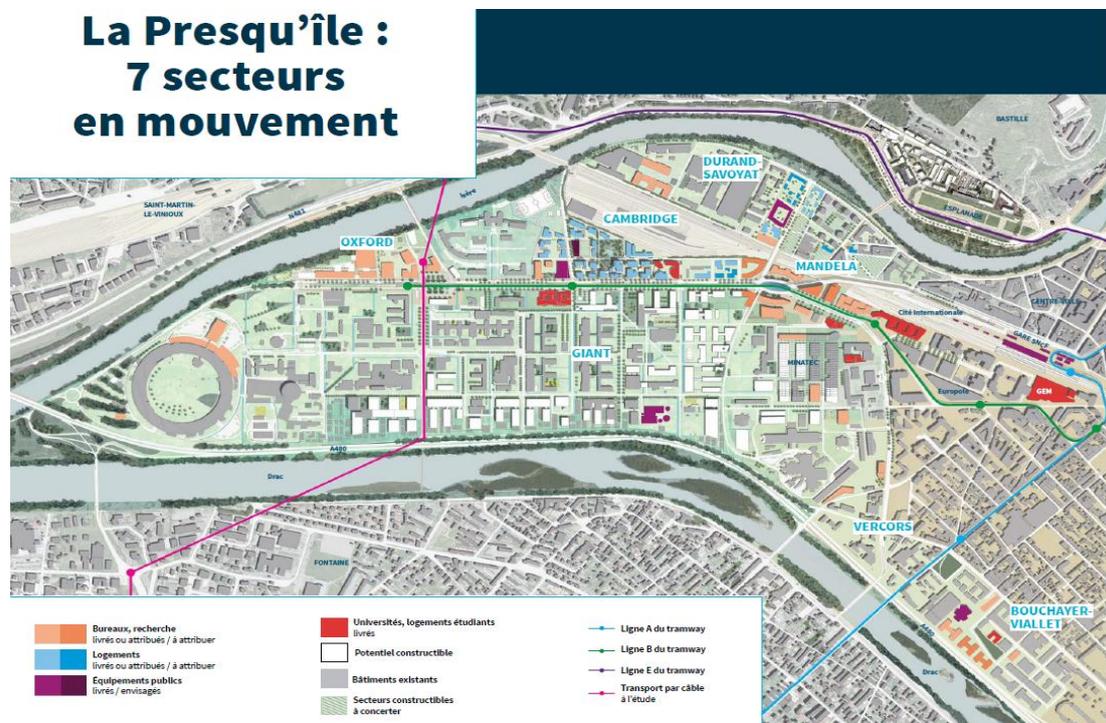


Figure 13 : Plan masse de la ZAC Presqu'île

Source : InnoVia. (2022) La Presqu'île de Grenoble – Quartier de caractères.

Les grandes lignes de la ZAC Presqu'île sont déjà dessinées en 2007 :

- Le projet de construction à la Presqu'île à proprement parler s'inscrit dans un *giga-plan* de renouvellement urbain qui englobe plusieurs quartiers aux logiques variées.
- Le projet à la Presqu'île-même consiste en la construction de logements, d'équipements, de services et de commerces « au cœur même du Polygone ».
- Il cherche à mettre en lien la Presqu'île avec les autres quartiers à proximité, dans une logique *inter-quartier*.
- Il vise à « mieux articuler à la ville les ensembles d'habitation existants, notamment la cité Jean Macé rénovée » dans une logique *intra-quartier*.
- Il instaure d'ores et déjà l'avenue des Martyrs comme l'axe structurant, « cœur de vie du Polygone » et « vitrine des activités scientifiques ».

¹¹² Conseil municipal, séance du 19.11.2007 : délibération N°39 – PROJET URBAIN – Approbation des objectifs d'aménagement, lancement d'une étude approfondie de renouvellement urbain et de développement économique, définition d'un périmètre d'étude au titre de l'article L. 111-10 du Code de l'urbanisme et approbation des modalités de la concertation au titre de l'article L.300-2 du Code de l'urbanisme, p. 2 - 4

- Il instille l'exigence de développement durable dans la construction des équipements à venir, introduisant par là même l'idée d'Eco-Cité.

A la suite de cette délibération, des études sont menées. Elles aboutissent, le 23 février 2009, à l'approbation du dossier de création de la ZAC Presqu'île par le conseil municipal.¹¹³ Le projet s'étalera sur une durée de 25 ans. Il prévoit l'implantation de laboratoires de recherche, de bureaux, de commerces, d'équipements collectifs et de logements. Puis, le 18 mai 2009, le conseil municipal désigne le groupement Vasconi / Benech comme architecte-urbaniste en chef de la ZAC Presqu'île. Quelques années plus tard, en 2011, à la suite du décès de M. Vasconi, c'est l'architecte de renom Christian de Portzamparc qui reprend le projet. Le 26 octobre 2009, après un appel à candidatures, la maîtrise d'ouvrage est confiée à la SEM InnoVia Grenoble Durablement, qui devient alors l'aménageur officiel du site. Puis, le 22 octobre 2012, c'est le dossier de réalisation qui obtient le feu vert de la mairie.¹¹⁴

Le dossier prévoit les équipements publics à réaliser dans la zone : un équipement scolaire, un équipement petite enfance, un gymnase, une salle de quartier, et un pavillon des mobilités. Concernant l'habitation, le projet prévoit entre 1 800 et 2 200 logements familiaux, dont au moins 30 % de logements sociaux – gérés par ACTIS, Grenoble Habitat, et PLURALIS – et 10 % en accession sociale – en lien avec Isère Habitat et foyer de l'Isère –¹¹⁵ ; et entre 2 000 et 2 200 logements pour étudiant·e·s et chercheurs·ses.

Les financements de la ZAC sont mixtes. La Ville de Grenoble participe à l'opération à hauteur de 75 millions d'euros sur 25 ans, soit jusqu'en 2034.¹¹⁶ Selon les concepteurs du projet, la ZAC Presqu'île devrait accueillir 10 000 habitant·e·s, 10 000 étudiant·e·s, et 25 000 emplois d'ici à 2030.¹¹⁷

¹¹³ Conseil municipal, séance du 23.02.2009, délibération N°6 : PROJET URBAIN – Presqu'île – Opération d'aménagement – Approbation du dossier de création de Zone d'Aménagement Concerté, p. 2

¹¹⁴ Conseil municipal, séance du 22.10.2012 : délibération N°27 – DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE – PROJET URBAIN – ZAC PRESQU'ÎLE – Approbation du dossier de réalisation Presqu'île et du programme des équipements publics, p.2

¹¹⁵ Conseil municipal, séance du 18.11.2013 : délibération N°7 – LOGEMENT ZAC PRESQU'ÎLE – Aide exceptionnelle de la ville de Grenoble aux opérations de logement social réalisées par ACTIS, Grenoble Habitat et PLURALIS sur la ZAC Presqu'île, p. 2

¹¹⁶ Conseil municipal, séance du 22.10.2012 : délibération N°27 – DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE – PROJET URBAIN – ZAC PRESQU'ÎLE – Approbation du dossier de réalisation de Presqu'île et du programme des équipements publics, p. 4

¹¹⁷ Conseil municipal, séance du 17.12.2012 : délibération N°4 – DEPLACEMENTS – Approbation de la Convention de groupement de commandes relative au déploiement et à l'utilisation de services de nouvelles mobilités et de stationnement sur le territoire démonstrateur de l'Ecocité grenobloise de la presqu'île, p. 2

Le quartier de Cambridge, qui regroupe les logements de la ZAC Presqu'île, est donc en pleine expansion. Contrairement à la cité Jean Macé ou à Clos des Fleurs, le quartier n'est donc pas achevé. Ainsi, « la Presqu'île » désigne un tout non-homogène, et regroupe des quartiers aux histoires distinctes. Une telle analyse de la situation laisse penser que les populations qui habitent les lieux sont, elles aussi, différentes les unes des autres.

Chapitre 3 : Structure de la population

Les trois sous-quartiers de la Presqu'île, nous l'avons vu, connaissent des passés et des évolutions différentes. L'histoire et les décisions d'aménagement sont lourdes de conséquences sur la structure de la population, ainsi que sur la manière dont celle-ci occupe les lieux. Cette section s'appuiera principalement sur les données produites grâce à l'enquête par questionnaires. Nous aurons également recours aux entretiens, ainsi qu'à nos observations personnelles. Il s'agira en somme de déterminer qui sont les personnes qui peuplent les différents quartiers de la Presqu'île.

I- Jean Macé, un quartier fait d'ancien·ne·s et de familles

Dans le quartier Jean Macé, seuls 17 questionnaires sur les 200 distribués nous ont été retournés. Cette proportion relativement faible pour une enquête quantitative nous conduit à interpréter les chiffres avec prudence. Néanmoins, les données chiffrées ont été complétées par les entretiens, qui ont souvent corroboré les résultats de l'enquête quantitative. Cette partie mettra en regard les changements opérés dans la structure de la population du quartier depuis sa rénovation, en s'appuyant notamment sur une enquête réalisée en 2002-2003 par S. Ebermeyer et M. Sevin.

Au début des années 2000, la chercheuse S. Ebermeyer dresse le constat d'une population homogène, à la fois en termes d'ancienneté dans le quartier, de revenus, de profession exercée, de taille des ménages et d'âge. Elle décrit une population qui vit depuis longtemps dans le quartier (40 % y habite depuis plus de 25 ans), et qui s'y est installée par choix « contrairement à de nombreux quartiers d'habitat social ». ¹¹⁸ Ce choix est motivé par des raisons économiques, familiales, ou par la tranquillité du quartier.

La chercheuse affirme dans son enquête que « le pouvoir municipal désire ouvrir le quartier en changeant sa composition sociale » ¹¹⁹, sans préciser les changements auxquels elle fait référence précisément. Un détour par le site des aménageurs permet toutefois d'explicitier la volonté du pouvoir municipal :

¹¹⁸ Ebermeyer, S. (2003). Le défi de vivre ensemble – Grenoble – Jean Macé fin d'un quartier ouvrier ? *Economie & Humanisme*, N°365, p. 91

¹¹⁹ Ibid, p. 93

« Le parti d'aménagement consiste à recréer une structure d'îlot autour d'un espace central aménagé en jardin pour les habitants et les riverains, tout en ouvrant la cité sur les espaces environnants ».¹²⁰

A partir de nos résultats, nous allons montrer qu'une recomposition sociale a effectivement eu lieu sous certains aspects, mais que d'autres demeurent inchangés, ou presque.

Afin de mieux connaître les caractéristiques de la population à la cité Jean Macé, il convient de s'intéresser à sa répartition par âge. Les données issues des questionnaires montrent une nette prédominance de personnes âgées de 55 à 64 ans, ainsi que des jeunes de moins de 34 ans. Autrement dit, à un bout du spectre, le quartier est peuplé d'une forte proportion de quinquagénaires, et à l'autre bout du spectre, de jeunes adultes. La présence de chef-fe-s de ménage relativement âgé-e-s a déjà été constatée par S. Ebermeyer, il y a vingt ans.¹²¹ Bien que les habitant-e-s pris-e-s individuellement ne soient pas les mêmes deux décennies plus tard, une constante apparaît : le quartier reste en grande partie peuplé de quinquagénaires.

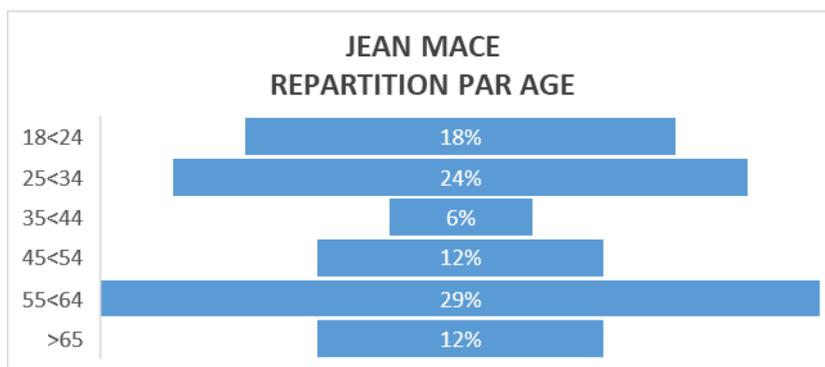


Figure 14 : Répartition de la population par âge à Jean Macé

Source : Szymonski, E.

L'analyse de la population par âge se doit d'être complétée par la composition des ménages. Le quartier est marqué par une prédominance des couples, avec ou sans enfant (69 %). Les familles représentent 37 % des personnes interrogées, et les personnes seules 25 %. La proportion de personnes seules constitue un changement par rapport aux données produites il y a vingt ans, puisque plus de la moitié de la population vivait seule.¹²²

¹²⁰ Atelier Verdance, Grenoble cité Jean Macé – Aménagement du patio central

¹²¹ Ebermeyer, S. (2003). Le défi de vivre ensemble – Grenoble – Jean Macé fin d'un quartier ouvrier ? *Economie & Humanisme*, N°365, p. 92

¹²² Idem

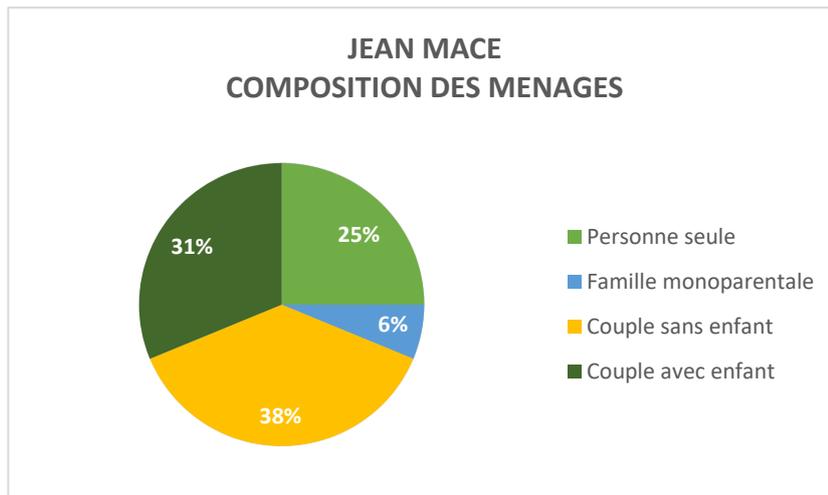


Figure 15 : Composition des ménages à Jean Macé

Source : Szymonski, E.

La forte proportion de familles constitue une constante dans ce quartier au fil des années. Najoua, l'une des interrogé·e·s, nous confirme qu'« [avant], il y avait beaucoup de personnes âgées. C'était très familial ». Cette affirmation laisse à penser que le passé de cité ouvrière, d'abord réservée aux travailleurs·ses, puis à leurs familles, a marqué la structure de la population du quartier jusqu'à aujourd'hui. L'opposition entre un avant et un après que l'interrogée souligne dans ses propos témoigne, pour sa part, d'une évolution de la population, entre « l'ancien Jean Macé » et le quartier rénové. Au cours de l'entretien, elle confie effectivement « ça a bien changé », et qu'« il y en a beaucoup qui sont partis entre temps ».

Ainsi, la composition des ménages présente deux mouvements antagonistes : l'un de changement, l'autre de perpétuation. D'un côté, la proportion de personnes seules a diminué au profit des couples sans enfants. De l'autre, la présence des familles continue de marquer le quartier. Lorsque nous leur avons demandé de qualifier leur quartier à l'aide de deux mots-clés, les habitant·e·s ont d'ailleurs placé le mot « familial » en deuxième position, juste derrière le mot « calme ».

Un autre élément intéressant concernant la structure de la population a trait au nombre d'années passées dans le quartier. Notre enquête montre qu'au moins la moitié des répondant·e·s habite les lieux depuis six ans. Autrement dit, au moins la moitié des habitant·e·s sont arrivé·e·s après la rénovation du quartier. Le calcul de l'écart interquartile montre que la plupart des personnes interrogées vivent dans le quartier soit depuis peu (un an), soit depuis longtemps (vingt ans). Les données sont donc dispersées, ce qui témoigne d'un fort brassage

de la population, qui n'est plus homogène d'un point de vue de l'ancienneté dans le quartier. Ceci confirme l'hypothèse de S. Ebermeyer, qui affirmait que le pouvoir municipal profiterait de la démolition-reconstruction pour mettre fin au « repli » du quartier sur lui-même.

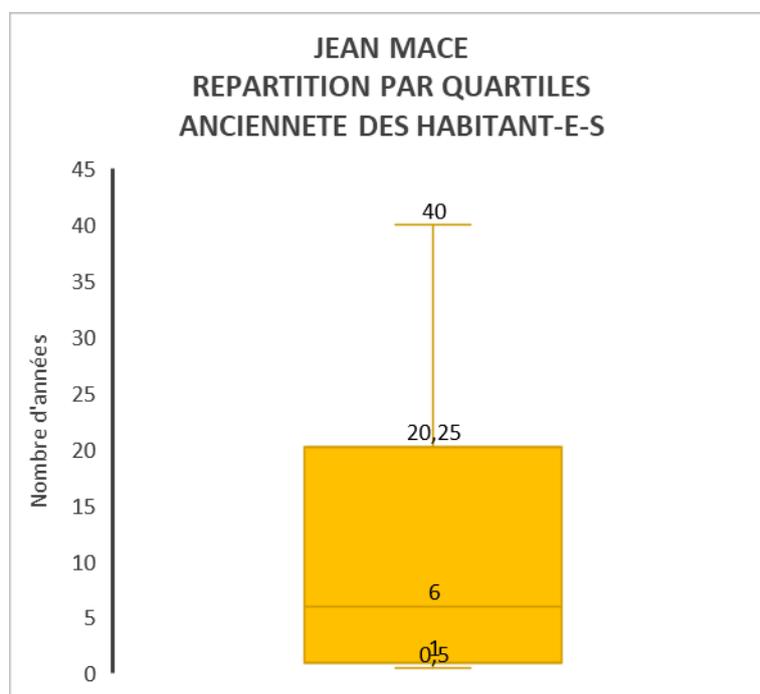


Figure 16 : Répartition par quartiles de l'ancienneté des habitant·e·s à Jean Macé

Source : Szymonski, E.

Concernant le niveau de vie et l'emploi, la cité Jean Macé reste un quartier modeste. Les chiffres montrent une forte proportion d'employé·e·s (50 %) et l'absence de cadres et d'ouvrier·e·s. La non-représentation des ouvrier·e·s dans les données chiffrées constitue un changement par rapport à l'étude menée vingt ans plus tôt, et à l'histoire de la cité ouvrière. Cependant, cette transformation participe de deux mouvements concomitants qui touchent tous les pays occidentaux : la désindustrialisation et la tertiarisation des activités économiques. L'abandon progressif des activités industrielles, ou désindustrialisation, a été entamé dans les années 1980, et s'est renforcé en France entre les années 2000 et 2012.¹²³ La part croissante des activités de services, ou tertiarisation, s'est quant à elle imposée à partir des années 1975.¹²⁴ Ces phénomènes ont conduit à la diminution progressive de la part des ouvrier·e·s dans les pays occidentaux, et à l'augmentation du statut d'employé·e.

¹²³ Braibant, M. (2015). *De la désindustrialisation à la tertiarisation, vers un mélange des genres*. France : Société des Ecrivains, p. 12

¹²⁴ Hecquet, V. (2013). Emploi et territoires de 1975 à 2009 : tertiarisation et rétrécissement de la sphère productive. *Insee, Economie et statistique*, N°462-463, p. 25

L'analyse des revenus de la population apporte davantage de précisions sur le niveau de vie réel des habitant·e·s du quartier. L'enquête montre que ceux-ci/celles-ci disposent généralement de revenus modestes : 60 % des répondant·e·s gagnent moins de 1 200 € net par mois. Aucun revenu disponible n'excède 2 500 €, parmi les répondant·e·s. Le quartier Jean Macé reste donc, de ce point de vue, fidèle à son passé de cité ouvrière puis de cité HLM, peuplée de ménages modestes. Un tel peuplement s'explique en grande partie par la nature des logements : la cité Jean Macé est principalement constituée de logements sociaux – dont le bailleur historique est ACTIS – et de quelques logements en accession à la propriété.¹²⁵

Dans l'enquête menée par S. Ebermeyer, le faible coût des loyers constituait l'un des facteurs principaux et déterminants dans le choix d'habiter à la cité Jean Macé, à côté des raisons familiales et de la tranquillité du quartier.¹²⁶ Aujourd'hui, les habitant·e·s mentionnent en priorité le calme, et, dans un second temps, l'environnement et l'accessibilité du centre-ville. Le fait que les logements soient abordables ne figure pas dans les résultats de notre enquête. Ceci est certainement dû à un biais de formulation de nos questions, nous y reviendrons lorsque nous développerons les limites de notre travail. Vu des revenus modestes des habitant·e·s, il semble toutefois logique que la question de l'attractivité financière de l'offre de logement soit prise en compte à l'heure de choisir un lieu de vie.

La question du choix du lieu de vie a également été traitée par S. Ebermeyer : de son enquête, elle tire la conclusion que les ménages viennent habiter à la cité Jean Macé par choix, « contrairement à de nombreux quartiers d'habitat social ». ¹²⁷ Un tel constat est toujours d'actualité, vingt ans plus tard, puisque 94 % des habitant·e·s affirment avoir choisi d'habiter le quartier, contre 6 % pour qui ce choix a été imposé.

Cette analyse de la structure de la population dans le quartier Jean Macé permet une double-comparaison. D'une part, elle permet d'observer comment les décisions d'aménagement ont conduit à modifier le quartier de l'intérieur. Cette reconfiguration du quartier n'est cependant pas totale, car certaines caractéristiques du quartier persistent. D'autre part, l'analyse de la structure de la population nous permet de comparer la cité Jean Macé aux autres quartiers qui constituent l'ensemble non-homogène de la Presqu'île.

¹²⁵ Nous avons contacté le bailleur social ACTIS afin de connaître les pourcentages exacts de chaque catégorie de logement, mais nous n'avons pas obtenu de réponse. A défaut, une personne membre de l'Union de quartier nous a confirmé que le quartier n'est constitué que de locatif public et d'accession à la propriété.

¹²⁶ Ebermeyer, S. (2003). Le défi de vivre ensemble – Grenoble – Jean Macé fin d'un quartier ouvrier ? *Economie & Humanisme*, N°365, p. 92

¹²⁷ Ibid, p. 91

II- Clos des Fleurs, un quartier peuplé d'adultes vivant seul·e·s et de familles

En face de la cité Jean Macé, les onze tours du Clos des Fleurs recouvrent une réalité différente, aussi bien du point de vue de l'histoire et du temps long – nous l'avons vu – que de la structure de la population. C'est à ce dernier aspect que nous allons nous intéresser dans cette partie.

Au Clos des Fleurs, 59 questionnaires nous ont été retournés, sur 500 distribués. Le taux de participation est donc proportionnel à celui du quartier Jean Macé, au vu du nombre de logements. En revanche, en valeur absolue, nous avons recueilli près de trois fois plus de questionnaires au Clos des Fleurs qu'à la cité Jean Macé. Cette participation offre une meilleure fiabilité à l'enquête quantitative par questionnaires.

Le premier aspect auquel nous nous intéresserons ici concerne l'âge moyen des habitant·e·s du quartier. Les données recueillies montrent une population globalement très jeune : plus de la moitié a moins de 35 ans. Notons tout de même la présence d'une résidence universitaire au Clos des Fleurs, qui entraîne une baisse significative de l'âge moyen et l'augmentation de la part des 18 – 25 ans dans les résultats de l'enquête. Il n'en reste pas moins que les 25 – 44 ans, hors étudiant·e·s donc, représentent près de la moitié de la population interrogée. Les adultes plus âgés, en revanche, sont très peu représentés : seul un quart des interrogé·e·s a plus de 45 ans. Les senior·e·s sont, quant à eux / elles, quasiment absent·e·s.

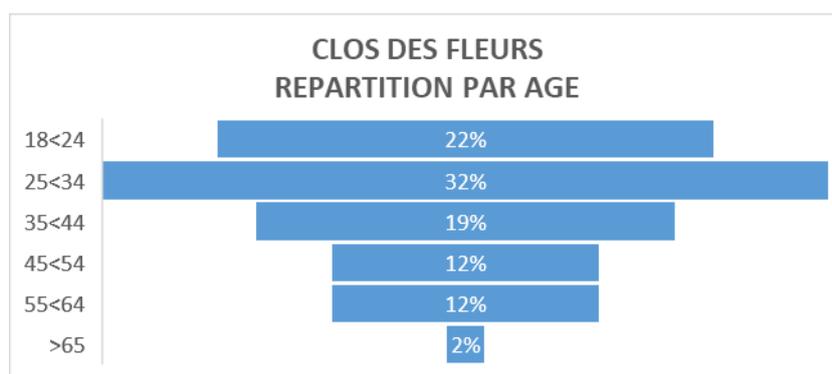


Figure 17 : Répartition de la population par âge au Clos des Fleurs

Source : Szymonski, E.

Le Clos des Fleurs abrite donc une population de jeunes actifs·ves. Ces personnes occupent principalement des postes d'employé·e·s (32 %) ou de cadres (29 %). La proportion élevée de cadres est d'autant plus notable qu'elle diffère sensiblement de la cité Jean Macé, dans laquelle ceux / celles-ci ne sont pas ou peu représenté·e·s. Par conséquent, le niveau de vie est ostensiblement plus élevé au Clos des Fleurs qu'à Jean Macé, les salaires découlant des postes occupés. En effet, près d'un tiers des interrogé·e·s perçoit entre 2 000 et 4 000 € par mois, et près de 9 % plus de 4 000 €. Seuls 7 % des habitant·e·s gagnent 1 200 € ou moins, hors étudiant·e·s. La fourchette des salaires est donc large, et forme une courbe en cloche qui atteint son maximum entre 2 000 et 2 500 € (hors étudiant·e·s).

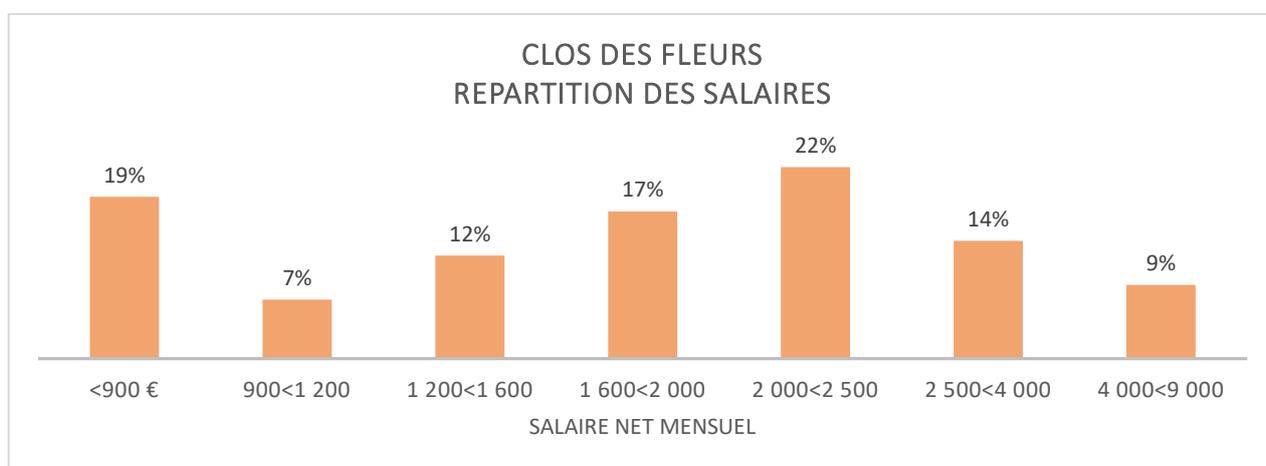


Figure 18 : Répartition des salaires au Clos des Fleurs

Source : Szymonski, E.

Concernant les ménages, le quartier est principalement composé de personnes vivant seules (45 %) et de couples sans enfant(s) (35 %). Les familles sont nettement moins représentées qu'à la cité Jean Macé (20 % contre 37 %), mais leur présence reste notable.

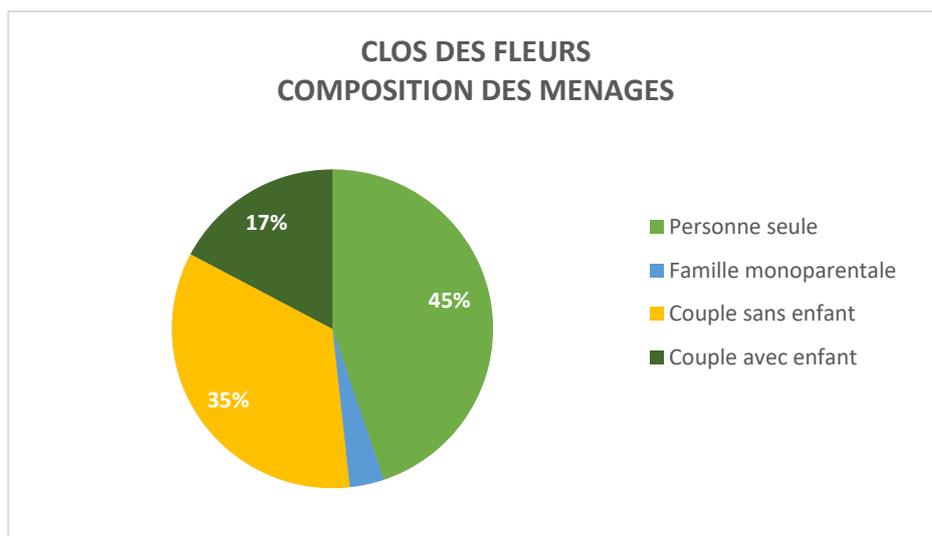


Figure 19 : Composition des ménages au Clos des Fleurs

Source : Szymonski, E.

Les données relatives à l’ancienneté dans le quartier montrent qu’au moins la moitié des répondant·e·s habite dans le quartier depuis 2 ans et demi. Le calcul de l’écart interquartile indique pour sa part que la majeure partie des personnes interrogées vivent dans le quartier depuis quelques années déjà (1 à 6 ans), sans pour autant y être installées depuis sa construction en 2011 – 2013. Les données sont concentrées autour de la médiane, ce qui signifie que la population est relativement homogène du point de vue de son ancienneté dans le quartier.

Si les architectes ont considéré la vue panoramique en construisant des bâtiments hauts aux balcons « conçus comme des belvédères greffés sur l’enveloppe béton de la tour »¹²⁸, les habitant·e·s sont attiré·e·s en priorité par la situation géographique du quartier. La proximité du centre-ville et de la gare figure en effet en première place (36 %) dans les facteurs d’attraction du quartier, devant le calme (32 %), les logements neufs (24 %) et la proximité des axes routiers pour sortir rapidement de la ville (18 %).

Les raisons qui ont poussé les habitant·e·s à venir habiter au Clos des Fleurs sont différentes de celles des habitant·e·s de la cité Jean Macé, et la population est différente en termes d’âge, de revenus, de profession, de composition des ménages et d’ancienneté. Cependant, le fait d’habiter le quartier constitue un véritable choix dans un cas comme dans l’autre, puisque, dans les deux quartiers, les répondant·e·s affirment quasiment à l’unanimité avoir choisi leur lieu de vie. En revanche, une partie non-négligeable des résident·e·s du Clos

¹²⁸ Logements sociaux du Clos des Fleurs. Panorama des réalisations bois

des Fleurs souhaite quitter les lieux dans les années à venir (42 %), contrairement à la cité Jean Macé, où les habitant·e·s se projettent plus aisément dans le futur (88 % pense rester). Un tel décalage témoigne de façons différentes de se rattacher au quartier : dans un cas, c’est un rapport pragmatique, dans l’autre, un rapport d’attachement.

III- Cambridge, une population de jeunes actifs·ves seul·e·s ou en couple

Cambridge, le troisième quartier sur lequel porte notre étude est, lui aussi, singulièrement peuplé. Nous y avons recueilli 158 questionnaires, sur 800 distribués. Le taux de participation et la participation sont donc meilleurs qu’à Jean Macé et au Clos des Fleurs. De tels résultats permettent une fiabilité accrue bien que non-nécessairement représentative de la structure de la population. Ils nous permettront tout de même de dégager des tendances, au sein de la population habitant les lieux.

A Cambridge, la population est, dans l’ensemble, plutôt jeune. Une majorité des répondant·e·s est âgée de 25 à 34 ans. Ceci peut être dû à un biais de notre enquête, le format questionnaire incitant davantage les jeunes adultes à participer (cf. conclusion). Il n’en reste pas moins que les résultats montrent une surreprésentation de cette tranche d’âge, au détriment des personnes âgées de plus de 45 ans et des sénior·e·s. Les jeunes de 18 à 24 ans sont, pour leur part, représenté·e·s en raison des deux résidences universitaires établies dans le quartier.

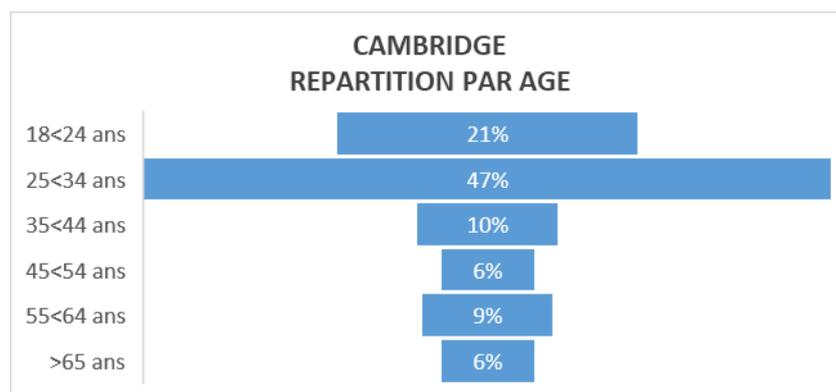


Figure 20 : Répartition de la population par âge à Cambridge

Source : Szymonski, E.

Cette population de jeunes actifs·ves est répartie à parts égales entre personnes vivant seules et en couples sans enfant(s). Un tel résultat est similaire au Clos des Fleurs, au détail près que la part de personnes vivant seules est légèrement plus faible à Cambridge, au profit des personnes vivant en couple. Cette information est en partie confirmée par Vincent, l'un de nos interrogé·e·s qui affirme au cours de l'entretien que « le profil le plus répandu, c'est le jeune couple avec un chien, la trentaine [...] qui va transformer le chien en bébé ».

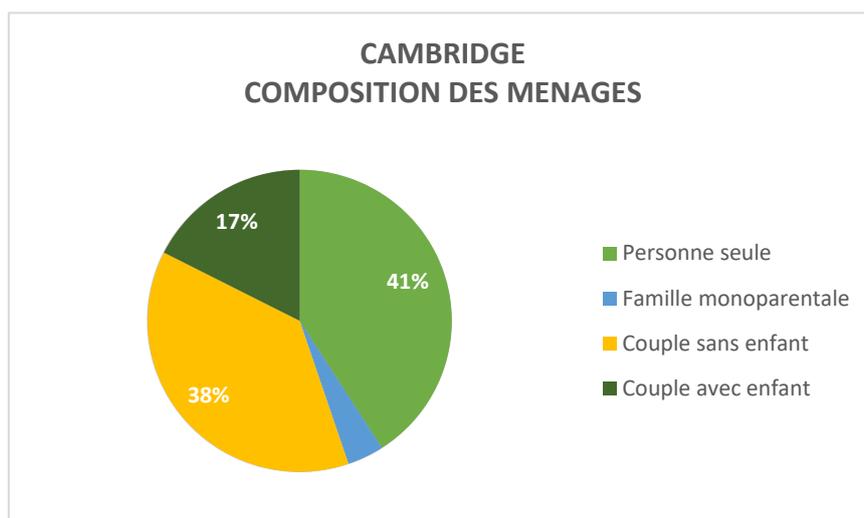


Figure 21 : Composition des ménages à Cambridge

Source : Szymonski, E.

Ce profil-type peut être complété en s'intéressant à la profession des participant·e·s à l'enquête. Les cadres arrivent en première place (32 %), devant les employé·e·s (26 %) et les étudiant·e·s (20 %). Ces chiffres sont bien loin de la réalité de la cité Jean Macé, dépourvue de cadres et peuplée principalement d'employé·e·s à la rémunération modeste. Ils se rapprochent cependant des résultats obtenus au Clos des Fleurs, puisque la part des salaires compris entre 2 000 et 2 500 € s'élève à 28 % (contre 22 % au Clos des Fleurs). Notons toutefois une part importante des salaires compris juste au-dessus du salaire minimal, entre 1 200 et 1 600 €. La répartition des salaires à Cambridge est donc moins régulière et échelonnée qu'au Clos des Fleurs. Il semblerait le secteur rassemble des personnes aux niveaux de vie plus extrêmes, dans la fourchette haute comme dans la fourchette basse des salaires.

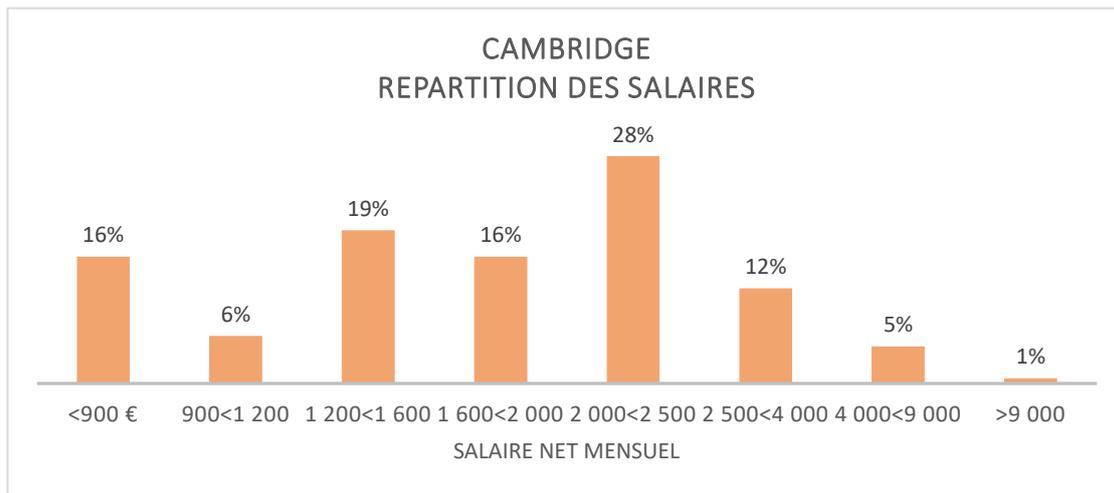


Figure 22 : Répartition des salaires à Cambridge

Source : Szymonski, E.

Concernant les facteurs d'attraction du quartier, les participant·e·s ont mentionné en priorité : les logements neufs (30 %), la proximité du lieu de travail ou d'étude (25 %), l'accessibilité en transports en commun (25 %), et le calme (20 %). Puis, dans un second temps : le fait que le secteur est un écoquartier (11 %), le prix de l'immobilier (10 %), et la proximité des axes routiers (9 %). *In fine*, pour les habitant·e·s de Cambridge, le choix porte davantage sur le logement en lui-même que sur le quartier, relégué au second plan. Ce résultat est d'ailleurs confirmé au cours d'un entretien avec Émilie, une habitante du quartier :

« On ne se serait jamais dit « on va habiter à la Presqu'île » avant de visiter cet appart ».

Il est intéressant de noter que les raisons qui ont poussé les habitant·e·s à s'installer dans le quartier sont similaires au Clos des Fleurs, bien qu'elles soient mentionnées dans un ordre différent. Ces raisons sont d'ordre pratique et de confort, par opposition à la cité Jean Macé, dans laquelle elles ont davantage trait au cadre de vie et à l'environnement du quartier. Malgré ces différences, pour le secteur de Cambridge comme pour ceux du Clos des Fleurs et de Jean Macé, l'implantation dans le quartier a été choisie sciemment, plutôt que subie.

Compte-tenu du caractère récent de l'écoquartier, les habitant·e·s y vivent dans l'ensemble depuis moins longtemps qu'au Clos des Fleurs et à Jean Macé : au moins la moitié des personnes interrogées vit dans le secteur depuis 2 ans. Les données sont fortement concentrées autour de la médiane, la dispersion est donc faible. Le calcul de l'écart interquartile montre qu'une majorité de répondant·e·s vit dans le quartier depuis 1 à 4 ans. Cet intervalle de 3 ans indique que la population est homogène du point de vue de son ancienneté dans le quartier.

L'homogénéité est plus évidente qu'au Clos des Fleurs – où cet indice se chiffre à 5 ans – et, *a fortiori*, plus encore qu'à la cité Jean Macé – où l'intervalle est de 19 ans.

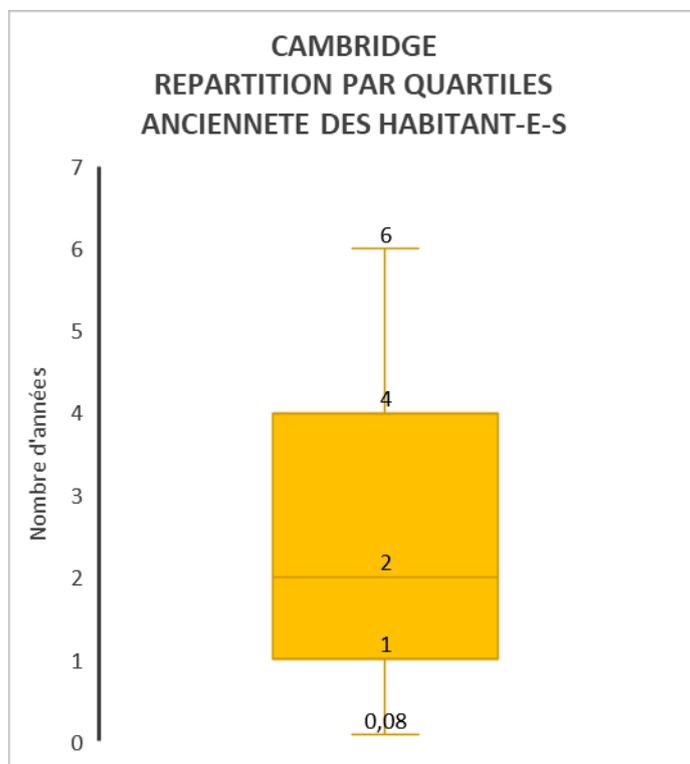


Figure 23 : Répartition par quartiles de l'ancienneté des habitant·e·s à Cambridge

Source : Szymonski, E.

Enfin, les habitant·e·s de Cambridge sont 68 % à affirmer vouloir rester dans le quartier dans les années à venir. Ce résultat se situe à mi-chemin entre les deux quartiers précédemment étudiés : 58 % au Clos des Fleurs, 88 % à Jean Macé. Il semble donc que le secteur ne soit pas homogène de ce point de vue, contrairement à la cité Jean Macé dans laquelle les habitant·e·s se voient évoluer les prochaines années, et au secteur du Clos des Fleurs dans lequel, à l'inverse, les interrogé·e·s semblent être en transit.

PARTIE 2 :
DIFFÉRENTES FAÇONS D'HABITER LES
LIEUX

« Le paradoxe veut que les endroits les plus apparemment inhabitables soient les seuls à être encore habités en quelque façon. Une vieille baraque squattée aura toujours l'air plus peuplée que ces appartements de standing où l'on ne peut que poser ses meubles et perfectionner la déco en attendant le prochain déménagement. »¹²⁹

¹²⁹ Comité invisible (2007). *L'insurrection qui vient*. La Fabrique éditions, p. 41

Chapitre 4 : Habitudes des riverain·e·s

Cette partie s'intéressera davantage à la façon qu'ont les habitant·e·s de se rapporter à leur lieu de vie. Elle vise à appréhender le quartier à travers la subjectivité de ses habitant·e·s. Pour cela, il semble pertinent de s'intéresser aux habitudes des riverain·e·s. En effet, leurs usages dénotent une certaine façon d'habiter le quartier. Les modes de transport auxquels ils / elles ont recours ou le jugement qu'ils / elles portent sur leur lieu de vie sont des éléments significatifs qui permettent de cerner en partie le rapport que chacun·e entretient avec sa ville et son quartier.

I- Jean Macé, un isolement relatif

La cité Jean Macé est située à l'est de la voie ferrée. C'est également la zone d'habitation la plus au nord de ce côté des rails de train, puisqu'au-delà se trouvent les locaux de l'entreprise Schneider. Enclavée entre l'Isère, la voie ferrée et les usines de Schneider, la cité Jean Macé semble donc, de prime abord, isolée. Nacera, une habitante interrogée à ce propos affirme d'ailleurs qu'habiter à Jean Macé, c'est « habiter au fin fond d'un cul-de-sac ».

L'isolement se fait également sentir dans les réponses à la question « pensez-vous que le quartier est bien organisé ? ». Un tiers des répondant·e·s juge que le quartier est mal organisé, en raison notamment du manque de franchissements de la voie ferrée. Le sentiment n'est pourtant pas ou peu partagé par les habitant·e·s de l'autre côté des rails, qui considèrent dans l'ensemble que le quartier est bien organisé (79 %).

L'isolement géographique de la cité Jean Macé est en partie rompu par la présence de la ligne de bus C1, qui dessert le quartier. L'habitante précédemment citée affirme, non sans humour, qu'« ils l'ont mis partout l'arrêt de bus. [...] Moi depuis que j'habite là, ils l'ont changé au moins dix fois. » Et son amie de renchérir : « Ils vont supprimer l'arrêt Jean Macé, et le terminus il sera là [à une cinquantaine de mètres des habitations]. En fait là on va vraiment être dans les oubliettes ». Cette formulation témoigne, en définitive, d'une crainte d'être mis·e·s à l'écart.

S'il peut sembler anecdotique, l'emplacement de l'arrêt de bus revêt une importance particulière aux yeux des habitant·e·s : le bus constituant un pont vers l'extérieur, son accessibilité est cruciale. Une habitante confie d'ailleurs que certain·e·s habitant·e·s âgé·e·s ou

en situation de handicap rencontrent des difficultés à prendre le bus lorsque l'arrêt du terminus n'est pas desservi, ce qui les pousse au repli et les incite à moins sortir.

Au cours de nos entretiens, tous·tes les habitant·e·s ont affirmé se rendre très rarement dans les autres quartiers de la Presqu'île. Les seuls déplacements intra-quartier sont motivés par des raisons pratiques. A cet égard, la ligne C1 de la cité Jean Macé représente un atout : en plus d'être, pour ses habitant·e·s, le seul accès en transports en commun vers l'extérieur, il sert ponctuellement aux habitant·e·s du Clos des Fleurs et de Cambridge. Les interrogé·e·s mentionnent effectivement avoir fréquenté le bus pour se rendre à Chavant ou à Meylan, par exemple. Cependant, Lucas, l'un des habitant·e·s du Clos des Fleurs qui travaille actuellement au polygone scientifique soulève un point intéressant : il se dit prêt à prendre le bus quotidiennement s'il est muté à Meylan, un autre pôle scientifique majeur de l'agglomération. La ligne pourrait donc servir, dans une moindre mesure, aux mobilités quotidiennes des habitant·e·s du Clos des Fleurs.

Ainsi, cette ligne de bus, si elle semble aujourd'hui principalement fréquentée par les habitant·e·s de la cité Jean Macé pour leurs déplacements quotidiens, a également vocation à servir aux déplacements ponctuels des habitant·e·s des quartiers voisins.

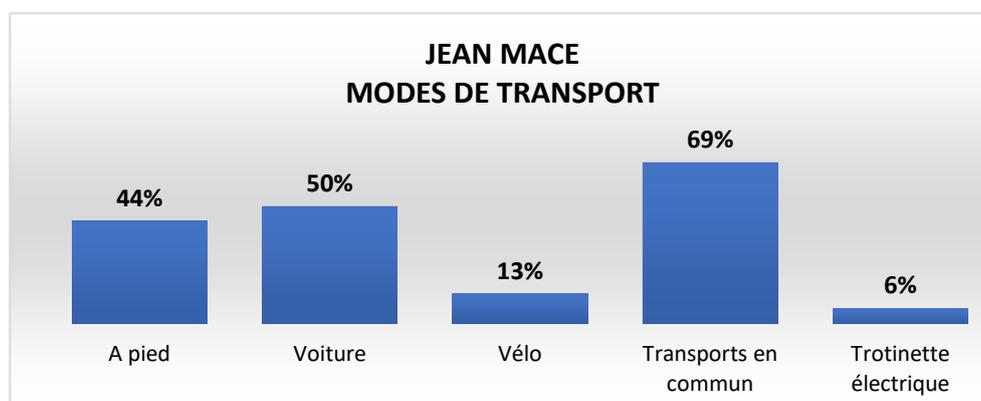


Figure 24 : Modes de transport à Jean Macé

Source : Szymonski, E.

Il est intéressant de noter que si le bus profite aux quartiers avoisinants, les habitant·e·s de la cité Jean Macé, pour leur part, ne profitent pas de la ligne de tramway B qui dessert la Presqu'île : l'arrêt le plus proche (station CEA) se situe à près d'1 Km à pied de la cité. La gare se situant à 1,5 Km, les habitant·e·s ont davantage intérêt à marcher directement jusque-là.

Notons également dans les modes de transport utilisés à la cité Jean Macé que la part de la voiture individuelle s'élève à 50 % : elle ne représente pas nécessairement des personnes qui se servent de la voiture au quotidien, mais qui possèdent un véhicule et qui s'en servent pour faire leurs achats par exemple. Vu l'absence de commerce au sein du quartier, les habitant·e·s se rendent dans les grandes surfaces les plus proches ou accessibles : principalement à Saint-Égrève (46 %), ou à Meylan / Saint-Martin-d'Hères (31 %) en rentrant de leur journée de travail. Notons que la ligne de bus C1 ne dessert pas les supermarchés situés à proximité, tels que ceux de Saint-Égrève ou de Porte-de-France, incitant par là même les habitant·e·s à utiliser leur voiture individuelle.

Les travaux portant sur les habitudes de déplacement montrent que les facteurs socio-démographiques les plus étudiés en matière de déplacements sont le genre, l'âge, le nombre d'enfants et les revenus.¹³⁰ Une enquête menée en 2001 sur les personnes âgées souligne que « la part de marché des conducteurs de voiture particulière décroît avec l'âge, et tous les modes alternatifs – marche, voiture passager, transports en commun – suivent le mouvement inverse. »¹³¹ Ce résultat peut être complété par des travaux qui dressent des profils-types selon les mobilités des habitant·e·s, à l'instar de l'étude menée par L.-M. Boulianne et M. Tabaka. Celle-ci montre que les étudiant·e·s et les scolaires se déplacent principalement en transports en commun et à pied.¹³² Une étude menée à Lyon corrobore ces résultats, en mettant en évidence que la marche est fortement utilisée chez les écolier·e·s. L'étude montre aussi que l'usage de la voiture diminue à partir de la retraite, « associé à une baisse généralisée de la mobilité individuelle ».¹³³ Ces travaux permettent d'expliquer le recours important aux transports en commun pour les habitant·e·s de la cité Jean Macé, puisque ceux / celles-ci se situent aux deux extrémités du spectre des âges.

Enfin, l'usage de la voiture individuelle peut être expliqué par la présence de familles, puisque, selon une étude menée en 2001, « le nombre d'enfants détermine la possession d'une

¹³⁰ Gandit, M. (2007). Déterminants psychosociaux du changement de comportement dans le choix du mode de transport : le cas de l'intermodalité. Psychologie. Université Pierre mendès-France – Grenoble II, p. 43

¹³¹ Benlahrech, N., Le Ruyet, A., Livebardon, C., Dejeammes, M. (2001) La mobilité des personnes âgées : analyse des enquêtes ménages déplacements. Centre d'études sur les réseaux, les transports, l'urbanisme et les constructions publiques (CERTU), p. 30

¹³² Boulianne, L-M., Tabaka, K. (2011). Repenser les villes dans une société post carbone. Application sur la région urbaine de Grenoble. *ADEME, Service économie et prospective*, pp. 19 – 20

¹³³ Ravalet, E. (2007). Modes de vie et modes de ville, activités et déplacements quotidiens à Montréal et Lyon. *Environnement Urbain / Urban Environment*, volume 1

voiture et la fréquence à laquelle celle-ci est utilisée ». ¹³⁴ Cette grille de lecture qui permet d'expliquer l'importance relative de la voiture dans les quartiers de Jean Macé et du Clos des Fleurs, dans lesquels les familles sont nombreuses.

Un autre élément vient briser l'isolement relatif du quartier : la présence de l'école Simone Lagrange, située à quelques mètres à peine des habitations de la cité Jean Macé. Cette école accueille les enfants de l'ensemble de la Presqu'île. De ce fait, elle occupe une place centrale dans la vie de la Presqu'île, et représente un second atout pour le quartier. Face à une telle situation, nous pourrions penser qu'à la sortie d'école, les familles venues des autres quartiers profiteraient du parc central situé en bas des immeubles de la cité. La volonté des aménageurs va dans ce sens, puisqu'ils affirment à cet égard :

« Le parti d'aménagement consiste à recréer une structure d'îlot autour d'un espace central aménagé en jardin pour les habitants et les riverains, tout en ouvrant la cité sur les espaces environnants. » ¹³⁵

Cependant, l'usage observé semble démentir cette vocation première, puisque les familles extérieures à la cité Jean Macé ne s'approprient pas le parc en cœur d'îlot. Celui-ci est fréquenté par les riverain·e·s uniquement, aux heures de sortie d'école. ¹³⁶

Enfin, l'isolement relatif est brisé par la présence d'équipements sportifs : le quartier dispose d'un terrain de tennis, d'un terrain de pétanque, d'un skatepark et d'un terrain multisport (dit « City-Stade »). Parmi ces installations, seul le terrain de tennis est à proximité immédiate des immeubles d'habitation de la cité Jean Macé. Les autres équipements sont situés au Clos des Fleurs, mais nous les incluons ici car, dans l'imaginaire collectif, ils appartiennent à la cité Jean Macé. ¹³⁷ Le terrain de tennis, qui rassemble une quarantaine d'inscrit·e·s, ainsi que le club de pétanque sont gérés localement par l'Union de quartier Grenoble Confluence.

¹³⁴ Simma & Auxhausen (2001), cité dans Gandit, M. (2007). Déterminants psychosociaux du changement de comportement dans le choix du mode de transport : le cas de l'intermodalité. Psychologie. Université Pierre mendès-France – Grenoble II, p. 45

¹³⁵ Atelier Verdance, « Grenoble cité Jean Macé – Aménagement du patio central »

¹³⁶ Ces constats sont basés sur les observations que nous avons réalisées au cours du stage, en nous rendant à de multiples reprises dans le quartier à l'heure de la sortie d'école et en dehors de ces plages horaires.

¹³⁷ Voir p. 59 des retranscriptions d'entretiens : l'habitante présente ces infrastructures comme faisant partie de la cité Jean Macé. Cette vision des choses a été confortée à mesure que nous discutons informellement avec nos informateurs (agent·e·s de la Ville de Grenoble), ou à l'occasion d'un débat public en date du 30 mars 2022.

II- Clos des fleurs, une extension du centre-ville ?

Alors que quelques mètres séparent le Clos des Fleurs de la cité Jean Macé, les riverain·e·s présentent des habitudes de vie différentes, à commencer par leurs modes de transport.

Les résultats de l'enquête quantitative montrent une utilisation des transports en commun au Clos des Fleurs moindre qu'à la cité Jean Macé (30 % contre 69 %). L'utilisation du vélo est en revanche près de quatre fois supérieure au Clos des Fleurs qu'à la Cité Jean Macé et qu'au reste de la ville.¹³⁸ Notons que le quartier dispose pourtant d'une accessibilité équivalente à celle de la cité Jean Macé, puisqu'il est desservi par la ligne de bus C1, et par la piste cyclable Chronovélo.

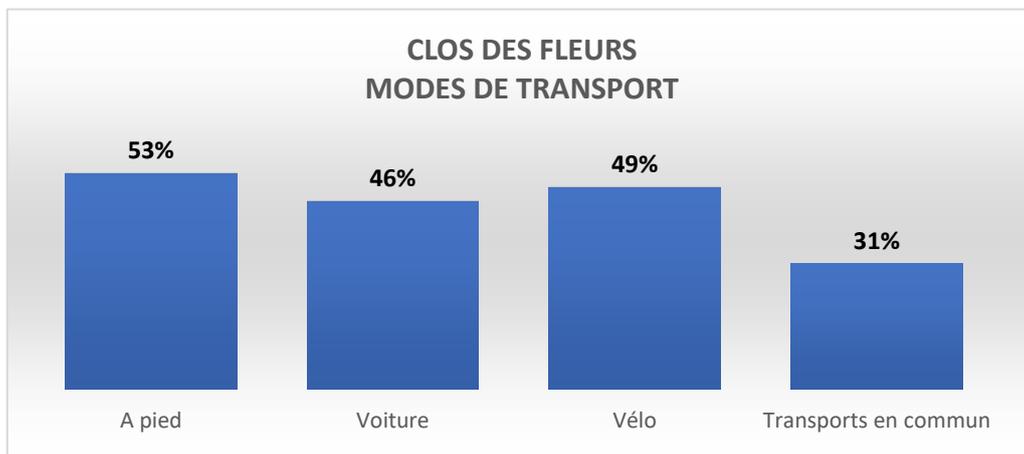


Figure 25 : Modes de transport au Clos des Fleurs

Source : Szymonski, E.

Pour comprendre les raisons de cette différence d'usage, un détour par les travaux portant sur les habitudes individuelles de mobilité est nécessaire. Une étude de psychologie menée par la chercheuse S. Vincent souligne que :

« Les habitudes de déplacement semblent se composer au moment de l'entrée dans l'âge adulte. Ainsi, les souvenirs de déplacement durant l'enfance et l'adolescence laissent à voir un

¹³⁸ SMMAG (10.11.2021). Dossier de presse. L'enquête mobilité – Grande région grenobloise, p. 7

processus d'autonomisation progressive des déplacements. [...] Puis, au moment de l'entrée dans l'âge adulte, les habitudes de déplacement se rigidifient. »¹³⁹

Une telle analyse permet d'expliquer la part importante du recours au vélo au Clos des Fleurs, où la population est globalement plus jeune qu'à la cité Jean Macé : les jeunes actifs·ves d'aujourd'hui ont toujours évolué dans une société qui se veut attentive à la question environnementale, globalement hostile à la voiture individuelle et favorable aux transports doux. Par conséquent, ils / elles ont en partie forgé leurs habitudes de déplacement autour de cette question, et auront tendance à favoriser le vélo et la marche aux autres modes de transport.

Notons également que le vélo est un mode de transport qui s'adresse davantage aux personnes jeunes et alertes qu'aux personnes âgées, qui auront tendance à se tourner vers les transports en commun. La population du Clos des Fleurs favorise donc les déplacements en vélo et à pied, au détriment des transports en commun.

Au cours des entretiens, les habitant·e·s ont justement souligné la facilité avec laquelle ils / elles se rendent au centre-ville à pied, notamment le soir. Les habitant·e·s ne traversent pas la voie ferrée pour prendre le tram à Cambridge, puisque, comme dans le cas de la cité Jean Macé, il n'existe pas d'arrêt de tramway à proximité immédiate. Les déplacements se font donc systématiquement en direction de la gare, puisqu'il suffit d'une quinzaine de minutes pour relier les deux endroits.

Les habitant·e·s se rendent en revanche à Cambridge pour le travail : plus de 30 % des interrogé·e·s affirme passer ses journées à la Presqu'île. Le quartier remplit donc en partie une fonction résidentielle pour les travailleurs·ses de la Presqu'île. Cependant, la majorité des habitant·e·s du Clos des Fleurs ne travaille pas sur place. Les répondant·e·s travaillent principalement au centre-ville (36 %), dans la vallée du Grésivaudan (21 %), à Échirolles ou Grenoble sud (14 %), dans le pays voironnais (11 %), à Saint-Martin-d'Hères ou Gières (11 %), et à Saint-Égrève (7 %). Le centre-ville constitue également un des lieux privilégiés des habitant·e·s pour effectuer leurs achats (24 %), aux côtés de Saint-Égrève (33 %) et de Porte-de-France (22 %). Ce résultat accroit la dynamique d'ouverture du Clos des Fleurs vers le centre-ville.

¹³⁹ Vincent, S. (2008). Les « altermobilités » : analyse sociologique d'usages de déplacements alternatifs à la voiture individuelle. Des pratiques en émergence ? Sciences de l'Homme et Société. Université René Descartes – Paris V, p. 329

Les déplacements depuis les autres quartiers de la Presqu'île en direction du Clos des Fleurs sont, pour leur part, rares, voire inexistantes : le lieu n'est pas fréquenté par les personnes extérieures, puisqu'il n'y a « pas de magasins ou de centre d'intérêt », aux dires d'Émilie, une habitante de Cambridge. Le quartier n'est pas non plus un territoire de passage, puisque les habitant·e·s de Cambridge relient le centre-ville par l'avenue des Martyrs, et celles et ceux de la cité Jean Macé empruntent la rue Henri Tarze, qui longe la voie ferrée.

Pourtant, des espaces ont vocation à être publics au Clos des Fleurs, à commencer par le parc central situé en bas des immeubles, en cœur d'îlot. Il a en effet été rétrocédé à la Ville de Grenoble après son aménagement par la BNP Paribas Immobilier. Nacera, une habitante du Clos des Fleurs affirme à propos du parc :

« En fait tous les jours à 18h30, il y a un flic qui vient et qui ferme le parc. Si je veux descendre dans mon parc à 19 h je peux pas. Je sais pas pourquoi. »

Cet espace à vocation publique est donc non seulement grillagé, mais également fermé en dehors des horaires d'ouverture. Ces facteurs conduisent à une sous-utilisation du parc.¹⁴⁰ Il est toutefois investi par les familles dont les enfants en bas âge viennent jouer à la sortie d'école, à l'instar du parc de la cité Jean Macé.

Les riverain·e·s semblent au contraire s'approprier des espaces informels, comme le parc Tarze. En effet, il n'est pas rare de voir des habitant·e·s promener leur chien dans cette zone, qui n'est pourtant pas entretenue. Cela nous invite à questionner l'écart notable entre les usages imaginés par les aménageurs et les pouvoirs publics, et les usages constatés.

Le parc central en bas d'immeubles a été pensé sur le concept d' « îlot ouvert ». Ce concept, développé par Christian de Portzamparc dans les années 1980, tend à créer des espaces communs entre des bâtiments autonomes, non-mitoyens. Il se situe à mi-chemin entre le bloc haussmannien (fermé), et le plan libre (ouvert).¹⁴¹ La hauteur et les façades varient d'un bâtiment à l'autre, bien que tous les bâtiments respectent certaines règles communes pour créer une cohérence globale. Les espaces entre les immeubles sont pensés comme des espaces de transition entre le public et le privé. Ils sont rarement ouverts, et généralement privés ou semi-privés. Ces espaces sont censés servir de lieux de partage.

¹⁴⁰ Ce constat a été dressé à partir d'observations dans le cadre de notre stage, au cours duquel nous nous sommes rendue à plusieurs reprises dans le parc, à des jours et heures différents.

¹⁴¹ Da Rocha Pitta, T. (2022) L'Université Paris 3. L'imaginaire bâti. *Konzept Campus. Transformationen des universitären Feldes*, p. 237

Le parc central du Clos des Fleurs, basé sur le concept d'îlot ouvert, a donc un usage prédéterminé. Il semblerait que cette projection qui est faite sur le lieu empêche les habitant·e·s de s'en saisir réellement, de se l'approprier. Lorsque nous l'avons interrogé sur ce sujet, Clément, un habitant du Clos des Fleurs a d'ailleurs eu les mots suivants :

« Nous on va pas descendre en bas de chez nous pour s'asseoir dans le parc... ça fait un peu bizarre. »

De tels propos laissent penser que les habitant·e·s ne se sentent ni légitimes, ni à l'aise pour investir les lieux. Ils / elles semblent satisfait·e·s de la vue que leur offre cet écrin de verdure depuis leur balcon, sans que cela ne crée pour autant l'envie chez eux / elles de faire vivre l'endroit.

III- Cambridge, loin de tout, proche de tout

Le quartier de Cambridge est, quant à lui, géographiquement excentré. Il se situe en effet à plus de 2 Km de la gare et du centre-ville. Le parcours jusqu'au centre s'effectue sur une large avenue en ligne droite, renforçant par là même le sentiment d'éloignement.

Le quartier est cependant desservi par la ligne de tramway B, qui constitue l'unique accès en transports en commun vers le centre-ville. Cet équipement est fortement apprécié et utilisé par les habitant·e·s : la quasi-totalité des répondant·e·s se dit satisfaite de la desserte en transports en commun, et plus de 60 % d'entre eux/elles se déplace en tramway. Cette fréquentation élevée s'explique par une combinaison de trois facteurs. Le premier concerne le monopole du tramway dans les transports en commun à Cambridge : les personnes ne possédant pas de véhicule ou n'étant pas à l'aise en vélo n'ont pas d'autres choix que de se déplacer en tramway. Le second facteur qui permet d'expliquer la forte fréquentation du tramway B a trait au nombre d'enfants et de familles dans le quartier, à l'instar de la cité Jean Macé : les scolaires qui se rendent seul·e·s à l'école, au collège ou au lycée n'ont pas d'autres choix que d'utiliser les transports en commun. A l'échelle de la métropole, les jeunes de moins de 25 ans représentent d'ailleurs 60 % de la fréquentation des transports en commun.¹⁴² Enfin, les répondant·e·s sont près de 40 % à situer leur lieu principal d'activité (travail ou autre) au centre-ville, ce qui explique l'importance des trajets dans cette direction.

¹⁴² SMMAG (10.11.2021). Dossier de presse. L'enquête mobilité – Grande région grenobloise, p. 6

En dehors du centre-ville, un tiers des personnes interrogées travaille sur place, à la Presqu'île ou en télétravail. Ce chiffre est quasiment identique à celui constaté au Clos des Fleurs. Les logements abritent donc une part non-négligeable de travailleurs·ses du polygone scientifique. A Cambridge, le travail apparaît d'ailleurs en deuxième position dans la liste des facteurs qui ont poussé les répondant·e·s à venir vivre dans le quartier (avec une occurrence de 25 %, derrière le caractère neuf des habitations). Au Clos des Fleurs, ce facteur figure en troisième position (à 26 %, derrière la proximité du centre-ville et le calme).

Il n'en reste pas moins que la plupart des habitant·e·s de Cambridge ne travaille pas à la Presqu'île. Ils / elles sont 40 % à avoir leur lieu principal d'activité au centre-ville, 20 % à Échirolles ou Grenoble sud, 20 % dans la vallée du Grésivaudan, et moins de 10 % respectivement dans différentes communes de l'agglomération comme Saint-Martin-d'Hères, le pays voironnais, Seyssinet-Pariset ou Seyssins, Fontaine ou Sassenage. Au vu des résultats, il semble que les habitant·e·s privilégient les transports en commun et le vélo dans leurs mobilités quotidiennes.

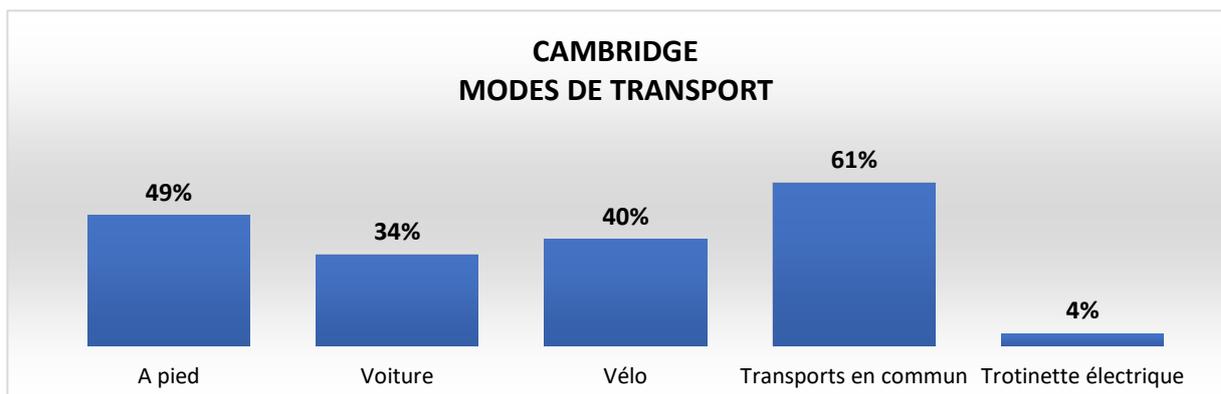


Figure 26 : Modes de transport à Cambridge

Source : Szymonski, E.

L'étude de terrain montre un recours limité à la voiture individuelle à Cambridge, par opposition à la cité Jean Macé par exemple. Une enquête réalisée dans le canton de Vaud en Suisse établit un lien entre le revenu et l'usage d'un véhicule individuel : l'utilisation de la voiture a tendance à croître avec le revenu.¹⁴³ Ceci va à l'encontre des résultats que nous obtenons, puisque le revenu médian est plus élevé à Cambridge qu'à la cité Jean Macé, nous aurions donc pu nous attendre à une plus forte utilisation de la voiture individuelle à Cambridge.

¹⁴³ Widmer, G. (2009). Mobilité quotidienne et géographie : l'influence du territoire sur les habitudes modales. Thèse de doctorat : Université de Genève, p. 154

La suite de l'enquête souligne cependant que « les différences les plus importantes s'établissent en fonction de la zone géographique de domicile ou de destination, tandis que les différences de revenu ou de type de ménage ne semblent pas outre mesure stratifier les comportements ».¹⁴⁴

Un autre élément peut expliquer le recours limité au véhicule individuel à Cambridge : le label d'Eco-Cité dont bénéficie le quartier. Ceci conduit naturellement à penser que les habitant·e·s de l'écoquartier sont plus sensibles aux questions environnementales, et sont plus enclin·e·s à favoriser les modes de transports doux ou collectifs dans leurs déplacements quotidiens. Pourtant, seul 11 % des interrogé·e·s mentionne le caractère écologique du quartier dans les facteurs d'attraction du quartier. Les entretiens confirment toutefois l'hypothèse d'une conscience environnementale relativement développée chez les habitant·e·s, puisque ceux / celles-ci en parlent à plusieurs reprises : deux habitantes se montrent attentives à la provenance de leurs produits et ont un projet d'Amap pour le quartier, une autre se dit sensible à l'écologie et déplore l'absence de produits abordables et locaux, un quatrième suggère de mettre en place des ateliers autour de cette thématique... Notons également que 15 % des personnes interrogées se rendent régulièrement au marché pour leurs achats alimentaires, et 12 % dans des magasins bios. Cette attention prêtée au manger local ou éthique est généralement liée au souci environnemental.

Si les habitant·e·s limitent autant que possible l'usage de la voiture individuelle, celle-ci semble quasiment indispensable à l'heure de faire leurs courses. En effet, seule une supérette est implantée sur place. Pour tous·tes les habitant·e·s, elle sert uniquement et ponctuellement aux courses d'appoint, en raison de ses tarifs élevés. Les habitant·e·s effectuent donc leurs achats dans les grandes surfaces en dehors de la ville, principalement à Saint-Égrève (44 %), ou au retour du travail.

Tous·tes les habitant·e·s avec lequel-le-s nous nous sommes entretenue ont relevé et déploré l'absence d'équipements en tous genres : les professionnel·le·s de santé sont absent·e·s, les commerces sont uniquement des grandes chaînes de restauration, le seul espace prévu pour le sport est une salle de musculation, le quartier ne possède pas de marché, etc. (cf. Chapitre 7). Le seul élément notable en matière de santé est la présence d'une pharmacie. Celle-ci rayonne sur un territoire légèrement plus étendu que les seul·e·s habitant·e·s de Cambridge, puisqu'un interrogé du Clos des Fleurs affirme s'y rendre de temps en temps.

¹⁴⁴ Ibid, p. 159

La pharmacie crée donc, dans une moindre mesure, un flux de déplacement intra-quartier en direction de Cambridge. Un autre motif de ce flux intra-quartier – aussi faible soit-il – que nous avons relevé au cours de l’enquête est lié à la présence d’un point de covoiturage, qui pousse les habitant·e·s des autres quartiers à se rendre ponctuellement à Cambridge. Les déplacements intra-quartier sont donc fortement limités, et l’essentiel du flux est dû aux déplacements liés au travail ou à l’école, plutôt qu’aux loisirs ou aux achats par exemple.

Le quartier de Cambridge dispose pourtant d’espaces publics ou semi-publics. En effet, le quartier a été conçu en îlots ouverts par l’architecte à l’origine de ce concept, Christian de Portzamparc : chaque cœur d’îlot contient un espace vert aménagé avec des bancs et des jardinières, cloisonné par des barrières, ouvertes en journée. Nous avons cependant constaté au cours de nos entretiens et de notre observation que ces espaces sont peu utilisés : les riverain·e·s ne traversent pas les cœurs d’îlot, ils / elles préfèrent passer par l’avenue des Martyrs, réalisant ainsi un itinéraire plus direct. Aucun·e ne mentionne profiter de cet espace ou l’utiliser pour se détendre. Les cœurs d’îlot ne semblent pas non plus investis par les travailleur·ses du polygone scientifique, qui pourraient profiter du lieu pendant leur pause déjeuner, compte tenu de la vocation semi-privée / semi-publique de la construction. Il n’est cependant pas rare de voir des habitant·e·s y promener leur chien, ou, plus rarement, des enfants jouer après l’école.



Figure 27 : Vue aérienne de la construction en îlots

Source : Fonds de carte IGN image aérienne, agrémenté d’apports personnels effectués sur Umap

Les cœurs d'îlots, s'ils sont légèrement plus vivants que le parc central du Clos des Fleurs, demeurent sous-utilisés. Les jardinières qui s'y trouvent sont censées être publiques, et ne sont pourtant pas investies par les habitant·e·s. Nous voyons plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, le statut de cet espace n'est pas clair aux yeux des habitant·e·s. Les cœurs d'îlot appartiennent à tout le monde et à personne à la fois, ce qui crée un sentiment d'impersonnalité. Les riverain·e·s ne sont pas nécessairement informé·e·s qu'ils / elles sont autorisé·e·s à les investir. Par conséquent, ils / elles peuvent ressentir un déficit de légitimité à s'impliquer dans un espace dont ils / elles ignorent s'il est public ou privé. Ce sentiment est d'autant plus intense que les immeubles qui forment les îlots sont densément peuplés, renforçant par là même l'aspect impersonnel des cœurs d'îlot et diminuant la légitimité à s'en saisir. Enfin, les appartements sont généralement équipés de balcons et de terrasses, ce qui peut rendre inutile toute tentative de jardinage collectif pour les habitant·e·s. Une exception est toutefois notable dans les bâtiments dits ABC, dans lesquels un collectif d'habitant·e·s s'est mis en place pour entretenir les jardinières. Ce collectif a reçu l'appui d'une association et dispose d'un budget de fonctionnement, sans lequel cette dynamique n'existerait pas.

Enfin, le quartier possède un parc, dont la construction a été modifiée et retardée à de multiples reprises. Il est trop tôt pour connaître l'usage que les habitant·e·s auront du parc, mais nombreux·ses sont ceux / celles qui projettent leurs attentes sur cet espace : tous·tes les interrogé·e·s espèrent que ce lieu servira de point de ralliement et amènera une centralité au quartier jusque-là structuré par l'avenue des Martyrs.

Chapitre 5 : Des quartiers résidentiels vécus différemment

S'ils diffèrent sous de nombreux aspects, les trois ensembles d'habitations qui forment la Presqu'île ont en commun d'être des quartiers résidentiels. Ils ont en effet été pensés pour optimiser l'espace et le logement. Cependant, même sous ce semblant d'uniformité, se cachent des vécus différents d'un quartier à l'autre.

I- Jean Macé, ou la cité Jean Macé

Compte tenu de son passé de cité ouvrière, le quartier Jean Macé est chargé d'histoire. Cet héritage se ressent dans la manière qu'ont les habitant·e·s de se rapporter au quartier. En effet, nous avons pu observer un sentiment d'appartenance et d'identité très marqué, au cours de notre enquête.

Tout d'abord dans le déroulement de l'enquête quantitative. Dans le quartier, seuls 17 questionnaires nous ont été retournés : le quartier est certes moins densément peuplé que le Clos des Fleurs ou que Cambridge, mais le faible nombre de réponses assorti des immeubles dans lesquels les pochettes plastique ont été arrachées témoigne d'une certaine hostilité vis-à-vis de la démarche.

Cette hostilité s'est vue renforcée par le contenu de certains questionnaires qui nous ont été retournés : certain·e·s habitant·e·s ont barré le titre du questionnaire « enquête sur la vie quotidienne à la Presqu'île », pour le remplacer par « enquête sur la vie quotidienne à *la cité Jean Macé* », en précisant dans la marge que la cité Jean Macé n'est pas la Presqu'île. Les questionnaires qui nous ont été remis n'étaient pas nécessairement complets, et les champs qui étaient remplis montraient un certain énervement : des parties entières ont été barrées, dans le champ relatif à l'ancienneté dans le quartier certain·e·s habitant·e·s ont répondu « longtemps », les parties dans lesquelles les répondant·e·s étaient invité·e·s à attribuer une note aux équipements de leur quartier ont été recouvertes de « rien, rien, rien, rien... » – façon d'attribuer une note plus basse encore que la note minimale prévue dans le questionnaire –, les marges ont été griffonnées de mentions « personne ne défend la cité Jean Macé », « en dix ans une catastrophe », « ce quartier a énormément changé, dommage », ou encore « plus les années passent plus il y a des dégradations, dommage ».

Ces manifestations de colère ou d'hostilité vis-à-vis de notre démarche sont, malgré elles, précieuses pour notre enquête puisqu'elles permettent justement de cerner le rapport qu'entretiennent les habitant·e·s à leur quartier. Ces réactions nous permettent de dégager trois éléments.

Le premier concerne le sentiment d'appartenance et d'identité : le lieu est vécu par les ancien-ne-s comme la cité Jean Macé, pas comme un quartier appartenant à l'entité globale de la Presqu'île. Non seulement les habitant·e·s se distinguent de la Presqu'île, mais ils / elles vont même jusqu'à revendiquer leur différence avec ce quartier, aux antipodes des valeurs ouvrières de la cité. Ceci est confirmé au cours de l'entretien avec Najoua, une habitante du quartier, qui nous parle d'un immeuble de onze étages en cours de construction. Nous rebondissons en disant qu'ils ont « fait comme à Cambridge ». Elle nous reprend instinctivement en me disant qu'« exactement. *A la Presqu'île* ils sont très rapprochés les immeubles ». Cet échange parle de lui-même, et montre bien le décalage entre le vécu des habitant·e·s et les cases dans lesquelles les aménageurs et les pouvoirs publics imaginent pouvoir les ranger. Cet échange s'est poursuivi avec d'autres témoignages qui illustrent l'écart d'appartenance entre la cité Jean Macé et la Presqu'île, comme « nous on n'est pas d'ici » lorsque nous nous sommes rendues à Cambridge, ou encore « ceux de Presqu'île ils viennent [à l'école] là ».

Le second élément qui se dégage des réactions hostiles concerne le sentiment de colère et ce que celui-ci recouvre. Les habitant·e·s manifestent le besoin de s'exprimer, puisqu'ils / elles ont tout de même pris la peine de répondre en partie au questionnaire et de nous le retourner, mais ils / elles refusent de se prêter entièrement au jeu et de s'exprimer dans l'espace consacré. Si leur réaction vis-à-vis de notre démarche est si vive, c'est que nous sommes en décalage avec leurs préoccupations. En effet, il ressort des annotations sur les questionnaires une crainte immense d'être délaissé·e·s par les pouvoirs publics. Ceci est confirmé au cours d'un entretien, lorsqu'une habitante affirmait à propos de l'arrêt de bus :

« Ils vont supprimer l'arrêt Jean Macé, et le terminus il sera là [quelques mètres en amont]. En fait là on va vraiment être dans les oubliettes. Ça veut dire qu'à partir de là-bas Jean Macé ça existe plus. »

Enfin, les réactions vis-à-vis de notre enquête témoignent de la nostalgie des habitant·e·s par rapport à la grandeur passée de la cité Jean Macé. Reprenons l'annotation « personne ne défend la cité Jean Macé » retrouvée dans un des questionnaires : défendre la cité contre qui ? contre quoi ? L'idée semble ici tenir de la défense d'un héritage, d'une histoire. Les habitant·e·s

qui ont connu « l'ancien Jean Macé » – qualificatif utilisé par une habitante lors des entretiens – ont à cœur de faire perdurer cette époque. Ils / elles craignent que le récit ne se perde, et par conséquent ressentent de la nostalgie lorsqu'ils / elles constatent la dégradation du quartier.

La chercheuse R. Hadbi s'est justement intéressée à ce qui fait patrimoine dans les cités d'habitations à bon marché de Grenoble. Son enquête porte sur les cités Jean Macé, Abbaye et Capuche. Dans un article de 2020, elle s'interroge sur ce qui crée l'attachement à un lieu, et, dans le cas de la cité Jean Macé, sur la manière de transmettre « l'âme du quartier » aux nouveaux-elles habitant·e·s. Elle affirme que « les habitants qui se sont appropriés le lieu, s'y sont attachés au gré de leurs expériences personnelles et collectives [...], se sentent investis de la mission de le préserver, [...] et de transmettre son histoire et sa mémoire ». ¹⁴⁵ Ceci conforte notre hypothèse selon laquelle la réaction vive de colère de certain·e·s habitant·e·s est une façon de défendre un héritage face à notre démarche, vécue comme une tentative d'effacer la mémoire du lieu pour l'assimiler à l'entité abstraite qu'est la Presqu'île.

La chercheuse dégage quatre éléments de ce qui fait patrimoine pour les habitant·e·s : le fait que la cité est le lieu de naissance et d'enfance des habitant·e·s, la reconnaissance de son histoire par la ville de Grenoble, le format « village » de la cité, la place des enfants qui jouent dans les espaces extérieurs, et enfin, la cour intérieure comme lieu de rencontre entre voisin·e·s et familles. Ces éléments font renaître l'ancien Jean Macé dont nous parlent les habitant·e·s.

Le lieu est chargé de sens, et l'identité qui s'est forgée autour d'une histoire commune est solide, affirmée et revendiquée par les habitant·e·s. Au cours des entretiens, les habitantes utilisent d'ailleurs le pronom « on » pour désigner la cité Jean Macé : « on n'arrive pas à se mélanger ». Ces propos montrent bien l'idée de communauté qui est issue de l'histoire de la cité ouvrière. À cet égard, il est intéressant de noter que Nacera, l'habitante qui a tenu ces propos n'habite plus à Jean Macé à proprement parler, mais au Clos des Fleurs. Il semble pourtant qu'elle s'identifie encore à la cité ouvrière, puisqu'elle y a grandi, comme toute sa famille avant elle. Le sentiment d'appartenance au quartier va donc au-delà de la situation géographique du domicile. Il a davantage trait à l'affect, et à l'attachement éprouvé vis-à-vis d'un espace qui recèle une histoire commune.

¹⁴⁵ Hadbi, R. (2020). Révéler ce qui fait patrimoine pour penser le renouvellement urbain des cités d'habitations à bon marché de Grenoble. *Les cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, 8

C'est aussi ce que soutient Nacera, l'une des habitant·e·s interrogé·e·s à ce propos, qui affirme au cours de l'entretien que : « j'ai l'impression que je mange et je dors là-bas. Tout à l'heure j'ai croisé une amie à ma sœur, mais c'est tout sinon je connais personne. » Ce rapport pratique vis-à-vis du quartier conduit certain·e·s habitant·e·s à le qualifier de « quartier-dortoir ».

Les entretiens ont toutefois montré que les habitant·e·s semblent s'accommoder de cette configuration. Lucas, un jeune actif du Clos des Fleurs évoque à cet égard que « moi ça me dérange pas [que le quartier soit une cité-dortoir], parce que mes activités je les fais ailleurs ». Clément, lui aussi habitant du Clos des Fleurs confirme : « c'est surtout résidentiel... Pour dormir. [...] Moi ça me va », « il y a plein de gens comme nous qui sont contents que ce soit un petit quartier résidentiel pénard », et « je sais même pas s'il y avait plus de bars est-ce qu'on irait vraiment... ». Ce ressenti est partagé par tous·tes les habitant·e·s interrogé·e·s : le quartier est résidentiel, et cela leur convient parfaitement.

Les habitant·e·s insistent toutefois tous·tes sur l'importance de la proximité de la gare et du centre-ville, dans leur vie quotidienne : l'acceptation de vivre dans un quartier résidentiel a pour contrepartie que celui-ci soit accessible et tourné vers les lieux d'activité, à savoir, la gare et le centre-ville. Le quartier semble donc vécu par ses habitant·e·s comme une extension plus calme de la ville, dans laquelle ils / elles passent l'essentiel de leur temps. Plus de 60 % des interrogé·e·s affirme en effet passer ses soirées en ville, en plus des 36 % qui y travaillent. L'analyse du temps passé sur place est ici un indicateur du rapport qu'entretiennent les habitant·e·s avec leur quartier : ce rapport est purement utilitaire.

Les habitant·e·s du Clos des Fleurs semblent se satisfaire du statu quo, puisqu'ils / elles sont près de 90 % à affirmer que le quartier est agréable à vivre. Ils / elles déplorent toutefois l'absence de commerce alimentaire de proximité, de supérette qui, comme à Cambridge, pourrait servir ponctuellement « s'il manque une salade ou un œuf ».

III- Cambridge, un quartier-dortoir ?

Comme la cité Jean Macé et le Clos des Fleurs, le quartier de Cambridge est résidentiel mais les habitant·e·s ont leur propre façon de s'y rattacher.

Comme au Clos des Fleurs, les habitant·e·s ne se désignent pas selon la terminologie officielle du quartier : ils / elles favorisent l'appellation « Presqu'île » à « Cambridge » lorsqu'ils / elles font référence à leur lieu de vie. Encore une fois, la terminologie utilisée par

les acteurs publics ne reflète donc pas le vécu des habitant·e·s. Notons toutefois que, contrairement au Clos des Fleurs, ils / elles se considèrent comme un quartier à part entière. En effet, au cours des entretiens, les habitant·e·s utilisent plus volontiers le pronom personnel « on » pour faire référence à leur quartier et leurs voisin·e·s qu’au Clos des Fleurs, où les tournures impersonnelles sont privilégiées.

Dans le nuage de mots des qualificatifs utilisés pour décrire leur quartier, les habitant·e·s placent en première position les mêmes mots qu’au Clos des Fleurs : le quartier est perçu comme calme et moderne. Notons toutefois que le qualificatif « agréable », qui figure parmi les qualificatifs les plus utilisés, est propre au quartier de Cambridge et n’apparaît pas au Clos des Fleurs. Pourtant, les habitant·e·s interrogé·e·s à ce sujet estiment à 83 % que le quartier agréable, contre 89 % au Clos des Fleurs. Ce résultat laisse penser que, dans l’ensemble, les habitant·e·s de Cambridge en attendent davantage de leur quartier. Ils / elles ne seraient pas nécessairement satisfait·e·s de vivre dans un quartier fait de logements uniquement, et souhaiteraient voir se développer d’autres activités qui amèneraient la vie sur place. Le terme « dortoir » est par ailleurs mis au même niveau qu’ « évolutif » : les habitant·e·s de Cambridge ont conscience que le quartier est en cours de construction, que ses contours ne sont pas encore entièrement définis, et que c’est en partie à eux / elles qu’il leur revient de façonner le futur de leur lieu de vie.



Figure 29 : Nuage de mots de Cambridge

Source : Szymonski, E.

Les habitant·e·s de Cambridge s’identifient donc à un même quartier. Nous voyons plusieurs raisons à cela. Tout d’abord, une raison d’ordre géographique : le quartier est

relativement isolé sur le plan géographique, ce qui conduit mécaniquement ses habitant·e·s à partager une même réalité. Ceci est d'autant plus vrai que le quartier n'est pas aussi accessible depuis le centre-ville que le Clos des Fleurs, par exemple. Les habitant·e·s de Cambridge le disent : « Chorier Berriat t'as vu où c'est par rapport à nous ? C'est à Chailles ! », ou « tu es vraiment dans un immeuble qui est paumé au fin fond du truc ». Le second facteur qui permet d'expliquer l'identification à un même quartier concerne la vie quotidienne des habitant·e·s : en dépit de leurs niveaux de vie variés, les habitant·e·s ont tous·tes à faire à des problèmes communs à l'ensemble du quartier. Au cours des entretiens, sont mentionnés pêle-mêle : les malfaçons du bâti, la nature des commerces (chaines de restauration) présents sur place, les difficultés liées au stationnement, le rythme de vie calqué sur celui des travailleurs·ses du polygone scientifique, l'entretien des espaces communs, les retards de livraison du parc, la promiscuité des immeubles, etc. Ces éléments contribuent, malgré eux, à créer du commun chez les habitant·e·s. Enfin, le dernier facteur que nous identifions est de nature exogène, et relève des pouvoirs publics : ceux-ci qualifient le quartier d'écoquartier, ou d'éco-cité, et contribuent par là même à donner corps à l'idée de quartier.

Les données quantitatives que nous avons collectées montrent également une forte présence des habitant·e·s chez eux / elles en soirée (65 %, contre 35 % au Clos des Fleurs). La population semble donc, dans l'ensemble, plus casanière à Cambridge qu'au Clos des Fleurs, et moins ouverte sur le centre-ville pour réaliser ses activités quotidiennes. La notion de quartier-dortoir est donc à nuancer à Cambridge : certes, la plupart des habitant·e·s y vont « juste pour dormir », mais ceux / celles-ci manifestent aussi clairement la volonté d'amener davantage de vie sur place, contrairement au Clos des Fleurs où les habitant·e·s semblent se satisfaire du statut de quartier résidentiel.

Chapitre 6 : Potentialités de vie de quartier

Les habitudes des riverain·e·s et la perception de leurs quartiers respectifs étant établies, le présent chapitre s'intéressera aux perspectives qui émergent en matière de vie de quartier. En effet, tous les quartiers n'ont pas le même potentiel de voir se développer une vie de quartier. Nous allons nous intéresser à la trajectoire de la vie de quartier dans chacun des espaces étudiés : tous ne sont pas au même stade de développement et tous risquent de ne pas voir se développer les mêmes dynamiques.

I- Jean Macé, une vie de quartier en héritage

Dans un article portant sur la cité Jean Macé avant sa rénovation, la chercheuse S. Ebermeyer dégage des éléments de ce qui faisait la vie de quartier à cette époque. Elle cite notamment¹⁴⁶ : la sociabilité, la solidarité, la perception du quartier comme calme et sécurisant, l'attachement au lieu en raison de l'histoire personnelle et familiale que celui-ci porte, les liens tissés entre les différentes générations... A travers ces différents éléments, la chercheuse offre une définition de la vie de quartier traditionnelle.

Cette vie de quartier traditionnelle correspond à ce que décrivent les deux habitantes de la cité Jean Macé au cours de l'entretien croisé. Najoua évoque notamment la solidarité intergénérationnelle avec un couple de voisin·e·s âgé·e·s récemment décédé :

« Il y avait une vraie complicité entre nous, surtout pendant la période du confinement où j'allais pratiquement tous les jours les voir s'ils manquaient de rien. »

Cette solidarité entre voisin·e·s prend aussi la forme d'initiatives spontanées, comme l'illustre une idée dont notre interlocutrice nous fait part : mettre des corbeilles de dons alimentaires en bas d'immeuble pour que les personnes dans le besoin puissent venir se servir. Elle parle également d'une forme de veille collective au sein, puisque lorsqu'elle s'est absentée quelques jours, ses voisines se sont inquiétées pour elle. Cette attention à l'autre se traduit notamment par l'importance des moments passés entre femmes, comme le racontent les habitantes qui « squattaient dans les garages [pendant le confinement] pour pouvoir se retrouver

¹⁴⁶ Ebermeyer, S. (2003). Le défi de vivre ensemble – Grenoble – Jean Macé fin d'un quartier ouvrier ? *Economie & Humanisme*, N°365, p. 93

entre mamans », parce qu'elles « n'avaient pas le choix ». Nacera évoque, au cours du même entretien, le lien familial qui semble déterminant dans son attachement au quartier : tous ses oncles sont allés à l'école Jean Macé et ont travaillé dans les usines du quartier. Les habitantes témoignent par ailleurs du lien qui les lie à l'extérieur, par la force de l'habitude : « on commence à les connaître, les chauffeurs de bus à force ».

L'enquête quantitative a pour sa part permis de mettre en avant les aspects « calme, familial et agréable » du quartier, à travers les réponses des habitant·e·s lorsque nous leur demandions de qualifier leur quartier à l'aide de deux mots-clés. Ces éléments font eux aussi partie de la définition traditionnelle de la vie de quartier telle que définie par S. Ebermeyer, et témoignent du fait que la cité Jean Macé s'inscrit toujours, au moins en partie, dans cette configuration.



Figure 30 : Nuage de mots de Jean Macé

Source : Szymonski, E.

Le résultat d'une vie de quartier traditionnelle toujours vive reste à nuancer, au vu des propos tenus par les habitantes de la cité au cours de l'entretien croisé. En effet, le contraste entre un avant et un après rénovation est saisissant, selon les dires des habitantes : « ça a bien changé », « à l'époque, il y a même Piolle qui venait jouer ici ! », « avant il y avait Gégé, [...] maintenant je sais plus », « c'est malheureux, lui c'est un ancien... Il travaillait, il travaillait, et après il a pris sa retraite, mais là il est perdu », « il y a plus de solidarité, plus d'entraide », « nous si on faisait quelque chose de tordu on se prenait une tarte et voilà », « avant [quand il y avait un problème avec un enfant], on prenait l'enfant et on le confrontait. Ça ça existe plus », « c'est plus le monde d'avant. [...] Je me rappelle, tout le monde sortait le soir, ça rigolait. Maintenant, [...] c'est chacun dans son coin », « je me rappelle on faisait des fêtes, des trucs de ouf. Maintenant c'est fini », ou encore « aujourd'hui, c'est dur de laisser ses clés à un voisin ».

Ces témoignages montrent que l'âge d'or de la cité Jean Macé est passé. Les habitant·e·s qui l'ont connu se montrent à la fois nostalgiques de cette époque, et résigné·e·s quant au fait

que celle-ci est terminée. Il semble toutefois que leur ressenti ne prenne pas en compte ce qui existe encore aujourd'hui à la cité Jean Macé : si la solidarité entre voisin·e·s est moins évidente qu'avant, elle est encore bien présente, comme le soulignent les habitantes au cours de l'entretien croisé. Il en va de même pour la solidarité intergénérationnelle, la veille collective, l'importance des liens entre femmes, la sociabilité entre voisin·e·s, etc. Le quartier n'a certes plus le même rythme de vie et la même frénésie que par le passé, la vie est moins bouillonnante. Il n'en demeure pas moins que les traces de cette grande époque existent toujours en filigrane. Les relations interpersonnelles et affectives sont certainement moins nombreuses qu'à l'époque, mais elles cimentent toujours le quartier. Les habitant·e·s *font* toujours *quartier*.

La rencontre avec l'altérité en est la preuve. En effet, au cours de l'entretien croisé, les habitantes racontent s'être rendues à la fête des voisin·e·s organisée au Clos des Fleurs :

« On a fait une table à part, dans le coin, entre nous. En fait on a pris Jean Macé et on l'a posé à Clos des Fleurs. »

La cité Jean Macé existe donc, et c'est parfois la rencontre avec l'extérieur qui la fait se révéler. Un des marqueurs de l'époque glorieuse et révolue qui persiste dans le temps est incarné par l'union de quartier. A l'origine, celle-ci rassemblait uniquement les habitant·e·s de la cité Jean Macé. Puis elle s'est élargie pour inclure les quartiers du Clos des Fleurs et de Cambridge, et a été renommée « Union de Quartier Grenoble Confluence ». Nombre de ses membres sont toutefois d'ancien-ne-s habitant·e·s de la cité Jean Macé, notamment son président, Alain Lauriot. Ceci contribue à faire exister la cité Jean Macé sur le plan politique. L'union de quartier gère les terrains de tennis et de pétanque, propose des activités en partenariat avec la Maison de la Jeunesse et de la Culture (MJC) Parmentier et la MdH, et contribue à organiser des débats publics et un groupe de travail – « Vivre ensemble en Presqu'île ». Ce faisant, l'union de quartier se constitue comme acteur privilégié dans les relations avec les pouvoirs publics. Sa composition et sa représentativité sont donc cruciales non seulement pour faire vivre le quartier, mais surtout pour le faire exister à l'extérieur.

La vie de quartier à la cité Jean Macé pourrait être qualifiée d'aboutie, dans la mesure où son apogée est derrière elle, et le fonctionnement du quartier est désormais bien installé. En dépit du fossé immense ressenti par les ancien-ne-s habitant·e·s entre la grande époque et la cité d'aujourd'hui, il semblerait que la vie de quartier subsiste en filigrane : plus discrète et plus calme qu'autrefois, elle reste néanmoins bien présente.

II- Clos des Fleurs, pas de volonté affichée de créer du commun

Au Clos des Fleurs en revanche, la vie de quartier semble moins évidente. Plus de 70 % des personnes interrogées juge qu'il n'existe pas de vie de quartier. Les entretiens montrent cependant que les habitant·e·s ne cherchent pas nécessairement à remédier à cette situation.

Interrogé·e·s sur les liens tissés entre voisin·e·s, les habitant·e·s du Clos des Fleurs répondent en grande majorité qu'ils / elles n'ont pas établi de relations avec leur voisinage. Lucas, un habitant du Clos des Fleurs confirme ce résultat au cours d'un entretien :

« Je connais pas du tout mes voisins. [...] Là [dans un immeuble aussi grand] je croise des voisins de temps en temps, mais mes voisins de palier... je suis allé une fois demander un tire-bouchon, mais rien de plus. »

Les interactions semblent donc réduites au minimum. Une comparaison avec les dynamiques observées à la cité Jean Macé s'impose.

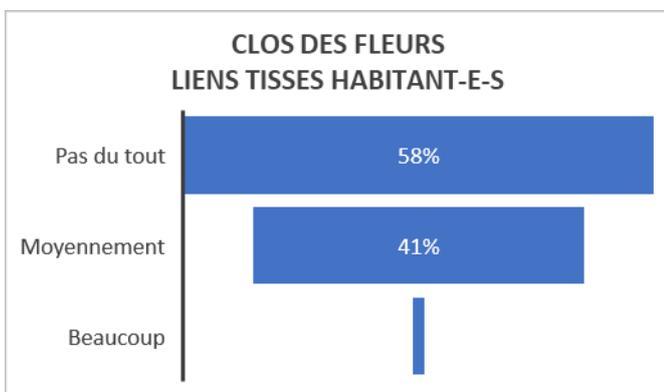


Figure 31 : Liens tissés entre habitant·e·s au Clos des Fleurs
Source : Szymonski, E.

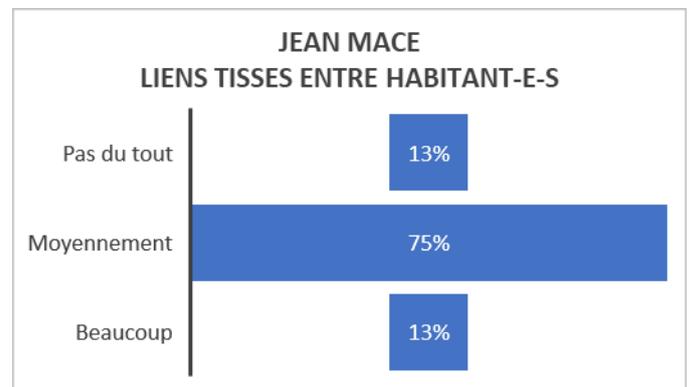


Figure 32 : Liens tissés entre habitant·e·s à Jean Macé
Source : Szymonski, E.

Au Clos des Fleurs, les répondant·e·s assument en grande partie n'avoir tissé aucun lien au sein du voisinage. 40 % d'entre eux / elles jugent tout de même avoir créé quelques relations. En face, à la cité Jean Macé, les trois quarts des habitant·e·s se situent dans cette dernière catégorie : la sociabilité semble plus évidente à la cité Jean Macé qu'au Clos des Fleurs. Au-delà des raisons que nous avons évoquées jusque-là, il convient de mentionner la densité de population : un quartier relativement peu peuplé comme la cité Jean Macé a plus de chances de voir se développer des interactions régulières entre les habitant·e·s qu'un quartier densément

peuplé comme le Clos des Fleurs, qui induit mécaniquement une certaine impersonnalité dans les relations et les espaces communs.

Par ailleurs, le graphique ne précise pas le degré d'interaction : il est probable que lorsque les habitant·e·s de la cité Jean Macé répondent « moyennement » à propos des interactions avec le voisinage, cela équivaille au seuil « beaucoup » au Clos des Fleurs. Les entretiens conduits nous poussent à cette conclusion. En effet, les habitant·e·s du Clos des Fleurs interrogé·e·s affirment ne pas connaître du tout leurs voisin·e·s, et il suffit qu'ils / elles aient échangé quelques mots sur le palier pour cocher la case « moyennement » des interactions. A la cité Jean Macé en revanche, les entretiens montrent que la case « moyennement » se réfère à des interactions plus longues, comme les discussions entre parents au parc. La case « moyennement » à la cité Jean Macé serait donc une façon d'exprimer que les voisin·e·s ne constituent pas le cœur de la vie sociale des habitant·e·s interrogé·e·s, mais qu'ils / elles discutent à l'occasion. Au Clos des Fleurs cette même réponse équivaudrait davantage à une interaction impersonnelle ou utilitaire du type « demander un tire-bouchon ».

L'enquête quantitative montre également qu'au Clos des Fleurs, 66 % des personnes interrogées ne se sent pas écoutées par les pouvoirs publics, et 59 % juge que leur investissement est insuffisant. Ces chiffres témoignent d'une certaine attente vis-à-vis des pouvoirs publics. Les entretiens ont permis de préciser la nature d'une telle attente : elle porterait davantage sur les équipements que sur la création d'une vie de quartier à travers des activités. Les habitant·e·s mentionnent en effet le besoin de disposer d'un commerce de proximité ou de poubelles dans la rue. Interrogé·e·s sur l'idée de voir se développer davantage d'activités dans le quartier, les habitant·e·s ne manifestent que peu d'enthousiasme.

De même que les habitant·e·s se contentent du *statu quo* concernant la nature résidentielle de leur quartier, ils / elles semblent se satisfaire de l'existant concernant la quasi-absence de sociabilité : leurs activités ont lieu à l'extérieur du quartier, et ils / elles ne ressentent ni le besoin ni l'envie de créer du lien au sein de leur quartier. Ce résultat peut être surprenant compte tenu de la forte proportion de personnes vivant seules au Clos des Fleurs (45 %). Il s'explique cependant relativement aisément lorsque l'on tient compte de : la présence d'une résidence étudiante dans laquelle les personnes vivent dans des chambres individuelles mais construisent naturellement leur vie sociale sur leur lieu d'étude ; la proportion élevée de couples sans enfant (35 %) qui dispose d'une vie sociale à l'extérieur de son lieu d'habitation ; l'âge (la moitié a entre 25 et 44 ans) et la nature active de la population qui impliquent de nombreuses

interactions au-dehors, et donc un besoin de sociabilité moindre dans leur lieu d'habitation. Ces éléments vont de pair avec le rapport pratique et utilitaire que les habitant·e·s entretiennent avec le quartier en général.

Un dernier élément apporte des informations sur les potentialités de créer du commun au Clos des Fleurs : la connaissance que les habitant·e·s ont des acteurs locaux et des dispositifs mis en place par les pouvoirs publics. Encore une fois, mettre les données recueillies au Clos des Fleurs en comparaison avec celles de la cité Jean Macé permet d'évaluer plus précisément ses potentialités.

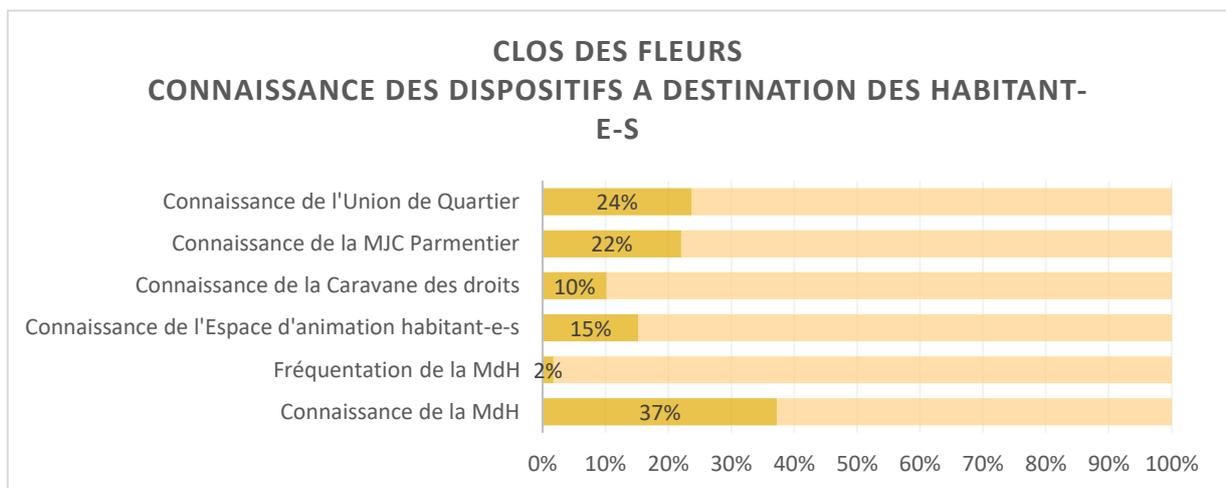


Figure 33 : Connaissance des dispositifs au Clos des Fleurs

Source : Szymonski, E.

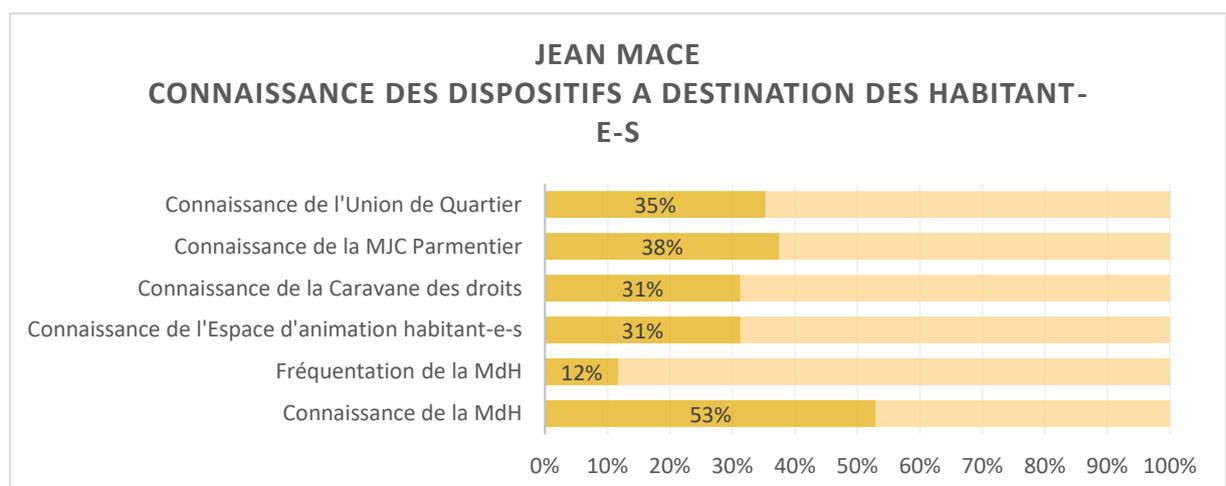


Figure 34 : Connaissance des dispositifs à Jean Macé

Source : Szymonski, E.

Les données recueillies montrent une connaissance et une fréquentation des dispositifs à destination des habitant·e·s globalement plus faible au Clos des Fleurs qu'à la cité Jean Macé. S'ils connaissent en partie l'existence des acteurs socio-culturels qui interviennent dans leur quartier, les habitant·e·s ne cherchent pas à s'impliquer sur le long-terme dans les activités et les collectifs proposés. Ces chiffres témoignent d'un certain manque d'intérêt pour la création de commun et de faire-ensemble dans le quartier. Ces éléments nous conduisent à penser que la vie de quartier a peu de chance de se développer au Clos des Fleurs. Les habitant·e·s n'affichent aucune volonté de faire vivre leur quartier, quartier avec lequel ils / elles entretiennent un rapport purement utilitaire. Ils / elles n'ont pas la volonté de *faire quartier*, et perçoivent leur lieu de vie de manière individuelle plutôt que collective.

III- Cambridge, une vie de quartier qui naît là où on ne s'y attend pas

Au contraire du Clos des Fleurs, où il n'est pas question de vie de quartier, et de la cité Jean Macé, où celle-ci est aboutie, Cambridge présente une forme embryonnaire de vie de quartier. Plusieurs éléments laissent à penser que le terrain est propice au développement d'une vie de quartier ultérieure.

Le premier indice concerne le lien entre voisin·e·s. 44 % des habitant·e·s estiment n'avoir tissé aucun lien avec leur voisinage ; 48 % « moyennement » ; et 8 % « beaucoup ». La présence des habitant·e·s ayant tissé « beaucoup » de liens avec leurs voisin·e·s, si elle est minoritaire, n'en est pas moins significative : des liens se créent au sein du quartier, et ceux-ci vont au-delà de la simple cordialité. Ces données chiffrées ont été complétées par les entretiens, qui nous ont permis de mettre en évidence l'émergence de liens sociaux dans des espaces insoupçonnés.

Les personnes interrogées affirment de prime abord ne pas ou peu connaître leurs voisin·e·s, puisque peu d'entre eux / elles ont tissé des liens forts. Cependant, les interrogé·e·s évoquent progressivement d'autres formes de liens avec leur voisinage. Vincent, un étudiant qui vit dans un immeuble livré récemment explique :

« En fait je crois que c'est le problème qui crée la communication entre voisins. [...] D'ailleurs là je crois que – ce qui est une chance et à la fois un malheur – c'est que dans mon immeuble il y a des problèmes tout le temps. Du coup, on est tout le temps entrain de se plaindre entre voisins donc on communique entre voisins. Par un groupe Facebook notamment. Que je viens de rejoindre, mais bon quand tu défiles les messages c'est : « y a pas d'eau chaude », « y a pas de chauffage », « y a

pas de pression ». [...] C'est parce qu'on a des problèmes et qu'on se retrouve à en discuter, qu'on est amenés à se parler. C'est comme ça que le groupe Facebook a vu le jour. Ils se sont organisé un apéro (je n'y étais pas encore à ce moment-là). Et il y a des ateliers de jardinage ensemble... »

Cet extrait illustre parfaitement ce dont il est question ici : les habitant·e·s se retrouvent autour d'une réalité commune. Ils / elles partagent les mêmes problèmes au quotidien, et s'apportent donc du soutien en communiquant. Un cercle vertueux se met ensuite en place et peut conduire les habitant·e·s à partager davantage. Ce phénomène a été observé dans différents immeubles, chaque immeuble possédant un ou plusieurs canaux de communication : groupe WhatsApp, groupe Facebook, liste de diffusion par mail (mailing list), tableau d'affichage en bas d'immeuble... Ces outils de communication sont autant de liens qui se créent entre les habitant·e·s, et qui leur permettent de faire front et de parler d'une seule voix face aux différents interlocuteurs extérieurs (syndic, constructeur, municipalité...).

Notons également que la vie sociale entre voisin·e·s est variable, d'un immeuble à l'autre. Dans l'immeuble d'habitat partagé (le Castell'R), par exemple, les voisin·e·s organisent régulièrement des réunions pour gérer les espaces communs, notamment la salle commune. Ils / elles vont cependant au-delà de cette rencontre nécessaire, en organisant des repas partagés de temps à autre. La même dynamique s'observe dans les bâtiments dits « ABC ».

Par ailleurs, les quatre personnes rencontrées pour des entretiens à Cambridge ont clairement manifesté la volonté de « faire vivre le quartier ». Émilie mentionne sa volonté de créer une Amap, « pour faire venir les gens dans la salle commune et pouvoir partager un moment convivial ». Interrogée sur ce qu'il manque dans le quartier, elle mentionne, entre autres, l'envie d'avoir « un lieu de rencontre pour les gens du quartier [...] et un marché ». L'habitante souhaite que le quartier devienne « un lieu où on puisse y vivre sans avoir tout le temps besoin d'aller au centre-ville pour le moindre truc », et « éviter de tous faire nos activités au centre-ville et de rentrer ici juste pour dormir ». Cette approche est diamétralement opposée à celle que nous avons constatée au Clos des Fleurs, qui tend à se contenter de son statut d'extension résidentielle du centre-ville.

Anne, une femme retraitée et dynamique qui habite le quartier depuis deux ans évoque, elle aussi, le besoin que « la vie puisse s'exprimer sur ce quartier ». L'habitante en question a toujours vécu dans des cités HLM, et a donc connu la vie de quartier traditionnelle, comme les habitantes de la cité Jean Macé. Aujourd'hui, elle observe une certaine solidarité entre les habitant·e·s de son immeuble, et juge que l'ambiance est agréable.

Bérengère, professeure en collège et mère de deux enfants, œuvre, elle aussi, à créer une forme de vie de quartier :

« Nous je sais qu'on fait des efforts quand il y a des commerces qui se sont mis à ouvrir le soir – par exemple Cuisinons maison, ou le Buis'trot –, on fait l'effort maintenant (enfin on ne va plus manger sur place maintenant à cause du passe [sanitaire]) mais on commande, on prend à emporter, on essaie de faire la démarche pour faire vivre le quartier ».

Les propos tenus par les habitant·e·s montrent donc que : d'une part, il existe une vie d'immeuble, et que, d'autre part, certain·e·s habitant·e·s ont la volonté de faire-ensemble et de *créer du commun*. Ces initiatives doivent maintenant être soutenues, à la fois matériellement et financièrement, afin de prendre pleinement leur place. Les prémices sont là, et le lieu a un potentiel de vie de quartier considérable.

La question de l'accompagnement par les pouvoirs publics est cruciale dans le développement de la timide vie de quartier qui se fait sentir. Les données recueillies montrent qu'à Cambridge, 70 % des personnes interrogées ne se sentent pas suffisamment écoutées par les pouvoirs publics dans leurs demandes relatives au quartier. Ce chiffre est légèrement plus élevé qu'au Clos des Fleurs (66 %) ou à la cité Jean Macé (64 %). Il peut être complété par un autre élément : seul 46 % des habitant·e·s de Cambridge juge que les pouvoirs publics n'investissent pas suffisamment dans le quartier. Ce chiffre est relativement bas, lorsqu'il est mis en regard des résultats obtenus au Clos des Fleurs (59 %) et à la cité Jean Macé (60 %). Un tel résultat traduit le sentiment des habitant·e·s que les pouvoirs publics – tout particulièrement la municipalité – se donnent les moyens de créer un aménagement colossal, mais que l'investissement financier ne se suffit pas à lui seul à faire vivre le quartier. 76 % des personnes interrogées répondent qu'il n'existe aujourd'hui pas de vie de quartier à Cambridge. Notre étude montre pourtant que la demande y est bien plus forte qu'ailleurs, et que la quasi-totalité des facteurs sont rassemblés pour donner corps à la volonté de faire émerger une vie de quartier. La pièce manquante est donc à chercher du côté des relations avec les pouvoirs publics, dans l'appui institutionnel que ceux-ci pourraient fournir.

PARTIE 3 :
CAMBRIDGE, UNE VILLE DANS LA VILLE

« La métropole est cette mort simultanée de la ville et de la campagne, au carrefour où convergent toutes les classes moyennes, dans ce milieu de la classe du milieu, qui, d'exode rural en « périurbanisation », s'étire indéfiniment. À la vitrification du territoire mondial sied le cynisme de l'architecture contemporaine. [...] Des bâtiments, massifs et fluides, conçus sans avoir besoin de savoir ce qu'ils abriteront, et qui *pourraient être ici* aussi bien que n'importe où ailleurs. »¹⁴⁷

¹⁴⁷ Comité invisible (2007). *L'insurrection qui vient*. La Fabrique éditions, p.40

Chapitre 7 : Un quartier tourné vers les travailleurs·ses du polygone scientifique

Le quartier de Cambridge, plus communément appelé « la Presqu'île », véhicule une image spécifique dans les représentations collectives : la Presqu'île, c'est le polygone scientifique. C'est le synchrotron, le CEA, le CNRS, Minatec... La Presqu'île, ce n'est pas un quartier résidentiel. Les logements sont en effet exclus des représentations des habitant·e·s de l'agglomération grenobloise. Et pour cause : si les habitations existent bel et bien, le quartier est entièrement pensé pour les travailleurs·ses du polygone scientifique.

I- Un quartier à deux vitesses

Tous·tes les habitant·e·s de Cambridge le disent : le quartier est tourné vers les travailleurs·ses du polygone scientifique. Rien n'est pensé pour celles et ceux qui vivent sur place. Plusieurs éléments permettent de dresser ce constat.

Tout d'abord, le type de commerces : le quartier rassemble avant tout des chaînes de restauration rapide. Les habitant·e·s déplorent non seulement le manque de diversité, mais également la nature des commerces qui s'implantent dans le quartier. Ils / elles ne se sentent pas pris·e·s en compte, puisque l'offre de commerces est en décalage avec les besoins qu'ils / elles expriment. Les propos recueillis au cours des entretiens illustrent ce sentiment : « ici on n'a que des chaînes qui s'ouvrent », « à part acheter du pain et des médicaments voilà », « donc on est destiné à avoir des trucs de hamburgers, tacos de Lyon et compagnie... Mon dieu mais au secours ! Au secours ! ». Les habitant·e·s n'hésitent pas à souligner le paradoxe que représente pour eux / elles le fait de n'avoir accès qu'à des chaînes de restauration rapide alors qu'ils / elles vivent dans un quartier labellisé « Eco-Cité ».

Les horaires d'ouverture des commerces amplifient ce sentiment, puisque la plupart sont ouverts le midi uniquement. Les dires des habitant·e·s sont on ne peut plus explicites : « c'est le rush à midi, tout se vide de Minatec, CEA, machin... », « [le quartier est] tourné vers le secteur scientifique qui est en face. C'est-à-dire que le soir c'est MORT. On n'a pas de bistrot ouvert le soir. Il y en a un qui est ouvert le jeudi soir, vendredi soir, samedi soir. Point barre. Tout est fermé le soir, tout est fermé le weekend. Donc ça c'est mortel. »

Lorsque nous avons interrogé les commerçants – un boulanger et un restaurateur –, ceux-ci ont confirmé qu'il ne s'agit pas là uniquement d'une impression. L'essentiel de leur chiffre d'affaires provient effectivement des travailleurs·ses du polygone scientifique, et la part issue des habitant·e·s ne pèse pas lourd dans la balance. Celles et ceux qui ont expérimenté d'autres plages d'ouverture en sont rapidement revenu·e·s : pour être viable, leur commerce doit s'adresser aux travailleurs·ses plutôt qu'aux habitant·e·s. C'est la raison pour laquelle les deux boulangeries sont ouvertes aux mêmes horaires plutôt que de fonctionner en complémentarité, et un seul restaurant assure un service le soir.

Les termes « mortel », ou « c'est la mort » sont utilisés à plusieurs reprises par les habitant·e·s pour qualifier l'ambiance du quartier le soir, mais aussi le weekend. En effet, puisque le rythme de vie du quartier est calqué sur celui des travailleurs·ses du polygone scientifique, le quartier s'éteint en dehors de la semaine. Vincent, un des habitant·e·s de Cambridge, témoigne : « il suffit de se promener un dimanche à la Presqu'île et c'est mort, il n'y a personne. Littéralement personne. »

Enfin, le dernier symptôme d'un quartier exclusivement tourné vers les travailleurs·ses se trouve dans les problématiques de stationnement. La Presqu'île dispose d'un parking couvert de plusieurs étages, aussi appelé parking silo. Celui-ci est géré par la société Effia et la Métropole, et dispose de 475 places. Différents tarifs sont prévus pour les habitant·e·s et pour les travailleurs·ses, selon s'ils / elles stationnent la journée, ou la nuit et le weekend uniquement. Les témoignages des habitant·e·s indiquent toutefois que le parking est sous-utilisé. Les travailleurs·ses du polygone scientifique n'utilisent pas le parking silo, puisque, s'ils / elles se rendent au travail en voiture, ils / elles se garent en général dans le parking de leur entreprise. Le parking silo s'adresse donc davantage aux habitant·e·s. Celles et ceux qui l'utilisent notent une nette différence entre la journée et le soir : le parking est vide en journée, et se remplit le soir. Il en va de même pour les places de stationnement dans la rue : les places se font rares, et, passé 17 h, il devient « impossible de se garer ».

Les questions du stationnement et des commerces illustrent donc l'existence de deux rythmes de vie parallèles à la Presqu'île : celui des travailleurs·ses, et celui des habitant·e·s. Ces rythmes de vie se superposent et leur coexistence est source de tension. La tendance du polygone scientifique à imposer son rythme conduit les habitant·e·s à penser que le quartier n'est pas conçu pour eux / elles, mais pour les travailleurs·ses du polygone. Ceci est d'autant plus vrai que les habitant·e·s ne disposent pas de lieu identifié comme lieu commun de référence

pour se retrouver entre eux/elles, puisque la vie est structurée autour d'un axe central : l'avenue des Martyrs.

II- L'avenue des Martyrs : une zone de contact

Le constat d'un quartier à double vie est incontestable. Mais d'où vient cette dynamique ? Pour quelle(s) raison(s) le rythme de vie des travailleurs·ses du polygone a-t-il tendance à prendre le dessus ? Une des clés d'explication réside dans l'organisation délibérée du quartier autour de l'avenue des Martyrs. Pour rappel, l'avenue des Martyrs se situe entre les habitations et le polygone scientifique. La ligne de tramway B circule sur cet axe.



Figure 35 : Vue aérienne de la Presqu'île

Source : Fonds de carte IGN, agrémenté de contributions personnelles

L'avenue des Martyrs est l'axe structurant de la Presqu'île. Elle joue un rôle d'interface au sein du quartier : c'est à la fois une frontière qui sépare les habitations des entreprises, et une zone de rencontre entre ces deux mondes qui se partagent l'espace. Pour les travailleurs·ses, l'avenue des Martyrs est non seulement une zone de passage, mais aussi un lieu de pause. Une zone de passage puisqu'ils / elles l'empruntent quotidiennement pour se rendre au travail en

voiture, en vélo ou en transports en commun ; et un lieu de pause puisqu'ils / elles se rendent dans les restaurants pour déjeuner le midi. Pour les habitant·e·s en revanche, l'avenue des Martyrs ne représente qu'une zone de passage : ils / elles empruntent plus volontiers cet axe que les cœurs d'îlot pour se rendre dans leurs lieux d'activité. L'avenue des Martyrs et donc une zone de contact entre deux mondes séparés, sinon antagonistes.

Les habitant·e·s vivent cet espace de manière ambivalente, puisqu'ils / elles reconnaissent que la zone est vivante en semaine et en journée, mais déplorent le fait qu'ils / elles n'en profitent pas réellement. Les propos tenus par Vincent – l'un des habitant·e·s avec lequel-le-s nous nous sommes entretenue – rendent compte du contraste entre les deux mondes qui se rencontrent sur l'avenue des Martyrs :

« Je sors de chez moi, [...] c'est mort. [...] J'arrive sur l'avenue des Martyrs où il y a une activité de fou et j'ai l'impression d'être à Paris parce que tous les gens marchent vite. Ils s'arrêtent ou ils sont en train de boire un café Starbucks alors qu'on n'a pas de Starbucks. Et voilà le matin j'ai l'impression d'être au collège parce qu'y a des masses et des masses d'étudiants qui arrivent pour aller à GIANT, à GreenAir, etc. »

« La semaine [...] c'est blindé au niveau du boulot : sur l'avenue des Martyrs, c'est blindé. Tu t'écartes de 2 cm, il n'y a plus personne. »

Lors du débat de quartier entre les représentant·e·s de la Ville, de l'union de quartier et les habitant·e·s, qui s'est tenu le 30 mars 2020, des habitant·e·s ont également souligné le fait que seule l'avenue des Martyrs est correctement entretenue, en ce qui concerne le nettoyage des rues. Les cœurs d'îlot et les rues situées derrière les bâtiments, moins visibles et utilisées exclusivement par les habitant·e·s ne sont, pour leur part, pas ou peu nettoyées, ce qui renforce le sentiment des habitant·e·s que tout est pensé pour les travailleurs·ses du polygone, mais nullement pour celles et ceux qui vivent sur place.

L'avenue des Martyrs s'est constituée en axe structurant de la Presqu'île pour plusieurs raisons. La première tient au fait que les entreprises étaient déjà implantées de l'autre côté de l'avenue au moment de la construction des logements. Par conséquent, les aménageurs n'ont pas eu d'autres choix que de construire les logements en face, où l'espace était disponible. La seconde raison relève de la volonté des aménageurs et des pouvoirs publics. En effet, les logements de la ZAC Presqu'île sont construits selon le concept d'îlots ouverts, de Christian de Portzamparc. Ce concept a pour fondement de « rassembler des bâtiments autonomes et non

identiques, *autour d'une rue traditionnelle* ». ¹⁴⁸ Cette volonté de faire de l'avenue Martyrs l'axe structurant de la Presqu'île est réaffirmée par la municipalité, qui, dans une délibération de 2007, déclare vouloir « aménager une grande avenue urbaine largement paysagée, qui puisse constituer le cœur de vie du Polygone ». ¹⁴⁹

Les habitant·e·s déplorent pourtant l'absence de centralité et de point de ralliement dans leur quartier. De prime abord, nous pourrions penser qu'il n'existe pas de contradiction fondamentale entre la présence des entreprises du polygone scientifique, d'une part, et le développement d'une vie de quartier dans les logements, d'autre part. Pourtant, il semble que ces deux mouvements sont opposés, voire qu'ils se nourrissent l'un de l'autre. En effet, les travailleur·ses bénéficient de commerces qui n'auraient pas nécessairement vu le jour sans la construction de logements. A l'inverse, les habitant·e·s éprouveraient une volonté de *faire quartier* moindre sans cet extérieur contre lequel ils / elles doivent faire front unique.

III- Un quartier démonstrateur

Les habitant·e·s de Cambridge estiment que leur quartier est principalement voire exclusivement tourné vers les travailleur·ses des entreprises du secteur, en raison, d'une part, du type de commerces et des modalités dans lesquelles ceux-ci se développent, et, d'autre part, de la concentration des activités le long de l'avenue des Martyrs. Un élément supplémentaire permet d'expliquer la direction donnée à ce quartier : le choix politique de faire de la Presqu'île une vitrine de l'innovation.

Dans une délibération de 2007 qui établit les grandes lignes du projet urbain, le conseil municipal qualifie la future avenue des Martyrs de « vitrine des activités scientifiques ». ¹⁵⁰ Le terme est réemployé en 2009, lorsque le conseil municipal affirme sa volonté de « faire de ce territoire un lieu expérimental et la vitrine des nouvelles technologies et matériaux », et d'« offrir à ses usagers un quartier innovant, durable, et à faible empreinte carbone ». ¹⁵¹ Cet

¹⁴⁸ De Portzamparc, C. (2002). Age III, la ville ouverte, *Urbanisme*, n° 325, juillet-août 2002, pp. 18-25

¹⁴⁹ Conseil municipal, séance du 19.11.2007 : délibération N°39 – PROJET URBAIN – Polygone scientifique – Approbation des objectifs d'aménagement, lancement d'une étude approfondie de renouvellement urbain et de développement économique, définition d'un périmètre d'étude au titre de l'article L. 111-10 du Code de l'urbanisme et approbation des modalités de la concertation au titre de l'article L. 300-2 du Code de l'urbanisme, p. 2

¹⁵⁰ Idem

¹⁵¹ Conseil municipal, séance du 23.01.2009 : délibération N°5 – PROJET URBAIN – Presqu'île – Plan Local d'Urbanisme – Arrêt du dossier définitif du projet de révision simplifiée, au titre de l'article L.300-2 du Code de l'urbanisme, p. 3

aspect écologique permet au quartier de bénéficier du label d'Ecocité.¹⁵² Ce label a été créé par le gouvernement en 2008. Il vise à entamer une transition énergétique en remplissant des objectifs de développement durable dans les projets urbains. Pour cela, le projet de ZAC de la Presqu'île s'appuie sur la norme ISO 37101. Dans les faits, cela se traduit surtout par l'utilisation de la géothermie, pour le chauffage des bâtiments, l'eau chaude, et le rafraîchissement par le sol (freecooling). Les eaux sont prélevées dans la nappe phréatique et rejetées dans l'Isère.¹⁵³

Cette démarche atteint son paroxysme avec la création des bâtiments Autonomous Building Citizen, aussi appelés « démonstrateurs ABC » ou plus simplement « ABC ». Ces bâtiments sont équipés de panneaux solaires, de batteries de stockage, et d'un système de récupération des eaux de pluie et des eaux usées.¹⁵⁴ Ils visent une autonomie énergétique de 70 %, une réduction de deux tiers de la consommation d'eau issue du réseau de la ville, et de 40 % des ordures ménagères. Linkcity et Bouygues Construction ont livré ces bâtiments en 2020. Ceux-ci sont gérés par le bailleur social Grenoble Habitat, qui met à disposition 42 logements intermédiaires¹⁵⁵ et 20 logements sociaux.

Le quartier se veut également innovant dans son offre de transports.¹⁵⁶ Cela passe notamment par la création d'un « pavillon de la mobilité ». Cet équipement fait partie intégrante de la vitrine de l'innovation technologique : il regroupe un service de location de vélos, des bornes pour charger les véhicules électriques, une zone d'attente pour le covoiturage, un espace d'information comprenant un « point café », et une salle de fitness. Le parking silo évoqué plus haut dispose quant à lui d'une soixantaine de places réservées aux vélos et d'emplacements pour les deux-roues électriques. Notons que les habitant·e·s interrogé·e·s mentionnent n'utiliser le parking silo que lorsque la place de parking est vendue avec le logement ou que l'abonnement est compris dans le loyer, ce qui n'est pas toujours le cas.

En dehors du pavillon de la mobilité, ce sont le tramway, le projet de transport par câble (Métrocâble), une voie réservée aux bus et aux vélos, ainsi que la location de voitures en libre-

¹⁵² Conseil municipal, séance du 17.12.2012 : délibération N°4 – DEPLACEMENTS – Approbation de la Convention de groupement de commandes relatives au déploiement et à l'utilisation de services de nouvelles mobilités et de stationnement sur le territoire démonstrateur de l'Ecocité grenobloise de la presqu'île, p. 2

¹⁵³ InnoVia (2022). La Presqu'île de Grenoble – Quartier de caractères, p. 3

¹⁵⁴ Ministère de la transition écologique (31.07.2020). « Livraison de la résidence ABC à Grenoble, premier bâtiment autonome de France »

¹⁵⁵ Les logements intermédiaires se situent à mi-chemin entre les logements sociaux et le parc privé.

¹⁵⁶ Conseil municipal, séance du 19.12.2011 : délibération N°5 – DEPLACEMENTS – Charte relative à la conception, au déploiement et à l'utilisation de services de nouvelles mobilités et de stationnement sur le territoire, démonstrateur de l'éco-cité grenobloise de la Presqu'île

service (Citiz) qui sont mis en avant par les pouvoirs publics. Notons à cet égard qu'aucun·e habitant·e n'a spécifié utiliser ces voitures dans les questionnaires. Le vélo a pour sa part été mentionné par Émilie, une habitante qui affirme au cours de l'entretien que « l'accessibilité est hyper dangereuse », et que « s'ils voulaient réduire l'impact des voitures [...] il faudrait vraiment faire en sorte qu'on soit plus sécurisée en vélo ». Les aménagements dits « innovants » prévus pour la mobilité ne semblent donc pas faire l'unanimité auprès des habitant·e·s.

L'aspect démonstrateur assumé de la Presqu'île et le messianisme technologique sur lequel il repose contribuent à faire de ce lieu un quartier tourné vers le polygone scientifique plutôt que vers ses habitant·e·s. La couleur « d'innovation technologique » délibérément donnée au quartier alimente le sentiment des habitant·e·s de ne pas être la priorité des aménageurs et des pouvoirs publics, et contribue à faire grandir la fracture qui les oppose aux entreprises.

Les habitant·e·s ne sont pas nécessairement « anti-tech », ou opposé·e·s à toute forme de technologie. Tous·tes soulignent d'ailleurs la qualité de leur appartement, et saluent l'effort qui a été fourni dans la construction de bâtiments basse consommation. Il semble néanmoins qu'ils / elles rejettent l'aspect démonstrateur de la ZAC, puisque celui-ci ne correspond pas à la réalité de leur quotidien. En effet, les pouvoirs publics se targuent des services qu'ils offrent aux usager·e·s. En face, les habitant·e·s expérimentent une tout autre réalité : leurs problèmes quotidiens ne sont pas pris en compte, puisque qu'y remédier impliquerait d'arbitrer l'aménagement différemment. Un arbitrage en faveur de l'intérêt des habitant·e·s entrerait mécaniquement en contradiction avec l'aspect démonstrateur du quartier, compte tenu de la pression à la rentabilité qui pèse sur les différents acteurs. Par exemple, disposer de commerces locaux, abordables et ouverts le soir nécessiterait, pour les commerçant·e·s, d'avoir un cœur de cible suffisamment important et rentable pour faire fonctionner leur boutique : ce n'est actuellement pas le cas. Le même raisonnement s'applique à la création d'un marché, que les habitant·e·s appellent de leurs vœux. Ces services risquant de fonctionner à perte, l'investissement se tourne plus volontiers vers la manne financière garantie des travailleurs·ses du polygone scientifique que vers les habitant·e·s.

Chapitre 8 : Le déterminisme des aménageurs

Le quartier de Cambridge fait l'objet d'une forte volonté politique concernant l'aménagement. En effet, les espaces sont pensés pour un usage précis : les usagers n'ont pas d'autre choix que d'emprunter le chemin s'ils / elles traversent les cœurs d'îlot, en raison de la différence de niveau avec le sol ; les barrières en cœur d'îlot créent, selon les concepteurs, un espace semi-privé, ouvert sur l'extérieur en journée ; les jeux d'enfants sont placés à proximité de la crèche, créant ainsi un « pôle petite enfance », etc. Ce chapitre s'intéressera aux principes qui guident les choix politiques d'aménagement.

I- Le concept d'écoquartier

Comprendre le fonctionnement du quartier implique de s'intéresser en premier lieu au concept d'écoquartier, puisque celui-ci détermine les choix d'aménagement à la Presqu'île.

Le concept d'écoquartier, ou de quartier durable s'est d'abord développé dans les pays d'Europe du Nord. Le modèle s'est ensuite étendu à toute l'Europe, et à l'Amérique du Nord.¹⁵⁷ En France, le concept a connu un succès lors du Grenelle de l'environnement à la fin de l'année 2007. Ces rencontres organisées entre les politiques et les professionnels du secteur ont émis un avis concernant les écoquartiers : les collectivités locales étaient incitées à développer des écoquartiers dans les années à venir.¹⁵⁸ Dans les faits, le Grenelle a donné naissance à deux concours organisés par le gouvernement : les EcoCités, pour les agglomérations, et les EcoQuartiers, pour les projets locaux. La Presqu'île rentre donc dans le cadre de l'EcoCité, même si, par abus de langage, les citoyens qualifient en général le quartier d'écoquartier.

Les écoquartiers suivent quelques principes fondamentaux. Ils cherchent à s'approcher d'un idéal de développement durable. Par conséquent, ils reposent sur des techniques dites « innovantes » dans les aménagements et les constructions : espaces verts rustiques, voiries douces, isolation des bâtiments par l'extérieur, sols écologiques, etc. La construction favorise l'utilisation de ressources locales, ainsi que le recyclage. Les logements visent l'efficacité énergétique et l'économie des ressources.¹⁵⁹ Une réflexion est également menée sur les modes

¹⁵⁷ Benali, K. (2012). La reconversion des friches industrielles en quartiers durables : aperçu théorique. Cahiers de géographie du Québec, 56(158), pp. 297-312

¹⁵⁸ Stivala M., Prévôt M., Leclerc C., Blanpain O. (2013). L'écoquartier : essai de typologies et indicateurs de formes urbaines. *Formes urbaines et développement durable*. 137-2. pp. 49-62

¹⁵⁹ Benali, K. (2012) La reconversion des friches industrielles en quartiers durables : aperçu théorique. Cahiers de géographie du Québec, 56(158), pp. 297-312

de transport doux, afin d'éviter le recours à la voiture individuelle.¹⁶⁰ Ces aménagements sont accompagnés de dispositifs éducatifs à destination des habitant·e·s du quartier, afin de leur transmettre les savoir-faire nécessaires au bon fonctionnement des techniques écologiques mises en place dans les constructions.¹⁶¹ La chercheuse K. Benali résume la situation comme suit : tous les écoquartiers « tentent de dépasser l'image de la ville industrielle, associée à la pollution et à une austérité archaïque, par le respect des préceptes sociaux et environnementaux du développement durable. » Elle va jusqu'à qualifier les écoquartiers de « vitrines du développement durable », confirmant ainsi le sentiment des habitant·e·s que le quartier sert à entretenir l'image d'une ville verte et durable promue par les pouvoirs publics.

Par ailleurs, les écoquartiers naissent souvent sur les friches urbaines.¹⁶² Celles-ci présentent l'avantage d'être accessibles financièrement. Cependant, les pouvoirs publics se retrouvent en général pris au piège dans une logique de rentabilité : la charge foncière qui pèse sur les villes oblige les municipalités à densifier sans cesse. Ce phénomène a été évoqué par P. Clouaire, président de la SEM InnoVia et élu municipal délégué à l'innovation, lors du débat public du 30 mars 2022 : « en fonction du nombre de logements, on touche un certain revenu, qui est ensuite utilisé pour faire des parcs notamment. Pour avoir plus de recettes, il faut densifier ». En général, l'argument de la densification est ensuite retourné et présenté comme une opportunité, qui permet de favoriser les transports « doux », puisque la population est concentrée à proximité de ses lieux d'activités plutôt qu'en périphérie des villes.¹⁶³

La densification qui régit les écoquartiers comme celui de la Presqu'île est également présentée comme un remède à l'étalement urbain. Le phénomène d'étalement urbain est apparu au sortir de la seconde guerre mondiale : pour faire face à la crise du logement, l'Etat construit des logements en périphérie des villes, ce sont les « grands ensembles ». Cependant, l'étalement urbain est remis en cause depuis les années 1990, avec l'apparition des principes du développement durable. En 2000, la loi Solidarité et renouvellement urbain (SRU) voit le jour : elle promeut la densification des villes, pour mettre fin à leur extension vers les périphéries.¹⁶⁴

¹⁶⁰ Jund, A., Blanc, M. (2011). Les quatre défis des écoquartiers : entretien avec Alain Jund. *Espaces et sociétés*, 144-145, pp. 201-207

¹⁶¹ Renauld, V. (2012). Fabrication et usage des écoquartiers français : éléments d'analyse à partir des quartiers De Bonne (Grenoble), Ginko (Bordeaux) et Bottière-Chénaie (Nantes). Architecture, aménagement de l'espace. *INSA de Lyon*

¹⁶² Bonard, Y. et Matthey, L. (2010). Les éco-quartiers : laboratoires de la ville durable, *Cybergeo: European Journal of Geography*

¹⁶³ Jund, A., Blanc, M. (2011). Les quatre défis des écoquartiers : entretien avec Alain Jund. *Espaces et sociétés*, pp. 144-145, pp. 201-207

¹⁶⁴ Rousseau, M. (2017). La densité fait-elle la mixité : Politiques de densification et inégalités territoriales dans l'agglomération de Lyon. *Sociétés contemporaines*, 107, pp. 23-50

Cette approche de « reconstruction de la ville sur elle-même » donne naissance à de nombreux projets de « renouvellement urbain » dans toute l'Europe.¹⁶⁵

Les écoquartiers constituent alors des expérimentations grandeur nature qui seraient susceptibles d'être généralisées, par la suite, à toute la ville. Cette vision dominante est toutefois vivement critiquée par certain·e·s chercheurs·ses, comme Y. Bonard et L. Matthey, qui rappellent que « la réalisation d'écoquartiers reste anecdotique au regard de politiques publiques (par exemple, les prêts à taux zéro pratiqués en France pour encourager l'accès à la propriété) qui continuent [...] à favoriser les processus la périurbanisation. »¹⁶⁶

Le modèle d'écoquartier densément peuplé, fait d'immeubles hauts, composé de logements, de commerces et de bureaux, est décrit comme le modèle de « la ruche », dans la typologie mise en évidence par les chercheurs·ses M. Stivala, M. Prévôt, C. Leclerc, et O. Blanpain. Ils l'opposent aux modèles « village » et « jardin », moins densément peuplés et à l'architecture différente. Dans le modèle de la ruche, le bâti compact permet de réduire l'enveloppe et la consommation énergétique. La densité permet de gérer de manière globale les technologies adoptées (réseau de chaleur par exemple).¹⁶⁷

Les préceptes d'aménagement des écoquartiers conduisent à réaliser des espaces aux usages prédéterminés. L'utilisateur est imaginé·e réalisant des activités dans les différents lieux qui composent son quartier. Les espaces sont pensés pour les activités d'apprentissage, de repos, de divertissement, de loisirs et de déplacement. Selon le chercheur V. Renaud, les usages des habitant·e·s des écoquartiers sont vus comme un problème à résoudre, par les aménageurs : « ce problème traduit le hiatus entre la figure imaginaire de l'utilisateur escomptée par la fabrication et la réalité des pratiques sociales régulées par les usages ». ¹⁶⁸ La comparaison avec les grands ensembles des années 1950 / 70 est évoquée par plusieurs auteurs·rices : le projet social ne s'ajuste pas aux usages sociaux, mais cherche au contraire à adapter les usages aux objets techniques créés. Dans les deux cas, l'utilisateur est vu·e comme économiquement nécessaire, et ses comportements sont guidés à travers des activités qui excluent l'activité politique. La figure

¹⁶⁵ Benali, K. (2012). La reconversion des friches industrielles en quartiers durables : aperçu théorique. Cahiers de géographie du Québec, 56(158), pp. 297-312

¹⁶⁶ Bonard, Y. et Matthey, L. (2010). Les éco-quartiers : laboratoires de la ville durable, *Cybergeo: European Journal of Geography*

¹⁶⁷ Stivala M., Prévôt M., Leclerc C., Blanpain O. (2013) L'écoquartier : essai de typologies et indicateurs de formes urbaines. *Formes urbaines et développement durable*. 137-2. pp. 49-62

¹⁶⁸ Renaud, V. (2012). Fabrication et usage des écoquartiers français : éléments d'analyse à partir des quartiers De Bonne (Grenoble), Ginko (Bordeaux) et Bottière-Chénaie (Nantes). Architecture, aménagement de l'espace. *INSA de Lyon*, p. 5

de l'usager·e est donc privatisée et dépolitisée. Pour V. Renaud, « le logement écologique actualiserait ainsi au nom de la curabilité le contrôle de la vie domestique préconisée par la modernité ». ¹⁶⁹

L'exemple des bâtiments ABC illustre parfaitement le contrôle domestique évoqué par le chercheur : tout l'électroménager basse consommation est fourni avec le logement (éclairage, triple vitrage, électroménager A+++, etc.), les « résidents sont invités à peser leurs poubelles », à « partager leurs données personnelles pour le suivi des consommations », et à « modifier leurs usages si nécessaire ». ¹⁷⁰ Les habitant·e·s doivent donc se conformer à un usage prévu en amont, indépendamment de leurs propres habitudes. L'écoquartier cherche donc à modifier les comportements. Ceci peut donner lieu à des stratégies de contournement de la part des personnes qui refusent de s'adapter aux usages qui leur sont imposés. ¹⁷¹ Cette façon de penser les espaces en lien avec des usages prédéterminés est d'ailleurs relevée par l'autrice D. Haydens, qui affirme :

« [...] Mais partout, les quartiers sont construits par leurs habitants, pas par leurs développeurs. Les architectes-urbanistes peuvent offrir des espaces publics qui encouragent ou contraignent la vie des quartiers, mais il n'y a pas de lien magique, pas de ville parfaite où l'architecture rend la société meilleure ». ¹⁷²

II- La volonté affichée de créer du collectif

Les décisions d'aménagement relatives au quartier de Cambridge marquent une volonté de la part des acteurs publics de créer du collectif.

Les cœurs d'îlot, par exemple, sont censés servir à des publics différents. La municipalité justifie son aménagement comme suit :

« L'aménagement des cœurs d'îlots ouverts au public contribue à limiter les îlots de chaleur et à favoriser le vivre-ensemble. La mise en relation de ces jardins entre eux, avec le parc public et les berges de l'Isère favorise les possibilités de déambulation et de rencontre des habitants et des

¹⁶⁹ Renaud, V. (2012) Fabrication et usage des écoquartiers français : éléments d'analyse à partir des quartiers De Bonne (Grenoble), Ginko (Bordeaux) et Bottière-Chénaie (Nantes). Architecture, aménagement de l'espace. INSA de Lyon

¹⁷⁰ Ministère de la transition écologique, 31.07.2020, « Livraison de la résidence ABC à Grenoble, premier bâtiment autonome de France »

¹⁷¹ Renaud, V. (2012) Fabrication et usage des écoquartiers français : éléments d'analyse à partir des quartiers De Bonne (Grenoble), Ginko (Bordeaux) et Bottière-Chénaie (Nantes). Architecture, aménagement de l'espace. INSA de Lyon

¹⁷² Haydens, D. (2004). *Building Suburbia: Green Fields and Urban Growth, 1820 – 2000*. Vintage Books, p. 13

visiteurs. La diversité des ambiances végétales et des services intégrés dans chaque îlot compose des lieux variés d'aménité urbaine. »¹⁷³

La mobilité fait elle aussi l'objet d'une réflexion de la part de la municipalité, notamment à travers le stationnement et le partage de véhicules. En effet, dès la conception du projet, les pouvoirs publics ont évoqué la mutualisation des espaces de stationnement en propriété individuelle (habitant·e·s) et collective (entreprises).¹⁷⁴ Cette volonté première s'est traduite, sur le plan opérationnel, par : d'une part, un arbitrage des places dans le parking silo, et, d'autre part, la mise en service d'une flotte de véhicules partagés, en libre-service (Citiz). Le parking silo est vendu comme innovant, en raison de la mutualisation des emplacements : « les visiteurs peuvent se garer la journée et laissent la place aux habitants des résidences voisines pour la nuit ». ¹⁷⁵ Rappelons ici la sous-utilisation du parking constatée par tous·tes les habitant·e·s, en raison non seulement de son coût mais aussi de la présence de parkings dédiés dans les entreprises du polygone scientifique.

La réflexion sur les espaces communs concerne également les bâtiments. En effet, deux bâtiments possèdent des salles communes, qui peuvent être mises à disposition des habitant·e·s : l'habitat partagé du Castell'R, et les bâtiments ABC. Émilie, une des habitant·e·s de l'habitat partagé explique que leur salle commune a été achetée au prorata au moment de l'acquisition de leur logements. Elle est pour l'instant utilisée occasionnellement par les habitant·e·s, mais a vocation à s'ouvrir sur l'extérieur. Anne, qui vit pour sa part dans les bâtiments ABC relate le fonctionnement de la salle commune : avec une capacité d'accueil de quatre-vingts personnes, la salle peut être louée par tout·e habitant·e du secteur 1, mais les locataires d'ABC ont « un petit accès privilégié ». Les habitant·e·s ont en effet réservé la salle tous les vendredis soir pour des projections de film. Ils / elles ont également organisé un videgrenier, et ont pour projet de mettre en place des soirées jeux de société, et/ou des cours d'arts martiaux ou de yoga.

Ces initiatives ont pu voir le jour en raison de la présence de la salle, mais également de l'accompagnement des habitant·e·s par une association – l'Atelier Pop Corn – missionnée par

¹⁷³ Conseil municipal, séance du 16.05.2022 : délibération N°13 – RESILIENCES – ZAC Presqu'île : Constitution d'un servitude de passage perpétuelle en cœur d'îlot CH3 – Autorisation de signer une convention d'ouverture et de droit de passage au cœur d'îlot CH3, p. 5

¹⁷⁴ Conseil municipal, séance du 19.12.2011 : délibération N°5 – DEPLACEMENTS – Charte relative à la conception, au déploiement et à l'utilisation de services de nouvelles mobilités et de stationnement sur le territoire, démonstrateur de l'éco-cité grenobloise de la Presqu'île, p. 5

¹⁷⁵ Chavannes, P. (03.08.2018) « Le pavillon des mobilités : un nouvel équipement sur la Presqu'île de Grenoble ». BNP Paribas Immobilier

le bailleur social – Grenoble Habitat – pour une durée de 5 ans. Cette association a pour objectif d’accompagner les habitant·e·s « dans leurs tentatives de créer du commun, du collectif », aux dires de l’habitante interrogée. Au cours de l’entretien, elle mentionne également l’existence d’un budget de fonctionnement, alloué par Grenoble Habitat. Celui-ci n’était cependant pas prévu avant que les habitant·e·s le sollicitent. Cette initiative couronnée de succès prend place dans le cadre particulier du démonstrateur ABC : l’accent est mis sur la volonté de faire vivre un espace commun. Cette volonté se traduit par le processus de sélection des locataires mis en place par Grenoble Habitat : le dossier de candidature à déposer auprès du bailleur social comprenait une partie spécifique dédiée à « l’envie ou non de s’intégrer dans un collectif ». Le bailleur social a nommé cette campagne de communication « Habiter autrement », et vise à faire émerger les candidatures des personnes les plus « motivées ».¹⁷⁶ Si le démonstrateur ABC incarne la volonté politique de créer du collectif, cet esprit se retrouve globalement dans la manière le quartier a été pensé dans sa globalité.

Cette même volonté s’exprime à travers la création du groupe de travail « Vivre ensemble en Presqu’île ». Celui-ci regroupe des habitant·e·s, les services de la ville, la SEM InnoVia, le Plan de Déplacements inter-entreprises (PDIE) de la Presqu’île, et Y Spot Partners (immobilier d’entreprise).¹⁷⁷ Il a pour but d’intéresser les habitant·e·s du quartier aux entreprises scientifiques avec lesquelles ils / elles se partagent l’espace. Cette tentative de créer un lien entre les deux mondes situés d’un côté et de l’autre de l’avenue des Martyrs semble toutefois vaine : aucun·e des habitant·e·s interrogé·e·s ne manifeste de l’intérêt pour les entreprises. Celles-ci suscitent plus d’animosité que de curiosité en raison de la place qu’elles occupent dans le quartier, au détriment des habitant·e·s.

La poursuite de l’objectif de « vivre ensemble », enfin, est susceptible de se heurter à des obstacles, en raison des aspirations divergentes des habitant·e·s. Au cours de l’enquête, les habitant·e·s ont en effet émis des souhaits opposés concernant leur quartier : alors que certain·e·s souhaitent conserver le calme qui caractérise aujourd’hui le quartier, d’autres souhaitent plutôt que des activités et des animations s’y implantent.

Anne, une retraitée très active, affirme par exemple qu’ « il faut amener la vie dans ce quartier », et qu’ « on ne va pas arrêter la vie à la place Nelson Mandela ! ». Par « amener de la vie », elle fait référence à des structures d’animation, comme les Maisons des Habitant·e·s,

¹⁷⁶ Ministère de la transition écologique (31.07.2020). « Livraison de la résidence ABC à Grenoble, premier bâtiment autonome de France »

¹⁷⁷ Informations recueillies pendant le débat public du 30.03.2022 à l’école Simone Lagrange.

ou les Espaces de Vie sociale. Au contraire, une des répondant·e·s a annoté le questionnaire comme suit :

« Il n’y a pas réellement d’équipements dans le quartier mais cela me convient tout à fait. Je ne souhaite pas qu’il y ait plus d’activités et d’équipements car sinon il y aura plus de monde. [...] Je ne peux pas dire que je suis satisfaite des équipements qui n’existent pas et c’est très bien comme ça ».

Bérengère, une autre habitante du quartier, affirme que « pour l’instant oui c’est pas très vivant », et s’empresse de préciser qu’elle « aime bien le calme aussi, mais bon, voilà ». Au vu de ces propos, il semblerait qu’il soit question de juste mesure : la plupart des habitant·e·s chérissent le calme – ils / elles le placent d’ailleurs en quatrième position dans les facteurs d’attraction du quartier, à plus de 20 % –, mais regrettent que le quartier s’éteigne entièrement le soir et le weekend. Les craintes exprimées par les habitant·e·s concernent donc plus la densification à outrance que les activités en elles-mêmes, et les habitant·e·s interrogé·e·s semblent enclin·e·s à aller vers davantage de collectif, dans la mesure où cela ne nuit pas à leur confort de vie.

III- La mixité comme objectif

Cambridge présente, dans sa logique d’aménagement, une volonté claire de « créer du collectif » entre des populations différentes. Entre les travailleurs·ses du polygone scientifique et les habitant·e·s, nous l’avons vu, mais également entre les habitant·e·s issu·e·s de milieux socio-professionnels différents.

La mixité promue par la municipalité est tout d’abord économique. Le projet d’urbanisation vise en effet le développement « d’activités et de fonctions multiples », à travers la construction « de logements, de commerces, d’hôtels et de services. »¹⁷⁸ Cette stratégie ne semble toutefois pas susciter l’adhésion des habitant·e·s, compte tenu de l’orientation des commerces – dirigés vers les travailleurs·ses – et de l’absence de services.

Dans un second temps, la mixité mise en avant dans le projet d’aménagement de la Presqu’île porte sur la diversité de l’offre. Différentes options s’offrent aux personnes souhaitant s’y installer : accession à la propriété, locatif social, accession libre, vente en Bail Réel et Solidaire (BRS)... De même, différentes formes d’habitat cohabitent, comme le

¹⁷⁸ Conseil municipal, séance du 23.02.2009 : délibération n°6 – PROJET URBAIN – Presqu’île – Opération d’aménagement – Approbation du dossier de création de Zone d’Aménagement Concerté, pp. 2-3

démonstrateur ABC, le bâtiment partagé du Castell'R (en copropriété avec le Castell'O), ou les autres logements basse consommation.¹⁷⁹

Enfin, la mixité recherchée par les pouvoirs publics est sociale. Le conseil municipal mentionne dès le début du projet, en 2009 :

« Le programme prévisionnel pourrait se décomposer ainsi : [...] 2 800 logements pour étudiants et jeunes chercheurs, afin d'être en mesure de loger 50 % des effectifs accueillis sur le site et 2 000 logements familiaux, dont un minimum de 20 % de logements sociaux, participant à la mixité de l'occupation du quartier ».¹⁸⁰

Le quartier est donc pensé, selon les dires de la municipalité, comme s'adressant à la fois aux cadres du polygone scientifique, et aux personnes à faibles revenus. Les logements sociaux doivent venir contrebalancer le niveau de vie moyen du quartier, afin d'éviter le phénomène de « ghetto de riches » ou de « ghettos verts » parfois dénoncé dans les écoquartiers.¹⁸¹

Les acteurs publics manifestent donc clairement la volonté de réconcilier deux populations antagonistes au sein d'un même quartier. Pourtant, dans les représentations collectives, l'image d'un quartier-dortoir réservé aux ingénieur·e·s de la Presqu'île semble fermement ancrée. Certain·e·s habitant·e·s interrogé·e·s nous ont en effet fait part de ce sentiment, qui ne semble que partiellement confirmé par les chiffres. C'est aussi l'image que renvoie le quartier à l'échelle de l'agglomération.

Il est alors légitime de s'interroger : pourquoi les pouvoirs publics manifestent-ils cette volonté de mixité sociale au sein du quartier ? Le brassage des différentes catégories sociales, la réconciliation entre des populations aux caractéristiques étrangères voire antinomiques semble être le « remède aux maux de la ville », pour reprendre l'expression de G. Baudin.¹⁸² La loi SRU préconise d'ailleurs d'augmenter la mixité sociale, en passant notamment par la densification des grandes agglomérations.¹⁸³

¹⁷⁹ Devaux, C. (2015). L'habitat participatif : d'une greffe à un noyau des écoquartiers. *Développement durable et territoires*, Vol. 6, n°2

¹⁸⁰ Conseil municipal, séance du 23.02.2009 : délibération n°6 – PROJET URBAIN – Presqu'île – Opération d'aménagement – Approbation du dossier de création de Zone d'Aménagement Concerté, p.3

¹⁸¹ Lees (2000), cité dans Benali, K. (2012). La reconversion des friches industrielles en quartiers durables : aperçu théorique. *Cahiers de géographie du Québec*, 56(158), pp. 297-312

¹⁸² Baudin, G. (2001) La mixité sociale : une utopie urbaine et urbanistique. *Les utopies de la ville*. pp. 13-23

¹⁸³ Rousseau, M. (2017). La densité fait-elle la mixité : Politiques de densification et inégalités territoriales dans l'agglomération de Lyon. *Sociétés contemporaines*, 107, pp. 23-50

Le premier argument mobilisé en faveur de davantage de mixité sociale consiste à dire que celle-ci permet de lutter contre les « effets de quartier », ou la formation de « ghettos »¹⁸⁴, ces quartiers « en décrochage » qui se soustrairaient à l'influence de la société.¹⁸⁵ Cet argument part du double postulat que la mixité crée une plus grande égalité, en même temps qu'elle engendre davantage de cohésion sociale.¹⁸⁶

Cette cohésion sociale naitrait d'un supposé « ascenseur social » : les classes moyennes serviraient d'exemple aux populations modestes, et les tireraient vers le haut. Les classes moyennes joueraient donc un rôle intégrateur vis-à-vis des populations les plus pauvres.¹⁸⁷ Elles seraient le vecteur de normes et de valeurs auquel les populations les plus modestes devraient se conformer.¹⁸⁸ La mixité sociale repose donc sur le postulat que la mobilité sociale est induite par la mixité spatiale. Elle serait gage de paix, dans une ville traversée par une crise du lien social.

Le second argument en faveur de la mixité sociale est à rechercher à une autre échelle : à l'échelle de la ville ou de l'agglomération, la mixité sociale permet de répartir le logement social de façon équilibrée. A Cambridge, l'objectif final est d'établir 40 % de logements sociaux, alors que la loi impose un taux de 25 % de logements sociaux à l'échelle de la ville, et que Grenoble présente actuellement un taux de 23 %. Dans un article intitulé « La mixité dans la ville et les grands ensembles », le chercheur C. Avenel évoque un effet de « rattrapage » des quartiers pauvres induit par le renouvellement urbain.¹⁸⁹ Le constat dressé à Cambridge semble bien relever de la même logique : le taux élevé de logements sociaux sert à compenser leur manque à l'échelle de la ville. L'effet de rattrapage pourrait également être qualifié d'effet de lissage.

Enfin, la mixité sociale est un instrument de l'action publique. Elle permet à la Ville – en tant qu'institution – de remplir sa « fonction intégratrice ».¹⁹⁰ Autrement dit, la mixité sociale est l'occasion pour les pouvoirs publics d'embrasser leur rôle de constructeur de lien

¹⁸⁴ Lelévrier, C. (2010). La mixité dans la rénovation urbaine : dispersion ou re-concentration ?, *Espaces et sociétés*, 2010/1 n° 140-141, pp. 59-74

¹⁸⁵ Sfar, D. (2011). L'intégration sociale grâce à la mixité sociale ? *L'Observatoire*, N°79/2013, pp. 89-92

¹⁸⁶ Avenel, C. (2005). La mixité dans la ville et dans les grands ensembles : Entre mythe social et instrument politique. *Informations sociales*, 125, pp. 62-71

¹⁸⁷ Lelévrier, C. (2010). La mixité dans la rénovation urbaine : dispersion ou re-concentration ?, *Espaces et sociétés*, 2010/1 n° 140-141, pp. 59-74

¹⁸⁸ Avenel, C. (2005). La mixité dans la ville et dans les grands ensembles : Entre mythe social et instrument politique. *Informations sociales*, 125, pp. 62-71

¹⁸⁹ Flint et Kearns (2006), cité par C. Avenel dans idem

¹⁹⁰ Baudin, G. (2001). La mixité sociale : une utopie urbaine et urbanistique. *Les utopies de la ville*. pp. 13-23

social, afin de faire société. La mixité sociale est ainsi un concept politique qui vise à légitimer l'intervention de l'Etat ou de l'autorité publique en question.

Chapitre 9 : Un quartier en devenir

Le quartier de Cambridge est en pleine mutation. Sorti de terre à partir de 2012, la construction du bâti n'est pas terminée. Pourtant, des dynamiques complexes se mettent en place depuis plusieurs années déjà. Tantôt les logiques qui guident le quartier sont voulues par les pouvoirs publics, tantôt elles échappent à leur contrôle. En tout état de cause, ces logiques structurent le quartier et préfigurent le quartier de demain. Ce dernier chapitre s'intéressera au devenir du quartier, à partir des prémices constatées aujourd'hui.

I- Les limites de la mixité sociale : la crainte d'une ghettoïsation

L'enquête a fait ressortir un sentiment partagé par la plupart des habitant·e·s : la crainte que le quartier « tourne mal ». Dès que le sujet est évoqué, les habitant·e·s répondent par des vœux d'espoir sur ce qu'ils / elles souhaiteraient voir advenir plutôt que par ce qu'ils / elles imaginent réellement se passer. Bérengère mentionne par exemple que « si tout le monde se tient bien, ça restera un peu propre et ça peut être sympa. [...] Le risque, ça serait que tout le monde déménage. » Anne, qui a toujours vécu en logement social – à la Villeneuve puis à Malherbe – , exprime, elle aussi, son inquiétude :

« Si on arrive à terme à 40 % de logements sociaux, et que ça continue comme c'est parti avec rien d'adapté pour cette population-là, ça va se dégrader à la vitesse grand V. ça va être la cata. »

« Moi je pense que ça peut complètement se scratcher ce truc. »

« Je tire vraiment la sonnette d'alarme »

« Les petits d'aujourd'hui vont devenir des ados. [...] S'il continue à ne rien y avoir pour eux ça va partir en cacahuète, ça ne peut pas être autrement. »

« Moi je suis inquiète parce que je me dis que je ne supporterais pas de me retrouver de nouveau dans un ghetto, et j'ai pas envie de déménager à 75 balais. »

Notons que les habitant·e·s font peser l'avenir du quartier sur des acteurs différents : la première interrogée susmentionnée considère que le destin du quartier dépend du bon vouloir

des habitant·e·s, alors que la seconde estime que c'est aux pouvoirs publics – en l'occurrence à la municipalité – d'agir. Vincent, un troisième habitant du quartier abonde dans le sens de cette dernière habitante, en affirmant que le risque serait que « le quartier soit trop confié aux habitants ». La menace d'une ghettoïsation plane donc sur le quartier, en filigrane, comme un non-dit partagé par tous·tes. Une des raisons d'être de ce sentiment relève des échecs répétés des politiques de mixité sociale.

Bon nombre d'auteurs·rices ont documenté le sujet : l'injonction à la mixité sociale peut générer des effets pervers, et s'avère parfois contreproductive. La chercheuse D. Sfar souligne les pratiques d'exclusion que peut induire une mixité sociale forcée.¹⁹¹ Le sociologue C. Avenel affirme pour sa part que « la proximité entre les différentes classes sociales renforce moins la convivialité et les échanges qu'elle n'exacerbe les différences et les conflits ».¹⁹² Les tenant·e·s de cette position soulignent le caractère éphémère et superficiel de la rencontre entre des catégories sociales dont les niveaux de vie et les préoccupations sont trop différents pour se rencontrer véritablement.¹⁹³

Les échanges superficiels ne suffisent pas à la mixité sociale s'ils ne s'appuient pas sur des facteurs d'identification plus solides, tels que « le métier, l'origine familiale ou géographique, ou des rapports économiques par exemple ».¹⁹⁴ Ces éléments doivent pouvoir servir de dénominateur commun, de référentiel partagé. À cette condition seulement, les échanges peuvent aller au-delà de la cordialité, et les habitant·e·s peuvent manifester la volonté de faire vivre un quartier ensemble, plus de que coexister à l'intérieur de celui-ci.

Le chercheur G. Baudin souligne quant à lui que la cohabitation n'est pas uniquement fonction de la classe sociale ou des revenus, mais aussi « de la signification accordée par chaque habitant sur le fait d'habiter (à) tel ou tel endroit ».¹⁹⁵ En effet, la façon de se rapporter au quartier est différente selon s'il est envisagé comme un lieu de vie temporaire, en attendant de trouver mieux ailleurs, ou s'il est le témoin d'une réussite sociale, ou contraire d'un échec – il sera alors perçu comme dévalorisant. Le chercheur met également en doute un des postulats sur lequel repose l'idée de mixité sociale : tout le monde ne recherche pas la mixité. Nombreux·ses

¹⁹¹ Sfar, D. (2011). L'intégration sociale grâce à la mixité sociale ? *L'Observatoire*, N°79/2013, pp. 89-92

¹⁹² Avenel, C. (2005). La mixité dans la ville et dans les grands ensembles : Entre mythe social et instrument politique. *Informations sociales*, 125, pp. 62-71

¹⁹³ Chamboredon et Lemaire (1970), cité par Benali, K. (2012). La reconversion des friches industrielles en quartiers durables : aperçu théorique. *Cahiers de géographie du Québec*, 56(158), pp. 297-312

¹⁹⁴ Baudin, G. (2001) La mixité sociale : une utopie urbaine et urbanistique. *Les utopies de la ville*. pp. 13-23

¹⁹⁵ Idem

sont les personnes qui préfèrent rester « entre gens du même monde ». Par conséquent, la cohabitation forcée peut être source de tensions.¹⁹⁶

D'autres limites à la mixité sociale sont soulignées dans la littérature. Elles ont notamment trait au marché foncier et aux préférences individuelles. La maîtrise foncière des pouvoirs publics est en effet cruciale : si ceux-ci perdent la main sur l'arbitrage des logements à bas coût, les populations aisées risquent de remplacer les plus modestes, laissant derrière elles tout projet de mixité sociale. Un tel arbitrage pourrait apparaître si les pouvoirs publics cèdent à la pression de rentabilité dont ils font l'objet.¹⁹⁷ Le marché foncier et immobilier constitue donc un facteur-clé dans la compréhension des limites à la mixité sociale. La seconde limite concerne les préférences individuelles. Elle découle de décisions politiques elles-mêmes conditionnées par le marché foncier : par leurs préférences, les ménages aisés auront tendance à fuir les quartiers en cours de déclassement et à se diriger vers les quartiers côtés.¹⁹⁸ C'est la menace de ce phénomène, qui inquiète les habitant·e·s de la Presqu'île : ils / elles craignent que les ménages aisés s'en aillent, et que le quartier se transforme en « ghetto ».

L'objectif de mixité sociale est d'autant plus ambitieux dans un écoquartier comme Cambridge que le projet global de développement durable nécessite l'adhésion des habitant·e·s. Tous·tes peuvent se sentir concerné·e·s et intéressé·e·s par le projet, mais ils / elles ne s'y rattacheront pas nécessairement de la même manière. Ce projet global impose des normes, des bonnes pratiques qui visent à homogénéiser les façons d'habiter. Si ces normes entrent trop en contradiction avec les pratiques des habitant·e·s, elles ne susciteront pas l'adhésion. Le projet repose donc sur une certaine homogénéité des pratiques et des représentations, qui risque de se révéler incompatible avec l'hétérogénéité sociale à laquelle il prétend. Notons toutefois que le projet de quartier durable et mixte peut fonctionner à condition que d'autres préoccupations soient partagées par les habitant·e·s (sociales, familiales, etc.) : la question écologique peut alors servir de catalyseur des dynamiques collectives.¹⁹⁹

Pour pallier ces limites, la chercheuse D. Sfar invite à penser le quartier non pas en termes de vivre-ensemble, mais de faire-ensemble. Elle constate en effet que « les sentiments d'appartenance se construisent moins autour de groupes comme le voisinage d'un quartier, mais

¹⁹⁶ Baudin, G. (2001) La mixité sociale : une utopie urbaine et urbanistique. Les utopies de la ville. pp. 13-23

¹⁹⁷ Carcelle, S., Chesnel, J. (2008). Eco-quartiers. *Revue Projet*, 302, pp. 79-81

¹⁹⁸ Bouzouina, L. (2007). Concentrations spatiales des populations à faible revenu, entre polarisation et mixité: Une analyse de trois grandes aires urbaines françaises. *Pensée plurielle*, 16, pp. 59-72

¹⁹⁹ Avenel, C. (2005). La mixité dans la ville et dans les grands ensembles : Entre mythe social et instrument politique. *Informations sociales*, 125, pp. 62-71

autour de personnes partageant des choix ou des projets ». ²⁰⁰ Il serait donc plus pertinent de faire vivre le quartier autour des usages des différents groupes, en acceptant que ceux-ci ne soient pas homogènes. Au contraire, ériger une pratique en modèle unique risque de polariser et de cristalliser les tensions entre des représentations et des pratiques divergentes. L'homogénéisation à tout prix telle qu'elle a lieu à la Presqu'île, risque de conduire à l'inverse de l'effet escompté. *In fine*, la démarche consisterait à partir des pratiques existantes : permettre aux habitant·e·s de se retrouver autour d'intérêts communs – écologiques ou non –, et leur donner les moyens de fonctionner comme ils / elles l'entendent. C'est à cette condition seulement qu'un(des) projet(s) de quartier pourrai(en)t voir le jour. Cela nécessite d'abandonner la poursuite d'un tout-cohérent, d'une homogénéité fantasmée et de façons d'habiter préconçues. Finalement, la mixité sociale s'apparente davantage à un idéal qu'à une réalité.

II- Les logements sociaux : grands oubliés de l'aménagement ?

L'action des pouvoirs publics dans l'aménagement du quartier repose en grande partie sur les logements sociaux : ceux-ci sont la clé de voûte de la mixité sociale tant recherchée. Il semblerait pourtant que les habitant·e·s des logements sociaux aient du mal à trouver leur place dans le quartier.

L'enquête a en effet mis en évidence l'importance des difficultés rencontrées par les ménages les plus modestes. Cette partie s'appuiera notamment sur un questionnaire qui a été annoté et accompagné d'une feuille de libre expression, et sur un entretien avec Anne, une femme retraitée et fort active ayant toujours vécu en logement social.

Il ressort de l'enquête que les préoccupations des logements sociaux ne sont pas prises en compte dans les décisions d'aménagement. Au cours de l'entretien, Anne insiste à plusieurs reprises sur le fait que rien n'est pensé pour les personnes à faibles revenus :

« Le petit Carrefour Market est hors de prix. Hors de prix. Donc c'est très bien pour un dépannage, mais c'est pas possible financièrement. »

« [Le parking silo] a des tarifs totalement inabordables aux gens des logements sociaux. [...] Il n'y a rien pour moi à moins de 60 €. Et c'est impossible, financièrement je ne peux pas. »

²⁰⁰ Sfar, D. (2011). L'intégration sociale grâce à la mixité sociale ? *L'Observatoire*, N°79/2013, pp. 89-92

« [Le marché du jeudi derrière la gare] c'est des produits bios ! des gens comme nous on arrive à payer ?! C'est n'importe quoi ! »

« Il y a 40 % de logements sociaux : ne nous oubliez pas. Ne nous oubliez pas. »

« C'était important pour moi d'insister sur la vie des petits. Voilà, il y a des gens qui ont peu de moyens, il va y en avoir 40 %, c'est pas rien. »

Ces témoignages sont on ne peut plus éloquentes. La contrainte financière qui pèse sur les ménages les plus pauvres au quotidien est bien réelle, et les services présents dans le quartier ne prennent absolument pas en compte ces populations. Notons l'opposition entre un « eux » et un « nous » retrouvée dans les propos des habitant·e·s des logements sociaux interrogé·e·s : le « nous » se rapporte à une réalité vécue et partagée, celle d'une situation financière sous tension. Partager cette même préoccupation (financière) génère inmanquablement un sentiment d'appartenance à un même groupe social. Le « nous » des logements sociaux, des personnes à faibles revenus. Cette préoccupation est incomparablement plus forte et évidente que le souci de développement durable, censé fédérer le quartier. Les ménages les plus modestes ont assurément le souci de protéger l'environnement, mais cette question n'arrive pas en tête dans la liste de leurs préoccupations quotidiennes.

Bien que le cas d'Anne ne soit pas généralisable, il est à supposer que les habitant·e·s des logements sociaux s'identifient prioritairement à des objectifs (sociaux) visant à vivre décemment plutôt qu'à des objectifs (écologiques) visant à réduire leur empreinte carbone. Nous ne mettons pas en opposition ces deux aspects, que nous jugeons au contraire tout à fait compatibles sous certaines conditions – Anne évoque d'ailleurs son souci de l'environnement à plusieurs reprises lors de l'entretien. Nous soutenons toutefois qu'il est ici question de priorisation des préoccupations, et qu'il semble indispensable d'en tenir compte dans les décisions d'aménagement.

Un exemple supplémentaire permet d'illustrer notre propos. Tous·tes les habitant·e·s de Cambridge ont déploré le manque de commerces dans leur quartier, mais tous·tes ne l'ont pas fait de la même manière : les logements sociaux mettent en avant la question du coût des produits, alors que les logements du parc privé évoquent la qualité des produits en priorité ; l'idéal étant évidemment de disposer des deux à la fois.

Nous soutenons l'idée que la vie de quartier centrée autour des questions de développement durable, comme l'envisagent l'aménageur et les pouvoirs publics, n'est envisageable qu'à condition que les besoins primaires de tous·tes les habitant·e·s soient satisfaits, y compris ceux

des logements sociaux. C'est une condition *sine qua non* pour voir advenir le « vivre-ensemble » que les décideurs appellent de leurs vœux. Une erreur évitable consisterait à ouvrir un commerce éthique (biologique ou local, par exemple) financièrement inabordable pour les ménages modestes : cela aurait pour effet de créer une scission au sein du quartier entre les plus riches et les plus pauvres. La tension ne se cristallise pour l'instant pas à cet endroit – entre habitant·e·s du même quartier–, mais plutôt autour de la figure du/de la travailleur·se du polygone scientifique. Cette figure suscite l'animosité chez les ménages modestes plus encore qu'ailleurs, comme en témoigne Anne au cours de l'entretien :

« Pour les habitants il n'y a rien. Alors on mange à midi des bagels, des donuts, des machins tout en anglais c'est vachement mieux. Même le bureau de tabac qui s'appelle *The Smokers*, il faut quand même le faire. »

« C'est le rush à midi, tout se vide de Minatec, CEA, machin ils arrivent tous pour aller acheter dans un quartier écolo alors ils achètent tous dans des boîtes en carton, dans des sachets en papier, avec des couverts en carton... Mais c'est des couverts en bambou, donc c'est bien, c'est écolo mais voilà. »

« Le prochain bâtiment qui va être construit c'est un bâtiment qui va s'appeler *People Connect*, dans lequel il y aura un hôtel 4 étoiles, un sauna, une piscine, et une brasserie de luxe. Voilà. Alors quand on fait venir 40 % de familles qui vont habiter dans un logement social, on pense à eux, si on ne veut pas reproduire des situations à risque. »

Ces propos mettent en évidence le décalage qui existe entre les préoccupations des habitant·e·s et des travailleurs·ses du polygone scientifique, et, *a fortiori*, entre les habitant·e·s à plus faibles revenus et les travailleurs·ses du polygone scientifique. Le fossé qui sépare ces deux populations est immense. La figure du / de la travailleur·se du polygone scientifique est l'antithèse de l'habitant·e·s des logements sociaux, dont la préoccupation première consiste à subvenir à ses besoins essentiels (se nourrir, se loger, se déplacer). Bien que tous·tes les travailleurs·ses du polygone ne soient pas nécessairement fortuné·e·s, la figure du cadre supérieur·e est bel et bien ancrée dans les esprits. Réconcilier ces deux figures comme souhaitent le faire les pouvoirs publics – à travers les groupes de travail « Vivre ensemble en Presqu'île », ou le showroom du CEA, Y Spot Partners, censé accueillir les habitant·e·s de Cambridge afin d'ouvrir le quartier sur la culture scientifique et de briser la frontière qui sépare les habitant·e·s des travailleurs·ses – semble donc vain. Ce rapprochement forcé pourrait même s'avérer contreproductif : il entretient et nourrit l'animosité des plus précaires à l'égard de la

figure du cadre supérieur·e, élargissant par là même la fracture qui sépare les deux mondes, situés d'un côté et de l'autre de l'avenue des Martyrs.

Enfin, le sarcasme manifesté dans les témoignages précédemment cités passe par la dénonciation des termes anglais : les ménages les plus précaires ne sont pas invités à se reconnaître dans la nomenclature du quartier. Le bureau de tabac *The Smokers*, l'hôtel *People Connect*, et les arrêts de tram *Oxford* (anciennement « Presqu'île ») et *CEA Cambridge* (anciennement Marie-Louise Paris CEA) sont autant de vocables qui mettent en avant une culture scientifique, moderne et technologique, éloignée des préoccupations des ménages les plus modestes.

III- Les promesses non tenues, un moteur pour la vie de quartier ?

Partager des préoccupations communes favorise l'identification à un même groupe (social, géographique, d'intérêt, etc.), et accroît par là même les potentialités de voir se développer des actions collectives. L'objectif commun décidé et affiché par les pouvoirs publics et l'aménageur pour le quartier a trait au développement durable. Cependant, il semblerait que les habitant·e·s tendent à se retrouver autour d'autres problématiques.

La première préoccupation commune constatée au sein du quartier concerne la relation aux entreprises du polygone scientifique. La seconde, a trait à la crainte de voir le quartier se dégrader. Enfin, la troisième se rapporte aux promesses non tenues par les décideurs publics. C'est ce troisième aspect que nous allons développer dans cette dernière partie.

L'enquête montre, à la fois dans les questionnaires et dans les entretiens, une certaine déception, voire de la colère à l'égard des choix d'aménagement. Ce sentiment traverse toutes les catégories d'habitant·e·s : des propriétaires aux locataires, des logements sociaux au parc privé, des plus jeunes aux plus ancien·ne·s...

La colère porte tout d'abord sur la promiscuité des immeubles, comme en témoignent les habitant·e·s au cours des entretiens :

« De toutes façons quand ils auront fini de construire l'immeuble en face de chez moi je m'en vais. C'est hors de question que je vive avec des voisins à 12 m de ma fenêtre »

« Au début j'avais la super vue sur tous les massifs et tout, puis au fur et à mesure il y a les barres d'immeubles qui montent de partout. [...] Je pense que je ne resterai pas. »

« Sur le quartier, ça pousse dans tous les sens. Et certains immeubles sont les uns sur les autres. »

« Quand on voit les immeubles là on peut pas dire que c'est pensé pour les gens qui habitent dedans. T'es vraiment le nez sur ton voisin quoi. »

Il semble que cette densification effrénée inquiète autant qu'elle met en colère. L'intention de densifier le site était pourtant annoncée dès l'origine du projet, lorsque la municipalité évoquait sa volonté de créer une éco-cité avec :

« Un objectif carbone neutre, [...] destinée à recevoir à terme 10 000 habitants, 10 000 étudiants, 25 000 emplois, avec un doublement de sa densité urbaine dans une logique de mixité économique, sociologique et sociale ». ²⁰¹

La colère porte ensuite sur les équipements du quartier à destination des habitant·e·s : le projet initial évoquait la création de deux parcs articulés avec les berges de l'Isère, d'un parc public central, et d'un espace paysager sous la rocade nord. Etaient également prévus une école, un équipement « petite enfance », un gymnase, et une salle polyvalente dans le quartier Durand-Savoyat. ²⁰² Ces équipements n'ont pas tous vu le jour.

La création d'une allée verte entre le parc et les berges, par exemple, est pour l'instant bloquée, car le terrain n'appartient pas à la municipalité mais à des acteurs privés (Biomérieux et la SNCF). Selon les dires des élu·e·s, faire jouer la préemption de la Ville serait trop coûteux, alors les négociations se poursuivent. ²⁰³ Cet exemple illustre le manque de prise en compte de la conflictualité public / privé dans le projet initial, et permet d'expliquer, en partie, l'impression d'avoir été trompé·e·s de certain·e·s habitant·e·s, notamment de celles et ceux qui ont acheté sur plan.

De tous les équipements cités, c'est le parc central qui semble cristalliser le plus les tensions entre les pouvoirs publics et les habitant·e·s :

²⁰¹ Conseil municipal, séance du 19.12.2011 : délibération N°5 – DEPLACEMENTS – Charte relative à la conception, au déploiement et à l'utilisation de services de nouvelles mobilités et de stationnement sur le territoire, démonstrateur de l'éco-cité grenobloise de la Presqu'île, p. 10

²⁰² Conseil municipal, séance du 26.10.2009 : délibération N°4 – DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE – PROJET URBAIN – ZAC de la Presqu'île : approbation du dossier de réalisation et du programme des équipements publics, p. 3

²⁰³ Propos recueillis lors du débat public du 30.03.2022 à l'école S. Lagrange.

« Ce qu'on nous avait vendu au départ c'était un grand parc, des espaces verts et tout et puis ça se réduit chaque année un peu plus. C'est quand même très très bétonné. Surtout pour un écoquartier, bon voilà. »

« Le parc, au début ils nous avaient dit qu'on l'aurait l'année qui suivait. Ça fait 6 ans et il est toujours pas fini. Et puis il devait être beaucoup plus grand. [...] Ils ont rajouté des immeubles là où il en avait pas. C'est sûr que les promesses elles ont pas été tenues. »

« Non mais attends, tu as vu la taille [du parc] ?! Vous vous foutez de qui là ?! Où est-ce qu'ils sont passés les 1 hectare 300. Vous les avez mis où ? Ils sont passés où ? »

« Du coup on a tous un peu l'impression qu'on nous a vendu du rêve, et même un peu qu'on s'est fait avoir. »

Le parc est pourtant vendu par les aménageurs comme la clé de voûte des espaces publics, censé donner corps aux aspirations des habitant·e·s : « un idéal de nature associé au désir de convivialité et de loisirs, un espace de fraîcheur ». ²⁰⁴ Le contraste entre les dires des habitant·e·s et des aménageurs est saisissant. Selon les informations disponibles en ligne, la construction du parc a coûté 1,5 millions d'euros pour une surface d'un hectare. L'examen du plan laisse pourtant penser que la surface est inférieure, et avoisine plutôt les 6 000 m². ²⁰⁵ Ce chiffre se distingue de celui aujourd'hui annoncé par les pouvoirs publics, mais est conforme au projet initial. ²⁰⁶

En tout état de cause, les habitant·e·s ont le sentiment d'avoir été floué·e·s. Ceux / celles-ci ont manifesté des attentes élevées vis-à-vis du parc, au cours des entretiens : tous·tes espèrent que le lieu servira de point de ralliement, favorisera les rencontres entre habitant·e·s et amènera ainsi de la convivialité au quartier. Leur déception est donc d'autant plus amère que leurs attentes étaient élevées. Il est encore une fois question de rentabilité, en ce qui concerne l'arbitrage espaces verts / immeubles : comme le souligne les chercheurs Y. Bonard et L. Matthey, « garantir à la fois une bonne rentabilité pour les investisseurs et le bien commun apparaît comme une ambition difficile à réaliser ». ²⁰⁷

²⁰⁴ Péna Paysages, « Parc Cambridge – Grenoble »

²⁰⁵ Mesures basées sur le plan OpenStreetMap, effectuées le 10.07.2022

²⁰⁶ Conseil municipal, séance du 26.10.2009 : délibération N°4 – DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE – PROJET URBAIN – ZAC de la Presqu'île : approbation du dossier de réalisation et du programme des équipements publics, p. 3

²⁰⁷ Bonard, Y. et Matthey, L. (2010). Les éco-quartiers : laboratoires de la ville durable, *Cybergeo: European Journal of Geography*

Les habitant·e·s mentionnent également tous·tes la durée des travaux, qui semblent ne pas finir. « Inachevé », « chantier » et « travaux » figurent d'ailleurs parmi les mots les plus utilisés pour décrire le quartier. Enfin, ce qui énerve par-dessus tout les habitant·e·s, c'est l'autosatisfaction qu'ils/elles perçoivent chez les décideurs·ses :

« On aurait dû avoir le rafraîchissement par l'eau. Et en fait on l'a pas. Ça les empêche pas de continuer à dire que tout le quartier bénéficie du freecooling. Donc ça ça me soule un peu. »

« Moi je suis très très sensible à tous les discours cocoricos qu'on entend. Enfin l'inauguration du parc Cambridge par un mec d'InnoVia dont je tairai le nom, c'était pour moi à pleurer. A pleurer. Tu sais ce que c'est le coq ? [imite le coq] Content, mais alors dans l'autosatisfaction... »

La colère est, encore une fois, proportionnelle aux espérances des habitant·e·s : la ZAC Presqu'île, comme la plupart des écoquartiers, a tendance à mettre en avant le caractère participatif du projet. Les termes « dialogue citoyen », « collectif » et « concertations » figurent en effet à plusieurs reprises dans la communication officielle du projet.²⁰⁸

La littérature montre par ailleurs que le caractère participatif des projets d'écoquartiers est souvent surévalué.²⁰⁹ Cela conduit mécaniquement à une forme de désenchantement de la part des habitant·e·s. Qui plus est, la concertation possède des limites inhérentes à tout dialogue social :

« Les moins bien organisés n'ont pas la même capacité à porter la voix : jeunes, vieux, pauvres, étrangers restent souvent invisibles. Les plus participatifs sont généralement ceux qui ont le plus à y gagner (propriétaires, promoteurs...) ou à y perdre (propriétaires, voisins lésés...). »²¹⁰

Cette conflictualité est principalement vécue à Cambridge non pas entre les habitant·e·s, mais entre les habitant·e·s et les pouvoirs publics. Pour se faire entendre, ceux-ci font fi de leurs différences socio-culturelles, et forment un bloc uni. Cette alliance ne gomme assurément pas les préoccupations spécifiques de chaque groupe social, mais permet, in fine, de créer une forme d'unité entre les habitant·e·s. Le ciment du quartier ne se situe donc pas à l'endroit où les décideurs l'ont pensé – dans la préoccupation écologique –, mais surgit plutôt de la

²⁰⁸ InnoVia (2022) La Presqu'île de Grenoble – Quartier de caractères, p. 4

²⁰⁹ Bonard, Y. et Matthey, L. (2010). Les éco-quartiers : laboratoires de la ville durable, *Cybergeo: European Journal of Geography*

²¹⁰ Idem

conflictualité qui oppose les habitant·e·s aux décideurs, et qui les oblige à parler d'une seule voix.

CONCLUSION

Réponse à la question de recherche

Notre travail a permis de montrer que les rapports que les habitant·e·s entretiennent avec leur espace de vie contribuent grandement, mais inégalement, à façonner des quartiers qui se soustraient à la volonté initiale des pouvoirs publics. La formation de trois quartiers distincts à la Presqu'île est en partie liée aux représentations que les habitant·e·s ont de leur espace de vie.

Pour faire naître le sentiment d'appartenance à un espace commun, il est nécessaire que les habitant·e·s puissent s'identifier à une même réalité géographique, historique et sociale. Or, le secteur présente de multiples barrières géographiques (rivières, voie ferrée, ligne de tramway). Si celles-ci séparent physiquement la Presqu'île en trois parties, elles divisent aussi les imaginaires. En effet, les barrières géographiques délimitent les espaces de vie des habitant·e·s : ils / elles seront alors plus enclin·e·s à s'identifier à l'environnement situé à portée de leur logement, plutôt qu'à un environnement lointain, trop éloigné pour être même vu depuis leur fenêtre. A cela s'ajoute la prégnance du passé, inégale d'un secteur à l'autre de la Presqu'île : un quartier chargé d'histoire et de sens, tel que la cité Jean Macé, possède des contours nettement définis dans les représentations des habitant·e·s, ce qui le rend peu susceptible de s'intégrer à des espaces nouvellement créés tels que Cambridge ou le Clos des Fleurs. Enfin, la proximité sociale entre les habitant·e·s joue un rôle fondamental dans la formation de trois quartiers distincts : si les habitant·e·s perçoivent leur quartier comme un lieu réservé aux familles et aux ménages modestes, et le quartier voisin comme un espace dédié aux jeunes cadres dynamiques, il est compréhensible qu'ils / elles ne cherchent pas à établir de liens entre ces différents espaces.

Ce constat permet de valider la première hypothèse de notre étude, en affirmant que l'hétérogénéité du quartier est en grande partie créée par les représentations des habitant·e·s. Ces représentations sont elles-mêmes conditionnées par des éléments de nature géographique, historique et sociale. Ils ne suffisent toutefois pas à expliquer à eux seuls les logiques à l'œuvre dans le quartier : c'est parce qu'ils sont solidement ancrés dans les imaginaires des habitant·e·s

que ces éléments contribuent à former trois quartiers distincts. Les représentations des habitant·e·s créent donc l'hétérogénéité du quartier, tout autant qu'elles s'en nourrissent.

Les modes d'habiter des individus concourent, eux aussi, à l'hétérogénéité ambiante. Par leurs habitudes et leurs pratiques, les habitant·e·s se rattachent singulièrement à leur quartier. Alternativement vécu comme une simple extension du centre-ville, comme un lieu-refuge relativement isolé, ou comme un espace à mi-chemin entre la ville et la campagne, le quartier ne dispose pas du même statut selon la zone étudiée à la Presqu'île. En outre, la représentation que les habitant·e·s ont de leur quartier les conduit à oser s'approprier – ou non – les espaces communs. Les quartiers dans lesquels une certaine impersonnalité règne seront peu propices à voir les habitant·e·s se saisir des équipements mis à leur disposition par les aménageurs. D'un quartier à l'autre, les habitant·e·s ne témoignent pas non plus de la même volonté de créer des actions collectives, de faire vivre ensemble les espaces communs. Ces aspirations, inégales selon la zone considérée, sont conditionnées par l'imaginaire que les habitant·e·s projettent sur leur quartier : dans un écoquartier comme Cambridge, les habitant·e·s sont plus enclin·e·s à vouloir « faire quartier » en raison de l'adhésion au projet de départ, que dans les quartiers sans projet initial tel que le Clos des Fleurs, ou la cité Jean Macé, où la vie de quartier est déjà consommée.

Cela nous conduit à nuancer la seconde hypothèse de ce travail : les usages et pratiques des habitant·e·s ne sont pas nécessairement conformes aux ambitions des aménageurs et des pouvoirs publics. Les représentations des habitant·e·s contribuent donc à façonner des quartiers distincts du projet initial. Cependant, il semblerait que le fait de posséder un projet initial – un écoquartier par exemple – contribue à faire naître, chez les habitant·e·s, la volonté de se retrouver autour d'actions communes.

Ce constat est particulièrement vrai dans le cas du quartier Cambridge, dans lequel les habitant·e·s aspirent à créer du lien entre eux / elles. Il est toutefois important de souligner que cette aspiration ne se structure pas autour de la thématique insufflée par les pouvoirs publics et l'aménageur – à savoir, le développement durable – mais plutôt autour des préoccupations des habitant·e·s au quotidien. Le déterminisme des aménageurs possède donc deux conséquences antagonistes. D'un côté, il contribue à créer des dynamiques collectives, ce qui répond à l'objectif de « vivre ensemble » érigé en modèle à la Presqu'île comme dans la plupart des

écoquartiers.²¹¹ De l'autre côté, il alimente les tensions dans la lutte qui oppose les habitant·e·s aux aménageurs et aux pouvoirs publics. Les choix d'aménagement qui font de Cambridge un quartier tourné quasi-exclusivement vers le polygone scientifique suscitent de vives réactions chez les habitant·e·s. Ceux / celles-ci ont alors tendance à se retrouver autour d'un objectif commun : faire valoir leurs droits en tant qu'habitant·e·s, indépendamment de ce qui les différencie les un·e·s des autres. Cette création spontanée de formes d'action collective se fait donc à l'insu des pouvoirs publics et de l'aménageur.

L'étude approfondie des dynamiques en jeu dans le quartier de Cambridge nous invite donc à nuancer la troisième hypothèse. Un trop fort déterminisme de la part des aménageurs et des pouvoirs publics risque en effet de produire des dynamiques qui échappent à leur contrôle. Cependant, ce même déterminisme produit bel et bien des dynamiques collectives : les habitant·e·s se retrouvent autour de préoccupations communes – la place accordée aux entreprises, la crainte de voir le quartier se dégrader –, ce qui représente un véritable moteur pour le quartier. Ainsi, à Cambridge comme ailleurs, les représentations des habitant·e·s vis-à-vis de leur propre quartier contribuent à façonner une réalité qui s'éloigne des ambitions initiales mises en avant dans le projet urbain.

Fonder un quartier unique sur la base d'une homogénéité qui reste à démontrer relève donc davantage du mythe que de la réalité. L'homogénéité tant désirée ne semble finalement ni réelle ni souhaitable. Elle va à l'encontre du vécu des habitant·e·s, qui pourraient, à terme, s'épuiser et rompre le dialogue avec les pouvoirs publics. Un tel scénario aurait des conséquences à géométrie variable selon les quartiers considérés. Alors que le Clos des Fleurs pourrait s'accommoder d'une telle situation en raison de son statut d'extension du centre-ville, les quartiers de Jean Macé et de Cambridge risqueraient d'en souffrir davantage. Les craintes respectives des deux quartiers deviendraient alors réalité : celles d'être mis à l'écart, à Jean Macé, et de voir le quartier se dégrader précipitamment, à Cambridge.

Limites de l'étude

Notre travail possède des biais qu'il convient de souligner, afin d'offrir au / à la lecteur·rice un maximum de transparence.

²¹¹ Boissonade, J., Valegeas, F. (2018) Ce que l'évaluation des écoquartiers nous apprend sur la ville durable : l'exemple du « vivre-ensemble ». *Revue Pollution atmosphérique*

Le premier biais concerne la manière dont les habitant·e·s qui se sont prêté·e·s au jeu de l'entretien ont été sélectionné·e·s. Pour rappel, le questionnaire distribué dans les boîtes aux lettres mentionnait que nous recherchions des personnes disponibles pour des entretiens. Sur la base du volontariat, six personnes se sont manifestées. Si notre démarche a suscité leur intérêt, c'est qu'elles avaient – pour la plupart – un avis sur le quartier, et souhaitaient faire entendre leur sentiment. En ce sens, elles ne représentent pas l'ensemble des habitant·e·s du quartier. Notre enquête ne prétend pas toutefois à être généralisée, et les habitant·e·s nous ont grandement éclairée sur leurs représentations du quartier.

Le second biais relève du cadre de notre stage, qui a pu influencer notre jugement à certains égards. Le personnel de la Maison des Habitant·e·s dispose en effet d'une certaine connaissance du terrain, puisque leurs divers métiers les mettent au contact de tous·tes les habitant·e·s du secteur 1 de la Ville de Grenoble. Leurs observations relatives aux dynamiques en jeu dans les différentes zones de la Presqu'île ont donc précédé notre enquête, générant par là même des biais de confirmation au cours de notre étude. De tels biais se sont illustrés au cours d'un entretien par exemple : lorsque nous avons utilisé le terme « cité-dortoir », la personne interrogée est revenue sur ses propos afin de conforter notre hypothèse. Notons que ce biais de confirmation est également lié à la progression de l'enquête. A mesure que nous réalisons des entretiens, nous disposons d'une source d'informations de plus en plus conséquente. Grande était alors la tentation de recourir aux expressions utilisées par les habitant·e·s des premiers entretiens lors des entretiens suivants.

Le troisième biais de notre enquête sur situe sur le plan méthodologique. Il découle d'une mauvaise formulation de certaines questions, qui provoque une incompréhension de la part des répondant·e·s, et, par conséquent, des réponses approximatives. Certaines personnes ont par exemple dit avoir eu du mal à s'identifier à une catégorie socio-professionnelle. D'autres ont choisi de cocher deux cases différentes (pour les alternant·e·s notamment, qui ont dû cocher les cases « étudiant·e » et « employé·e »). La question « avez-vous choisi de vivre dans ce quartier, ou ce choix vous a-t-il été imposé ? » manque également de clarté : peu d'habitant·e·s considèrent qu'ils / elles ont été forcé·e·s à s'installer dans le quartier. La question aurait gagné à être reformulée de la manière suivante : « la contrainte financière a-t-elle été déterminante dans le choix de vous installer à la Presqu'île ? ». La question concernant l'organisation du quartier est, elle aussi, relativement peu intelligible. Une question du type « vous rendez-vous régulièrement dans les autres zones de la Presqu'île ? » aurait été plus claire.

Enfin, le quatrième biais de notre enquête est un biais de nature socio-culturelle. En effet, le nombre de répondant·e·s vivant en logement social à Cambridge est nettement plus faible dans notre enquête que le chiffre avancé par les pouvoirs publics (19 % contre 40 %). Ce biais est non-négligeable, et certainement lié au format universitaire du questionnaire. Nous avons pourtant veillé à le rendre le plus accessible possible. Une explication de ce résultat tient au fait que les personnes ayant suivi un cursus universitaire sont familières avec cet outil d'enquête, et répondront donc plus aisément à la sollicitation. Une autre explication est, elle aussi, liée au support de l'enquête : le questionnaire a été administré uniquement en français. Certain·e·s habitant·e·s se sont donc vu·e·s limité·e·s par la barrière linguistique – nous en avons rencontré quelques-un·e·s en distribuant les questionnaires dans les boîtes aux lettres. Enfin, ce biais trouve son explication dans le sentiment de légitimité – ou non – des habitant·e·s. Certain·e·s peuvent en effet ne pas oser s'exprimer, puisqu'ils / elles considèrent ne disposer d'aucune expertise. Par conséquent, ils / elles ne voient pas l'intérêt de leur participation à la démarche.

Malgré ces biais, l'enquête a permis de mettre en évidence les représentations des habitant·e·s relatives à leur quartier. Celles-ci façonnent des espaces qui échappent en grande partie à la volonté des pouvoirs publics et des aménageurs. L'enquête invite également à se méfier de la rhétorique du quartier « innovant » et « démonstrateur », déjà présente à l'époque de la construction des grands ensembles dans les années 1950 – 1960.²¹² Pourtant, à travers le projet d'aménagement de la Presqu'île, Grenoble entretient son image de ville-laboratoire, lieu de toutes les expérimentations urbanistiques.²¹³

Ce travail mériterait d'être poursuivi et approfondi dans le futur. Des études ultérieures pourraient rendre compte de l'évolution du quartier dans les mentalités des habitant·e·s comme des pouvoirs publics. Mettre en regard ces représentations futures avec les résultats obtenus aujourd'hui revêt un intérêt académique et politique certain : un accroissement de la divergence, ou au contraire une convergence des représentations des habitant·e·s et des pouvoirs publics ne seront pas sans effets sur la vie des quartiers qui composent la Presqu'île.

²¹² Mengin, C. (1999). La solution des grands ensembles. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 64, pp. 105–111

²¹³ Ambrosino, C., Novarina, G. (2015). L'indépassable « laboratoire grenoblois » ?. *Métropolitiques.eu*, Métropolitiques, pp.1-7

BIBLIOGRAPHIE

Articles scientifiques et travaux académiques

Ambrosino, C., Novarina, G. (2015). L'indépassable « laboratoire grenoblois » ?. *Métropolitiques.eu*, Métropolitiques, pp.1-7. Disponible à l'adresse : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01121550>

Authier, J.-Y. (2008). Les citadins et leur quartier : Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France. *L'Année sociologique*, 58, pp. 21-46. DOI : <https://doi.org/10.3917/anso.081.0021>

Avenel, C. (2005). La mixité dans la ville et dans les grands ensembles : Entre mythe social et instrument politique. *Informations sociales*, 125, pp. 62-71. DOI : <https://doi.org/10.3917/inso.125.0062>

Baudin, G. (2001). La mixité sociale : une utopie urbaine et urbanistique. *Revue CREHU*, pp. 13-23. Disponible à l'adresse : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00101442>

Benali, K. (2012). La reconversion des friches industrielles en quartiers durables : aperçu théorique. *Cahiers de géographie du Québec*, 56(158), pp. 297-312. DOI : <https://doi.org/10.7202/1014548ar>

Benlahrech, N., Le Ruyet, A., Livebardon, C., Dejeammes, M. (2001). La mobilité des personnes âgées : analyse des enquêtes ménages déplacements. *Centre d'études sur les réseaux, les transports, l'urbanisme et les constructions publiques (CERTU)*. Disponible à l'adresse : <https://hal-lara.archives-ouvertes.fr/hal-02150415>

Blanchard, R. (1917). L'industrie de la houille blanche dans les Alpes françaises. *Annales de géographie*, Vol.26, N°139, pp. 15 – 41

Blanic, R. (1974). L'aménagement de l'Isère et du Drac Son influence sur l'activité agricole et l'urbanisation dans les vallées autour de Grenoble. *La Houille Blanche*, N°3, pp. 181 – 197

- Boissonade, J., Valegeas, F. (2018). Ce que l'évaluation des écoquartiers nous apprend sur la ville durable : l'exemple du « vivre-ensemble ». *Revue Pollution atmosphérique*. Disponible à l'adresse : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02319663>
- Bonard, Y. et Matthey, L. (2010). Les éco-quartiers : laboratoires de la ville durable, *Cybergeo: European Journal of Geography*. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/cybergeo/23202>
- Boulianne, L.-M., Tabaka, K. (2011). Repenser les villes dans une société post carbone. Application sur la région urbaine de Grenoble. *ADEME, Service économie et prospective*, pp.19 – 20. Disponible à l'adresse : <https://infoscience.epfl.ch/record/173483>
- Bouzouina, L. (2007). Concentrations spatiales des populations à faible revenu, entre polarisation et mixité : Une analyse de trois grandes aires urbaines françaises. *Pensée plurielle*, 16, pp. 59-72. DOI : <https://doi.org/10.3917/pp.016.0059>
- Carcelle, S., Chesnel, J. (2008). Eco-quartiers. *Revue Projet*, 302, pp. 79-81. DOI : <https://doi.org/10.3917/pro.302.0079>
- Cassaigne, B. (2006). Habiter. *Revue Projet*, 294, pp. 67-71. DOI : <https://doi.org/10.3917/pro.294.0067>
- Claval, P. (1968). La théorie des villes. *Revue géographique de l'Est*, La géographie urbaine. pp. 3-56
- Da Rocha Pitta, T. (2022) L'Université Paris 3. L'imaginaire bâti. *Konzept Campus. Transformationen des universitären Feldes*. DOI : <https://doi.org/10.11588/arthistoricum.947.c13411>
- De Portzamparc, C. (2002). Age III, la ville ouverte. *Urbanisme*, n° 325, juillet-août 2002, pp. 18-25
- Devaux, C. (2015). L'habitat participatif : d'une greffe à un noyau des écoquartiers. *Développement durable et territoires*, Vol. 6, n°2. DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.10879>
- Dumas, D., Favillier, A. (2017). Disparition du delta intérieur du Drac et naissance de la presqu'île grenobloise : signature de la fin du Petit Age Glaciaire. *Cybergeo: European Journal of Geography*, N° 809

Ebermeyer, S. (2003). Le défi de vivre ensemble – Grenoble – Jean Macé fin d'un quartier ouvrier ? *Economie & Humanisme*, N°365, pp. 91 – 93

Gandit, M. (2007). Déterminants psychosociaux du changement de comportement dans le choix du mode de transport : le cas de l'intermodalité. *Psychologie. Université Pierre mendès-France – Grenoble II*. Disponible à l'adresse : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00369953>

Girardin, A., Vonlanthen, B. (2010). Le Projet GIANT. Grenoble : universités, innovations, et projets urbains. Disponible à l'adresse : https://unine.ch/files/live/sites/inst_geographie/files/shared/Pour%20les%20C3%A9tudiants/Travaux%20de%20recherche/Terrain%20urbain/Grenoble_2010.pdf#page=71

Grandvoinet, P. (2011). Les emprises militaires dans l'urbanisme grenoblois du XX^e siècle : des opportunités foncières au patrimoine paysager. *In Situ*, 16, DOI : <https://doi.org/10.4000/insitu.217>

Hadbi, R. (2020). Révéler ce qui fait patrimoine pour penser le renouvellement urbain des cités d'habitations à bon marché de Grenoble. *Les cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, 8. DOI : <https://doi.org/10.4000/craup.4606>

Hecquet, V. (2013). Emploi et territoires de 1975 à 2009 : tertiarisation et rétrécissement de la sphère productive. *Insee, Economie et statistique*, N°462-463

Humain-Lamoure, A.-L. (2007). Qu'est ce qui fait quartier dans Paris ? Les représentations socio-spatiales du quartier Latin. *L'Ile-de-France. Centralités, inégalités, proximités*, Belin, pp.233-250. Disponible à l'adresse : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00258011>

Jund, A., Blanc, M. (2011). Les quatre défis des écoquartiers : entretien avec Alain Jund. *Espaces et sociétés*, pp. 144-145, pp. 201-207. DOI : <https://doi.org/10.3917/esp.144.0201>

Le Tourneur, M. (2016). La constitution des réseaux maillés de tramway de Grenoble, Strasbourg et Montpellier : un témoignage d'acteur. *Transports urbains*, 129, pp. 10-20

Lelévrier, C. (2010). La mixité dans la rénovation urbaine : dispersion ou re-concentration ?, *Espaces et sociétés*, 2010/1 n° 140-141, pp. 59-74. DOI : 10.3917/esp.140.0059

Mathieu, N. (2014). Chapitre 6. Mode d'habiter : un concept à l'essai pour penser les interactions hommes-milieux. *Les interactions hommes-milieux*. Versailles : Éditions Quæ. pp. 97-130. DOI : <https://doi.org/10.3917/quae.cheno.2014.01.0097>

- Matthey, L. Walther, O. (2005). Un « Nouvel hygiénisme » ? Le bruit, l'odeur et l'émergence d'une new middle class. *Articulo - Journal of Urban Research*
- Mengin, C. (1999). La solution des grands ensembles. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 64, pp. 105–111. DOI : <https://doi.org/10.2307/3770394>
- Metton, A., Bertrand, M-J. (1974). Les Espaces vécus dans une grande agglomération. *L'Espace géographique*, tome 3, n°2, 1974. pp. 137-146. DOI : <https://doi.org/10.3406/spgeo.1974.1462>
- Morel-Brochet, A., Ortar, N. (2014). Les modes d'habiter à l'épreuve de la durabilité. *Norois*, 231. DOI : <https://doi.org/10.4000/norois.5064>
- Paquot, T. (2005). Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire. *Informations sociales*, n°123, pp. 48-54
- Ravalet, E. (2007). Modes de vie et modes de ville, activités et déplacements quotidiens à Montréal et Lyon. *Environnement Urbain / Urban Environment*, volume 1. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/eue/1054>
- Reigner, H. (2013). *Sous les pavés de la qualité urbaine. Gouvernement des territoires, gouvernement des conduites et formes renouvelées de la domination dans la ville néohygiéniste*. Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, Institut d'Etudes Politiques de Paris, vol.2.
- Renauld, V. (2012) Fabrication et usage des écoquartiers français : éléments d'analyse à partir des quartiers De Bonne (Grenoble), Ginko (Bordeaux) et Bottière-Chénaie (Nantes). *Architecture, aménagement de l'espace*. INSA de Lyon. Disponible à l'adresse : <https://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/tel-00743357>
- Rousseau, M. (2017). La densité fait-elle la mixité : Politiques de densification et inégalités territoriales dans l'agglomération de Lyon. *Sociétés contemporaines*, 107, pp. 23-50. DOI : <https://doi.org/10.3917/soco.107.0023>
- Sfar, D. (2011). L'intégration sociale grâce à la mixité sociale ? *L'Observatoire*, N°79/2013, pp. 89-92. Disponible à l'adresse : https://www.bwo.admin.ch/dam/bwo/fr/dokumente/03_Wohnungspolitik/39_Fachartikel_und_Referate/1_integration_socialegracealamixitesociale.pdf.download.pdf/1_integration_socialegracealamixitesociale.pdf

Stivala M., Prévôt M., Leclerc C., Blanpain O. (2013). L'écoquartier : essai de typologies et indicateurs de formes urbaines. *Formes urbaines et développement durable*. 137-2. pp. 49-62. Disponible à l'adresse : https://www.persee.fr/doc/acths_1764-7355_2013_act_137_2_2553

Valegeas, F. (2016). L'habitat durable contre la mixité sociale ? Production et réception des normes d'habiter dans les écoquartiers », *Sciences de la société*, 98. DOI : <https://doi.org/10.4000/sds.4741>

Vincent, S. (2008). Les « altermobilités » : analyse sociologique d'usages de déplacements alternatifs à la voiture individuelle. Des pratiques en émergence ? *Sciences de l'Homme et Société. Université René Descartes – Paris V*

Widmer, G. (2009). Mobilité quotidienne et géographie : l'influence du territoire sur les habitudes modales. *Thèse de doctorat : Université de Genève*. DOI : 10.13097/archive-ouverte/unige :122793

Ouvrages

Ascher, F. (1998). *La république contre la ville, Essai sur l'avenir de la France urbaine*. Editions de l'Aube

Braibant, M. (2015). *De la désindustrialisation à la tertiarisation, vers un mélange des genres*. France : Société des Ecrivains

Chalas, Y. (2000). *L'invention de la ville*. Paris, Anthropos

Coing H. (1966). *Rénovation urbaine et changement social*. Paris, Les Éditions Ouvrières

Comité invisible (2007). *L'insurrection qui vient*. La Fabrique éditions

Comité invisible (2017). *Maintenant*. La Fabrique éditions

Dubois-Taine, G. Chalas, Y. (1997). *La Ville Emergente*. Editions de l'Aube

Fournier, M., Grillot, M. et R., Sibué, D., Bienfait, H. (2006). *Jean Macé – Les abattoirs – Mémoire pour demain*. Patrimoine et développement

Haumont A. (2006). *Habitat et vie urbaine, un programme de recherche sur le changement*. Paris, PUCA, coll. « Recherche », n° 166

- Haydens, D. (2004). *Building Suburbia: Green Fields and Urban Growth, 1820 – 2000*. Vintage Books
- Ledrut, R. (1968). *Sociologie urbaine*. Paris, PUF
- Lussault, M. (1993). *Tours : images de la ville et politique urbaine*. Maison des Sciences de la Ville, Tours
- Mathieu, N. (2016). *Modes d'habiter. « Modes d'habiter », « cultures de la nature » : des concepts indissociables*. Presses universitaires du Septentrion
- Muller, C., Magi, G. (2000). *L'Isère 1900 - 1920 – Mémoire d'hier*. De Borée.
- Noschis, K. (1984). *Signification affective du quartier*. Paris, Librairie des Méridiens
- Palau F. et M. (1998). *Le rail en France : Le Second Empire*, t. 1 : 1852 - 1857, Paris, Palau
- Perec G. (1974). *Espèces d'espaces*. Paris, Éditions Galilée
- Rousset, H., Brichet, E. (2010). *Histoire illustrée des rues de Grenoble*. Edition des Régionalismes, pp. 49-50
- Simmel, G. (1995). *Le conflit*. Paris, Circé
- Villechaise-Dupont A. (2000). *Amère banlieue. Les gens des grands ensembles*. Paris, Grasset/Le Monde

Délibérations

Conseil municipal, séance du 16.05.2022 : délibération N°13 – RESILIENCES – ZAC Presqu'île : Constitution d'un servitude de passage perpétuelle en cœur d'îlot CH3 – Autorisation de signer une convention d'ouverture et de droit de passage au cœur d'îlot CH3. Côte : 3436 W 185

Comité syndical du SMMAG, séance du 19.05.2022 : délibération n°4 – Mobilités partagées actives et intermodalité – Convention cadre de co-maîtrise d'ouvrage entre Grenoble-Alpes Métropole, la commune de Fontaine et le SMMAG et de fond de concours entre Grenoble-Alpes Métropole et la commune de Fontaine, pour le projet de réaménagement du pôle d'échange multimodal de Fontaine – La Poya. Côte : 2022 NUMACTES 494

Comité syndical SMTC, séance du 14.12.2017 : délibération n°13 – Extension de la ligne B de tramway sur la Presqu'île à Grenoble : Quitus du mandataire. Côte : 2017 NUMACTES 807

Comité syndical SMTC, séance du 14.12.2017 : délibération n°1 – POLITIQUE DE DEPLACEMENTS – Métrocâble – Modalités de réalisation de l'opération. Côte : 2017 NUMACTES 562

Conseil municipal, séance du 18.07.2016 : délibération N°14 – URBANISME AMENAGEMENT – ZAC Presqu'île – Secteur Cambridge – Cession par la SEM Innovia Grenoble Durablement de droits à construire à ICF Sud Est Méditerranée pour la réalisation de programmes immobiliers de logements locatifs sociaux et activités – Validation de charges foncières. Côte : 3218 W 285

Conseil municipal, séance du 30.06.2014 : délibération n°20 – URBANISME CESSIONS ACQUISITIONS – Opération « Clos des Fleurs » - Cession à la Ville de Grenoble de volumes et terrains constituant des voiries, trottoirs et espaces verts. Côte : 3157 W 217

Conseil municipal, séance du 18.11.2013 : délibération N°7 – LOGEMENT ZAC PRESQU'ÎLE – Aide exceptionnelle de la ville de Grenoble aux opérations de logement social réalisées par ACTIS, Grenoble Habitat et PLURALIS sur la ZAC Presqu'île. Côte : 3111 W 534

Conseil municipal, séance du 17.12.2012 : délibération N°4 – DEPLACEMENTS – Approbation de la Convention de groupement de commandes relative au déploiement et à l'utilisation de services de nouvelles mobilités et de stationnement sur le territoire démonstrateur de l'Ecocité grenobloise de la presqu'île. Côte : 3073 W 536

Conseil municipal, séance du 22.10.2012 : délibération N°27 – DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE – PROJET URBAIN – ZAC PRESQU'ÎLE – Approbation du dossier de réalisation Presqu'île et du programme des équipements publics. Côte : 3073 W 436

Conseil municipal, séance du 19.12.2011 : délibération N°5 – DEPLACEMENTS – Charte relative à la conception, au déploiement et à l'utilisation de services de nouvelles mobilités et de stationnement sur le territoire, démonstrateur de l'éco-cité grenobloise de la Presqu'île. Côte : 3037 W 587

Conseil municipal, séance du 23.05.2011 : délibération N° 18 - DEPLACEMENTS - – Tramway ligne B - Prolongement sur la Presqu'île : avis du conseil municipal dans le cadre de

l'enquête publique pour la modification du prolongement de la ligne de tramway B sur le Polygone Scientifique à Grenoble. Côte : 3037 W 199

Conseil municipal, séance du 26.10.2009 : délibération n°9 – DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE PROJET URBAIN – ZAC de la Presqu'île – Ilot H Quai de Graille – Cession de deux parcelles communales aux opérateurs. Côte : 2966 W 584

Conseil municipal, séance du 26.10.2009 : délibération N°4 – DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE – PROJET URBAIN – ZAC de la Presqu'île : approbation du dossier de réalisation et du programme des équipements publics. Côte : 2966 W 579

Conseil municipal, séance du 28.09.2009 : délibération n°32 – LOGEMENT – Aide de la ville de Grenoble à l'opération de démolition de la 3^{ème} tranche de Jean Macé réalisée par ACTIS. P2 Côte : 2966 W 514

Conseil municipal, séance du 06.07.2009 : délibération n° 69 - DEPLACEMENTS – Tramway ligne B - Prolongement sur la Presqu'île : avis du conseil municipal dans le cadre de l'enquête publique. Côte : 2966 W 459

Conseil municipal, séance du 23.02.2009 : délibération n°6 – PROJET URBAIN – Presqu'île – Opération d'aménagement – Approbation du dossier de création de Zone d'Aménagement Concerté. Côte : 2966 W 68

Conseil municipal, séance du 19.11.2007 : délibération N°39 – PROJET URBAIN – Polygone scientifique – Approbation des objectifs d'aménagement, lancement d'une étude approfondie de renouvellement urbain et de développement économique, définition d'un périmètre d'étude au titre de l'article L. 111-10 du Code de l'urbanisme et approbation des modalités de la concertation au titre de l'article L. 300-2 du Code de l'urbanisme. Côte : 2950 W 620

Conseil municipal, séance du 18.12.2006 : délibération N° 89 - DEPLACEMENTS – Tramway – Extension ligne B sur le polygone scientifique - Etude confiée à la SEM Grenoble 2000 aux franges des ZAC des Berges, Minatec et Europole. Côte : 2945 W 879

Conseil municipal, séance du 20.02.2006 : délibération N° 31 - DEPLACEMENTS - Prolongement de la ligne B du tramway au Nord de la Place de Sfax - Avis de la Ville de Grenoble sur les objectifs et les modalités de la concertation prévues par le Syndicat Mixte des Transports en Commun (SMTC) au titre de l'article L.300-2 du Code de l'Urbanisme. Côte : 2945 W 73

Conseil municipal, séance du 18.04.2005 : délibération n°39 – LOGEMENT – Aide de la ville de Grenoble aux opérations de démolition de logements sociaux. Cité Jean Macé – ACTIS. Côte : 2888 W 273

Conseil municipal, séance du 31.01.2005 : délibération n°12 – URBANISME AMENAGEMENT – Prise en considération de la mise à l'étude d'un projet de renouvellement urbain sur le secteur « Jean Macé – rue Durand Savoyat » et délimitation des terrains concernés. Côte : 2888 W 12

Conseil municipal, séance du 20.12.2004 : délibération n°30 – URBANISME CESSIONS ACQUISITIONS – Renouvellement urbain du quartier Jean Macé : déclassement et cession gratuite à ACTIS du foncier de l'opération. Demande de permis de démolir et de construire. Côte : 2848 W 879

Conseil municipal, séance du 20.12.2004 : délibération n°29 – LOGEMENT – Accord de la Ville de Grenoble pour la démolition de logements locatifs sociaux propriété d'Actis – Cité Jean Macé. Côte : 2848 W 878

Articles de loi

Loi n°83-953 du 2 novembre 1983 sur la vente des logements appartenant à des organismes d'habitation à loyer modéré (HLM) (JO du 3 novembre 1983)

Loi n°65-556 du 10 juillet 1965 relative à l'acquisition d'habitations à loyer modéré à usage locatif par les locataires (J.O. 11 juillet 1965)

Articles de presse

CEA. (01.03.2013). « Fin du projet de démantèlement des installations nucléaires du centre CEA de Grenoble. » Disponible à l'adresse : <https://www.cea.fr/presse/Pages/actualites-communiques/energies/fin-projet-demantelement-installations-nucleaires-CEA-Grenoble.aspx>

Chavannes, P. (03.08.2018). « Le pavillon des mobilités : un nouvel équipement sur la Presqu'île de Grenoble. » BNP Paribas Immobilier. Disponible à l'adresse : <https://www.bnppre.fr/actualites/marche-immobilier/le-pavillon-des-mobilites-un-nouvel-equipement-sur-la-presqu-ile-de-grenoble.html>

Destot, M., (10.11.2011). Inauguration du Centre d'Accueil intercommunal et du CHRS Henri Tarze. *Michel Destot*. Disponible à l'adresse : <https://www.nouvelobs.com/marche-immobilier/20110601.OBS3802/nouveau-projet-urbain-a-grenoble.html>

Ministère de la transition écologique (31.07.2020). « Livraison de la résidence ABC à Grenoble, premier bâtiment autonome de France ». Disponible à l'adresse : <http://www.ecocites.logement.gouv.fr/livraison-de-la-residence-abc-a-grenoble-premier-a217.html>

Rédaction de l'Obs. (01.06.2011). « Nouveau projet urbain à Grenoble ». *L'Obs*. <https://www.nouvelobs.com/marche-immobilier/20110601.OBS3802/nouveau-projet-urbain-a-grenoble.html>

Sites internet

Atelier Verdance, « Grenoble cité Jean Macé – Aménagement du patio central ». Consulté le 26.06.2022. Disponible à l'adresse : <https://verdance.fr/project/cite-jean-mace/>

CDC habitat, « Résidence Clos des Fleurs ». Consulté le 14.06.2022. Disponible à l'adresse : <https://www.cdc-habitat.fr/programme/grenoble/clos-des-fleurs>

Panorama des réalisations bois. « Logements sociaux du Clos des Fleurs ». Consulté le 24.06.2022. Disponible à l'adresse : <https://www.panoramabois.fr/projets/3288>

Péna Paysages, « Parc Cambridge – Grenoble ». Consulté le 10.07.2022. Disponible à l'adresse : <https://penapaysages.com/fra/projet/58-parc-cambridge-grenoble>

Ville de Grenoble. « Les Secteurs de la Ville de Grenoble ». Consulté le 13.07.2022. Disponible à l'adresse : <https://www.grenoble.fr/1459-les-secteurs-de-grenoble.htm>

Comptes-rendus de réunions

Billon, C., Marchal, C., De Neeff, Q., Bonniau, S. (22.01.2022). Réunion de présentation et d'échanges autour de l'esquisse – Jardin Tarze. *Ville de Grenoble, InnoVia*. Disponible à l'adresse : https://www.grenoble.fr/cms_viewFile.php?idtf=24878&path=Quartier-Durand-Savoyat-synthese-du-2eme-atelier-de-concertation.pdf

Billon, C., Marchal, C., Chenevier, V. (23.10.2021). Réunion publique de concertation parc Henri Tarze. *Ville de Grenoble*. Disponible à l'adresse : https://www.grenoble.fr/cms_viewFile.php?idtf=24554&path=Quartier-Durand-Savoyat-synthese-de-l-atelier-de-concertation-pour-l-amenagement-du-Jardin-Tarze.pdf

InnoVia, Compte-rendu de réunion n°15, 2 et 9.10.2012, Coordination générale des maitrises d'ouvrage, *Algoé consultants*

Ville de Grenoble (1943). Plan d'aménagement de Grenoble. Les espaces libres. Compte rendu de la réunion du 26 janvier 1943. Archives municipales. Côte : 3 D 24

Documents d'urbanisme

Grenoble-Alpes Métropole (11.01.2021). « Axe Chronovélo Gières > Saint-Égrève – Travaux d'aménagement rue Henri Tarze ». Disponible à l'adresse : https://www.mobilites-m.fr/pdf/Chronovelo_Tarze_A5_BD.pdf

InnoVia (2022). La Presqu'île de Grenoble – Quartier de caractères. Disponible à l'adresse : <https://grenoble-metropole-amenagement.fr/wp-content/uploads/2021/11/Plaquette-Presquile-2022.pdf>

SMMAG (10.11.2021). Dossier de presse. L'enquête mobilité – Grande région grenobloise

SMMAG, Déclaration d'intention – Liaison par câble entre Fontaine et Saint-Martin-le-Vinoux

SMMAG, Dossier de concertation – Projet de transport par câble - 1^{er} octobre – 1^{er} décembre 2021

SMMAG, PDU 2030, pp. 133 – 136

TABLE DES MATIERES

Remerciements.....	2
Résumé.....	3
Abstract	3
Sommaire	5
INTRODUCTION.....	6
Présentation du sujet.....	6
Cadre théorique	7
Le quartier.....	8
Les modes d’habiter.....	11
Hypothèses.....	13
Démarche.....	14
Choix du cas	16
Annonce du plan	17
PARTIE 1 : ÉTAT DES LIEUX : UN QUARTIER, TROIS QUARTIERS	19
Chapitre 1 : Géographie du secteur	21
I- Des barrières naturelles	21
II- La voie ferrée, une frontière infranchissable	23
III- La ligne de tram, une démarcation supplémentaire	25
IV- Des projets de désenclavement	27
Chapitre 2 : Des quartiers aux histoires différentes.....	32
I- Jean Macé, une ancienne cité ouvrière	32
II- Clos des Fleurs, une extension récente de J. Macé ?.....	37
III- Cambridge, un quartier récent en devenir.....	40
Chapitre 3 : Structure de la population.....	46
I- Jean Macé, un quartier fait d’ancien·ne·s et de familles	46
II- Clos des Fleurs, un quartier peuplé d’adultes vivant seul·e·s et de familles.....	51
III- Cambridge, une population de jeunes actifs·ves seul·e·s ou en couple.....	54
PARTIE 2 : DIFFÉRENTES FAÇONS D’HABITER LES LIEUX.....	58
Chapitre 4 : Habitudes des riverain·e·s.....	60
I- Jean Macé, un isolement relatif	60
II- Clos des fleurs, une extension du centre-ville ?	64
III- Cambridge, loin de tout, proche de tout.....	67
Chapitre 5 : Des quartiers résidentiels vécus différemment.....	72
I- Jean Macé, ou la cité Jean Macé.....	72
II- Clos des Fleurs, ou l’acceptation du <i>statu quo</i>	75

III- Cambridge, un quartier-dortoir ?	76
Chapitre 6 : Potentialités de vie de quartier	79
I- Jean Macé, une vie de quartier en héritage.....	79
II- Clos des Fleurs, pas de volonté affichée de créer du commun.....	82
III- Cambridge, une vie de quartier qui naît là où on ne s’y attend pas	85
PARTIE 3 : CAMBRIDGE, UNE VILLE DANS LA VILLE	88
Chapitre 7 : Un quartier tourné vers les travailleurs·ses du polygone scientifique.....	90
I- Un quartier à deux vitesses	90
II- L’avenue des Martyrs : une zone de contact	92
III- Un quartier démonstrateur	94
Chapitre 8 : Le déterminisme des aménageurs.....	97
I- Le concept d’écoquartier	97
II- La volonté affichée de créer du collectif	100
III- La mixité comme objectif	103
Chapitre 9 : Un quartier en devenir	107
I- Les limites de la mixité sociale : la crainte d’une ghettoïsation.....	107
II- Les logements sociaux : grands oubliés de l’aménagement ?	110
III- Les promesses non tenues, un moteur pour la vie de quartier ?	113
CONCLUSION.....	118
Réponse à la question de recherche	118
Limites de l’étude.....	120
BIBLIOGRAPHIE.....	123
Articles scientifiques et travaux académiques	123
Ouvrages.....	127
Délibérations	128
Articles de loi.....	131
Articles de presse	131
Sites internet.....	132
Comptes-rendus de réunions	132
Documents d’urbanisme	133
TABLE DES MATIERES	134
ANNEXES.....	137
Annexe 1 : Questionnaire.....	138
Annexe 2 : Grilles d’entretien.....	139
Grille d’entretien habitant·e·s	140
Grille d’entretien commerçant·e·s	142
Annexe 3 : Entretiens habitant·e·s.....	144

Entretien 1	144
Entretien 2	161
Entretien 3	161
Entretien 4	173
Entretien 5	188
Entretien 6	200
Entretien 7	216
Annexe 4 : Entretiens commerçant·e·s	254
Entretien 8	254
Entretien 9	259

ANNEXES

Annexe 1 : Questionnaire

Bonjour,

Dans le cadre de mes études en science politique et de mon stage à la Maison des ~~Habitant-es~~ Chorier-Berriat, je mène une enquête sur le quartier de la Presqu'Île.

Je souhaite recueillir la parole des ~~habitant-es~~, afin de mieux comprendre comment s'organise la vie dans ce quartier. L'enquête sera basée sur ce questionnaire (anonyme), ainsi que sur des entretiens. Donc plus vous êtes nombreux-ses à y répondre, mieux c'est !

Vous pouvez prendre le temps de remplir le questionnaire, puis le déposer dans la pochette plastique prévue à cet effet sur les boîtes aux lettres en bas d'immeuble. Je viendrai les récupérer régulièrement.

Le questionnaire est en recto-verso et prend moins de 10 minutes à remplir.

Si l'enquête vous intéresse et que vous êtes ~~motivé-es~~ à discuter de vive-voix au cours d'un entretien, voici mon contact : 07 68 87 97 35.

Merci pour votre participation,

Elena Szymonski

Questions d'ordre général

Vous êtes : Une femme Un homme Une personne non-binaire
Vous avez : Moins de 18 ans 18 < 24 ans 25 < 34 ans 35 < 44 ans
 45 < 54 ans 55 < 64 ans 65 ans ou plus

A quelle catégorie socio-professionnelle appartenez-vous ?

Artisans, ~~commerçant-es~~ et ~~chef-fes~~ d'entreprise Cadres Professions intermédiaire
 ~~Employé-es~~ ~~Ouvrier-es~~ ~~Retraité-es~~ Etudiant-es

A combien s'élèvent vos revenus mensuels nets ?

< 900 € 900 < 1 200 € 1 200 < 1 600 € 1 600 < 2 000 € 2 000 < 2 500 €
 2 500 < 4 000 € 4 000 < 9 000 € > 9 000 €

Quelle est votre situation familiale ?

Personne vivant seule Famille monoparentale (précisez le nombre d'enfant(s)) : ...
 Couple sans enfant Couple avec enfant(s) (précisez le nombre d'enfant(s)) : ...

Le logement

Vous êtes : Propriétaire Locataire
Votre logement est-il : Un logement social Un logement du parc privé

Depuis combien de temps habitez-vous sur la Presqu'Île ?

Pensez-vous y rester (dans les années à venir) ? Oui Non

~~Avez-vous~~ choisi d'y vivre ? J'ai choisi Ce choix m'a été imposé

Si vous avez choisi d'habiter à la Presqu'Île, quelles ont été vos motivations ?

Quotidien du quartier

Que pensez-vous des équipements dans le quartier ? Notez de 1 à 5 les propositions suivantes
(1 = pas du tout satisfait-e, 5 = très satisfait-e)

Animations (moments conviviaux, fêtes, activités de jardinage, ...):	1	2	3	4	5
Commerces (diversité, prix, marché hebdomadaire, ...):	1	2	3	4	5
Équipements sportifs (piscine, gymnases, stade, ...):	1	2	3	4	5
Parentalité (crèche, accessibilité de l'école, collège / lycée de secteur, ...):	1	2	3	4	5
Santé (présence de médecins, spécialistes, maisons de retraites, ...):	1	2	3	4	5
Transports (places de parking, accessibilité en transports en commun, ...):	1	2	3	4	5
Propreté des espaces communs :	1	2	3	4	5
Sentiment de sécurité (éclairage public, vie nocturne dans les rues, ...):	1	2	3	4	5
Solidarité (présence de structures sociales, associations, ...):	1	2	3	4	5
Le quartier vous semble-t-il agréable à vivre ?	<input type="checkbox"/> Oui	<input type="checkbox"/> Non			
Trouvez-vous qu'il existe une vie de quartier à la Presqu'Île ?	<input type="checkbox"/> Oui	<input type="checkbox"/> Non			
Avez-vous créé des liens avec d'autres habitant-es du quartier ?	<input type="checkbox"/> Pas du tout	<input type="checkbox"/> Moyennement	<input type="checkbox"/> Beaucoup		

Mobilité

Où passez-vous vos journées (lieu de travail ou lieu d'activités pour les personnes qui ne sont pas en emploi) ?

A la Presqu'Île Ailleurs (précisez) :

Où passez-vous vos soirées ? A la Presqu'Île Ailleurs (précisez) :

Où faites-vous vos courses ? A la Presqu'Île Ailleurs (précisez) :

Comment vous déplacez-vous au quotidien ? A pied Voiture Vélo
 Transports en commun Autre :

Trouvez-vous que la Presqu'Île est bien desservie en transports en commun ? Oui Non

Trouvez-vous que le quartier est bien organisé (rues communicantes, passerelles, ...) ? Oui Non

Présence des services publics

Connaissez-vous la Maison des Habitant-es Chorier-Berriat ? Oui Non

Fréquentez-vous régulièrement ce lieu ? Oui Non

Si oui, pour quelle(s) activité(s) ?

Connaissez-vous l'espace d'animation habitant-e-s situé dans l'ancienne école Jean Macé ? Oui Non

Connaissez-vous la caravane des droits ? Oui Non

Connaissez-vous la MJC Parmentier ? Oui Non

Connaissez-vous l'Union de quartier Grenoble Confluence ? Oui Non

Trouvez-vous que le quartier est suffisamment investi par les pouvoirs publics (Ville, Métro, Etat...) ? Oui Non

Avez-vous le sentiment d'être entendu-e dans vos demandes relatives au quartier Presqu'Île ? Oui Non

Si vous deviez utiliser deux mots pour décrire ce quartier, quels seraient-ils ?

Mot 1 :

Mot 2 :

Grille d'entretien habitant·e·s

Date :

Lieu :

Présentation de ma démarche. Demande d'enregistrement.

- Présentez-vous brièvement : nom, prénom, âge, sexe, profession.

- Où vivez-vous à la Presqu'île ?

- En logement social ou du parc privé ?

- Depuis combien de temps vivez-vous ici ?

- Où habitiez-vous avant ?

- Qu'est-ce que vous a poussé à emménager à la Presqu'île ?

(Si sentiment de déception et de promesses non-tenues, creuser cet aspect en fin d'entretien)

- Quelles sont vos activités principales au quotidien (travail, sport, lecture, films, etc.) ?

- Où travaillez-vous / étudiez-vous ?

- Comment vous déplacez-vous au quotidien ?

- Trouvez-vous que le quartier a été bien pensé ?

- Est-ce que vous appréciez la vie ici ? L'immeuble ? Le quartier ? Le voisinage ?

- Est-ce que vous vous sentez bien dans ce quartier ? Pourquoi ?

- Est-ce que vous allez régulièrement dans les autres quartiers de Presqu'île ? (J. Macé, Clos des Fleurs)

- Est-ce que vous avez tissé des liens avec d'autres personnes ici ?

- Comment est-ce que vous percevez les autres personnes qui vivent dans ce quartier ? Isolées ? Ingénieurs ? Jeunes ? Âgées ?

- Est-ce que vous trouvez qu'il y a de la vie dans ce quartier (âme) ?

- Êtes-vous attaché-e à ce quartier ?

- Comment imaginez-vous le futur de ce quartier ? Que va-t-il devenir ?

- Qu'est-ce qui, selon vous, manque dans ce quartier ?

- Qu'est-ce que vous conseillerez pour améliorer le quotidien ici ?

Présentation de ce qu'est un Espace de vie sociale et de l'actuel Espace d'animation habitant-e·s à J. Macé.

- Est-ce que vous pensez qu'un dispositif du type Espace de vie sociale fonctionnerait dans ce quartier ?

(- Avez-vous le sentiment que les promesses initiales qui vous ont été faites vont voir le jour ?)

(- Qu'est-ce que vous auriez à dire aux pouvoirs publics ?)

Grille d'entretien commerçant·e·s

Date :

Lieu :

Présentation de la démarche, demande d'enregistrement

Pouvez-vous vous présenter brièvement ? (Prénom, âge, profession)

Où habitez-vous ?

Comment vous rendez-vous au travail ?

Depuis combien de temps travaillez-vous à la Presqu'île ?

Depuis combien de temps le commerce a ouvert ?

Quel est votre statut (franchise, etc.) ?

A combien s'élève votre loyer ? Pour quelle surface ?

Quels sont vos horaires d'ouverture ?

Avez-vous essayé d'ouvrir sur d'autres créneaux ?

Qu'est-ce qui vous a poussé à vous installer ici ?

Quel type de public êtes-vous amenés à rencontrer au quotidien ? (habitant·e·s / travailleurs·ses, jeunes / vieux, personnes seules / familles ?)

Par rapport à vos intentions lors de votre implantation, les attentes correspondent-elles à la réalité du terrain ?

Avez-vous eu l'occasion de créer des contacts personnels certain·e·s habitant·e·s ou travailleurs·ses ?

Que pourriez-vous dire de votre clientèle ? (fidèle, nombre de client·e·s, volume et type d'achats)

Est-ce que vous avez vu un changement dans les habitudes de consommation / clientèle depuis votre arrivée dans le quartier ?

Est-ce que vous êtes satisfaits de vous être implantés ici ?

Est-ce que vous pensez y rester dans les années à venir ?

En tant que commerçant-e, est-ce qu'il vous manque des choses ici ? (espaces verts, ...)

A titre personnel, est-ce que vous aimeriez-vous vivre dans ce quartier ?

Anonymisation prénom ?

Annexe 3 : Entretiens habitant·e·s

Entretien 1

Durée : 56 minutes

Lieu : Coffee and Go

Date : 15/03/22

Etudiante : Première chose : est-ce que vous acceptez que cet entretien soit enregistré ?

Interrogé : Oui, bien sûr.

E : Je vais présenter ma démarche : je suis étudiante en master 2 de sciences politiques à Sciences Po Grenoble, dans le master Sciences de gouvernement comparées, et je fais un stage à la Maison des Habitant·e·s Chorier Berriat à Saint Bruno. C'est un stage de 3 mois. Dans ce cadre, je fais une étude à la Presqu'île. Quand on dit « la Presqu'île » là-bas on parle de 3 quartiers : Clos des Fleurs (juste derrière la gare, 11 bâtiments), l'ancienne Cité Jean Macé (quand on passe devant l'école Simone Lagrange), et le troisième quartier, Cambridge. Dans le cadre de mon stage et de mon mémoire, je fais des entretiens en plus des questionnaires que tu as pu voir.

Peux-tu te présenter brièvement ?

I : Je m'appelle **Vincent**, j'ai **21 ans** dans une semaine, je suis **étudiant** en licence 2 de géographie aménagement option géographie espaces et société. J'habite au quartier de Cambridge depuis le 15 avril 2021. **Ça va bientôt faire 1 an**. Dans les nouveaux bâtiments de la **Résidence Tiara**, juste en face des bâtiments ABC.

E : Ok. Est-ce que c'est un logement du **parc privé** ?

I : Oui.

E : Où est-ce que tu habitais avant ?

I : Avant j'habitais au quartier la Capuche. J'habitais... j'ai oublié le nom de la rue, en face du Super U de la Capuche.

E : Rue Stalingrad ?

I : Non, pas rue Stalingrad. Rue Paul Bourget, au 8 ou 6B, je ne sais plus. En colocation, avec un ami qui est parti à Brest donc après j'ai pris un logement perso, et du **coup j'ai pris la Presqu'île parce que c'est loi Pinnel, donc c'est les loyers plafonnés... Enfin c'est ce que je croyais**, là on vient de m'annoncer qu'il va augmenter. Visiblement il va augmenter de 10 €, donc ce n'est pas très grave. Et du coup j'ai pris ça parce que c'est neuf ; j'avais déjà vécu dans du neuf avant ma colocation quand je faisais des études sur Lyon. Donc **le neuf ça me tentait**, c'est pour ça que je suis allé là-bas.

E : Ok, donc principalement loi Pinnel et le fait que c'était neuf ?

I : Ouais, c'est ça. Puis après le quartier me tentait parce que j'étais vachement dans une logique post-confinement. Post-distanciel aussi. Donc j'avais l'idée pour moi dans ma tête que je n'allais pas aller souvent à la fac, vu que c'est un critère qui est quand même important pour un logement étudiant. Là il y en a quand même pour 35 minutes de tram. Il s'avère que je n'ai plus de cours en distanciel, mais je suis dans une licence [soufflement]... où on ne fout pas grand-chose quoi donc j'ai trois jours de cours par semaine : lundi, mardi, mercredi après je suis en weekend donc au final je ne vais pas souvent à la fac donc mon choix était bon sur le temps de trajet, ça va.

E : Oui parce qu'en plus la fac ce n'est pas le campus, c'est bien au sud ?

I : L'IUGA, au 14 rue Marie Reynoard c'est pas loin de la CAF.

E : Oui je vois. Du coup tu t'y rends en tram ?

I : Alors, des fois en tram, je prends la B puis la A. Sinon ça m'arrive en voiture, mais c'est cas exceptionnel si derrière j'ai besoin de bouger direct à la sortie des cours. Sinon ouais c'est le tram. Sauf s'il y a des travaux.

E : Et en voiture tu trouves où te garer ? J'ai cru comprendre que c'est assez problématique.

I : Ouais c'est un gros problème. Bah déjà autour de l'insécurité qui font qu'on n'a pas trop envie de se garer dehors. Parce qu'en fait **il y a une partie de la rue, juste après les bâtiments ABC, qui est dans le noir complet, il n'y a pas d'éclairage**, c'est près d'une gare de triage donc en dehors des groupes de jeunes qui traînent là-bas il y a souvent des voitures brûlées. La dernière fois j'étais allé me promener – bon ça remonte hein – et en fait j'étais avec quelqu'un, et toutes les voitures de la rue avaient leur vitre côté rue éclatée. Et il y avait 5 voitures brûlées.

E : C'était quand ça ?

I : En juillet ou août 2021. Et ensuite c'est aussi une raison qu'**il n'y a pas assez de places...**

E : [le coupe] Pardon, la rue dont on parle c'est laquelle ?

I : C'est la rue W. Churchill, le bout de la rue W. Churchill. Du coup, en plus de ça, il n'y a pas masse de places. Il y avait deux parkings gratuits mais il y a tellement de travaux qu'ils les prennent pour les travaux. Donc déjà ils n'y sont plus. Moi dans ma rue, enfin dans le chemin – parce que la rue est en travaux pour l'instant- qui dessert mon immeuble il y avait assez de places pour se garer le long du grillage à la base. Et en fait pour je-ne-sais-quelle-raison ils ont décidé que ce n'était pas bien de les garer là, donc ils ont resserré les blocs de béton donc tu peux juste passer la voiture, donc plus personne ne peut se garer là. Donc déjà ça fait 6 places en moins. Ensuite il y a les travaux de l'autre côté qui ont décidé d'empiéter sur notre terrain (du coup c'est le terrain de la mairie techniquement, donc la mairie a donné son accord) donc on n'a moins de place devant l'entrée des garages tout ça, là où avant on pouvait rentrer 3 voitures sans trop gêner maintenant il n'en reste plus qu'une. Donc en gros il y a à tout péter 8 places en bas de mon immeuble. Parce que **les places dans la rue je ne les compte pas parce qu'il n'y en a quasiment jamais**. Du coup la seule solution qui s'offre à nous – je ne sais pas quelle entité fait ça mais à mon avis c'est la Métro parce que le parking dépend de la Métro- c'est le parking...

E : [le coupe] Payant...

I : Payant mais qui du coup quand t'habites à la Presqu'île te coute **20 € / mois**. A moins que mon proprio se fasse du bénéfice dessus, c'est ce que je paye. Mais effectivement il y a un marché qui se fait là-dessus parce que je vois souvent des annonces à 50 € / mois la place de parking. Sachant qu'elle vaut 20 € ça veut dire que les mecs se font 30 balles s'ils ont un garage ça veut dire qu'ils se font 30 balles pour rien quoi.

E : Parce que les places se font rares dans ce parking ? Enfin quand tu rentres c'est bondé ou pas du tout ?

I : Non pas du tout, c'est vide. **C'est vide vide vide**. Après le parking est pas ouf. Dans le sens où il y a souvent des problèmes. Passé un moment la porte ne fermait plus donc il y avait vraiment des gens qui venaient faire des feux dans le parking. Il y en a vraiment beaucoup qui ne voulaient plus garer leur voiture dedans. Puis en plus c'est hyper étroit. C'est souvent que je vois des blocs (des bordures au niveau des murs) qui sont pétés parce que les gens se les tapent

en voiture. C'est trop serré. C'est bien quand tu as comme moi une Clio, mais quand je vois les gars en Pickup ou en camionnette le parking est pas terrible. Et après t'as souvent les niveaux inférieurs et les deux niveaux supérieurs qui sont blindés, et après tu montes il n'y a plus personne, plus une voiture. Donc non il n'est pas rempli. Loin de là parce qu'il y a quand même six niveaux.

E : Et tu vois une différence entre la journée et le soir ?

I : Bah oui, **la journée j'arrive il y a une place dès le début. Le soir c'est blindé.** De toutes façons **la Presqu'île est vachement représentative des mobilités pendulaires dans le sens où il suffit de se promener un dimanche à la Presqu'île et c'est mort, il n'y a personne. Littéralement personne.** Pourtant ce n'est pas faute qu'ils essaient de dynamiser le quartier. Il y a un tacos qui va ouvrir, ils ont ouvert un bureau de tabac. Il y a une salle de sport, **il y a deux boulangeries (je ne vois pas l'utilité mais il y en a deux).** Il y a un coiffeur. Enfin il y a les commerces de proximité, **il y a même un Carrefour city même si ça coute une blinde pas possible pour aller faire ses courses.** Mais c'est mort parce qu'en fait les gens – j'ai vu un reportage la dernière fois ça m'a fait beaucoup pensé à la Presqu'île – c'est des ingénieur·e·s grenoblois-es. Typiquement c'est l'ingénieur-e qui va bosser au CNRS ou au CEA ou tout ce qui est sur la Presqu'île, qui va venir bosser, et quand il rentre chez lui il repart pour aller en montagne. Donc le weekend il n'y a personne parce que les gens qui habitent la Presqu'île sont en montagne, et **la semaine il n'y a personne dans les résidences mais c'est blindé** au niveau du boulot : **sur l'avenue des Martyrs c'est blindé, tu t'écartes de 2 cm il n'y a plus personne.** Et du coup... [se remémore la question] **Oui je vois une différence entre le jour et le soir parce que les gens qui viennent à la Presqu'île ils ne l'utilisent pas ce parking. Les gens ils viennent en tram, en train, ou alors ils vont dans les parkings de leur boîte.** Schneider a deux parkings à trois étages donc bon...

E : Oui donc il sert uniquement aux résident·e·s.

I : Il sert que le soir quoi. Et encore je comprends pourquoi, parce que si tu n'es pas habitant-e de la Presqu'île mais que tu veux quand même un abonnement comme moi j'ai, c'est plus de 250 € par mois donc il faut avoir les moyens quoi.

E : Ah ouais, ok. 250 € / mois si tu n'es pas résident-e de la Presqu'île ?

I : C'est ça, si tu prends les tarifs qu'ils t'indiquent eux. Après ils font plein d'offres du style si tu restes moins de 20 minutes tu ne payes pas. Les weekends du mois de décembre c'est gratuit

pour aller au marché de Noël. Ils font ça pour faire un PR parce que sinon c'est la merde dans Grenoble. Non mais je comprends que personne ne l'utilise en dehors des résidents en fait, c'est pas attractif.

E : J'ai encore une question sur toi, et après plutôt sur le quartier. Au niveau de tes activités principales bon il y a les études, ...

I : Ouais, à la Presqu'île il va pas y avoir grand-chose.

E : Et même en dehors...

I : Je vais commencer par la Presqu'île et je vais faire un dézoom. Sur l'échelle du quartier [réfléchit] je gare ma voiture, je vais au bureau de tabac, je vais à la salle de sport. Enfin j'allais. Ensuite, si on dézoome, j'ai pas mal d'amis qui habitent dans le quartier Berriat donc j'y vais quand même un peu. J'ai mon frère qui habite au Fontanil, depuis la Presqu'île c'est carrément 5 minutes. C'est plus rapide pour moi d'aller chez mon frère que d'aller dans Grenoble. Ensuite je vais à la fac. Ensuite en ce moment j'ai beaucoup de rdv médicaux. Après je ne suis pas très boîte, je ne suis pas très bar, donc en fait Grenoble... Pas grand-chose quoi. Je fais beaucoup de soirées chez des amis. C'est pour ça quand on me dit qu'il n'y a pas beaucoup de vie étudiante à Grenoble je dis « mais si, regarde moi je sors tous les soirs quasiment ! ». En vrai pour ceux qui n'ont pas les moyens de faire ça, enfin la logistique plutôt parce qu'il faut des grands appartements, je ne sais pas comment est la vie étudiante à Grenoble.

E : Ton appart il est grand ?

I : Mon appart il fait 28 m², je vais pas faire des grosses soirées. 6 personnes maximum. Mais j'ai un ami qui a un château à Montbonnot, qui fait 950 m² donc on fait nos soirées là-bas.

E : Oui donc la voiture c'est plutôt pratique.

I : Grave, c'est vrai que pour aller là-bas... [réfléchit] Si, il y a la C1 qui part de la Presqu'île.

E : Donc en fait tu ne passes pas énormément de temps de chez toi non plus ?

I : Oh si, j'aime bien geeker. Donc je suis chez moi parce que même si je fais beaucoup de choses le problème c'est que j'ai quatre jours de weekend. Même avec tout ce que je t'ai dit il me reste du temps libre, donc si je suis chez moi quoi. On va dire que tous les dimanches je suis chez moi.

E : Ok. Du coup on revient sur le quartier. Est-ce que tu trouves que globalement ce quartier a été bien pensé ?

I : [Rire gêné] C'est drôle je pourrais te ressortir tout ce que j'ai fait en L1 parce que c'est vraiment ça, on a fait du coup sur la façon dont avait été pensé le quartier. Je pense que le problème c'est que les possibilités étaient vachement limitées quand même. Tu remarques direct une sorte de dichotomie créée par l'avenue des Martyrs, avec d'un côté le pôle scientifique, de l'autre le pôle résidentiel qui se coupe au niveau du pont d'Oxford et après c'est que du scientifique. Donc en fait les possibilités étaient limitées dans le sens où **ils avaient un espace où y avait rien, tu dois développer sur cet espace, et le problème c'est que tu dois le rentabiliser**. Et je pense que c'est ça le plus gros bémol de la Presqu'île, c'est qu'**en voulant rentabiliser cet espace, à force de mettre plein de bâtiments, bah tu crées rien à l'intérieur du quartier** et donc là ils sont entrain d'essayer de faire un parc, mais ça fait depuis le début et il est toujours pas sorti de terre. Et en fait il y a rien de concret à l'intérieur. Ils mettent pleins de locaux – ça me fait doucement rigoler d'ailleurs – dans les nouveaux bâtiments qu'ils sont entrain de construire, notamment dans le mien d'ailleurs il y a un local commerçant au rez-de-chaussée. Je ne vois pas l'intérêt en fait. **Tu es vraiment dans un immeuble qui est paumé au fin fond du truc**. Alors je ne sais pas si c'est un problème de temporalité au niveau de la Presqu'île et de la construction – je ne sais même pas qui est responsable et je ne suis pas sûr qu'il y en ait un – mais t'es entrain de développer des immeubles avec des locaux commerçants. **T'as pas de centralité sur ton quartier, et du coup tu mets tout en bordure sur l'avenue des Martyrs donc t'es vraiment entrain de créer une petite avenue de commerces – donc sur une petite partie -. Et du coup même si un jour – si Dieu le veut- ils finissent par les finir ces bâtiments et qu'ils mettent des commerces, et bah du coup il n'y a personne qui va y aller**. Et je pense qu'ils sont entrain de s'en rendre compte parce que le bâtiment qui est à côté de chez moi (Peninsula, ou l'autre, je ne sais pas comment il s'appelle), le local qui était prévu de base c'était un local commerçant, et là ils l'ont réorienté en bureaux. Ça prouve bien qu'ils mettent des entreprises qui vendent des services et pas des biens parce que personne ne va aller là-bas pour acheter un truc. Ce que je trouve complètement con parce que ok il y a du logement social, mais il y a quand même des néo-urbains, enfin la nouvelle génération qui veut être à la fois écolo et travailler dans les nouvelles technologies (la caricature de l'ingénieur-e grenoblois-es). Du coup tu pourrais carrément installer un Biocoop, ou un Amap, ça marcherait à fond je crois. Et c'est pas le cas, donc en fait **si je devais résumer l'aménagement de la Presqu'île je dirais qu'ils pensent vachement sur la forme, enfin ils ont trop réfléchi sur**

le besoin primaire qui était d'avoir des logements plutôt que sur le fond qui était d'avoir un quartier qui fonctionne. Donc là **ils nous créent un espèce de quartier-dortoir**. De toutes façons le samedi et le dimanche il n'y a rien. Les magasins sont soit fermés soit ils ouvrent à des horaires de merde. Donc excuse moi mais quand t'as pharmacie elle fait 15h – 18h, t'as pas trop le temps d'y aller dans l'aprèm. Donc ouais je pense que ça a été pensé avec le cul en fait. C'est pas terrible, pour résumer.

E : J'ai des questions sur ta subjectivité sur la vie du voisinage, et l'immeuble même ?

I : Je pense que j'ai de la chance. Je crois qu'il n'y a pas de logement social.

E : Je me permets une réponse directe : les logements sociaux en général c'est tout l'immeuble. Ça fonctionne par immeuble entier. Tu n'as pas quelques appartements dans un immeuble. Du coup si toi tu n'es pas en logement social c'est qu'a priori tout ton immeuble ne l'est pas.

I : Non il n'y a pas de logement social en effet. Du coup, il y a plus de communication. Je trouve que Grenoble habitat ils sont gentils mais bon déjà ils m'embêtent un peu parce que j'ai du mal à les contacter pour mes travaux personnels, mais en plus de ça ils font vachement une barrière entre habitants. Dans le sens où quand tu ne peux pas communiquer avec les autres parce que t'as un problème... **En fait je crois que c'est le problème qui crée la communication entre voisins**. Pas forcément les problèmes entre voisins. D'ailleurs là je crois que **ce qui est une chance et à la fois un malheur c'est que dans mon immeuble il y a des problèmes tout le temps**. Du coup, on est tout le temps entrain de se plaindre entre voisins donc on communique entre voisins. Par un **groupe Facebook** notamment. Que je viens de rejoindre, mais bon quand tu défiles les messages c'est : « y a pas d'eau chaude », « y a pas de chauffage », « y a pas de pression ». Et pourtant, l'entreprise de plomberie y est tous les jours, mais du coup la communication elle est faite comme ça en vrai. C'est parce qu'on a des problèmes et qu'on se retrouve à en discuter qu'on est amenés à se parler. C'est comme ça que le groupe Facebook a vu le jour. Ils se sont organisé un apéro (je n'y étais pas encore à ce moment-là). Et **il y a des ateliers de jardinage ensemble**, du coup ils doivent squatter les jardins de ABC je pense parce qu'on n'a vraiment pas de jardins nous.

E : C'est entre habitants qu'ils proposent ça ? Parce que je sais que la Ville propose ça aussi.

I : Ouais ouais je sais mais là c'était un autre truc en parallèle. Du coup moi je sais que quand discute avec mes voisins c'est souvent pour se plaindre de... Enfin la dernière fois que j'ai discuté avec une voisine c'était parce qu'elle m'a dit « ah il y a l'entreprise d'à côté qui va

couper les arbres, du coup il faut pas se garer ». Et je l'ai recroisée trois jours après elle m'a fait « ah en fait il y avait un gars – qu'elle a insulté copieusement – qui a pas respecté le truc, qui s'est garé, donc ils ont pas pu faire l'élagage, donc ça va encore nous faire chier lundi prochain ». J'ai fait « ah ouais mais j'avais pas vu ça », « ouais c'est normal c'est sur le groupe Facebook », « ah y a un groupe Facebook, ok ». Et comme ça on en vient à discuter, mais sinon « bonjour » et voilà quoi.

E : Et dans le groupe Facebook du coup ce n'est qu'entre vous, il n'y a pas Grenoble habitat qui voit vos messages ?

I : Non, parce qu'il n'y a pas Grenoble habitat dans mon immeuble. C'est ce que je disais, j'ai du mal m'exprimer, c'est justement l'avantage de pas l'avoir ça fait qu'il n'y a pas de barrières entre les habitants. Il y a pas de relai. La communication quand elle est directe c'est comme ça qu'on établit du lien. En fait moi **j'ai la chance dans mon malheur d'avoir une agence immobilière qui est très peu compétente, donc je dois tout régler moi-même**. Un propriétaire qui du coup fait confiance à une agence immobilière très peu compétente, - l'agence immobilière qui se trouve à Reims quand même, donc je comprends qu'ils soient peu compétents -... Donc c'est en devant gérer mes problèmes moi-même que j'y suis allé. Après c'est sûr que si je devais tout le temps passer par l'agence immobilière pour résoudre mes problèmes je communiquerais moins avec mes voisins je pense ouais.

E : Le but de l'organisation entre voisin·e·s c'est quand même ensuite de s'adresser au syndic ?

I : Oui en fait il y a les membres du syndic qui sont là, qui communiquent avec soit le syndic qu'on a embauché (enfin moi je suis pas proprio mais voilà), ou alors directement avec les architectes parce que **l'immeuble est encore sous garantie**. Et tant mieux, avec tous les problèmes qu'il y a. Donc ouais il y a une communication qui est faite comme ça. Moi j'aime bien, je trouve que ça matche.

E : De quoi ? Le groupe ?

I : De communiquer comme ça, avec le groupe Facebook. Et derrière il y en a un qui prend la responsabilité, ok il se fait un peu plus chier que les autres à envoyer des mails mais au moins il y a plus d'unité que quand tout le monde va aller se plaindre un à un, ça paraît moins bien.

E : Et du coup ces voisin·e·s que tu as, c'est plutôt quel type de personnes ? Au niveau de leur profil ? Tu vois plutôt des personnes âgées, des jeunes, des ingénieur·e·s ?

I : Alors, j'ai ma voisine du dessous qui est une mère célibataire qui vit avec sa fille et ses deux petits chiens – des bulldogs français-. Elle est assez caricaturale parce qu'elle travaille pas ou alors elle travaille de chez elle en tous cas. J'ai un voisin en dessous à droite qui est... je sais pas, en tous cas il roule en BM donc qui a une bonne situation. Mon voisin du dessus je le connais pas. La voisine de droite c'est une femme d'une soixantaine d'années, qui a des goûts de luxe. En tous cas quand elle a fait son déménagement il y avait des gars pour porter juste ses tableaux de valeur. Mon voisin d'en face je pense que c'est un parisien, je peux pas le voir. En plus il est pas très intelligent visiblement, parce que la dernière fois -je fais un ETCS ski avec la fac – il me voit partir au ski et lui il était entrain de partir pour une balade à vélo, et il me dit : « ah bah y en a qui ont de la chance ! », je fais « bah vous avez qu'à aller au ski », « ah bah non il y en a qui travaillent hein ». Je fais « bah mon gars si tu vas travailler en collants avec tes chaussures de vélo et ton marcel, je pense pas que tu ailles travailler ».

E : Donc je note « voisins aigris » ?

I : Aigri c'est très bien. Et après il y a plein de jeunes. Vraiment beaucoup de jeunes, super sympas qui doivent travailler sur la Presqu'île et d'autres non. Je pense que c'est des couples où un des deux travaille sur la Presqu'île parce qu'ils ont une voiture, j'en vois un partir en voiture le matin, l'autre je le vois partir en même temps que moi mais il prend pas le tram donc certainement qu'il doit travailler pas loin. Ils ont tous des chiens, je sais pas ce qu'ils ont avec ça. Donc y a des goldens retrievers, il y a des labradors, il y a tout ce qu'il faut. Ils sont trop mignons, sauf les deux bulldogs français là je les aime pas. Parce que j'ai ma fenêtre qui donne sur la terrasse de ma voisine donc c'est un peu chiant quand ils aboient en été. Et ouais alors **ça c'est le profil le plus répandu, le couple avec un chien jeune, la trentaine**. Et après je crois qu'il y a un autre logement étudiant en coloc, trois filles ou alors c'est une meuf qui habite toute seule et qui invite tout le temps ses potes. Et c'est tout. Ouais après il y a un quarantenaire avec sa femme et c'est tout.

E : Ensuite j'ai une question sur est-ce que tu te sens bien dans ce quartier ? Est-ce que tu t'y projettes ?

I : Bah c'est comme si tu me disais « est-ce que tu te sens bien dans ton lit ? – Bah ouais j'y vais pour dormir quoi ». C'est pareil. **Vraiment mon appart j'y vais pour dormir**. Quand j'ai rien à faire, bah c'est un peu déprimant. **C'était limite mieux pendant le confinement**. Y avait clairement plus de vie. Après moi j'étais pas confiné au final. T'avais les 20 km, la fac on allait en présentiel, y avait rien qui changeait pour moi. Mais **la vie du quartier ça se voyait qu'elle**

changeait. Je pense qu'il y en avait qui étaient en télétravail, y en a notamment un qui jouait des saxophone dans les bâtiments ABC, et vu qu'ils sont collés ça résonne de fou. Et on l'entendait jouer du saxo le weekend (bon pas le gars chiant qui va en jouer tout le temps et ça devient vite relou, mais toutes les deux semaines) c'était cool. Mais sinon y a pas d'activités quoi. Ouais c'est mort.

E : En fait je disais ça par rapport à la Capuche, tu vois.

I : Je préférais la Capuche. Ah ouais ouais ouais. Parce que premièrement j'étais à 10 minutes de la fac. Donc ça change de fou. Et puis surtout c'est vivant. En fait ce que j'aimais bien à la Capuche – et que je retrouve dans une certaine mesure à la Presqu'île mais qui est différent - c'est qu'en fait [décrit les rues Stalingrad, Gustave Rivet, Caserne de Bonne] je sortais d'un quartier hyper tranquille, vraiment on n'entendait rien ; tu sors tu rejoins Stalingrad ça va crescendo et ensuite tu arrives à Gustave Rivet c'est la bamboula. Et après t'arrives à la Caserne de Bonne et même quand les magasins sont fermés il y a toujours les skateurs, de la musique donc c'est actif. Là, je sors de chez moi parce que c'est mort comme je te disais en dehors de l'avenue des Martyrs. Je remonte l'avenue des Martyrs c'est toujours mort. Et **j'arrive sur l'avenue des Martyrs où là il y a une activité de fou et j'ai l'impression d'être à Paris parce que tous les gens marchent vite** ; ils s'arrêtent ou ils sont entrain de boire un café Starbucks alors qu'on n'a pas de Starbucks. Et voila le matin j'ai l'impression d'être au collège parce qu'y a des masses et des masses d'étudiants qui arrivent pour aller à GIANT, à GreenAir, etc. [Souffle] C'est pas hyper agréable, **c'est bien d'y passer, c'est pas bien d'y vivre mais j'ai pas trop le choix.** A l'époque où j'ai pris cet appart' j'avais pas de travail, là je travaille donc je pourrais prendre un appart' plus cher mais à l'époque je pouvais pas. C'était le seul truc qui collait avec mon budget où j'allais pas me retrouver au fin fond de Grenoble ou alors avec des blattes donc j'ai pris ça.

E : Donc là c'est plutôt la flemme de re-déménager qui te pousse à rester ?

I : Plutôt que ma mère en a marre. Parce qu'en fait je suis parti faire des études à Lyon, j'ai fait 6 mois dans un appart'...

E : [le coupe] Tu es de Grenoble à la base ?

I : Je suis de Grenoble ouais. Je suis parti faire mes études à Lyon. 6 mois j'en avais marre de mon appart', je dis « je déménage ». Non même pas 6 mois, j'ai tenu jusqu'à fin novembre donc ça fait pas beaucoup, sachant que j'ai commencé les cours en octobre ça fait 2 mois. Je

déménage dans un appart' neuf, c'est ça qui m'a vraiment donné envie du neuf quoi. Et en mars j'ai fait 4 mois dans un nouvel appart'. Confinement, je rentre chez ma mère. Je redémarre des études à Grenoble. Je vais en coloc avec mon pote mais c'est pas une coloc à 400 € par mois tout compris. Là c'est vraiment on a pris un appart' à deux quoi. Donc cher. Et en mars je prends la décision de déménager donc en avril je déménage. Et là j'emménage enfin à la Presqu'île. Bon ma mère elle a été catégorique : « c'est bon les frais d'honaires pour les agences j'en ai marre ». De toutes façons moi j'ai pas les moyens de les payer donc c'est mort je déménage plus. A part si on me vire, s'ils font que augmenter le loyer, ce que visiblement ils ont envie de faire. **Mais de toutes façons quand ils auront fini de construire l'immeuble en face de chez moi je m'en vais. C'est hors de question que je vive avec des voisins à 12 m de ma fenêtre,** seule fenêtre que j'ai d'ailleurs puisque j'ai qu'une fenêtre dans mon appart'. Ce qui rejoint ce que tu me demandais tout à l'heure sur comment ils ont pensé l'aménagement. 12 m entre deux immeubles [souffle de désapprobation]... C'est pas très bien pensé quoi.

E : Est-ce que tu vas régulièrement dans d'autres quartiers de la Presqu'île ? Est-ce que tu es déjà passé à Jean Macé ou à Clos des Fleurs ?

I : Clos des Fleurs c'est sur le quai de la Graille ? J'ai fait l'odonymie de la Presqu'île. Odonymie, qui est la science des noms de rue.

E : Ah ouais ? L'avenue des Martyrs je ne savais pas pourquoi ça portait ce nom.

I : Ok, bah c'est à cause des martyrs pendant la Résistance.

E : C'est intéressant aussi de voir qu'il n'y a que des noms d'hommes dans les rues de Grenoble. Je crois qu'il n'y a que 3 noms de femmes.

I : Non, 3 % je crois. Enfin on en parlera plus tard peut-être...

E : Oui. Du coup tu es passé à Jean Macé et à Clos des Fleurs ?

I : Que pour des raisons pratiques. Une fois je rentrais à pied du cinéma la Nef donc je suis passé devant le Clos des Fleurs, pas loin de la cité Jean Macé mais pas dedans non plus. Et si, je suis passé dans la cité Jean Macé parce que je suis passé prendre la C1 pour aller à Chavant quoi. Et les deux c'était une fois. Et Cambridge, c'est tellement... **Y a rien dans le quartier, il y a pas de centralité,** que tu le traverses pas. Donc **même mon propre quartier je le traverse pas.** Tout ce que je fais c'est que je suis chez moi, je sors, Winston Churchill et je rejoins l'avenue des Martyrs. Donc en dehors de Winston Churchill j'y vais jamais.

E : Et niveau liens avec les autres personnes dans le quartier ? Tu discutes avec tes voisin·e·s pour se plaindre, mais sinon... ?

I : Ouais un petit gang de Français. Je vais souvent à la pharmacie, mais je suis pas sûre que la pharmacienne me reconnaisse. Je vais souvent au bureau de tabac, et lui il me reconnaît par contre. Bah les coachs de la salle de sport du coup. Après mes voisins et c'est tout. Si, le gars de Carrefour, il est trop drôle.

E : Est-ce que tu te sens un peu attaché à ce quartier ou pas ?

I : Non, je suis pas matérialiste. C'est vraiment lié à moi là, ça se trouve c'est probable de s'attacher à la Presqu'île, mais moi je suis pas du tout matérialiste, je déménage du jour au lendemain il y a pas de problème. Plutôt je suis attaché à la ville. Je ne déménagerais pas en dehors de Grenoble, à part si c'est nécessaire.

E : Ok. Et si tu pouvais déménager comme ça, sans contrainte, sans ta mère ou que sais-je. Tu irais où ? Ici à Grenoble.

I : Où est-ce que j'irais si je devais déménager ? Vers Champo je crois.

E : Ok, donc dans l'hypercentre ?

I : Non, pas hypercentre. Vers la Nat, le bar. C'est un bon repère ça. Parce que t'es pas loin du centre, mais dans les rues parallèles en fait j'avais mes grands-parents qui avaient un appart là-bas. Bon maintenant il est vendu, mais c'était un appart' qu'ils prêtaient à leurs petits-enfants qui allaient faire des études à Grenoble et j'aurais bien aimé qu'ils le gardent. C'est un super quartier, il y a pas trop de bruit, c'est pas mal fréquenté, c'est pas loin du centre, c'est pas loin de tout et l'appart était super mais bon ça c'est autre chose. Donc ouais c'est un bon quartier. Et d'ailleurs j'avais vu avant de déménager là-bas un appart', mais c'était une arnaque le Bon coin.

E : Comment tu imagines le futur de ce quartier de la Presqu'île ?

I : Alors déjà avec les bâtiments finis ça pourrait être intéressant. Et quand je vois la gueule du parc je me dis que ça va être cool. Ça va être sympa mais tellement de temps... Je pense déjà que **le temps qu'ils finissent tout ça va être un quartier qui va être renouvelé d'une grande partie de sa population** à mon avis. Parce que les gens sont jeunes, je pense qu'ils prennent ici en attendant qu'ils aient les moyens de construire. Je sais pas comment je l'imaginerais, mais fini déjà j'espère, et puis franchement j'espère qu'il y aura une centralité parce que s'il n'y a

pas de centralité ça va devenir un réel quartier dortoir, mort tous les dimanches, avec pas grand-chose. Ouais voila, un quartier mort s'il n'y a pas de centralité. Après si ils arrivent à développer une centralité autour de ce parc pourquoi pas. Mais je pense que ça va se développer. Je crois qu'ils ont pour projet de faire une école primaire ou maternelle sur les parkings actuels qui sont utilisés par les chantiers. Il y en a qu'un qui est commencé, donc à mon avis avant qu'il y ait l'histoire voila... Donc après t'as un parc avec des jeux pour enfants et une micro-crèche, donc tu vois qu'il y a un pôle petite enfance qui est entrain de se développer. Donc en fait ils visent les couples avec le chien qui vont transformer le chien en bébé quoi. Comme ça hop, il y a déjà la crèche et les jeux pour enfants. La crèche est super donc c'est sûr si après ils arrivent à développer une jolie école qui va être entourée de bâtiments ER+9, donc à 9 étages avec le truc au milieu et après les gens vont regretter parce que quand t'entends les gosses hurler dans la cour c'est chiant mais... en dehors de ça, ça paraît attractif quand t'es jeune parent. Après en primaire il va aller à Lagrange. Au collège je sais pas je connais pas les collèges de Grenoble. Et au lycée, il y a pleins de lycées à Grenoble.

E : Je me posais la question par exemple de savoir est-ce que ça pourrait devenir le prochain Villeneuve. D'ici quelques années... ?

I : Non je pense pas. Il n'y a pas assez de logements sociaux déjà.

E : ça grossit. Il paraît que ça a commencé à 20 % de logements sociaux, et maintenant ils sont à 40 je crois.

I : Ouais, mais en fait pour moi non. C'est pas la vie qui va avec. Villeneuve c'est devenu Villeneuve parce que c'est isolé. Parce que – je me suis beaucoup renseigné sur Villeneuve – ... le problème de Villeneuve c'est qu'il y a un collège de secteur et ils ne peuvent pas aller ailleurs, et du coup c'est des jeunes qui disaient ça : ils disent « mais du coup on est tous ensemble, et on fait des conneries parce que voila ». Et le truc à la Presqu'île c'est qu'il n'y a pas de collège, et je ne pense pas qu'il y ait la place pour en mettre un, donc en fait ce qui va se passer c'est qu'ils vont être éparpillés sur Grenoble. Donc je pense pas que ça va devenir un Villeneuve. Et puis il y a de l'activité autour. C'est pareil, il y a pas ça à Villeneuve. Villeneuve c'est vraiment fermé. Je pense pas que ça fasse ça quoi. En fait le social ça veut rien dire. C'est pas forcément des populations à problèmes. C'est juste des classes socio-professionnelles inférieures.

E : Ouais, enfin le problème c'est la question de la mixité, c'est la question du nombre de logements sociaux. Dès que t'atteins des 70 % de logements sociaux, forcément...

I : Après il y a une culture scientifique à la Presqu'île qu'il y a pas à Villeneuve. Et puis surtout la Villeneuve il y a cette idée d'un projet d'un renouveau, et là je te rejoins il faudra faire gaffe sur les bâtiments ABC qui partent du même principe. **Démonstrateur**. De toutes façons on adore ça à Grenoble. Là je suis entrain de travailler sur le béton à Grenoble, c'est pas très intéressant, mais le mot-clé à Grenoble c'est la démonstration. On construit, on démonte, on fait de la démonstration : « regardez comment c'est bien ». Donc tu regardes des reportages de 1960 sur la Villeneuve, mais c'est excellent. T'as des vieux et des jeunes qui font du patin à roulettes ensemble, avec des tenues de toutes les couleurs. A croire que parce que la télé était en noir et blanc on pouvait se permettre de s'habiller comme des sacs. Mais c'est ça, il faut faire gaffe que le côté démonstrateur se transforme pas derrière. Parce que ce qui s'est passé c'est que quand t'as un bâtiment qui est trop en avance sur son temps on en oublie le développement qui arrive derrière, et du coup... derrière il meurt.

E : Quel développement tu dis ?

I : Le développement de quartier qui va se mourir. **Qui va trop être confié aux habitants**. C'est ça le problème aussi. A un moment donné il faut trouver les personnes pour relancer. Et puis la paupérisation il faut faire gaffe quoi. L'inverse de la gentrification (on sait jamais). La paupérisation elle arrive comme ça en fait. Tu revends ton logement, et vu qu'il y a que du social dans le quartier parce que ça commence à avoir une mauvaise réputation bah c'est des gens qui achètent pour louer derrière parce qu'ils veulent pas y vivre. Et ils louent à n'importe qui. Et c'est comme ça que tu transformes un quartier. Tu peux le transformer dans ce sens là comme dans l'autre, après ça appartient à tout à chacun, à tous les acteurs de la Presqu'île d'équilibrer les choses.

E : Ok. J'ai encore quelques questions et après on va finir. Selon toi, qu'est-ce qui manque dans ce quartier ? A la fois en termes subjectifs et en termes de choses concrètes ?

I : En fait je crois que ça manque de continuité. C'est hyper actif la semaine et puis c'est mort le weekend. Je pense qu'il manque d'un parc. Il arrive bientôt. Je pense qu'il manque d'aménagements sur les digues, qui sont vraiment très petites et puis qui n'ont pas le cadre autour. Moi j'aime bien les digues vers Gières par exemple parce que quand tu marches t'as beaucoup d'herbe, tu peux te poser où tu veux et tout. Là c'est à droite c'est un ravin dégueulasse plein de ronces et à la fin y a l'Isère, et à gauche c'est Biomérieux, c'est Schneider, c'est tout des entreprises. Donc en fait c'est plus un couloir de marche, un trottoir en terre que des berges. Donc un aménagement sur les berges. Une centralité, qui peut se faire par le parc

ou par le développement d'un café où tout le monde se retrouverait. **Les cafés tu vois ils sont fermés le weekend. En même temps, je les comprends quand t'as pas de clients qu'est-ce que tu vas rester ouvert ?** Et puis faire un effort sur l'offre de transports en commun ça pourrait être pas mal.

E : Le tram ça suffit pas ?

I : Le problème c'est que c'est la B. T'es obligé de faire des changements. Et ce qui pourrait être bien -et je crois qu'ils avaient essayé : ils ont fait un projet pour allonger la C1 jusqu'à Montbonnot-Pré-de-l'Eau et aussi de l'autre côté, ils voulaient – y avait 3 options, donc fallait voter lors d'un « référendum citoyen » et y en avait un qui proposait de faire venir la ligne C1 jusqu'à W. Churchill, et en fait l'autre projet c'était de la faire s'arrêter dans la cité J. Macé, et le troisième c'était de la faire continuer le long de la rue H. Tarze. Du coup ils ont voté celui-là, celui de Tarze. Et du coup la C1 pour aller la chercher quand t'habites à la Presqu'île la C1 il faut marcher tout le long de la rue N. Mandela, prendre le pont – c'est pas pratique-. A la fois ils te font ça, et à la fois de l'autre côté la C1 elle va jusqu'à Montbonnot-Pré-de-l'Eau, sachant qu'il y avait un autre collectif qui fait des études sur les transports qui leur avait dit « mais non, la C1 vous la laissez là où elle est comme ça y a d'autres possibilités éventuellement pour l'amener ailleurs un jour et à la place vous étendez le tram. Comme ça vous comblerez vraiment les problèmes de sur-fréquentation ». Et donc là en fait ils sont entrain de développer un bus qui fait la même chose qu'un tram, mais qui est plus chiant d'accès, qui va moins vite, qui est sujet au trafic routier, ce qui est pas le cas du tram. Donc en fait ils sont entrain de C1 et la dernière fois j'y suis allé en pleine journée, à des horaires de pointe, entre midi et deux, et y avait personne.

E : Ils font une ligne de bus qui longe le tram ?

I : Non elle longe pas, mais en gros à quelques arrêts près elle fait les mêmes choses quoi. Ce qui est pas très intelligent. Et après les autres lignes elles vont pas à des endroits qui sont très intéressants. Elles contournent Grenoble, c'est complètement con.

E : Et du coup cette question des transports m'amène à une question sur : est-ce que tu as entendu parler du Métrocable ?

I : [Hoche de la tête] J'ai travaillé dessus d'ailleurs. J'ai fait quelques recherches mais c'était pas très développé au niveau de la documentation. Je ne sais pas si ça s'est plus...

E : [Le coupe] En fait ce qui les bloque pour l'instant c'est qu'il y a que la Métro qui est dedans. Après c'est au niveau des financements, les autres collectivités elles sont pas opérationnelles.

I : Après je trouve que c'est pas une idée con. Le budget de la Métro à l'entretien des passerelles fait qu'ils ont pas les moyens d'entretenir les passerelles. Donc les passerelles qu'on a à la Presqu'île (on n'en a pas beaucoup déjà) sont pas oufs.

E : Tu entends les passerelles de la voie ferrée ?

I : La passerelle de la voie ferrée, la passerelle du pont d'Oxford. Tu vois déjà ces deux passerelles elles longent la voie ferrée ou elles longent l'autoroute et en fait **ce qu'il faudrait c'est une au milieu, entre les deux**, qui dessert le quartier de Cambridge. Et en fait ils ont pas les moyens. Et du coup un projet de Métrocable – encore Oxford, je sais pas pourquoi, je sais pas ce qu'ils ont avec ce truc, y a rien là-bas, à part des emplois, donc oui très fréquenté en semaine mais pareil il serait mort le weekend – ça peut être un moyen pratique d'aller... **En fait c'est ça qui manque à la Presqu'île, c'est de pouvoir se rendre à pied ou même en voiture d'un côté à l'autre** parce qu'en voiture de Saint-Martin-le-Vinoux à Grenoble faut quand même aller prendre l'autoroute à Saint-Égrève, ensuite revenir, ce qui est un peu con, sachant qu'il y a déjà un pont qui fait les deux sens en plus. Et pareil pour Fontaine, t'es obligé d'aller jusqu'à Europole et de prendre le pont de Fontaine qui en ce moment est en travaux donc tu es obligé d'aller le prendre à un autre endroit, donc pourquoi pas un Métrocâble.

E : Ok, parce que tu penses qu'il y a des besoins sur cet axe ?

I : Non je pense pas.

E : Oui c'est ça, moi j'entends que la plupart des gens ils font leurs courses à Saint Egrève, pas à Saint-Martin-le-Vinoux.

I : De toutes façons il y a rien pour faire les courses à Saint-Martin-le-Vinoux. Mais après est-ce que les gens ils font pas ça parce qu'il y a pas les infrastructures pour s'y rendre ? Après je pense qu'il faudrait faire un audit tu vois, voir est-ce qu'il y a des gens qui l'utiliseraient. Je pense notamment par rapport aux travailleurs de la Presqu'île, ou même aux gens qui habitent à la Presqu'île. Alors pour les gens qui habitent à la Presqu'île, est-ce qu'il y en a qui travaillent à Saint-Martin-le-Vinoux, est-ce qu'il y en a qui travaillent à Fontaine. Et dans les gens qui travaillent à la Presqu'île est-ce qu'il y en a qui habitent à Saint-Martin-le-Vinoux ou à Fontaine. En fait ce qui rend chiant l'accès à la Presqu'île c'est le changement pour avoir la B quoi.

E : Ok, et j'ai une dernière question. Par rapport à la vie sociale – pas les ami·e·s et tout ça, mais plutôt le côté social, des politiques sociales, les animations sociales, etc.

I : [La coupe] Ouais tu en as parlé dans ton questionnaire.

E : Est-ce que tu vois ce que c'est qu'un Espace de Vie sociale ?

I : Ouais ouais.

E : Tout est plus ou moins dans le nom de toutes façons. Est-ce que tu penses que ça aurait sa place à Cambridge, ou ailleurs sur la Presqu'île ?

I : A Cambridge je pense pas. Parce qu'en vrai – à part le dimanche où il y a tout le monde chez soi – le samedi il y a personne, les gens sont tous partis en montagne ou autre. La semaine, les gens travaillent. Je pense que ça toucherait une minorité tellement forte de personnes que c'est à perte, c'est un investissement à perte. Je pense pas que ce soit très utilisé. J'ai vu qu'ils tentaient 2 – 3 trucs, je sais pas si ça a pris parce que j'y suis pas allé mais pourquoi pas hein. Je t'avoue que je suis pas trop dans les activités sociales comme ça. Puisque moi le jardinage [hausse les sourcils]... Voilà quoi. Et ils proposent pas non plus masse d'autre chose. Donc non.

E : Ok, merci beaucoup. Est-ce que tu as des choses à ajouter ?

I : Pas spécialement.

E : On a fait le tour.

I : Ouais je pense qu'on a abordé tous les sujets de la Presqu'île. Après le côté démonstratif, mais je pense pas que ça t'intéresse dans tes recherches.

E : Je l'ai noté, après peut-être qu'on peut en discuter hors entretien.

I : C'est vrai que c'est hyper intéressant, après ça peut être un axe de développement sur le social, de mobiliser les gens autour de ça. Je sais pas est-ce que tu connais le concept d'anthropocène. C'est la période à partir de laquelle l'activité humaine a eu des conséquences sur l'environnement. Et du coup je trouve que pour un quartier qui essaie de se mettre en avant sur l'écologie, ça manque ça. Peut-être dans le social faire des activités qui tournent là-dedans. Expliquer... Ils essaient dans les pratiques des bâtiments ABC, mais dans les autres bâtiments il y a quand même aussi cette idée – je veux dire **dans mon bâtiment le chauffage et l'eau chaude se font par géothermie**- et du coup c'est cool mais les gens derrière je suis pas sûr

qu'ils essaient de comprendre le pourquoi du comment et que les pratiques elles soient en accord avec les bâtiments. **Donc on fait des bâtiments écolos : est-ce que c'est pour compenser le fait que les gens ont pas de pratique écolo, ou est-ce que c'est pour accorder les deux ?** Donc ça peut être cool de développer un atelier social là-dessus, mais il me semble que j'avais vu ça dans les bâtiments ABC ils ont un local de démonstration sur l'eau et tout. Donc pourquoi pas l'appliquer à la Presqu'île, ça mobilise des gens. Un atelier sur comment gérer sa consommation d'eau... Ils font des événements dans lesquels ils distribuent des mousses en disant « voila des petites habitudes ». Alors déjà ça aiderait la Métro, ça aiderait les gens à diminuer leur facture, ça permettrait de se rassembler. Je pense que c'est des événements qui ont un but intéressant, parce que vraiment le jardinage pour moi c'est « histoire de faire » un truc. Tu t'en sors avec 3 plantes mortes à la fin parce que t'as oublié ce que t'as appris pendant le jardinage. Voila c'est tout.

E : Ok, bon bah merci.

I : Je t'en prie.

Entretien 2

Pour des raisons de confidentialité, la personne interrogée n'a pas souhaité que l'entretien soit diffusé.

Entretien 3

Durée : 33 minutes

Lieu : Café – boulangerie Paul

Date : 11/03/22

Etudiante : Première chose : est-ce que tu acceptes que cet entretien soit enregistré ?

Interrogé : Il y a pas de soucis, oui.

E : Pour la présentation de ma démarche : je suis étudiante en master 2 de sciences politiques, à l'IEP de Grenoble, donc un master qui s'intitule « sciences de gouvernement comparées ». En gros c'est de la science politique orientée recherche. Et je fais aussi un stage à la Maison des Habitant·e·s Chorier Berriat, dans le quartier de Saint-Bruno. Les Maisons des Habitant·e·s en fait c'est des centres sociaux, où il se passe des activités de quartier. Dans ce cadre-là je

mène une enquête sur la Presqu'île à partir de questionnaires – que tu as du voir – et aussi je couple ça avec des entretiens. Et à la fin je m'en servirai pour mon mémoire, dont les résultats seront accessibles, je sais pas encore où et comment, je vous le ferais savoir en collant des affiches sur les entrées d'immeuble, et par SMS. Et du coup le sujet de tout ça c'est la vie à la Presqu'île, la vie quotidienne, et vraiment relater la parole des personnes qui y habitent. Et du coup, est-ce tu peux te présenter brièvement ?

I : Je m'appelle Lucas, j'habite sur la Presqu'île, au quai de la Graille. Je sais pas trop, quand tu parles de Presqu'île c'est à partir d'où ?

E : Oui j'ai oublié de présenter ça, pardon. Quand on dit la Presqu'île à la MDH c'est ici, Cambridge, c'est Clos des Fleurs (donc quai de la Graille et tous ces immeubles-là), et c'est Jean Macé, l'ancienne cité Jean-Macé quand on traverse devant l'école.

I : Du coup **j'habite au quai de la Graille**, depuis peu. J'ai habité précédemment au quai de la Graille mais j'ai changé parce que c'était un appartement qui ne me plaisait pas final, il était très ancien avec des problèmes d'isolation. Donc **je travaille ici à la Presqu'île au CEA**, en tant qu'ingénieur informatique. Je suis dans le département de la santé.

E : Ok, donc c'est de l'informatique appliqué à la santé ?

I : C'est ça, exactement.

E : Ok. Tu as quel âge ?

I : J'ai **24 ans**, bientôt 25.

E : Tu disais que tu vivais à la Presqu'île avant, mais pas à Clos des Fleurs ?

I : Non, avant j'étais plus proche du côté gare, pas loin de l'hôtel Ibis. En tous cas il y a une volonté de s'installer dans le coin.

E : Ok, donc tu m'as dit que tu as fui l'ancien logement parce que c'était pas isolé ?

I : Non, c'était pas isolé, on n'était pas beaucoup dans l'immeuble, il y avait plein de travaux que mon propriétaire voulait pas faire, c'était un peu l'enfer. C'était ma première expérience dans un appart' seul – avant j'étais en coloc'. C'était un peu compliqué là-dessus, mais au final j'étais très content de déménager au bout d'un an.

E : T'es de Grenoble à la base ?

I : Je suis de Grenoble oui, de Varcès.

E : Et du coup tu as emménagé à Clos des Fleurs quand ça ?

I : C'était en septembre dernier, ça va faire **presque 6 mois**.

E : T'es en logement du parc privé ?

I : Ouais.

E : Tu as trouvé l'annonce comment ?

I : Je crois que c'était avec Bienici, sur internet.

E : Au-delà de ce qui t'a fait fuir de ton ancien appart', qu'est-ce qui t'a attiré ici ?

I : Il y a pas mal de raisons. Déjà **la modernité du bâtiment**, parce que j'avais envie de fuir tous les problèmes que j'avais. Et j'aime bien le quartier dans l'ensemble. Je trouve qu'il a quelques défauts – je suppose qu'on y reviendra – mais dans l'ensemble je suis très **proche de mon travail**, qui est le CEA. Je ne vais pas forcément y rester indéfiniment mais au final même pour accéder aux lieux d'emploi quand on travaille dans l'informatique, **avec la gare ça permet déjà d'aller à plusieurs endroits**, et sinon il y a **le C1** qui m'amène à Meylan, qui est une autre zone où il y a beaucoup de travail. Et sinon c'est juste à côté de la Presqu'île donc c'est quand même plutôt bien situé par rapport à là où je vais travailler après. Et en plus c'est pas si loin que ça du centre-ville, pour des immeubles récents c'est rare de trouver proche du centre-ville.

E : Et au niveau de tes activités du quotidien, tu fais quoi ?

I : Je sors pas mal. Je fais beaucoup de sport aussi. Normalement de la course à pied, après je suis blessé en ce moment alors je me réfugie sur la natation et le vélo.

E : Et tu fais tout ça où ?

I : La course à pied – c'est un autre avantage de la Presqu'île, c'est qu'on a **la Bastille juste à côté** : c'est pas mal d'habiter en ville et d'avoir vraiment la nature plus ou moins à côté, en plus du dénivelé parce que j'aime bien courir dans du dénivelé. Et sinon pour la natation il y a une piscine pas très loin qui est celle de Bulle d'O, mais elle est souvent bondée, et c'est pas très bien pour nager. Du coup soit j'ai le C1 qui m'amène directement aux Buclos, à Meylan, sinon j'ai d'autres piscines – je prends le train – et je peux aller à Échirolles, à Flotibulles ou au Dauphins.

E : Ah oui, t'es motivé.

I : J'ai de l'expérimentation de piscine pour trouver celle où il y a le moins de monde.

E : Je pensais tenter celle de Fontaine. En ce moment je vais à Bulle d'O mais c'est vrai qu'il y a beaucoup de monde.

I : A Lino Refuggi ? J'ai fait de la natation en compétition alors j'ai fait le tour des piscines du coin.

E : Et alors, Fontaine ?

I : J'y étais allé en été, c'était pas une bonne expérience mais il faudra réessayer en hiver. Je pense que c'est le manque de transports en commun qui fait que je n'y suis toujours pas allé. L'idée ça serait de prendre un Métrovélo...

E : Et en vélo, quand tu fais du vélo, c'est du vélo de route ?

I : Je commence à peine le vélo de route. J'ai fait tout l'été en m'entraînant chez moi, sur un vélo d'appartement. Tu prends ton vélo de route, tu enlèves la roue et tu le cales sur un appareil, et ça simule le dénivelé. L'idée ça serait d'aller à Clémencières pour commencer parce que c'est le plus proche pour moi. Je fais deux trois tours, c'est se lancer.

E : Et les sorties, tu m'as dit que tu sors : tu vas où ?

I : Plutôt en **centre-ville**. VH, Notre-Dame, dans ce coin-là.

E : Donc dans les bars ?

I : Oui.

E : Et tu te déplaces comment au quotidien ?

I : Beaucoup **à pied**. Notamment le soir pour rentrer il y a pas beaucoup de transports en commun. Sinon beaucoup en transports en commun. Mais en l'occurrence pour aller à mon taff au moment où je ferme ma porte et au moment où je m'assois dans mon bureau il y a 15 minutes à pied donc le vélo c'est pas forcément rentable le temps de le détacher.

E : Ok, donc tu as pas de vélo ?

I : Un de route, mais que j'utiliserai pas pour me déplacer.

E : J'imagine [rires]. Tu as pas de voiture ?

I : J'en ai une si, mais je m'en sers très peu, c'est que pour les gros déplacements quand je pars en vacances ou en weekend. Par exemple ce weekend je vais aller à Lyon, donc je pense que je vais la sortir. Mais **je profite du parking du CEA** tant que je peux.

E : Oui j'allais te demander si tu trouves où te garer.

I : Après c'est vrai qu'il y a beaucoup de places vers là où je suis, mais vu que c'est payant, c'est le hic. Après j'ai jamais vu de contrôleurs...

E : A Clos des Fleurs, tu dis ?

I : Oui, à Clos des Fleurs.

E : Ah ouais, il y a beaucoup de places à Clos des Fleurs...

I : Ouais, il y a un bistrot qui s'appelle Chez Marcel, et là il y a beaucoup de places. Et en fait après la rue – il y a l'école juste à côté – c'est la rue qui fait la liaison entre le Clos des Fleurs et ici [Cambridge], je crois que c'est gratuit là-bas derrière. Donc il faudrait peut-être que j'essaie. Cette rue qui se prolonge en pont, elle fait la limite entre les quais payants et les quais gratuits, du moins du côté Bastille.

E : Oui, ok.

I : Vu que j'ai le parking du CEA je me pose pas trop la question.

E : Oui pour l'instant... Et si t'es amené à travailler à Meylan comme tu disais, tu prendras plutôt le bus ?

I : Ouais.

E : Maintenant j'ai une question sur : est-ce que tu trouves que le quartier a été bien pensé, à Clos des Fleurs ?

I : J'ai pas forcément des bonnes notions en architecture urbaine, mais en tous cas **moi je m'y plais bien. Ce qui manque c'est les petits commerces.** Après je vois qu'en dessous des immeubles où j'habite il y a un Intermarché qui a fermé. Je pense qu'ils ont fait faillite. Du moins il y a un Intermarché tout neuf qui a fermé au moment du covid. J'y suis jamais allé du coup.

E : Tu fais tes courses où du coup ?

I : Soit quand je reviens en voiture j'essaie de prendre des Drive à Intermarché, c'est assez pratique. Sinon je vais plutôt les faire à Alsace Lorraine, il y a un Casino.

E : Le Intermarché, tu parles de Porte de France ?

I : Ouais.

E : Ok. Et donc tu dis que ce qu'il manque c'est les petits commerces, mais en termes de verdure, de bars, est-ce que tu aimerais voir... ?

I : Des bars oui, je pense que ça pourrait être sympa, après **je sais pas est-ce que ça pourrait devenir un endroit où les gens sortent**. Parce que même s'il y a des bars, s'il y a personne ça donne pas forcément envie d'y aller. Mais si ça devient un endroit où les gens sortent – parce qu'en plus il y a des écoles à côté, je pense qu'il y a pas mal d'étudiants, je dirais pas non, ça ferait plus proche. Et au niveau verdure, les parcs sont pas forcément très beaux et ne donnent pas forcément très envie, mais vu qu'on a la Bastille juste à côté, ça me va très bien.

E : Du coup tu m'as dit que tu apprécies plutôt la vie là-bas. Et au niveau de l'immeuble ? Parce que là on parlait plutôt du quartier, mais au niveau de l'immeuble et du voisinage ?

I : Très bien, je connais pas du tout mes voisins par contre. C'était plus le cadre, dans le tout petit immeuble dans lequel j'étais là on se connaissait plus du coup. Là je croise des voisins de temps en temps, mais mes voisins de palier... **je suis allé une fois demander un tire-bouchon, mais rien de plus**.

E : Et vous avez un syndic ?

I : On a un syndic professionnel. Je crois que ça s'appelle SGC immobilier mais je suis pas sûr.

E : Et vous avez pas trop de soucis dans l'immeuble ?

I : Non, et puis ils sont réactifs. Parce qu'avant j'avais un syndic bénévole qui était aussi très réactif mais disons que là le syndic professionnel c'est eux qui viennent faire les travaux, alors que le syndic bénévole ils appelaient mais il fallait le temps que l'artisan vienne...

E : Et ouais le voisinage tu me dis que t'as pas trop de liens ?

I : Non pas trop. Après j'ai l'impression que c'est très anglophone à mon étage, je sais pas, il y a peut-être une barrière de la langue à ce niveau-là.

E : Et le voisinage des autres immeubles, c'est pas des gens que tu croises ?

I : Non pas trop. Je croise du monde, mais pas on discute ensemble. On se dit bonjour, on prend l'ascenseur ensemble, un petit commentaire sur le beau temps mais sans plus.

E : Mais tu vois plutôt quel type de gens ?

I : Beaucoup de tout. Des étudiants, des familles. **Je ne vois pas trop de personnes âgées** par contre. C'est assez divers.

E : Familles, plutôt avec des enfants en bas âge ?

I : Plutôt avec des enfants en bas âge, ouais. Je les vois parce que généralement je les vois amener leur enfant à l'école quand je pars au travail. Et même dans l'immeuble où je suis je tombe souvent sur des familles avec des enfants ou alors c'est plutôt des étudiants je pense ou des jeunes employés comme moi.

E : Oui du coup s'il y avait un bar, t'irais pas trop boire des coups là avec tes voisins ?

I : [rires] S'il y a personne non, mais après qui sait, peut-être que ça amènerait une vie de quartier, que mes collègues viendraient, qu'on ferait des trucs. Parce qu'au final les amis avec qui je vais dans le centre-ville on n'est aucun à habiter dans le centre-ville en fait, on fait tous le déplacement vers là-bas.

E : Ils habitent où les autres ?

I : Vers Vallier, Louise Michel, l'Ile verte aussi... J'avais hésité avec l'Ile verte justement.

E : T'as pas trop de monde ici sur place ?

I : Non, au final non, mais je leur vends l'endroit en tous cas.

E : Et tes collègues de travail non plus ils ne vivent pas ici ?

I : Non, ils habitent tous en dehors de Grenoble, la plupart. Ils prennent le train pour arriver. C'est le bon côté du CEA, d'avoir la gare juste à côté. Et ouais ils viennent pas mal du Grésivaudan ou de Voiron.

E : Ok. Est-ce que tu vas régulièrement aux autres quartiers de la Presqu'île ? Ici [à Cambridge] pour le travail, j'imagine ?

I : Ici pour le travail, mais sinon je passe le long des quais quand je cours. En fait non c'est même pas une voie de passage pour moi parce que je suis à la limite de la Presqu'île **donc j'ai plutôt mes magasins, ma vie, mon sport à l'extérieur de la Presqu'île**. En dehors du travail j'ai pas trop l'occasion de passer par ici.

E : Donc quand tu viens ici à Cambridge tu te cantonnes à ici, l'avenue des Martyrs ?

I : C'est ça. Par exemple on va manger un coup avec des collègues ou un truc comme ça.

E : D'accord. Et à Clos des Fleurs tu vois une différence entre la semaine et le weekend, ou pas du tout ?

I : Hum pas beaucoup. Non. Je vois autant de monde. **J'ai pas l'impression que les gens partent particulièrement le weekend.** Après je sors pas beaucoup la journée, même quand je suis en télétravail je sors pas beaucoup. C'est plus le soir après le travail que je sors et c'est la même situation que le weekend.

E : Je te demande ça parce qu'ici c'est assez flagrant dans ce que les gens racontent [à Cambridge].

I : Il y a plus personne ?

E : C'est que ça fait un peu cité-dortoir, les commerces et tout ça c'est plutôt pour les personnes qui travaillent ici, et au final les gens voient une grande différence entre la semaine et le weekend, tout est fermé le weekend. Du coup toi t'es pas amené à aller dans les ilots là-bas derrière ?

I : Non pas du tout. C'est vrai que c'est pas étonnant, c'est pas un gros lieu d'activités en dehors du travail.

E : Est-ce que tu trouves qu'il y a de la vie dans le quartier Clos des Fleurs ?

I : **Il y a des gens, après est-ce qu'il y a des activités de quartier tout ça... j'ai pas l'impression.** Du moins c'est pas tel qu'on me le vend mais j'ai jamais spécialement connu une vie de quartier, je sais pas comment ça se passe la vie de quartier en ville, mais en tous cas il y en a pas que je détecte.

E : Parce que quand t'étais à Arago c'était pareil ?

I : Ouais, non, il y avait rien. Au final j'avais bu des bières une fois avec un voisin mais sinon rien de plus.

E : Dac. Est-ce que tu te sens attaché à ce quartier ?

I : Au final un peu oui, malgré tous ces défauts. Il est très bien ce quartier en fait : dans des immeubles aussi récents, à proximité de la nature et de mon taff. Et en plus en étant en ville, il y a pas beaucoup d'endroits comme ça.

E : Oui donc tu bougerais pas quoi.

I : Tout dépend, si mon prochain emploi je le trouve sur Lyon je serai obligé de bouger. Mais en tous cas ici sur Grenoble je pense que je suis bien positionné pour ne pas bouger.

E : Ouais. J'avais une question par rapport au sentiment d'insécurité, vu qu'il y a des gens qui m'ont parlé de ça par rapport aux voitures... Est-ce que tu ressens ça ou pas du tout ?

I : Non, non, je suis pas très sensible à ça. Je vois de temps en temps des traces de voitures brûlées ou de vitres pétées, mais pas plus qu'ailleurs à Grenoble en tous cas.

E : Ok. Comment est-ce que tu imagines le futur de ce quartier, de Clos des Fleurs ?

I : Hum bonne question... Peut-être qu'un jour il va y avoir une vie de quartier un peu plus grande. Peut-être qu'il va y avoir des magasins qui vont commencer à ouvrir.

E : Ouais, tu le verrais plutôt comme ça ?

I : J'espère, en tous cas ça m'arrangerait tant que j'y suis. Après j'ai du mal à prédire, je sais pas trop comment évolue ce genre de quartier.

E : Ouais c'est une grande question. Franchement c'est quelque chose qui m'interroge vraiment. Encore Clos des Fleurs je me dis que ça peut rester assez résidentiel, et ici [Cambridge] ils cherchent vraiment à en faire un centre un peu plus attractif et tout. Clos des Fleurs on dirait presque que ça restera résidentiel.

I : Et puis ça construit pas trop autour.

E : Ouais du coup il y a beaucoup de gens qui apprécient le calme là-bas. A part ceux qui donnent côté quai de la Graille, ça j'ai entendu qu'il y a pas mal de bruit et tout.

I : Ah... Je donne côté quai de la Graille et c'était même un choix d'avoir une vue qui donne sur la nature et pas sur des immeubles.

E : Donc toi tu n'entends pas des bus en permanence...

I : [rires] Les gens qui habitaient dans mon appartement avant m'ont aussi parlé de ça. C'est pas du tout un truc qui moi me dérange. C'est très bien par rapport à ce que j'avais avant, à ce qu'ont beaucoup d'amis, c'est super bien isolé. La dernière fois j'avais un voisin en haut qui faisait une grosse soirée, c'était en plein été, j'avais les fenêtres ouvertes et je me suis dit que j'allais pas du tout dormir, que ça allait être terrible. J'ai fermé les fenêtres et j'entendais plus rien en fait. Je trouve qu'il y a beaucoup d'isolation, et même c'est pas un bruit qui me dérangerait pour manger sur ma terrasse en tous cas. Mais quand on est plus loin sur la Presqu'île, vu que c'est l'endroit de la voie sur berges où ils accélèrent là on entend beaucoup

les voitures. Là sur la fin on les entend beaucoup moins parce qu'il y a le feu, c'est moins pratique, c'est pas la grosse accélération.

E : Je vois, ce petit virage de la fin. Et qu'est-ce que tu trouves qui manque dans ce quartier ? Tu m'as parlé un petit peu des commerces...

I : Des commerces, et peut-être aussi une salle de sport. Moi du coup j'ai arrêté, j'avais un abonnement de salle de sport et depuis que je me suis installé ici j'ai arrêté, du fait qu'elles sont toutes un peu loin ou pas trop pratiques pour y aller j'ai mis fin à mon abonnement. Et j'hésite peut-être à aller à une qui est vers Porte de France. C'est vrai que ça serait pas mal. Et ouais commerces et peut-être aussi un coiffeur ou quelques trucs comme ça, je pense que ça aiderait, ça ferait moins cité-dortoir.

E : Tu le sens un peu comme ça, Clos des Fleurs ?

I : Au fur et à mesure qu'on avance dans notre discussion, ouais.

E : Je suis pas censée faire ça, biaiser la discussion. Je me permets de rebondir avec ce qu'on m'a dit avant.

I : C'est pas forcément des choses auxquelles on est sensible quand on habite dans un quartier, je suis pas forcément entrain d'analyser mon quartier. Mais c'est vrai que quand on en parle ça amène à réfléchir, à se dire « ah oui au final je vois pas tant de monde que ça ». Après c'est surtout parce que **moi ça me dérange pas, parce que mes activités je les fais ailleurs**. Et le seul détail qui me dérangerait voila c'est au niveau des commerces. Après ouais s'ils construisent une piscine je serais très content [rires].

E : Oui donc des commerces, on parle de commerces alimentaires ?

I : Surtout alimentaires oui. Même pas forcément pour que j'y aille, mais qui amèneraient à développer un peu plus la vie de quartier.

E : Oui je me demandais aussi, les distributeurs, ça manque non ?

I : Moi je passe pas par les distributeurs, non.

E : J'ai une question par rapport au Métrocâble, est-ce que tu en as entendu parler ?

I : Non, pas du tout.

E : En fait c'est un projet de la Métro de tirer un câble entre Saint-Martin-le-Vinoux, Presqu'Île (au niveau du pont d'Oxford), et ensuite aller jusqu'à Fontaine. C'est un projet qui est en cours.

I : Un câble, c'est un funiculaire ?

E : Oui, pour faire du transport de personnes, sachant que ça serait des cabines de 12 places.

I : J'en ai entendu parler du funiculaire du coup oui. Je savais qu'il passait par la Presqu'île.

E : Oui je crois que tout leur but c'est de le faire passer à Oxford. Bon du coup c'est un peu « Bam ! Je te balance l'info et je te demande ton avis », mais est-ce que tu te sentirais plutôt favorable à ça ?

I : Hum oui, tant qu'il y a plus de transports en commun. Il y a un petit peu ce côté obstacle, **on a de chaque côté des rivières, et il n'y a pas tant de ponts que ça**. Peut-être plus côté Fontaine où on arrive facilement à en trouver, mais si je veux passer côté Saint-Martin-le-Vinoux je suis obligé de passer par Porte de France. Il y a le pont d'Oxford aussi, mais il y a une grosse distance entre les deux, surtout quand on est à pied. Et en plus de ça **il y a une autre séparation géographique, c'est la ligne de train, qui coupe la Presqu'île en deux**. Et c'est vrai qu'en y repensant ça manquerait de passages au niveau de la ligne de train. Donc un funiculaire, avoir un passage qui permet de passer de la Presqu'île aux deux rives, je pense que ça peut être une bonne idée.

E : Ma dernière question c'est par rapport à : est-ce que tu vois ce que c'est qu'un espace de vie sociale ?

I : Comme ça non.

E : C'est un peu comme une maison de quartier, mais en un peu plus soft, un peu plus léger.

I : Genre un peu comme une MJC.

E : Oui plus ou moins, mais pas forcément à destination des jeunes. Et du coup est-ce que tu penses s'il y en avait un basé à Clos des Fleurs par exemple ?

I : Hum je ne sais pas trop. Peut-être pas. Il y a peut-être pas assez de jeunes dans le coin, à Clos des Fleurs même. Parce que c'est plus des jeunes qui irait dans ce genre d'endroit, mais je me trompe peut-être.

E : Non non pas forcément. Moi j'imaginerais pas forcément des jeunes, ça peut être des ateliers type couture, jardinage, porterie... Du coup ça ratisse assez large. C'est des activités en journée, du coup ça s'adresse à des personnes soit sans emploi, soit âgées, etc.

I : Pas sûr du coup. Il y a pas tant de monde que ça qui correspondrait au profil. Je pensais plus à un endroit du type une MJC, un endroit avec des activités, un babyfoot, un billard, je pensais plus à ça au début.

E : Et ça, ça marcherait plus tu penses ?

I : Je pense qu'il y a moyen que ça marche oui.

E : Et s'il y avait ça, mais par exemple à Cambridge, est-ce tu penses que les gens se déplaceraient ou pas du tout ?

I : Je pense pas non. Les gens de Clos des Fleurs je les vois mal... Justement moi le premier je fais pas de déplacements dans ce sens-là sauf pour aller travailler.

E : ça communique vraiment pas, c'est fou.

I : Ouais, puis c'est vrai que la ligne de train ça aide pas. Puis s'il y avait des commerces – là y en a un petit à côté [à Cambridge], mais il est tellement cher que ça donne pas trop envie d'y aller.

E : Le carrefour, là ?

I : Oui oui [rires]. Et puis le vendeur est pas des plus sympas en plus.

E : Ah oui ? C'est marrant, la personne que j'avais en entretien en début de semaine m'a dit qu'il avait sympathisé avec le vendeur du Carrefour.

I : Ah... Bah moi à chaque fois que j'y vais il est un peu surbooké à la fin du taff, du coup moi c'est pour des petites courses que je passe : tu peux même pas récupérer ton ticket, il est déjà passé à un autre client, il y a pas de bonjour, « passez à la caisse s'il vous plait ».

E : Ok. Dernière chose, c'est par rapport au lien aux pouvoirs publics. Est-ce qu'il y a des promesses qui ont été faites sur ce quartier, est-ce que tu entends des choses par la communication de la Ville, de la Métro... ?

I : Je lis les magazines sur la Métro, les trucs comme ça. Mais j'ai pas spécialement prêté attention à des trucs sur la Presqu'île. Mais c'est des trucs où je pense que je pourrais être sensible mais je pense que je m'y intéresse peut-être pas assez pour en avoir connaissance. En tous cas j'en ai pas qui me viennent à l'esprit. Je l'ai pas pris en compte en tous cas quand je me suis installé.

E : Ouais, je pense que ça t'aurait fait tilt si tu avais lu des choses sur ton quartier quand même. Ok, c'est tout pour moi. Est-ce que tu as des choses à rajouter ?

I : On n'a peut-être pas parlé beaucoup des transports en commun. Je trouve que la Presqu'île c'est à la fois bien desservi, et à la fois on est obligé de faire beaucoup de changements en fonction des endroits où on veut aller, **on n'a pas beaucoup de lignes directes qui passent**. Et c'est peut-être le gros défaut. A la limite le C1 pour aller en centre-ville ou à ma piscine c'est très bien mais le gros problème des transports en commun à Grenoble **c'est au niveau de la fréquence**, si jamais on doit faire des changements on prend vite + 10 minutes, + 15 minutes en fonction des trajets.

E : Tu prends la B de temps en temps ?

I : C'est pas pratique pour moi. Il faut que j'aille la prendre à la gare, donc ça me fait déjà 10 minutes pour aller la prendre. Au final en 10 minutes si je marche le long des quais j'arrive assez vite à un autre endroit.

E : Donc c'est plutôt les bus.

I : Plutôt le C1.

E : Et tu aimerais par exemple que ça desserve où ?

I : Par exemple s'il y avait un truc qui m'amenait directement à Saint-Martin-le-Vinoux ou plus loin, vers Saint-Égrève, s'il pouvait passer sur la Presqu'île... Je me disais que ça pourrait être pas mal d'avoir une ligne C1 qui passait au niveau du Pont d'Oxford et qui allait jusqu'à Saint-Égrève parce qu'en fait **on reliait le quartier à des grandes surfaces**, à des trucs qui permettraient de faire des courses. Voilà.

E : Merci.

Entretien 4

Durée : 45 minutes

Lieu : Le bistrot d'Émilie

Date : 14/03/22

Etudiante : Première chose : est-ce que tu acceptes que cet entretien soit enregistré ?

Interrogée : ça ne me pose pas de problème, je suis d'accord.

E : Je vais présenter rapidement ma démarche, comma ça après on peut commencer l'entretien. Je suis étudiante en master 2 de sciences politiques à Grenoble, dans un master qui s'intitule Sciences de gouvernement comparées. Concrètement c'est orienté recherche en sciences politique. C'est vraiment de la sciences politiques : les politiques publiques, les élections, etc. Et en parallèle je fais un stage jusqu'à fin avril à la Maison des Habitant·e·s Chorier Berriat. Dans le cadre de ce stage je m'intéresse plus particulièrement au secteur Presqu'île. Quand on dit « la Presqu'île » là-bas on considère les quartiers Clos des Fleurs – tu vois où c'est ? -, Cité Jean Macé, et Cambridge.

I : D'accord, en gros c'est à partir de la place Nelson Mandela, du pont de la SNCF... Ah non remarque, le Clos des Fleurs est un petit peu avant. Enfin je vois bien ce que tu veux dire.

E : Plutôt les nouveaux bâtiments en fait, pas Arago... Et voila, je m'intéresse à la vie des personnes là-bas, au quotidien. Par rapport au questionnaire que tu as pu voir ça va se recouper, forcément. Mais c'est vraiment de comprendre est-ce que les personnes ont choisi de vivre ici, comment elles s'organisent, où est-ce qu'elles travaillent, où est-ce qu'elles ont leurs activités, comment elles se déplacent, ce qu'elles apprécient ou pas, tout ça.

I : D'accord, ça me convient tout à fait de participer à ce travail.

E : Du coup, est-ce que tu peux te présenter brièvement ?

I : Oui, donc moi **je m'appelle Anne, je suis à la retraite** depuis 5 ans. J'ai toujours travaillé dans le monde médicosocial : 26 ans au sein du centre de santé de la place des Géants à la Villeneuve, et 15 ans au planning familial. J'ai fait une formation professionnelle de Conseillère conjugale et familiale, et ensuite j'ai travaillé au planning. **J'ai vécu 37 ans en logement social** : à la Villeneuve, puis ensuite dans le quartier Malherbe, place Dulin. Il se trouve que le quartier place Charles Dulin s'était énormément dégradé, avec en particulier dans la montée où j'étais un trafic de tox' qui nous a bousillé la vie. Sur 20 familles on a été 12 à partir en 3 mois. Donc moi je suis partie et j'ai pris un appartement dans le privé. Ensuite la retraite est arrivée, et **je ne suis plus arrivée à assumer financièrement**. C'était pas possible, c'était trop cher pour moi. Donc j'ai refait une demande de logement social, en précisant que j'étais un peu sensible à l'écologie, que j'avais été très intéressée par des démarches d'habitat partagé, que je pensais que **j'avais suffisamment vécu en cité HLM**, que je ne voulais plus d'appartement en cité HLM, que j'avais envie d'avoir -les HLM ont des immeubles / des apparts isolés comme

ça en ville, à différents points de la ville – et que c’était ça ma demande. Donc on m’a répondu que oui ça allait être un peu plus long de répondre à ma demande du coup, mais qu’ils entendaient et qu’ils pouvaient comprendre. Et quelques temps après – quelque chose comme 4 / 5 mois après – ils m’ont rappelée en me demandant si - quand je dis « ils » c’est le Pôle habitat social -... En me disant qu’ils étaient entrain d’étudier les dossiers, et en lisant mon dossier **ils se demandaient si je n’étais pas intéressée pour postuler à l’immeuble ABC. Donc je me suis demandé « qu’est-ce que c’est que ce truc ?! » moi... [rires]**. Et ils m’ont incitée à aller voir. J’ai lu et j’ai dit « c’est diablement intéressant ! ». Ça c’est pour que tu puisses avoir en tête qu’à la fois j’ai choisi, parce que j’ai accepté cette proposition qu’on me faisait, et en même temps je n’ai pas complètement choisi, je n’avais pas le choix, il fallait que je reparte en logement social.

E : Et pardon, le bailleur c’est qui ?

I : C’est Grenoble Habitat. Voila, donc je ne sais pas est-ce que j’en dis plus... Je suis une dame avec une retraite assez active. Là en ce moment je participe au stage proposé par la MDH Chorier Berriat, sur les mamies-guitares. Je suis bénévole au sein d’une association qui gère un lieu d’accueil pour les familles de détenus à la prison de Varcès. J’ai monté un petit groupe de randonneuses : on est 9 copines à aller faire des balades et quand il fait mauvais on va au cinéma. Enfin bon voila j’aime bien les trucs un peu collectifs. J’ai trois petits enfants dont j’aime bien m’occuper. Enfin bon voila je suis quelqu’un d’assez actif.

E : Ok... Ils sont ici les petits enfants ?

I : Alors il y en a deux ici -enfin, à Voreppe – et un petit garçon qui est à Lyon.

E : Ok. Au final tu as déménagé quand ?

I : Alors **j’ai emménagé en août 2020.**

E : Ok. Juste après le premier confinement. Avant tu étais directement à Malherbe, c’est ça ?

I : Non, avant j’ai vécu 4 ans dans le privé, place Championnet. Avant j’ai fait 17 ans à Malherbe. Et avant ça, 20 ans à la Villeneuve.

E : Au niveau de tes activités du quotidien, tu m’as parlé de la randonnée, la MdH...

I : Oui, Varcès aussi. Varcès parce que j’y suis beaucoup.

E : Ouais, donc tu as pas un centre de gravité précis, tu es plutôt mobile. Et t'es plutôt casanière ?

I : Non, pas trop, j'aime bien bouger. J'aime bien rester chez moi de temps en temps, mais je suis plutôt quelqu'un qui bouge.

E : Et comment tu te déplaces du coup au quotidien ?

I : Alors je me déplace au maximum en tram. **Tram et à pied.** Le vélo, j'ai eu toute une période où je me déplaçais beaucoup à vélo à Grenoble, et maintenant j'ai peur. Donc je ne prends plus le vélo. J'essaie au maximum d'éviter la voiture. Mais le quartier de la Presqu'île est tellement mal équipé pour ses habitants qu'**il peut être très compliqué de faire ses courses sans prendre sa voiture.** J'ai beaucoup à dire sur la Presqu'île, cité-dortoir.

E : Du coup tu as une voiture : tu trouves où la garer à la Presqu'île ?

I : Aaaaah **c'est une vraie galère.** Je ne crains pas de marcher. Si tu veux, **si je rentre avant 5h du soir je trouve de la place. Après, c'est très compliqué,** donc je vais me garer plus loin. Je vais me garer avenue des Martyrs. Pour l'instant je trouve encore de la place, mais comme il y a encore 3 ou 4 immeubles qui sont entrain de sortir de terre, ça va être infernal. 5, avec le bâtiment C de l'immeuble ABC. Ça va devenir absolument terrible. Et le gros parking qui est au début de la rue W. Churchill a des **tarifs totalement inabordables aux gens des logements sociaux.**

E : Et ils ne vous proposent pas... C'est 20 € l'abonnement ?

I : Non alors nous on a des tickets résidents à 12 € / mois, ce qui est génial, c'est pas cher du tout. Mais c'est pour être garé dehors. Donc encore faut-il qu'il y ait de la place. Si tu veux ça t'évite de payer un parcmètre.

E : Oui je vois sur l'avenue des Martyrs...

I : Tout le quartier il n'y a pas de places gratuites. Donc tu mets des pièces dans un parcmètre, et quand tu as un ticket résident, tu peux stationner aussi longtemps que tu veux sur un territoire déterminé. Mais **encore faut-il qu'il y ait de la place. Et c'est devenu extrêmement compliqué, et ça va devenir impossible.**

E : Mais je comprends pas, vous avez pas un abonnement spécial pour le parking couvert ?

I : Mais c'est beaucoup trop cher. Si tu veux tu as un tarif à 120 € / mois, tu as un tarif à 60 € / mois pour les gens qui sont résidents. Mais c'est encore trop cher ! Moi j'ai une retraite de 1 500 € /mois.

E : C'est 60 € le minimum que vous ayez ?

I : Oui. Alors tu as 30 € pour les gens qui utilisent le parking la nuit en semaine, et le weekend. Donc les gens qui bossent et qui prennent leur voiture pour travailler ils partent le matin, ils reviennent le soir, ils garent leur voiture le soir : ça leur convient ce type d'abonnement. Le weekend ils la laissent. Mais moi, j'ai besoin de garer ma voiture en journée. Et là il y a rien pour moi à moins de 60 €. Et c'est impossible, financièrement je ne peux pas. Alors je sais que les places à 120 € ne sont pas utilisées. **Le parking est totalement sous-utilisé.** Bon je fais aussi partie de l'Union de quartier [rires], et donc on essaie de négocier avec la Métro pour voir s'ils ne peuvent pas faire un tarif préférentiel. Voilà on est sur un quartier où il va y avoir à terme 40 % de logement social, il faut faire quelque chose.

E : Ouais, ok. Et pour ce qui est des courses, tu vas les faire où ?

I : Tout ce qui est fruits et légumes, je prends le tram, je prends mon petit caddie de mémé, et je varie entre St-Bruno et le marché de l'Estacade. Par contre, tout ce qui est boucherie, je vais chez le boucher à Saint-Martin-le-Vinoux, ça veut donc dire que j'y vais en voiture, parce que... Alors je peux partir à pied de chez moi, prendre la passerelle SNCF, - c'est sordide comme parcours, franchement c'est sordide – et après continuer à pied mais bon voilà non, je prends ma voiture. Et supermarché, quelque chose qui soit abordable c'est généralement le Lidl de St-Martin-le-Vinoux, ou alors je vais à Carrefour de la zone de Saint-Égrève. Mais sur le quartier Cambridge il y a uniquement **le petit Carrefour market, qui est hors de prix.** Hors de prix. Donc c'est très bien pour un dépannage, mais c'est pas possible financièrement...

E : Est-ce tu trouves que le quartier a été bien pensé, en termes d'aménagement ?

I : Alors, pour moi il y a deux choses. Il y a l'immeuble ABC, où **on a des appartements superbes.** Il faut quand même savoir que comme c'est quand même un prototype européen, le bailleur a eu envie que la conception de ce bâtiment – qui est en consommation électrique la plus basse possible, avec de l'eau qui est recyclée, réutilisée etc. On est en basse consommation si tu veux, la démarche c'est d'être attentif à la planète et donc réduire sa consommation. Et donc, pour être sûrs que les habitants auraient du matériel électroménager basse consommation en fait ils nous ont livré des appartements entièrement équipés : machine à laver le linge,

machine à laver la vaisselle, plaque à induction, hot, micro-ondes... Enfin tu peux pas imaginer quoi. Et des meubles de cuisine. Tout ça est intégré dans des meubles de cuisine. C'est extrêmement joli, les finitions des appartements sont très belles. Franchement, ça on a tous des grands balcons sauf deux familles. Ça c'est vraiment le bonheur. A partir de là, **sur le quartier, ça pousse dans tous les sens. Et certains immeubles sont les uns sur les autres.** Était prévu un grand parc Cambridge qui devait faire deux hectares, il est réduit maintenant à 700 m² je crois, parce qu'ils ont maintenu des immeubles. Quand on pense au nombre d'enfants qu'il va y avoir à terme c'est à mourir de rire. Ou à pleurer, je sais pas. Parce qu'il y aura un petit coin pour les petits, ils tiennent à 15 gamins dans ce truc. **Il va y avoir combien d'enfants, sur tout le quartier, avec tous ces logements qui vont être livrés d'ici peu ?** Voilà, alors ça c'est sur l'aspect densité urbanistique, où ça devient vraiment [soufflement]... Et encore, moi je suis bien placée, mon appartement est bien placé. Je sais qu'il y a des gens qui ont aménagé dans un des immeubles à l'été dernier. Il y en a certains qui déménagent parce qu'il y a un immeuble qui est entrain de pousser entre eux et nous. Donc il n'y a plus de vue du tout, et c'est pas vivable quoi.

Alors après ça, l'aménagement du quartier, c'est absolument insupportable. **Rien n'est pensé pour les habitants du quartier, tout est pensé par rapport à ce qui est de l'autre côté de l'avenue des Martyrs, c'est-à-dire : Minatec, le CEA, le CNRS, le synchrotron...** Mais pour les habitants il n'y a rien. **Alors on mange à midi des baggels, des donuts, des machins tout en anglais c'est vachement mieux. Même le bureau de tabac qui s'appelle « The Smokers », il faut quand même le faire.** Voilà... Donc ça vraiment... Le prochain bâtiment qui va être construit c'est un bâtiment qui va s'appeler « People connect », dans lequel il y aura un hôtel 4 étoiles, un sauna, une piscine, et une brasserie de luxe. Voilà. Alors quand on fait venir 40 % de familles qui vont habiter dans un logement social, on pense à eux, si on ne veut pas reproduire des situations à risque. Voilà. **Mais il y a rien qui soit pensé pour nous.**

Pour moi il y a un exemple qui est très flagrant, c'est les boulangeries. Il y a eu une première boulangerie. Une deuxième est arrivée. On s'est dit « Chic ! Ils vont s'entendre sur les horaires. » La première boulangerie fermant le samedi midi et rouvrant le lundi matin. Et bah non, la deuxième boulangerie, elle a commencé à s'adapter sur les mêmes horaires que la boulangerie Paul. Puis au bout de 6 mois, ils ont déclaré qu'ils ne faisaient pas suffisamment de chiffre d'affaires le samedi matin. Donc ils ferment le vendredi à 16h et ils rouvrent le lundi matin. Donc on n'a pas le droit de manger de pain frais quand on habite la Presqu'île. Ou alors on prend sa voiture et on va en acheter... [rires]

E : Dans un écoquartier. Et cette construction en ilots par exemple, qu'est-ce que vous en pensez ?

I : J'ai du mal à comparer parce que je n'y vis pas, dans ces ilots.

E : T'y passes jamais ?

I : Si, j'y passe parce qu'il se trouve que j'ai connu à l'Union de quartier un jeune homme qui habite dans ces ilots-là, au-dessus de la pharmacie. Et puis je traverse régulièrement par ça. Oui c'est agréable, tu as des immeubles autour, tu as des jardins en bas, ça permet aux enfants de jouer dehors... Mais je ne peux pas t'en parler en détail parce que je ne pratique pas ça avec mes enfants ou mes petits-enfants.

E : Non mais je me demandais quand tu traverses par exemple, tu traverses plutôt par les ilots ou par l'avenue des Martyrs ?

I : Un peu des deux. On a aussi des problèmes d'entretien sur le quartier. **L'entretien est pas bien fait** du tout, et donc c'est souvent très sale, y compris les cœurs d'îlot, qui sont encore à la charge de la Ville de Grenoble pour l'entretien.

E : Est-ce que tu apprécies la vie – alors dans l'appartement tu m'as dit que oui – dans l'immeuble en général ? Le voisinage, tout ça ?

I : Alors c'est un peu compliqué parce que dans le projet de cet immeuble quand on posait un dossier de candidature, il y avait un projet de convivialité, et donc on a chacun était interviewé / interrogé sur nos envies de partage, est-ce qu'on avait envie d'être un peu leader, un peu animateur de certaines choses... On a des jardins partagés.

E : Vous avez été interviewés par le bailleur, c'est ça ?

I : Tu poses un **dossier de candidature auprès du bailleur social**. Et dans ce dossier de candidature, il y avait toute une partie à remplir sur **nos envies de nous intégrer dans un collectif** ou pas. Donc là-dessus le covid est arrivé très vite. Parce qu'on a emménagé un des immeubles en juillet 2020, l'autre immeuble en août 2020, et en octobre on était de nouveau confinés. Donc ça a certainement cassé une dynamique. Alors c'est vrai qu'on est un petit groupe à essayer de réamorcer la pompe, c'est difficile. Mais on a eu une rencontre avec des gens de Grenoble Habitat samedi matin qui nous ont dit « mais vous savez vous êtes une vingtaine à être un peu porteurs et à vraiment faire des choses. 20 familles sur 62, c'est ENORME ». J'étais très très mal élevée au niveau de la **Villeneuve des années 70, la**

convivialité était tellement évidente ! Il faut qu'on abandonne peut-être le rêve de fédérer tout le monde. D'abord les gens ont le droit de ne pas avoir envie d'être dans un collectif, et d'être tranquilles chez eux. Et si on arrive à créer une dynamique à une vingtaine de familles bah ça sera super. Voilà, c'est qu'on va essayer de faire.

E : Et comment vous vous organisez du coup avec les autres familles ?

I : Alors, par exemple au niveau des jardins partagés d'abord il y a un animateur de l'association Cultivons nos toits, qui organise des rencontres et qui forme les gens à planter désherber, cueillir... C'est la deuxième année qu'il suit les choses, donc il y a un petit groupe de gens qui sont un petit plus investis là-dedans. Et par exemple l'été dernier je n'ai pas pu partir en vacances, et je suis restée tout l'été – ça me casse les pieds de cultiver, moi c'est pas du tout mon truc, par contre – j'ai arrosé, c'est pas un problème. On a un petit **WhatsApp commun**, sur lequel on s'appelle entre voisins et on se met des messages là-dessus, donc je disais beaucoup « il y a des courgettes, des tomates, il faut aller cueillir ». C'est pas parce que vous avez pas planté que... il ne faut surtout pas laisser pourrir tout ça. Donc il y a ce WhatsApp. On a dans nos immeubles des grands **panneaux d'affichage**. Et on a dans les bâtiments ABC une salle – la salle Cambridge – qui peut accueillir 80 personnes, que tous les gens du secteur 1 peuvent louer, mais nous on a un petit accès privilégié. Donc on l'a réservée tous les vendredis soir de l'année, et donc on a déjà fait un vide-grenier dedans. On va essayer de faire des soirées jeux de société. Peut-être initier des cours de karaté, du yoga, voilà. Donc on met des mots sur le WhatsApp et on a nos affiches dans les halls, et puis on va essayer de réamorcer la pompe pour que les gens sortent de chez eux. Ça sera peut-être plus facile avec les beaux jours, quand on pourra se mettre dehors, réorganiser des repas partagés, des choses comme ça dans le jardin.

E : Et là par exemple tu me dis qu'il y a un animateur jardinage. Il s'est auto-désigné ?

I : Non, je pense que c'est Grenoble Habitat qui a passé un contrat avec lui.

E : Ah ok, il est payé par Grenoble Habitat ?

I : A mon avis oui. Et puis il y a une association, qui s'appelle l'association Pop corn, qui est basée à Lyon. Et une jeune femme qui s'appelle Amélie qui nous suit un petit peu. On avait rdv samedi matin. **On a un petit budget de fonctionnement**, donc on la rencontre et elle nous accompagne si on a envie de proposer par exemple les soirées buff musical elle va nous donner quelques tuyaux. **Elle est là pour nous accompagner dans nos tentatives de créer du commun, du collectif.**

E : Le budget de fonctionnement il vous est alloué par qui ?

I : Par Grenoble Habitat. Il n'était pas décidé avant qu'on s'installe. C'est quand on s'est installé on a dit « mais si on doit créer quelque chose de convivial on ne peut pas sans arrêt chercher nos tables chez nous, il faut qu'on ait des tables, il faut qu'on ait des chaises pliantes... » Donc on a eu un petit budget. Et là on va acheter des tapis de sol pour le cours de yoga. On va essayer d'aménager un petit peu pour rendre les choses un peu plus sympas quoi.

E : Ok, et est-ce que tu te sens bien dans ce quartier malgré tout ou pas ?

I : Non. Alors je sors du quartier Championnet, qui est un quartier vachement vivant, avec un cinéma d'arts et d'essai là, un autre là, des commerces partout et en même temps un quartier hors de prix pour moi. C'est tout hors de prix. Maintenant il faut que je m'adapte à un quartier qui est moins vivant. Bon il faut savoir que vraiment ce quartier, les commerces et tout ça, c'est **tourné vers le secteur scientifique** qui est en face. **C'est-à-dire que le soir c'est MORT.** On n'a pas de bistrot ouvert le soir. Il y en a un qui est ouvert le jeudi soir, vendredi soir, samedi soir. Point barre. Tout est fermé le soir, tout est fermé le weekend. Donc ça c'est mortel. Il y a un projet de restaurant dans un des immeubles rue Winston Churchill, j'ai appris récemment que les propriétaires qui sont autour se battent pour qu'il ne soit pas ouvert le soir parce qu'ils n'ont pas envie qu'il y ait du bruit ! Non mais on va où ?! C'est à mourir ! Il faut aller habiter à la campagne, il faut pas habiter en ville. Moi je tire vraiment la sonnette d'alarme : si ce quartier il n'y a pas... On essaie d'obtenir un marché ; la Ville dit qu'il y a suffisamment de marchés ici [derrière la gare] il y en a un le jeudi après-midi.

E : Mais il faut venir jusque-là.

I : Mais c'est des produits bios ! Des gens comme nous on arrive à payer.. ?! C'est n'importe quoi ! **Il faut amener la vie dans ce quartier. Les gens disent tous la même chose : ils se sentent isolés, abandonnés, c'est mortel. Il faut vraiment que la Ville entende ça.**

E : Et du coup vous avez tissé des liens quand même avec votre voisinage ?

I : Oui oui oui. Moi je suis dans un petit groupe – il y a une jeune femme qui est partie – mais **on est 6, 7, 8 à se faire régulièrement des petits apéros dinatoires entre nous. Et puis il y a une solidarité dans l'immeuble**, souvent sur WhatsApp : « qui est-ce qui aurait un mixeur à me prêter ? une chaise haute pour enfants ? ». Il y a pas de soucis. Non il y a une bonne ambiance. **Dans l'immeuble il y a une bonne ambiance.**

E : Et avec les autres immeubles ça communique un peu quand même ou pas ?

I : Alors le petit groupe de gens un peu leader on a communiqué avec des gens qui sont... – il y a deux immeubles dont un qui est en habitat partagé en bordure du parc Cambridge –. On réfléchissait à la création d'une association des résidents de l'immeuble ABC. Donc **on a rencontré les résidents de l'immeuble d'habitat partagé pour discuter un peu avec eux.** Moi j'en connais d'autres à travers l'Union de Quartier. **Mais sinon il n'y a pas du tout d'échanges entre les autres immeubles et nous.** Pas du tout.

E : Comment est-ce que tu perçois les autres personnes du quartier ? Est-ce que tu vois plutôt des personnes isolées ? Des personnes âgées ? Jeunes ? Qui travaillent ?

I : Je pense qu'**il y a peu de personnes âgées.** Franchement dans le bâtiment B de là où je suis, je suis la plus vieille, et de loin. Dans l'immeuble d'en face il y a un monsieur qui doit être plus âgé que moi, sinon tout le monde est plus jeune que nous. Ah non, il y a Pascaline qui a plus que moi. Mais sinon c'est essentiellement -il me semble hein – une **grosse majorité entre 30 et 50.** Les gens des immeubles c'est plus autour de 40 je pense. Parce qu'il y a deux résidences étudiantes, donc ça ça change aussi le profil.

E : Les gens des immeubles, c'est-à-dire ?

I : Les gens hors résidence étudiante. Je pense que la population a une grosse moyenne d'âge entre 40 et 50.

E : Et qui ont l'air plutôt... isolés ? ou qui ont l'air de discuter quand vous passez dans les ilots ? Ou c'est plutôt chacun avec son chien ?

I : C'est difficile de te répondre. Je risquerais d'avoir des...

E : Tu n'es pas obligée de répondre hein.

I : Non mais franchement moi mon impression – mais bon je suis à la retraite alors oui le soir je n'hésite pas à prendre le tram pour aller au cinéma en ville ou autre, ça va revenir de plus en plus avec le covid qui s'allège en plus -... mais sinon en journée il y a pas grand monde hein. **C'est le rush à midi,** tout se vide de Minatec, CEA, machin **ils arrivent tous pour aller acheter dans un quartier écolo alors ils achètent tous dans des boîtes en carton, dans des sachets en papier, avec des couverts en carton... Mais c'est des couverts en bambou, donc c'est bien, c'est écolo [sarcasme] mais voilà.** Excuse-moi je suis un peu acide, mais [rires]... Franchement c'est ahurissant.

E : Ne t'excuse pas, c'est ce que je cherchais à percevoir aussi.

I : C'est ahurissant. Ils te pincent.

E : Ok, est-ce que tu te rends dans d'autres quartiers de la Presqu'île ? Est-ce que pour X ou Y raisons tu passes de temps en temps à Jean-Macé ou à Clos des Fleurs ?

I : Oui. Clos des Fleurs non mais à Jean Macé oui, parce que l'Union de quartier y a ses bureaux.

E : Uniquement pour ça du coup ?

I : Oui oui, effectivement sinon je n'y vais pas. J'y allais l'année dernière chercher les enfants de ma voisine quand elle était sur le point d'accoucher je suis allée chercher ses enfants pendant un mois et demi les mercredis j'allais les récupérer pour l'alléger un peu.

E : Ouais. C'est vrai que l'école est là-bas. Est-ce que tu trouves qu'il y a de la vie dans le quartier ? Tu m'as dit que pas du tout le weekend et les soirs.

I : Alors si je me base sur mes amis quand ils viennent chez moi, quand ils viennent pour déjeuner par exemple ils me disent que « dis donc c'est sympa, quand on remonte l'avenue des Martyrs il y a plein de monde dans la rue, ils sont tous dans des petits cafés et restaurants ; il y a de la vie c'est sympa ! ». Je leur dis oui, mais vous revenez à partir de 19h puis on en reparle.

Le soir et le weekend c'est LA MORT.

E : Est-ce que tu es attachée à ce quartier, est-ce que tu bougerais facilement ?

I : [souffle & rires] J'ai plus en tête l'espoir qu'on va – que la Ville – investir pour amener de la vie dans ce quartier. Il faut qu'on ait un cinéma, il faut qu'on ait un marché, il faut qu'on ait des commerces abordables pour les petits budgets, il faut refaire d'autres zones de jeux pour les enfants. Voilà, **il faut faire en sorte que la vie puisse s'exprimer sur ce quartier.** Franchement je préférerais 100 fois être au milieu d'un quartier où ça vit davantage. Franchement franchement. Mais en même temps le rapport qualité de vie / fric que j'ai, dans l'appartement où je suis-je retrouverai ça nulle part ailleurs.

E : Et du coup tu penses que ça relève de la compétence de la Ville ?

I : Je sais pas bien, je suis pas au courant mais il me semble quand même que la Ville peut insuffler dans un sens ou dans l'autre. InnoVia, c'est bien celui qui est chargé du plan urbain, c'est bien un service de la Ville InnoVia. Je dis pas de bêtise ?

E : Hum moi je dirais que c'est un privé. Ils ont dû faire une offre publique d'achat... On va vérifier.

I : C'est peut-être aussi que la Ville peut avoir un poids avec les promoteurs qui gèrent les locaux commerciaux et essayer de les inciter. Parce que : on n'a pas de médecins, on n'a pas d'infirmières, il y a des infirmiers qui ont voulu venir qui n'ont pas pu parce que les locaux étaient beaucoup trop chers. **Donc on est destiné à avoir des trucs de hamburgers, tacos de Lyon et compagnie... Mon dieu mais au secours ! Au secours !** Je peux pas penser que la Ville n'a pas un œil là-dessus, c'est pas possible. Je sais que c'était le projet de Destot, un quartier sans voiture du tout. Donc c'est quand même la Ville qui va dans un sens ou dans l'autre. Il me semble quand même.

E : Oui c'est sûr qu'ils ont une compétence.

I : Il faut absolument que les choses bougent sur ce quartier, c'est pas possible.

E : ça rejoint ma question d'après, c'est de savoir comment tu imagines le futur de ce quartier. Qu'est-ce que tu penses que ça peut devenir ? Est-ce que ça prend une trajectoire...

I : Alors je pense que si on arrive à terme à 40 % de logements sociaux, et que ça continue comme c'est parti avec RIEN d'adapté pour cette population-là, **ça va se dégrader à la vitesse grand V.** ça va être la cata.

E : Et je me permets, vu que tu as vécu longtemps à Villeneuve, tu penses que ça pourrait prendre la même trajectoire ?

I : Alors, la Villeneuve la problématique elle est très particulière parce que dans les années 70s c'était un quartier de mixité sociale où les attributions de logement étaient hyper chiadées. Je te le dis parce que j'ai cherché à avoir un logement à ce moment-là. C'est-à-dire que l'OPHLM et l'ASDHLM, les commissions d'attribution de logements ils tenaient compte de l'origine ethnique, de la taille des familles, et des revenus. Ils faisaient gaffe de ne pas accumuler un étage d'Africains, etc. Ils faisaient en sorte que ce soit extrêmement mixé. Tu avais beaucoup de gens qui étaient venus par rapport au projet pédagogique et de vie mixée. Il y avait énormément de post-soixanthuitards qui venaient là habiter par choix, pour construire ce projet. Je te parle franchement : en 83, Carignon a été élu maire de Grenoble. La Villeneuve c'était pas son électorat, il en avait rien à péter. Arrêt immédiat de la politique d'attribution de logements. Et on a mis des gens de plus en plus en difficulté. Ce qui fait que les gens qui avaient les moyens d'aller ailleurs au bout d'un moment ils ont craqué. Ils sont partis. Et on les remplacé par qui ? Par des gens dans la merde. Voilà.

Alors ici pour l'instant je ne sais pas, je ne sais pas comment ils attribuent les logements.

E : Tu sais comment ils ont attribué le tien quand même.

I : Oui mais l'immeuble ABC c'est très particulier, c'est différent des autres. Mais il faut être hyper... Sinon ça va exploser hein. Ils ont cassé des bâtis à Villeneuve, ils ont des gens à reloger, idem à Mistral, plus les autres. Pour l'instant il n'y a pas beaucoup d'ados, mais **les petits d'aujourd'hui vont devenir des ados**. Si il y a rien, **si il continue à ne rien y avoir pour eux ça va partir en cacahuète, ça ne peut pas être autrement**. Je comprends pas qu'on en raisonne qu'en termes de population du CEA, de Minatec... Mais c'est complètement du délire.

E : Donc ça serait potentiellement un futur foyer de délinquance ?

I : Moi je pense que ça peut complètement se scratcher ce truc.

E : Qu'est-ce que tu penses qui manque à ce quartier ? Un marché, et quoi d'autre ?

I : Des marchés, des équipements pour les jeunes, pour les ados, des parcs plus grands...

E : [la coupe] Type comment ?

I : Tu sais ces petits parcs, comment ça s'appelle ? Les citys ?

E : Ah les skate-parks ?

I : Les skate-parks il y en a un vers Jean-Macé. Mais il faut absolument mettre quelque chose autour de Cambridge. Que les gamins puissent avoir des paniers de basket, des mini-terrains de foot. Il y a un terrain de foot qui est utilisé une fois par semaine, mais qui appartient au comité d'entreprise de la SNCF. Il y a jamais personne. On est arrivé c'était ouvert, les gamins de l'immeuble y allaient. Ils ont fermé parce qu'il y a eu des dégradations. Mais il faut penser à ça, je sais pas moi. **Il faudrait qu'il y ait une structure d'animation au sein de ce quartier. Mais Chorier Berriat t'as vu où c'est par rapport à nous ? C'est à Chailles**. [rires] Moi je peux que te redire ça. Et un cinéma.

E : La santé aussi tu m'as dit ?

I : La santé c'est incroyable qu'on n'ait pas un seul toubib, qu'il n'y ait pas une seule infirmière !

E : Ok. Est-ce tu as entendu parler du Métrocâble ?

I : Oui bien sûr. [rire sarcastique] Je voulais leur proposer qu'ils le baptisent « Over the rivers » pour bien rester en anglais. [rires] Ouais, propose qu'ils l'appellent comme ça. Je les tue s'ils font ça.

E : Haha non mais moi je ne m'adresse pas à eux hein.

I : Bien sûr que j'en ai entendu parler.

E : Et donc, tu es plutôt favorable ?

I : [souffle] Je n'ai pas les compétences techniques pour juger. Je pense qu'effectivement il faut absolument faire quelque chose pour désenclaver la Presqu'île. Ah c'est impressionnant, le matin les embouteillages avenue des Martyrs des gens qui rentrent dans Grenoble en passant par là et le soir à partir de 5h tu peux mettre 45 minutes pour faire de la place Nelson Mandela jusqu'à la rue Winston Churchill. C'est à touche touche. Donc il faut faire quelque chose effectivement. Il y a ces deux fleuves qui sont là, qui obligent les gens à passer par là... Mais je ne sais pas ce qu'il faut faire moi. De toutes façons je suis désespérée de voir le nombre de gens qui viennent tout seul dans leur bagnole. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Qu'est qu'il faut faire pour que les gens comprennent ?!

E : Et cet axe toi par exemple tu m'as dit que tu faisais des choses à Saint-Martin-le-Vinoux... Le Lidl notamment ? Donc toi ça pourrait te servir ?

I : Oui oui moi ça me servirait, avec un bémol parce que si je vais faire mes courses à Lidl, si j'y vais une fois tous les 15 jours je prends quand même pas mal de trucs donc je suis chargée. Avec mon caddie de mémé [rires]. Outil indispensable quand on a 67 ans et le dos en vrac.

E : Et le côté Fontaine ?

I : Je n'y vais jamais. Jamais.

E : Très bien. J'ai une dernière question : est-ce que tu vois ce que c'est qu'un espace de vie sociale ?

I : Une vie sociale c'est des gens qui se rencontrent, et un espace c'est un agora quoi. Je sais pas.

E : Oui, l'idée c'est une sorte de Maison des Habitant·e·s plus réduite, au format plus light quoi. Du coup il y aurait pour projet d'en importer un quelque part.

I : C'est dommage qu'il soit plus light parce que vu le nombre d'habitants qu'il va y avoir, il va y avoir des besoins. Ça serait une très bonne chose hein.

E : Mais la question c'est où... Et pour l'instant c'est pas forcément parti sur Cambridge. Ça serait potentiellement à Jean Macé ou Clos des Fleurs. Donc ma question c'est plutôt : est-ce que tu penses qu'un dispositif de ce genre là à Cambridge ça aurait sa place ?

I : Mais bien sûr ! **On ne va pas continuer à arrêter la vie à la place Nelson Mandela.**

E : Oui tu penses qu'il y aurait du public réceptif...

I : J'espère, mais c'est très difficile. Moi je pense quand même que les structures comme ça ont tendance à proposer des activités ou gratuites ou à des prix très bas, ce qui permet aux gens à faible revenu de s'inscrire dans ces trucs-là. Toujours c'est un leitmotiv que j'ai : **il y a 40 % de logements sociaux, ne nous oubliez pas. Ne nous oubliez pas** [insiste].

E : Et si par exemple il était basé à Clos des Fleurs tu ne te déplacerais pas forcément ?

I : Si je me déplacerais, mais c'est parce que je suis sensible au fait que ce quartier Cambridge est dénué de vie.

E : Oui puis tu te déplaces déjà jusqu'au quartier Saint Bruno donc tu n'es pas forcément l'exemple.

I : Non j'y vais jamais à la MDH.

E : Ah bon tu ne m'as pas dit que tu avais un truc là-bas ?

I : Si mais ça ne se passe pas là. A la MDH je vais jamais, parce que ça m'arrive d'aller place Saint-Bruno bien sûr.

E : Ok, c'est tout pour moi. Est-ce que tu as d'autres choses à rajouter ?

I : Non, non non. Etant donné le travail que tu fais, c'était important pour moi **d'insister sur la vie des petits**. Voilà, il y a des gens qui ont peu de moyens, il va y en avoir 40 %, c'est pas rien. Et moi je suis très très sensible à tous les discours cocoricos qu'on entend. Enfin l'inauguration du parc Cambridge par un mec d'InnoVia dont je tairai le nom, c'était pour moi à pleurer. A pleurer. Tu sais ce que c'est le coq ? [imite le coq] Content, mais alors dans l'autosatisfaction, t'avais envie de lui dire « non mais attends, tu as vu la taille [du parc] ?! Vous vous foutez de qui là ?! » **Où est-ce qu'ils sont passés les 1 hectare 300. Vous les avez mis où ? Ils sont passés où ?**

Voilà, moi je suis très très fatiguée de ça et un peu **inquiète parce que je me dis que je ne supporterais pas de me retrouver de nouveau dans un ghetto**, et j'ai pas envie de déménager

à 75 balais. Voilà. J'ai pas envie de redéménager. Et puis j'ai un appartement que j'aime beaucoup, auquel je suis attachée. Mais **s'il vous plaît, ne nous oubliez pas. Il y a des gens qui vivent complètement sur ce quartier, ils ne viennent pas simplement y travailler le jour.**

E : Ok, est-ce tu as autre chose à ajouter ?

I : Non, je t'ai dit ce que j'avais envie de te dire.

En off, Anne a apporté des précisions sur le fait qu'à la Villeneuve tout a dégénéré à partir du moment où la police de proximité a cessé de venir dans le quartier, de même que les éducateurs-rices.

Elle a également ajouté qu'une école est prévue sur le quartier Cambridge d'ici 7 ans, et qu'entre aujourd'hui et 2024, 8 immeubles seront livrés.

Enfin, elle a apporté des éléments concernant sa vision du quartier, qu'elle considère comme étant la « vitrine de cette municipalité écolo ». Elle ajoute qu'« ils ne connaissent rien aux quartiers populaires », et « qu'ils mènent une politique de bobos ». Elle sent qu'« ils ne nous regardent pas, les gens à petits revenus ».

Entretien 5

Durée : 35 minutes

Lieu : Coffee and Go

Date : 21/03/22

Interrogé : Je précise que cet entretien est enregistré.

Etudiante : Merci, il faut ton consentement effectivement. Je vais présenter rapidement ma démarche et ensuite on passera aux questions pour toi. Je suis étudiante en master 2 de sciences politiques à l'IEP de Grenoble, dans un master qui s'appelle Sciences de gouvernement comparées. En gros c'est un master orienté recherche en sciences politique, même si je ne souhaite pas faire de la recherche derrière. En parallèle je fais un stage à la Maison des Habitant·e·s Chorier Berriat à Saint Bruno. Dans le cadre de ce stage et de mon master je fais un mémoire sur la Presqu'île, avec les questionnaires – que tu as reçus – et les entretiens.

I : Et c'est toi qui as choisi ce sujet ? Ou c'était proposé par l'école ?

E : Non non, pas par l'école. Par la MDH plus ou moins. Tu sais quand tu choisis un stage – selon les structures – on te demande sur quoi tu veux travailler et en fonction est-ce que ça répond à tes attentes. Du coup ils m'ont parlé de projets en communication, ça ne me disait rien, et après ils m'ont parlé de la Presqu'île, et j'ai dit que « ça oui ça me plaît ». Quand on dit « la Presqu'île » à la MDH on parle de 3 quartier : on parle de Clos des Fleurs – tu vois ou pas ? Toi t'es à Cambridge c'est ça ?

I : Moi je suis **quai de la Graille**.

E : Ah donc t'es à Clos des Fleurs alors. C'est ce qu'on appelle Clos des Fleurs. C'est les 11 grands immeubles. On parle de Jean Macé, donc de l'autre côté, quand tu traverses la route à côté de l'école...

I : Le terminal du bus là ?

E : Ouais. Et on parle de Cambridge, donc quand tu passes le pont de la voie ferrée et que tu vas à droite comme si tu allais au Polygone scientifique. Tu vois, il y a la ligne de tram qui fait une démarcation. D'un côté tu as tout le CNRS, le CEA, Minatec etc. Et de l'autre côté tu as des habitations.

I : Ok.

E : Voilà, du coup on parle de ces 3 zones là. Et toi les questions que je vais te poser c'est sur ta zone à toi. Est-ce que tu peux te présenter brièvement, s'il te plaît ?

I : **Je m'appelle Clément, j'ai 28 ans, et je suis chef de projet recherche** chez Capgemini ingénierie.

E : C'est sur la Presqu'île ?

I : Non, c'est à Échirolles.

E : ça marche. Donc tu m'as dit que tu vis à Clos des Fleurs. Depuis combien de temps ?

I : **Depuis septembre 2021**, donc pas longtemps.

E : Ok, tu habitais où avant ?

I : A Toulouse.

E : Ah oui donc tu as débarqué là à Grenoble récemment. Tu étais dans quel quartier à Toulouse ?

I : J'étais à Ramonville, je sais pas si tu connais.

E : Je vois le métro, pour les covoits'.

I : C'est ça exactement. J'étais pas loin, j'étais à la ferme de cinquante, au parc de cinquante. J'étais à 5 min en voiture du métro Ramonville.

E : Ok. Et c'est le travail qui t'a amené ici ?

I : On a choisi avec ma femme de venir ici pour voir. On avait fait 5 ans à Toulouse. Et on va repartir à Toulouse là. Parce que Grenoble ça nous a pas... Ca nous a pas botté plus que ça. En fait on est venus à la base à Grenoble pour le cadre, pour les montagnes, tout ça. Parce qu'on aime bien la rando, le ski, etc. Et c'est pas vraiment ce qu'on imaginait. Et c'est que c'est très cher Grenoble.

E : Ah ouais ?

I : Ah ouais, c'est beaucoup plus cher que Toulouse.

E : Au niveau du logement tu dis ?

I : Ouais. Mais largement. Et du coup on voulait acheter, mais on peut pas acheter à Grenoble. Du coup on retourne à Toulouse, parce qu'on peut acheter à Toulouse. [rires]

E : Oui du coup là vous êtes locataires à Clos des Fleurs.

I : C'est ça, exactement.

E : Vous êtes en **parc privé** ?

I : Oui.

E : D'accord, et vous repartez quand ? Vous savez déjà ou pas ?

I : Ouais, on est entrain de finir d'acheter la maison, et on va sûrement retourner à Toulouse en juillet ou aout. **On aura fait 1 an à Grenoble.** [rires] Je sais pas si du coup ça te pourrait ton enquête...

E : Ah non non pas du tout.

I : Du coup c'est principalement le coût du logement. Parce que là par exemple on paie 1 300 € de loyer, **c'est quand même pas donné**. Et on peut pas acheter.

E : Pour quelle surface ?

I : 90m², on a un T4. Bon on est quand même en duplex au 9^e, 90m², T4, c'est quand même bien.

E : Vous êtes que tous les deux ?

I : Ouais, on a chacun un bureau pour le télétravail.

E : Oui parce que si ça avait été abordable vous auriez envisagé d'acheter à Grenoble ?

I : C'est ça exactement.

E : A Grenoble même ou autour ?

I : Non à côté. Mais en fait on n'a pas le budget. On voudrait une maison, et c'est trop compliqué d'acheter à Grenoble.

E : Donc qu'est-ce qui vous a poussé à emménager à la Presqu'île ?

I : C'est les logements. Enfin **l'appartement était quand même vachement bien**. Les tours sont neuves et donc c'est tout propre. L'appartement est grand, et on est au 9^e. Donc on a une **super vue**, on n'a pas de vis-à-vis. De chez nous on a la vue sur toute la vallée, c'est quand même canon. Et on avait regardé un peu plus en ville ou quoi, mais les logements sont assez vieux, et ils sont un peu pourris. Et donc c'était surtout ça. Le fait qu'on soit pas loin du centre ville aussi quand même. Parce que là moi je suis venu, en vélo c'était 5 minutes pour venir ici.

E : Ouais, tu te déplaces principalement à vélo ?

I : Non. On se déplace pas mal en voiture. Il y a aussi qu'on a un garage en souterrain dans nos tours.

E : Vous avez une voiture chacun·e ?

I : Une voiture pour deux. Je me déplace en train pour aller au travail. Soit voiture, soit train, soit vélo. Ça dépend vraiment de mon humeur. Là j'ai repris le vélo parce qu'il fait bon. Mais quand il faisait méga froid cet hiver c'était voiture ou train. Et voilà... En fait vu que c'est à Échirolles et qu'on est à côté de la gare c'est pratique, je prends juste le train, je fais un arrêt et

je suis à Échirolles. En plus, Échirolles fait partie de l'abonnement Tag. Et en plus les transports sont pris en charge à 100 % par ma boîte, du coup je paie pas ma carte de transport.

E : Oui c'est avantageux. Et ta femme elle bosse où ?

I : A Échirolles aussi mais un peu plus au nord. Et elle du coup elle y va en tram. Mais moi en tram c'est trop long... C'est 14 arrêts, un truc comme ça, du coup ça prend une plombée.

E : Oui tu as changement ensuite pour Échirolles, j'imagine ?

I : Non en fait je prends le A jusqu'au bout et je marche.

E : Ah tu prends directement le A ?

I : A la gare.

E : Bah oui c'est vrai que Clos des Fleurs c'est plus près de la gare.

I : Mais en tout je mets 45 minutes en transports en commun. Alors que je mets 25 minutes en vélo.

E : En transport en commun, c'est-à-dire en tram ?

I : En tram ouais. Par contre en train c'est super rapide. J'avais essayé au début en tram et tout mais c'était trop chiant.

E : Dac. Au niveau de tes activités du quotidien, tu fais quoi ? Tu travailles donc ?

I : Voilà.

E : Je sais pas tu fais du sport ? Vous êtes casanier·e·s ou pas ?

I : On est assez casaniers quand même. On s'est mis à l'aquagym il y a quelques mois tous les deux à la piscine du Clos d'Or. Moi parce que j'avais envie de faire du sport et parce que l'aquagym pour l'hiver c'est cool, parce qu'on n'a pas à se les cailler à aller dehors. Et en plus c'est que avec des petites vieilles, du coup moi je kiffe c'est bonne ambiance c'est trop cool. Et plus ça a motivé ma femme pour aller faire du sport avec moi. Au final elle m'a rejoint à l'aquagym. Sinon je me remets à courir un peu mais...

E : Doucement ?

I : Ouais, ce qui est bien c'est que de chez nous on peut partir **longer l'Isère jusqu'au bout de la Presqu'île** si on veut, et c'est un chemin sans voiture ni rien, sans passage piéton. Et donc

c'est cool. Là j'essaie un peu. Et sinon on fait du ski et de la randonnée. C'est aussi pour ça qu'on est venus là quand même. Quand on est arrivé cet été – en septembre – tous les weekends on était en rando. Après il a commencé à faire froid, donc on a fait quelques sorties de ski après. Et sorties en bar avec les potes et tout ça.

E : Vous sortez un peu en ville du coup ? Ou plutôt chez des potes ?

I : **Plutôt en ville.** Ouais chez des potes aussi. En fait on a des potes de Toulouse qui sont venus à Grenoble avant nous, du coup voilà.

E : Et quand vous sortez en ville vous allez boire des coups dans quel quartier du coup ?

I : La rue des bars là, on va soit au Champollion, soit...

E : Ok, Gambetta alors ?

I : Ouais. Je réfléchis. Sinon on se fait souvent des restos aussi.

E : Et du coup les sorties le soir c'est plutôt en voiture ?

I : **A pied,** on essaie. Vu que de toutes façons c'est pas très loin de chez nous. On met 15 – 20 minutes pour aller en ville. Vu qu'on est dans l'informatique tous les deux, se dégourdir les jambes en fin de journée c'est pas du luxe !

E : J'imagine. Est-ce que tu trouves que le quartier a été bien pensé ?

I : Là où on est, il y a quand même pas trop de commerces, de restos, tout ça... Il y a Chez Marcel, je crois, un truc comme ça. Mais il est pas ouvert le weekend. Et puis c'est le seul truc en fait... Si quand on retourne au centre-ville il y a la boulangerie et le tabac là. **Mais c'est surtout résidentiel... Pour dormir** en fait nous où on est, toutes les tours, il y pas grand-chose autour. J'ai vu qu'ils ont essayé d'installer des potagers au bord de l'Isère, les espèces de co-jardinage là. Mais ça a pas l'air de trop prendre. Ça avait l'air d'être un peu en friche.

E : Dac. Et tu aimerais qu'il y ait plus de choses qui se développent, ou ça te va le calme ?

I : **Moi ça me va.** Il y avait un Intermarché. Ça on était dég' qu'il ait fermé parce que ça aurait été le top d'avoir une petite supérette, ou même un bar ou un truc. C'est vrai qu'il y a pas grand-chose juste à côté. **Après on est assez casaniers donc c'est pas si dérangeant que ça. Mais ça serait le plus quoi.**

E : Mais tu penses que s'il y avait un bar il serait utilisé ? Ou est-ce que les gens ne continueraient pas de sortir au centre-ville de toutes façons ?

I : Ah ouais, vu que c'est que des familles...

E : Non mais c'est vraiment une question hein.

I : Non mais c'est une bonne réflexion, je saurais pas dire. Je saurais pas dire. Parce qu'en fait il y a déjà chez Marcel machin il y a pas tant de monde que ça.

E : J'allais te demander où c'est. C'est vers Arago plutôt ?

I : Oui, c'est ça. Quand tu longes l'Isère en venant du centre-ville, t'arrives vers les tours là. Et avant le 39 / 41 tu tournes à gauche. Et là ça se sépare en plusieurs morceaux, et là il y a Chez Marcel. Non en vrai **une supérette ça ça serait le top**. En fait il y en avait une, il y avait le traiteur mini-supérette à côté de la boulangerie et du tabac, mais il a fermé il y a pas longtemps.

E : Ok, je voyais pas.

I : C'était un traiteur qui vendait de la semoule, des œufs et des boites de maïs ou des trucs comme ça quoi.

E : Ouais, épicerie sèche quoi.

I : Et on allait acheter à manger pour le midi des fois là-bas. Mais ils ont fermé.

E : Ok. Et du coup vos courses vous les faites où ?

I : Les grosses courses on les fait à Carrefour Saint-Égrève. Et sinon on va quand même de temps en temps à Intermarché.

E : Porte de France ?

I : Ouais exactement. Pareil, on peut y aller à pied et ça nous fait notre balade du soir s'il manque une salade et un machin quoi.

E : Dac. Et aussi quand je te demandais le quartier bien pensé au-delà des commerces c'est plutôt sur l'agencement des immeubles, sur le parc, sur la circulation quand tu as besoin de te rendre d'un point A à un point B, tout ça.

I : Je trouve que ça va ouais. Le parc est au milieu, il y a les tours autour, je trouve pas ça déconnant. Et au niveau circulation de voitures c'est pas galère. On a le parking en sous-terrain en dessous des immeubles, on galère pas à sortir, c'est pas trop bouché en plus par là-bas. Et en plus on est quand même pas loin de la voie rapide et de l'autoroute. On est au nord, c'est quand même chouette.

E : Et tu le fréquentes un peu ce parc ou pas du tout ?

I : **Pas du tout.**

E : C'est juste agréable de savoir qu'il est là ?

I : Ouais, après nous on voit surtout les familles, les enfants jouer en bas – parce que c'est en bas de chez eux – mais nous on va pas descendre en bas de chez nous pour s'asseoir dans le parc... ça fait un peu bizarre.

E : Vous avez un balcon ?

I : On a une grande terrasse ouais.

E : Est-ce que du coup tu apprécies la vie à Clos des Fleurs au niveau de l'immeuble, du quartier, du voisinage ?

I : Oui ça va. **C'est carrément tranquille**, j'ai rien à dire. Bon mes voisins d'en dessous ils sont un peu cons mais ça c'est pas le Clos des Fleurs, ça c'est la vie [rires]. Mais oui oui, moi c'est très bien. C'est assez calme en fait comme quartier.

E : Et t'as rencontré tes voisins ?

I : Oui, ceux d'un côté c'est une famille, on les croise de temps en temps et ils ont une petite fille. Hier par exemple ils avaient oublié leurs clés, du coup ils galéraient pour ouvrir leur porte. On les a rencontrés quelques fois. En arrivant je m'étais dit « Il faut qu'on se fasse une bière avec les voisins, tout ça » mais on ne l'a pas fait.

E : Ouais, c'est pas spécialement l'ambiance ?

I : Franchement ils sont cool ceux d'à côté, ça aurait pu presque. Mais c'est quand même assez **familial** donc... Je crois qu'on est 4 par étage. Ils ont tous des enfants à notre étage. Il y a des poussettes devant de partout. Donc ouais nous on n'en est pas encore là.

E : Oui vous ne vous êtes pas fait spécialement de potes dans votre quartier quoi.

I : Non, clairement pas. Et on n'a pas cherché spécialement, on va pas se mentir.

E : Tout à l'heure tu m'as dit que vous aviez une voiture que vous stationnez dans le garage : c'est compris dans votre loyer ?

I : Oui c'est ça. On a le garage, et on a une cave aussi.

E : Ensuite, est-ce que tu te sens bien dans ce quartier et pourquoi ?

I : Je dirais que **je me sens bien mais c'est surtout grâce à l'appart** en vrai. C'est parce que l'appart est vraiment bien, qu'on a une grande terrasse, une belle vue... Vu qu'on sort pas trop dans le quartier. Et qu'on n'est pas loin du centre-ville. Vraiment pour ça c'est... On est au calme, dans un truc bien et propre et calme, et on est à côté du centre ville.

E : Oui tu trouves que c'est propre, c'est bien entretenu ?

I : Oui je trouve vraiment. Comparé à la ville, c'est carrément propre là où on est.

E : Ok. Est-ce que tu vas régulièrement dans d'autres quartiers de la Presqu'île ? A savoir Jean Macé – en traversant à côté de l'école – et Cambridge – quand tu vas au bout du tram B. [Apporte des précisions sur la localisation de Cambridge].

I : Oui bah on y va pour aller à la pharmacie [rires]. Pour prendre des covois ou des machins comme ça quand on bouge. On n'y va pas tant, c'est vraiment la pharmacie. Et sinon le reste de la Presqu'île je réfléchis... A part quand je vais courir là-bas de temps en temps. Sinon pas trop non.

E : Comment est-ce tu perçois – tu as répondu en partie – les autres personnes qui vivent dans ce quartier ? Tu m'as dit qu'il y a beaucoup de familles. Est-ce que tu vois par exemple des personnes âgées ? Ou plutôt des jeunes ? Des personnes qui sont isolées ? Ou des gens qui ont l'air d'être ingénieurs ? Comment tu les perçois ?

I : J'ai l'impression que c'est quand même plus des familles cadres. **C'est quand même cher de se loger dans les nouvelles tours** là. Je sais qu'il y a des logements sociaux et des logements étudiants aussi. La tour orange là c'est une tour avec des étudiants c'est ça ? Mais en fait j'ai pas l'impression de trop les voir. Parce qu'on est souvent sur notre terrasse à regarder en bas dans le parc. Et en fait on voit surtout des familles en réalité.

E : Ok. Il n'y a pas trop de vieux ?

I : Peut-être, mais ça ne me marque pas là comme ça...

E : Et tu trouves qu'il y a des mélanges entre immeubles un peu, ça communique ou pas du tout ?

I : J'ai l'impression que les familles en bas oui, qu'ils soient d'un immeuble ou de l'autre tous les enfants jouent ensemble. Les parents sont tous au niveau des jeux là... Mais c'est difficile à dire encore une fois parce que **nous quand on veut sortir on va en ville.**

E : Les enfants et les chiens, c'est deux sources importantes de vie sociale.

I : [rires] On n'a pas de chien, on n'a pas d'enfant.

E : Est-ce que tu trouves qu'il y a de la vie dans le quartier malgré tout, est-ce qu'il y a une âme ou pas spécialement ?

I : Je dirais que pas spécialement.

E : Est-ce que tu te sens attaché au quartier ? Enfin tu déménages quand quelques mois donc j'imagine que pas spécialement non plus.

I : Pas spécialement non plus.

E : Comment tu imagines le futur du quartier ? Quelle trajectoire il pourrait prendre ?

I : Là il est assez neuf quand même. En fait juste à côté il y a toutes les grosses boîtes d'informatique, d'énergie et tout ça. Je sais pas trop...

E : Est-ce que tu penses que ça va plutôt rester résidentiel ? Ou qu'ils vont développer des commerces ?

I : J'ai du mal à voir des commerces... ça serait bien hein qu'il y ait des commerces, mais ils l'auraient déjà fait s'ils voulaient le faire. Parce que les locaux d'Intermarché typiquement ils sont disponibles donc s'ils voulaient ouvrir un truc... Non à mon avis **il y a plein de gens comme nous qui sont contents que ce soit un petit quartier résidentiel pénard.** Je le vois plus rester comme ça moi personnellement. Avec l'école à côté ouais ça fait quartier pour jeunes cadres dynamiques, parents d'enfants en bas-âge. Je suis moi-même un jeune cadre dynamique du coup j'ai le droit de le dire [rires].

E : Bien. Donc ce qui manque dans ce quartier, tu m'as parlé de commerces, éventuellement d'un bar... Est-ce que tu vois d'autres choses qui manquent ? Des choses où tu te dis « merde je dois aller à l'autre bout de la ville pour le faire » ?

I : Nous quand on veut faire des magasins spécifiques on va là où il y a le Pacifique, je sais pas si tu vois, à côté du chinois à volonté. Plus au nord là. Où il y a Leroy Merlin, c'est la grande

zone commerciale là. Après on n'est pas loin non plus de Saint Egrève. J'sais pas, moi je trouve qu'il est bien ce quartier [sourire].

E : Oui oui, je creuse...

I : Mais **je sais même pas s'il y avait plus de bars est-ce qu'on irait vraiment...** Si, un/des complexes sportifs. Parce qu'il y a le terrain de basket et de foot qui est à côté, mais sinon [souffle] je vois pas trop d'autres trucs.

E : Et si par exemple ça se développait à Cambridge, un terrain de foot et de basket, tu penses que vous iriez jusque-là bas ?

I : Il y en a déjà un terrain de foot et de basket justement. Mais un petit avec les grillages autour. Juste à côté de l'ancien arrêt de bus Jean Macé. Je sais pas si tu vois...

E : Je vais voir sur une carte.

I : Ouais, il y en a un mais c'est plus pour les enfants, c'est un petit quoi. Mais moi je ne fais pas de sports co donc je sais pas. J'ai du mal à dire ce qu'il faudrait en plus.

E : Par exemple s'ils installaient une piscine à Cambridge, vous iriez jusqu'à Cambridge ?

I : Ah ça serait cool, c'est moins loin pour nous que d'aller jusqu'au Clos d'Or je suppose.

E : Donc ouais. J'ai une question par rapport au Métrocable. Est-ce que tu vois ce que c'est ? Tu en as entendu parler ?

I : Au quoi ?

E : Au Métrocable. C'est le transport par câble. Après vous êtes moins concernés à Clos des Fleurs. En fait c'est la Métro qui veut développer une sorte de téléphérique entre Fontaine, la Presqu'île et Saint-Martin-le-Vinoux. En gros ça ferait l'axe est/ouest. Et la station ça serait à Oxford, donc au nord de la Presqu'île. C'est vrai que du coup à Clos des Fleurs vous êtes moins concernés.

I : Après je comprends qu'ils fassent ça parce qu'on ne peut pas construire en sous-terrain à Grenoble, et donc les transports aériens pour fluidifier... Le mieux ça serait métro, mais on peut pas faire de métro à Grenoble. Typiquement pour aller au sud là de chez nous en voiture c'est l'horreur. Pour aller au travail si on voulait aller au travail en voiture.

E : Ouais mais l'axe nord – sud c'est différent. Mais l'axe est – ouest j'ai l'impression qu'il est moins utilisé. Enfin on pourra en parler après du Métrocable, mais je te demandais juste au cas

où tu avais connaissance de ça. Et du coup on arrive à la fin de mes questions. J'ai une dernière question : est-ce que tu vois ce que c'est qu'un espace de vie sociale ou pas ?

I : C'est un espace où les gens viennent et se rencontrent ?

E : C'est plus ou moins ça. C'est comme une maison de quartier en plus light, avec un centre social avec quelques activités, du type yoga, jardinage, chanson, des choses comme ça. C'est des activités proposées pour les habitant·e·s. Et du coup ils ont ouvert une salle à Jean Macé, une salle d'accueil pour les gens qui veulent venir proposer des activités et tout ça. Et du coup ils envisagent de faire un espace de vie sociale, qui soit plus grand. Et ils réfléchissent à son implantation – où est-ce qu'ils vont le mettre, cet espace de vie sociale -. Est-ce tu penses que si c'était à Clos des Fleurs ça pourrait intéresser du monde ?

I : Euh... Je pense qu'il y a du monde à Clos des Fleurs, donc ça pourrait peut-être. Je pense que ça manque un peu de ça. Ça rejoint ce que je disais avant, il y a pas trop de trucs. Il y a l'assoc' pas loin de chez nous, l'association qui donne des repas. Juste à côté de la maternelle ou de l'école. Il y a plein de sans-papiers qui viennent là, c'est un espace de rencontre où ils viennent prendre un café. Ils distribuent des repas aussi. Mais c'est surtout pour être ensemble j'ai l'impression.

E : Ah mais oui le Fournil ! C'est le midi souvent.

I : Mais là c'est plus associatif, c'est moins par rapport à ce que tu dis.

E : Oui c'est associatif, mais c'est quand même en lien.

I : Mais du coup oui, je sais pas, dans les locaux d'Intermarché ?

E : Ils cherchent vraiment où s'implanter. Tu penses qu'avec les logements sociaux et tout ça pourrait ? Souvent c'est des activités soit gratuites soit basées sur le coefficient familial. Ça mixe les populations quand même...

I : Ouais en plus il y a beaucoup de jeunes, beaucoup d'enfants, beaucoup de jeunes couples, des logements sociaux etc. Et il y a du monde, t'as vu avec les grandes tours ça fait quand même beaucoup de monde.

E : Ouais, donc ça pourrait.

I : ça pourrait.

E : Ok, merci, c'est tout pour moi. Est-ce que tu as quelque chose à ajouter ?

I : Rien à ajouter.

En discutant après, Clément a tout de même parlé de son immeuble. Il m'a dit qu' « ils refont l'isolation à l'extérieur » parce qu' « il y a de l'eau dans les apparts », et qu'ensuite « ils vont devoir refaire tout le placo à l'intérieur ». Il précise bien ne parler que de son immeuble, il ne sait pas ce qu'il en est des autres bâtiments. Il ajoute que le bâtiment est sous garantie décennale. Il fait également mention du fait que le chauffage et l'eau chaude sont compris dans son loyer, et qu'il ne paie que l'électricité. Il dit n'avoir « quasiment pas allumé le chauffage cet hiver » et n'avoir pas eu froid. Il ajoute qu'ils ont du changer une fenêtre aux frais du constructeur car elle ne se refermait plus. Il souligne enfin que le fait de disposer de deux bureaux est très pratique pour le télétravail, et que l'immeuble est également équipé d'un garage à vélos.

Entretien 6

Durée : 49 minutes

Lieu : Boulangerie Paul, Cambridge

Date : 23/03/22

Etudiante : Première chose, est-ce que tu acceptes que cet entretien soit enregistré ?

I : Oui oui pas de soucis.

E : Ok. Je vais présenter ma démarche. En tout l'entretien va durer entre 30 minutes et 1h, selon si tu as envie de parler beaucoup ou pas. Je suis étudiante en M2 de sciences politiques à l'IEP de Grenoble, dans un master qui s'intitule Sciences de Gouvernement comparées. C'est orienté recherche en sciences politiques. Dans ce cadre-là je fais un stage aussi, à la Maison des habitant·e·s Chorier Berriat, à Saint Bruno. Dans le cadre de ce stage et du master, je fais un mémoire sur la Presqu'île, et plus particulièrement sur la vie quotidienne ici, comme tu as pu le voir avec les questionnaires : comment s'organise le quartier et tout ça. Du coup quand on dit Presqu'île à Chorier Berriat, on parle d'ici – Cambridge -, on parle de la cité Jean Macé, et on parle de Clos des Fleurs – les nouveaux immeubles à côté de Jean Macé-. Du coup je couple les questionnaires d'entretiens.

I : Ok, et ton but c'est de voir comment se passe la vie quotidienne ?

E : Oui exactement, de voir quels sont les points forts, les points faibles, etc. Tout ce que vous avez à en dire les habitant·e·s.

I : Tu as vu qu'il y a un débat public mercredi prochain ? On a eu une affiche. Mercredi soir à 19h à l'école Simone Lagrange. Ça peut être intéressant.

E : Oui je l'ai vu passer mais je ne l'avais pas enregistré. Est-ce que tu peux te présenter brièvement du coup ?

I : Oui. Je m'appelle **Émilie, j'ai 29 ans. J'habite ici depuis mi-août.** Du coup j'ai une formation de styliste-modéliste, et dernièrement j'étais encadrante dans un chantier d'insertion couture à St Marcellin. J'ai quitté mon poste mi-janvier pour de nouveaux horizons.

E : Ok. Chantier d'insertion c'est avec des jeunes ?

I : Non, c'est avec des gens qui sont éloignés de l'emploi, donc à partir d'un an de chômage.

E : Ok, et du coup tu cherches autre chose ou pour l'instant tu te poses ?

I : Je réfléchis à ce que j'ai envie de faire après toutes mes différentes expériences, et je vais peut-être m'orienter dans l'enseignement, institutrice. Profe des écoles. Donc pas grand-chose à voir, mais peut-être plus avec des enfants pour le coup.

E : D'accord, et tu vivais où avant d'arriver ici ?

I : On vivait pas loin de la Bajatière, à côté de Mounier. En dessous du parc Paul Mistral. A l'arrêt de tram Mounier entre le tram et Jean Perrault quoi. Dans ce quartier-là qui n'a pas vraiment de nom, parce que c'est pas la Bajatière, mais c'est de l'autre côté de Jean Perrault.

E : Ok. Et tu dis « on » vivait, tu étais avec quelqu'un ?

I : Oui, on a acheté avec mon copain ici, et du coup on habitait en location déjà ensemble à Mounier.

E : Et ensuite vous avez **acheté** ici ?

I : Oui, au mois d'août.

E : Ici donc à Cambridge ?

I : Oui, juste au Castell'R.

E : Ok, ça vous plaisait là-bas vers Mounier / Bajatière ?

I : Ouais on aimait bien, mais il n'y avait vraiment rien à la vente d'intéressant. Parce qu'on cherchait à avoir un balcon ou une terrasse, pas un balconnet, et il y avait vraiment pas grand-

chose dans nos tarifs. Soit il y avait des apparts très chers, soit vraiment pas lumineux... Souvent on trouvait moins bien que ce qu'on avait en location dans le quartier. Après on a visité pas mal vers Saint Martin d'Hères, vers là où il y a un peu plus des petites maisons. Il y avait des apparts en maison qui étaient pas mal, mais ça ne l'a pas fait. Et il y a beaucoup d'endroits dans ce quartier là où ils pètent des maisons pour faire des immeubles donc tu sais pas trop à quoi va ressembler le quartier dans 5 ans.

E : A Saint-Martin-d'Hères tu dis ?

I : Ouais, à Saint-Martin-d'Hères et même Bajatière. Entre là où on habitait et Saint-Martin-d'Hères ils pètent les maisons dès qu'il y a un papi / mamie qui décède, ils en profitent. Et nous c'est ce qu'il s'est passé devant l'immeuble où on était, ils ont détruit la maison pour faire un immeuble de 4 étages, et du coup ça nous a poussé à partir aussi. Ça devient très dense quoi.

E : Ok, donc ça c'est les facteurs qui vous ont poussés à partir, mais pourquoi vous installer ici ?

I : Après **c'était pas un choix la Presqu'île**. On aurait préféré rester dans notre quartier, en tenant en compte le fait qu'il valait mieux être dans les étages hauts si on voulait pas avoir de vis-à-vis. Mais comme on n'a pas trouvé et que là au niveau rapport : c'était presque du neuf, le prix, plus l'espace dehors... Tout mis bout à bout on n'a pas choisi le quartier en premier, c'est le seul appart' qu'on a visité ici parce qu'il n'y avait rien d'autre dans nos tarifs. Et du coup c'est pas un choix par défaut mais un petit peu quand même. **On ne se serait jamais dit « on va habiter à la Presqu'île » avant de visiter cet appart.**

E : C'est plus l'appart que le quartier alors.

I : Oui c'est surtout ça.

E : Ok, et vous avez acheté comptant, ou c'était un système d'accession à la propriété ? J'ai entendu qu'il y avait ça.

I : Alors à la base nous l'immeuble il est en accession à la propriété, mais on est les deuxièmes propriétaires. Donc ça fait que les tarifs sont assez avantageux parce que pendant 9 ans, le propriétaire doit respecter : s'il revend il faut que ce soit le prix d'achat fois un indice. Enfin tu ne peux pas mettre n'importe quoi comme prix. Tu ne peux pas dire « les prix flambent » et vendre l'appart hyper cher. Tu as quand même des **règles à respecter pendant 9 ans après la construction** de cet immeuble pour mettre en vente ton appart.

E : Ils ont ça à respecter vis-à-vis de vous qui êtes propriétaires ?

I : Vis-à-vis des futurs propriétaires. Les premiers propriétaires qui ont acheté, là quand ils revendaient ils devaient respecter tout plein de critères pour mettre en vente leur appart de sorte que le prix ne soit pas venu de nulle part, que ce soit vraiment cadré quoi. Parce que dans d'autres immeubles c'est pas du tout le cas, tu peux mettre le prix que tu as envie quand t'es propriétaire. Et là pendant 9 ans après la construction de l'immeuble, si nous on revend, vu que ça ne fait pas 9 ans que l'immeuble est construit, on doit respecter ça aussi.

E : Vous en avez profité quand vous avez acheté.

I : C'est ça on a profité que ce soit moins cher que dans d'autres immeubles où c'est pas le cas.

E : Ok. Et au niveau de tes activités principales au quotidien, tu fais quoi ? Avant bossais à Saint-Marcelin ?

I : Oui du coup je prenais le train. Donc moi ça m'arrangeait bien d'être proche du train à la base. Ça n'a pas duré si longtemps, c'était pas prévu au programme. Et sinon depuis je bosse pas mal de chez moi, sur de la couture. Sinon je sors en ville, je vais pas mal à la Bastille, à Clémencière, Saint-Martin-le-Vinoux pour me promener quoi.

E : Pour quelles activités en ville ?

I : En ville pour rencontrer des amis ou faire des achats. Parce qu'ici clairement [rires]... **A part acheter du pain et des médicaments voila.** Et sinon pour se promener à la Bastille ou Saint-Martin-le-Vinoux, pas mal de ce côté-là.

E : Ok, donc tu n'as pas un centre de gravité précis, c'est plutôt mobile ?

I : Non c'est en fonction... Même quand on sort avec des potes on ne va pas toujours au même endroit. Ça peut être autant Saint-Bruno que la Bobine. Grenoble c'est pas immense non plus. C'est toujours un peu dans une zone restreinte.

E : Ok. Et ta famille ils sont dans le coin ?

I : Ils sont en Savoie. Après j'ai mon frère qui habite à Grenoble – là je l'ai vu ce midi-. Mais lui il a acheté dans mon ancien quartier, mais il bosse pas loin d'ici.

E : Et tu dis que les courses tu vas en ville notamment. Pour les grosses courses aussi ?

I : J'ai l'habitude de faire mes courses à la Bonne Pioche. C'était moins loin de là où j'habitais avant. C'était pas non plus à côté à côté. Et du coup j'ai gardé l'habitude. J'avais aussi

l'habitude d'aller à la Biocoop de Champollion, j'ai gardé cette habitude là. C'est des magasins où j'aime bien les produits. Et **après quand il manque un œuf ou quoi on va au Carrefour** quoi. Mais on essaie de le faire au minimum, vraiment quand on est bloqués quoi.

E : Et les restos tout ça, tu en fais de temps en temps ?

I : Ouais. On est allés dans notre quartier par curiosité voir à quoi ça ressemblait [rires]. Au Buis'trot. Un soir où c'était du karaoké. On ne savait pas du tout que c'était ça mais c'était très sympa. Mais du coup ici c'est ouvert que le jeudi et le vendredi soir, donc il faut que ça tombe ces jours-là. Tu ne peux pas y aller le weekend ou quoi. Et pareil, Cuisinons Maison ça ferme assez tôt le soir, à 21h je crois, et c'est pas ouvert le weekend. Donc c'est sympa quand tu veux manger un bout à l'extérieur mais que tu as la flemme d'aller en ville. Ou on a fait des travaux dans l'appart on est allés manger là-bas, par exemple. Mais voilà c'est pas l'endroit où j'irais à chaque fois spécialement. Et sinon on va plutôt au centre-ville, principalement.

E : Ok. Quand tu vas au centre ou ailleurs tu te déplaces comment ?

I : En vélo, ou en tram quand je vais faire des grosses courses, parce que c'est un peu la galère à vélo.

E : Tu les fais où les grosses courses ?

I : ça sera toujours Bonne Pioche / Biocoop. Mais du coup c'est un peu... [rires] ça va que je suis au chômage et que du coup je les fais deux fois par semaine, mais tu peux pas faire des énormes courses en étant à pied ou en transport. Après on est deux donc ça va.

E : Vous avez une voiture ou pas du tout ?

I : Ouais, on a une voiture. J'essaie de ne pas trop trop la sortir non plus. De temps en temps quand j'ai des courses à faire je vais au Biocoop de Saint-Égrève, mais j'essaie que ce ne soit pas toutes les semaines de prendre la voiture pour aller faire les courses. En plus le Biocoop de Saint Egrève il est plus cher, et y aller en voiture ça me fait un peu chier.

E : Et tu trouves où la garer la voiture ?

I : On a un garage. Donc on n'a pas trop de soucis. Il est étroit mais au moins on peut mettre la voiture dedans. C'est assez pratique.

E : C'est clair. Parce que sinon j'ai entendu des galères de stationnement...

I : En fait ici il ne faut pas avoir de voiture, quand tu habites là. Ou alors il faut avoir un garage. Ou alors il y a le parking surélevé, le parking silo. Sinon ça peut être vite compliqué. Après le but c'est quand même que la Presqu'île ce ne soit pas un parking immense. Déjà que c'est assez déprimant comme lieu [rires]... C'est pas un lieu très riant, si en plus c'était juste un grand parking comme à l'Esplanade ça serait un peu glauque.

E : Ok. Maintenant je vais te poser des questions plutôt sur le quartier. Est-ce que tu trouves qu'il a été bien pensé ce quartier, au niveau architectural, organisation, etc. ?

I : Plus ou moins. Parce que ça fait vraiment un gros axe pour les voitures, où les voitures roulent très vite. Et tout le quartier est un peu déporté sans vraiment grosse place centrale. Donc je pense que c'était la vocation du parc qui est en construction. Donc **j'espère que quand il sera plus abouti ça permettra qu'il y ait du monde qui vienne se rassembler, que ce soit un peu moins froid comme quartier**. Mais c'est vrai que nous on a vraiment de la chance, on est un des seuls immeubles où il n'y a pas de vis-à-vis. Là ils sont entrain de construire le dernier immeuble de l'autre côté du parc, mais il sera à 200 m de chez nous donc ça va. Mais **quand on voit les immeubles là on peut pas dire que c'est pensé pour les gens qui habitent dedans**. T'es vraiment le nez sur ton voisin quoi. Donc c'est un peu dommage quoi.

E : J'ai pas compris lequel c'est ton immeuble.

I : Nous c'est le Castell'R. C'est le plus petit immeuble de la Presqu'île, celui qui est sur trois étages, juste là derrière.

E : Ah mais c'est les habitats partagés.

I : Oui nous on est dans un habitat partagé.

E : D'accord. Et du coup tu ne connaissais pas les gens avant de t'y installer ?

I : On a quand même fait une rencontre – je crois qu'on n'avait pas encore signé le compromis et tout ça – une rencontre avec les voisins. Les anciens propriétaires nous avaient proposé une rencontre avec les voisins parce que justement c'est un habitat partagé et que c'était important qu'ils nous rencontrent et qu'il n'y ait pas des gens avec qui ça puisse pas du tout bien se passer au niveau de l'habitat partagé. Je pense que c'est important qu'ils puissent dire leur mot, savoir si ça leur semblait ok. Mais c'était une fois que nous on a fait l'offre qu'ils nous ont proposé ça.

E : Ok. Du coup c'est quoi les spécificités de ce voisinage ? Vous avez des réunions ?

I : Oui, on a une **salle commune** au rez-de-chaussée. Ça nous permet de faire des activités ensemble, des repas ensemble. Ou aussi quand on a du monde à la maison chacun peut réserver en avance si la salle est dispo pour loger du monde quoi. C'est un studio aménagé donc on peut loger une petite famille dedans. Du coup on a des réunions une fois par mois par rapport au fonctionnement, différents projets qu'on peut avoir... Avant le covid ils avaient fait venir des spectacles ou des choses comme ça. Ça s'était arrêté du fait du covid, mais **la vocation c'était vraiment que la salle soit ouverte sur l'extérieur.**

E : Et tu penses que ça va reprendre ?

I : On va essayer de le mettre en place, on va bientôt faire des affiches pour être un lieu de distribution d'une **Amap**, pour faire venir les gens dans la salle commune et pouvoir partager un moment convivial et permettre aux gens d'avoir des produits locaux qui viennent dans leur quartier. Du coup on va prospecter pour trouver d'autres foyers intéressés en plus de ceux de l'immeuble pour qu'on soit assez nombreux pour que ça vaille le coup. On a trouvé une Amap qui est assez sympa. Pour qu'ils puissent venir nous livrer il faut qu'on soit une trentaine de foyers. On va essayer de trouver du monde.

E : Je pense que vous n'aurez pas trop de difficultés.

I : ça serait chouette. Ça permettrait d'avoir accès à autre chose que Carrefour city. Et puis **avoir un lieu de rencontre** pour les gens du quartier aussi ça serait cool.

E : Et la salle elle vous est mise à disposition par qui ?

I : En fait chacun des propriétaires on en a acheté un bout. Au tantième. Tous les mois on paie les charges. Elle nous appartient aux 7 foyers de l'immeuble.

E : Et pour l'instant il n'y a pas eu spécialement de tensions sur la gestion de cette salle ?

I : Non, à part des fois le ménage mais ça c'est comme partout je pense. Mais non on arrive à faire en sorte qu'à chaque fois que quelqu'un en a besoin il prévienne à l'avance donc ça se passe plutôt bien.

E : Ok. Je reviens à ma question du quartier qui a été bien pensé. Quand tu passes là tu passes par les ilots ou par l'avenue des Martyrs ?

I : Pour aller en ville ?

E : Ouais.

I : Souvent je traverse là [sur l'avenue des Martyrs]. Mais il manque clairement un feu piéton parce que les gens ne savent pas qu'ils doivent s'arrêter pour laisser passer les gens ou les vélos qui traversent. C'est juste l'enfer quoi. C'est bien un truc à parler mercredi prochain. En plus le lampadaire il est déporté par rapport au passage piéton. Du coup quand c'est la nuit les gens ne te voient pas du tout. Après des fois je vais me promener dans les ilots mais c'est assez rare. C'est vraiment de temps en temps.

E : Et tu penses que quand il y aura le parc tu iras de temps en temps au parc ?

I : Vu qu'il est devant chez nous oui, carrément.

E : Du coup est-ce que tu apprécies la vie ici ? Tu m'as dit que l'appart oui.

I : L'appart et l'immeuble oui. Le voisinage aussi. Après c'est plus **la vie de quartier qui est un peu glauque**. Il y a tout qui est ouvert toute la journée, mais le soir il y a tout qui ferme à 18h, et du coup si tu veux sortir boire un coup il y a qu'un truc quoi, et pas le weekend, enfin que deux soirs dans la semaine du coup c'est assez restreint.

E : Et le voisinage tu les as tous·tes rencontré·e·s ?

I : Nous oui, parce qu'en plus des réunions **on fait des repas et tout ça**. Après les voisins de l'autre immeuble j'en ai rencontré quelques-uns au niveau des garages, ou des gens qui déménageaient et tout ça. Après je trouve que **ce qui est appréciable par rapport à d'autres quartiers ailleurs dans Grenoble c'est que tout le monde se dit un peu bonjour peu importe l'immeuble dont on vient**. Entre les ilots, dans les petits passages, les gens sont assez tranquilles, c'est assez agréable ça.

E : Du coup c'est quand même convivial votre immeuble ?

I : Nous notre immeuble oui carrément.

E : Est-ce que tu t'y sens bien dans ce quartier ?

I : Je pense qu'il faudrait attendre que ça se développe plus. C'est vrai que par rapport à avant on était plus proches des lieux d'intérêt où on allait souvent, genre au parc Paul Mistral, à la Bobine ou au centre-ville. On était plus rapidement là-bas. Là c'est sûr que ça demande d'aller un peu plus loin. Après je pense que c'est un quartier en devenir et **qu'il faut lui laisser sa chance aussi**. Pour le moment c'est pas le quartier de mes rêves.

E : Et vous vous organisez comment avec ces voisins ? Vous avez un groupe WhatsApp ?

I : Plutôt des **mails**. Parce qu'il y en avait plusieurs qui ne voulaient pas WhatsApp pour ne pas être trop sollicités. Après on a un tableau d'affichage dans l'entrée donc ça permet d'écrire deux trois infos aussi.

E : Et dans ton immeuble et globalement dans le quartier tu vois plutôt des personnes en couple, seules, âgées, avec enfants, sans enfants ?

I : J'ai l'impression qu'il y a beaucoup de jeunes foyers avec ou sans enfants. Je dirais majoritairement, j'ai gens que je peux rencontrer.

E : D'entre quel âge et quel âge ?

I : Je dirais qu'il y a beaucoup de monde qui a entre 30 et 40 ans dans ce quartier. Il y a pas énormément de jeunes jeunes, à part les cités u. Ouais il y a pas mal de gens avec des enfants en bas âge, des familles. Et des personnes âgées il n'y en a pas énormément. On a un couple de personnes âgées dans notre immeuble, mais je n'en ai pas croisé beaucoup d'autres. Ils sortent peut-être moins aussi.

E : Et tu as été amenée à discuter avec des gens d'autres immeubles ? Ou juste un bonjour cordial ?

I : L'immeuble d'à côté un peu plus, le Castell'O. Il y a un couple de voisins, des fois quand on est sur le parking mais voilà. On n'a pas eu plus d'occasions que ça de rencontre. Là j'ai vu qu'il y a un atelier de jardinage mercredi prochain aussi, je pense y aller pour **voir du monde**.

E : L'atelier jardinage de la ville ?

I : Oui.

E : Je serai là [rires]. C'est proposé par la MdH. Ok, donc tu serais plutôt demandeuse de plus de lien social dans ce quartier ?

I : Oui carrément ça serait chouette.

E : Parce que tu trouves qu'il manque quoi, concrètement ?

I : Des commerces de proximité pour les gens qui y habitent. Parce que là concrètement c'est que des choses pour les gens qui y travaillent ou les étudiants. Mais il n'y a pas beaucoup de choses pour le soir ou le weekend, du type un supermarché un peu mieux que le Carrefour.

E : Mieux, c'est-à-dire avec plus de choix ou moins cher ?

I : Plus de choix, moins cher, et des produits locaux. Et une boulangerie qui ne soit pas une chaîne aussi. Enfin des choses qu'on retrouve en centre-ville mais **ici on n'a que des chaînes qui s'ouvrent**. Je pense que ça aiderait à ce que les gens soient un peu mieux dans leur quartier. Et pareil un petit bistrot qui soit plus adapté aux gens qui y habitent. Et peut-être un resto aussi. Ce genre de choses.

E : Tu penses que tu irais s'il y avait un bar ici ?

I : Oui ça pourrait m'arriver.

E : Ok. Est-ce que tu te sens attachée à ce quartier ?

I : Pas plus que ça j'avoue. J'ai vécu 7 ans dans mon ancien quartier dans deux appartements différents, donc c'est vrai que j'avais vraiment mes habitudes là-bas. Après je ne regrette pas mon appartement d'avant, mais c'est vrai que mon quartier d'avant était peut-être un peu plus facile niveau vie quotidienne. Tu avais une super boulangerie juste à côté, t'avais plus de choses plus accessibles.

E : Plus accessibles financièrement ou physiquement ?

I : Un peu des deux. Convivial, je dirais pas que c'était un quartier convivial parce que notre immeuble il ne se passait pas grand-chose de très convivial à part pendant le covid. Il y a peut-être plus de lieux où tu peux faire tes courses facilement, il y avait le parc Paul Mistral juste à côté pour aller courir c'était cool. Alors qu'ici il y a les deux quais en béton, ou alors il faut monter tout de suite droit dans le pentu à Saint-Martin-le-Vinoux à la Bastille mais par les escaliers.

E : Est-ce que tu vas régulièrement dans d'autres quartiers de la Presqu'île, à savoir Jean Macé et Clos des Fleurs ?

I : C'est vrai que je ne connais pas du tout, j'y passe jamais vraiment parce que quand je vais en ville je passe plutôt derrière la gare, parce que j'aime pas du tout en vélo, il y a pas de piste cyclable côté quai donc c'est merdique. Du coup j'y passe vraiment très rarement. Et puis il n'y a pas de magasins ou de choses, ou un centre d'intérêt où je penserais à y aller.

E : Ok. Je me demandais aussi, est-ce que dans votre immeuble il y a des malfaçons ou pas spécialement ?

I : Ah oui oui oui. Il y a eu des procès. Il y a eu une étude faite par un expert de malfaçon au niveau du bardage.

E : Le bardage c'est l'extérieur ?

I : Le bois oui. Il y a eu pas mal d'autres malfaçons, et aussi dans l'immeuble qui est à côté de nous. On est la même copro, Castell'O et Castell'R. Et Castell'O aussi ils ont eu pas mal de soucis. Donc oui ça a été un peu fait pas trop dans les règles de l'art [rires sarcastique].

E : Et tu étais là au départ de ce procès ? Ou t'es arrivée en cours de route ?

I : Non. Nous l'expertise avait eu lieu quand on a acheté. Mais du coup là on est à l'après expertise, savoir ce qu'on va faire. Donc voilà...

E : Donc c'est les habitant·e·s, vous 7 et l'immeuble d'à côté ?

I : Oui, une trentaine de copropriétaires.

E : Et il y a d'autres choses qui causent problème ?

I : Après il y a des évacuations d'eau qui ne sont pas terribles. Nous on a les plafonds des balcons qui craquèlent un peu. Il y a deux trois trucs qui sont pas top top...

E : Qui craquèlent ?

I : Un peu comme on voit là [désigne un balcon du doigt]. Le balcon du dessus ça craquèle du fait de l'humidité. Je pense que c'est l'évacuation.

E : Ok, donc là vous avez fait un recours pour le bardage, mais pas pour ça ?

I : ça on a demandé aux propriétaires précédents de leur refaire avant qu'on achète. Et là ça a été refait cet été, mais ça craquèle de nouveau.

E : Oh merde...

I : Ouais. C'est un peu la loose [rire jaune]. Du coup on va recontacter le peintre qui l'a fait, mais je pense que ça ne vient pas spécifiquement de la peinture. Je pense que c'est qu'il y a trop d'eau dans le balcon du dessus. Je ne vois pas comment, en ayant refait – il a bien la bonne peinture qui va bien-... Puis ça le fait vraiment aux endroits où il y a les chenaux.

E : Et c'est pas sous garantie encore ?

I : Faudrait voir avec lui mais je pense que ça dépend pas de la peinture qu'il a mise.

E : Non, je ne disais pas du peintre mais des architectes.

I : Après c'est tellement long les procédures que je ne sais pas si pour des petits trucs comme ça il faut faire quelque chose quoi. Le bardage c'était le plus important. Les joies des propriétaires quoi...

E : Ok ok. Donc ce qui manque dans ce quartier, et qu'est-ce que tu conseillerais pour améliorer le quotidien du coup c'est des commerces ?

I : **Des commerces surtout, des lieux de rencontre**, peut-être un marché aussi ça serait top. Parce que là il y a un marché à Europole mais c'est que le jeudi après-midi, du coup j'avais pas l'impression que ce soit spécialement des gens de notre quartier mais plutôt du quartier d'Europole qui y vont quoi. Ouais ça, ça serait vraiment chouette.

E : Comment est-ce que tu imagines le futur de ce quartier ? Qu'est-ce qu'il va devenir ?

I : J'espère qu'il va se développer au niveau des lieux chouettes pour les habitants. Qu'il devienne plus dynamique. Que ça ne soit pas une cité dortoir. Et voilà, qu'il y ait plus de lieux de vie sympas.

E : Quand tu parles de ça tu penses à quoi ? Des activités ?

I : Oui ça peut être des activités, des assos, des choses comme ça. C'est sûr qu'il y a une maison des habitant·e·s mais apparemment il faut aller demander les clés à Chorier Berriat pour y avoir accès.

E : La salle Cambridge ?

I : Ouais la salle ABC. Enfin qu'il puisse y avoir des trucs un peu pratiques et ouverts pour le voisinage quoi. **Que ça devienne vraiment un lieu où on puisse y vivre sans avoir tout le temps besoin d'aller au centre-ville pour le moindre truc.**

E : Je te demande parce que j'ai eu des échos de ça : est-ce que tu ne chéris pas le calme ici justement ?

I : Le calme si, clairement. Je ne m'en rendais pas plus compte que ça parce qu'on avait surtout flashé sur l'appart. Mais c'est vrai qu'on a zéro route autour de notre immeuble, donc ça c'est quand même chouette, on est que sur une zone piétonne. Il y a une petite route mais à sens unique pour venir jusqu'ici, et elle ne jouxte même pas notre appartement, donc niveau bruit on n'a pas grand-chose.

E : Et après ça irait pas forcément à l'encontre d'avoir un bar, des activités et tout ça ?

I : Après je voyais des amis qui venaient visiter qui disaient « Ah il y a pas trop de bruit avec les enfants du parc ? ». Moi au contraire le bruit des enfants je trouve ça cool, c'est que ça vit et qu'il y a des gens. Et après un bar c'est vrai que s'il est ouvert jusqu'à 4h du mat', si c'est une boîte oui ça va poser problème. Mais si c'est ouvert jusqu'à minuit, pas forcément tous les soirs, et pas forcément avec une terrasse ça mettra peut-être un peu d'animation sans forcément être dérangeant. Et puis on a tous des **immeubles qui sont hyper bien isolés**. Donc je pense pas que les fenêtres fermées, voilà... Nous on est arrivés à la fin de l'été donc on n'a pas trop connu comment c'est s'il y a canicule, mais je pense que ça va bien mieux que dans certains vieux immeubles comme dans celui qu'on avait avant où t'es obligée de dormir la fenêtre ouverte assez tôt. Donc je pense que ça limite vachement le bruit d'être dans des logements plus neufs.

E : C'est sûr. Et le côté écoquartier et tout ça, ça te parle ?

I : Oui carrément. Après **je trouve ça drôle pour un écoquartier qu'ils aient mis que des chaînes de restauration rapide**. Enfin ça paraît bizarre... Mais je pense que c'était une solution de facilité pour les gens qui travaillent.

E : Je reviens sur le futur du quartier : tu espères que ça va se développer et tout ça, mais tu penses que ça va prendre cette tournure ou pas, au-delà de ce que tu espères ?

I : [souffle] Il faudrait que je vois lors d'un débat public qu'est-ce que pensent d'autres gens aussi dans le quartier, s'il y a cette même envie dans d'autres immeubles ou pas. Mais je pense que oui tout le monde trouve qu'il manque clairement de commerces. Après ça ne va pas devenir le centre-ville non plus. Je pense que c'est quand même voué à ce qu'il y ait un peu plus d'animations que ce qu'il y a maintenant. Après je suis peut-être juste utopiste [rires]. Après je sais pas ce que tu as eu dans d'autres entretiens, si les gens sont plutôt volontaires.

E : C'est des échos très différents selon les immeubles dans lesquels les personnes vivent. Notamment les personnes des logements sociaux. Ma question sur le futur du quartier c'était par rapport à ça aussi, parce que le nombre de logements sociaux augmente, et du coup je voulais voir ce que tu en pensais.

I : Moi je trouve ça carrément cool, parce que ça permet de casser un peu le quartier, que ce soit pas que des gens qui bossent au CEA ou des gens aisés qui habitent ici ou à l'inverse que ce soit que des logements sociaux. Je trouve que la mixité c'est vraiment un plus. Du moment qu'on garde des lieux de rencontre assez sympas comme les jeux pour les enfants on voit qu'il

y a pleins de familles de pleins d'immeubles différents qui y jouent. Des familles qui ne se seraient pas rencontrées sinon. S'il y a des lieux de rencontre un peu propices à se rencontrer pour passer du bon temps c'est ce que je souhaite.

E : Ok. Est-ce que tu vois ce qu'est un espace de vie sociale ?

I : C'est comme une MJC, ou pas forcément ?

E : C'est plutôt comme une Maison des Habitant·e·s en plus réduit. Du coup, Chorier Berriat - parce que c'est le secteur 1 – envisage d'en mettre un quelque part. Et ils réfléchissent à où l'implanter. C'est un genre d'endroit qui proposerait des activités du type poterie, danse, yoga, méditation, jardinage que sais-je. Est-ce que tu penses que ça aurait sa place ici ?

I : Carrément oui.

E : Sachant que c'est souvent tourné vers des publics défavorisés, pas que, mais c'est souvent des activités soit gratuites soit basées sur le coefficient familial.

I : Je pense que ça serait chouette, et ça permettrait que des personnes plus âgées du quartier aussi puissent rencontrer des gens autre que les gens de leur immeuble. Je pense que ça ça serait cool. Et **d'éviter de tous faire nos activités au centre-ville et de rentrer ici juste pour dormir.**

E : Par exemple tu aimerais voir quoi comme activité ?

I : La poterie ça me dirait bien. Le yoga aussi. Pourquoi pas du fitness. Du jardinage ça serait cool. Moi je serais bien partante pour un peu tout. On va commencer ce soir des petits ateliers couture avec des voisines. Du coup j'ai proposé à une voisine de l'immeuble d'à côté aussi. Bon on ne peut pas être énormément parce que la salle commune elle n'est pas immense non plus, mais je pense que ce genre d'atelier ça permet de créer du lien, c'est chouette quoi. Après ça pourrait être chouette qu'il y ait des projections, des soirées à thème, des conférences, des choses comme ça.

E : Du coup ça serait plutôt des choses le soir ?

I : Le soir mais pas que. J'ai l'impression qu'on est quand même quelques-uns à ne pas travailler à des horaires de bureau. Il y a des dames qui ont des enfants en bas âge. Après des personnes âgées j'en n'ai pas vues énormément, mais je pense quand même qu'il y a des personnes qui sont en activité plus réduite comme moi. Je ne vois pas personne de toute la journée dans le quartier. Donc je pense qu'il y a des gens qui aimeraient quand même avoir des activités.

E : Et si par exemple l'Espace de Vie sociale était basé à Clos des Fleurs ou à Jean Macé tu irais tu penses ou pas ?

I : J'irais, mais tant que je suis encore au chômage. Je pense qu'après j'irais moins que si c'est vraiment dans le quartier. **Quitte à aller là-bas, autant aller au centre-ville.** Dans ma tête c'est vraiment déjà la ville.

E : J'ai une dernière question concernant le Métrocable, est-ce que tu en as entendu parler ?

I : Oui, il est censé passer un peu plus loin qu'ici, si j'ai bien compris, un peu plus au nord.

E : Comment tu en as entendu parler ?

I : [réfléchit] Je ne sais plus... Je pense que c'était dans les magazines de la Ville ou une des pages de la Ville sur Facebook ou quelque chose comme ça.

E : Et ça te botterait ce projet ?

I : J'y vois pas trop l'utilité parce que ça m'étonnerait qu'il y ait beaucoup de gens de Saint-Martin-le-Vinoux ou Fontaine qui aient besoin de traverser, mais peut-être que je me trompe. J'imagine qu'ils ont quand même réfléchi avant de proposer ça [rire]. C'est pas forcément l'axe qui est le plus engorgé de Grenoble... ça me semble assez bizarre comme choix stratégique. Après c'est toujours mieux que ce soit des voitures à la place. Mais est-ce que ça va être vraiment utilisé j'ai un petit doute parce qu'il n'y a pas vraiment de centre d'intérêt à Fontaine. Il n'y a même pas beaucoup de boîtes là-bas.

E : Pour désengorger ça serait plutôt un axe nord / sud du coup ?

I : Nord / sud ouais. Et vers le Grésivaudan où c'est beaucoup engorgé aussi. Il manque de transports en commun dans plein d'endroits. Par exemple mon copain il bosse au Rondeau, et que ce soit en transport ou en vélo c'est pas du tout pratique, c'est la merde quoi. Et je pense que c'est pas le seul à faire ce genre de trajets là. Du coup je ne vois pas comment en faisant un axe...

E : Est / ouest...

I : Oui, et surtout c'est même pas dans ces lieux-là, Seyssinet... Enfin c'est curieux.

E : C'est tout pour moi. Est-ce que tu as des choses à ajouter ?

I : Je pense que c'est complet. Après oui moi c'est plus développer le lien social.

E : Tu penses que c'est aux pouvoirs publics de le faire ?

I : Je pense que c'est aussi à nous de s'impliquer un peu plus. Moi je ne pouvais pas le faire jusque-là parce que je travaillais. C'est vrai que maintenant que j'ai un peu le temps j'aimerais bien m'impliquer un peu plus pour déjà être au courant de quels sont les projets – parce que je ne sais pas forcément – et s'impliquer un peu plus du fait qu'on a une salle commune, c'est pour ça qu'on se disait pourquoi pas l'Amap ou voilà. C'est un peu les deux quoi.

E : Ok. Et si, je me permets une autre question : est-ce que tu trouves que les pouvoirs publics, la Ville, la Métro et tout ça ils font leur job ici ou pas ?

I : Après je sais pas quel pouvoir ils ont de le faire. Je dirais que c'est plus pour avoir vraiment des lieux... On se sent un peu excentrés de la ville, et pour relier la ville à l'extérieur oui on a le tram mais bon. Par exemple à la Métro pour moi l'urgence c'est l'accessibilité vélo qui est hyper dangereuse aussi. C'est aussi pour ça qu'il y a autant de gens en voiture. C'est parce que c'est hyper dangereux d'aller en ville. Depuis qu'on est là mon copain il s'est fait renverser deux fois. Avant c'était jamais arrivé. En fait on nous laisse jamais passer quand on veut aller de l'autre côté [traverser l'avenue des Martyrs], et après en haut [de la place Nelson Mandela] c'est super dangereux parce que c'est en travaux depuis longtemps parce que les bus ils te coupent la route. Et après il y a tout le quartier vers la gare qui est dangereux aussi, et t'es obligé de passer par là. Ou par Clos des Fleurs / les quais, où il n'y a pas vraiment de piste cyclable. Du coup il y a un bout de piste cyclable là. En plus il y a les bus qui vont hyper vites qui te frôlent, tu es pas du tout en sécurité. S'ils voulaient réduire l'impact des voitures et tout il faudrait vraiment faire en sorte qu'on soit plus sûr en vélo. Parce que je comprends bien que quand t'es une famille à vélo t'es pas hyper motivé d'aller tous en ville en vélo. Tu prendras plutôt le tram.

E : Merci.

I : J'espère que ça pourra t'aiguiller.

E : Complètement.

En dehors de l'enregistrement, Émilie a ajouté qu'elle était abonnée au fil de la Presqu'île, qu'elle recevait donc des informations tous les deux mois. Elle a insisté sur le fait qu'elle avait envie d'être davantage partie prenante de ce quartier, et qu'elle irait au débat public. Enfin, elle a insisté sur le fait qu'elle trouvait « chouette » les deux inaugurations de parcs (jeux pour enfants) qui ont eu lieu récemment, qui permettent de « créer du lien ».

Entretien 7

Durée : 2h15

Lieu : Dans la rue

Date : 07/04/22

Cet entretien prend une forme spéciale, qui le situe à mi-chemin entre l'entretien libre et l'entretien semi-directif. Il répond à une demande de la Maison des Habitant-e-s, qui souhaitait recueillir la parole brute de deux habitantes bien connues de leurs services : ces deux femmes ont été à l'origine de l'Espace d'Animation habitant-e-s dans le quartier Jean Macé. L'entretien a été réalisé avec Alice, une artiste-dessinatrice, qui a également profité de cette occasion pour réaliser une commande passée par la Maison des Habitant-e-s. L'entretien s'est déroulé en extérieur, d'où quelques passages tronqués par les bruits parasites. L'entretien s'est déroulé sous forme de visite guidée, menée par les deux habitantes. Il a débuté à Clos des Fleurs, puis à Jean Macé, et s'est fini à Cambridge.

Najoua : C'est quoi à peu près les questions, qu'on se prépare à répondre ?

Nacera : Au fur et à mesure tu verras !

Etudiante : C'est sur votre ressenti du quartier surtout.

Nc : Alors le parc je crois qu'il est à la BNP, ça a été racheté par la BNP. En fait tous les jours à 18h30 il y a un flic qui vient et qui ferme le parc. **Si je veux descendre dans mon parc à 19h je peux pas.** Je sais pas pourquoi. Moi je pense qu'au début ils avaient beaucoup peur – je me rappelle avant qu'ils se montent les bâtiments, j'étais à une réunion – du foyer Henri Tarze, juste derrière. Donc je pense que c'était par rapport à ça. C'est la police municipale qui vient et qui ferme à 18h30. Je crois que c'est heure d'hiver, après heure d'été je sais pas.

Alice : Et il y a pas d'accès par les immeubles ?

Nc : Il y en a aucune. C'est juste le portail que vous voyez.

E : Et c'est depuis tout le temps comme ça ?

Nc : Ouais.

E : C'est particulier. Le soir tu peux pas profiter.

Nc : Non. Mais je pense que c'était parti par rapport au foyer Henri Tarze.

Nj : Après si tu veux vraiment rentrer c'est pas ce portail d'1m50 qui va t'en empêcher. [Renchérit] Ouais puis en plus pour accéder au parc, les allées elles sont toutes à l'extérieur du parc.

Nc : Après prochainement il va y avoir un cabinet médical.

Nj : Un centre ouais.

Nc : A l'époque c'était Intermarché. Et là j'ai croisé l'infirmière, Alice, elle m'a dit qu'ils allaient faire un centre médical. Avec tous les corps de métier. T'auras des kiné... Un cabinet infirmier 24h/24, de nuit comme de jour. Un généraliste non ? Donc ça sera là [désigne les anciens locaux de l'Intermarché].

A : Et vous y alliez, vous, à l'Intermarché ?

Nc : Il a duré quelques mois. Franchement ? **Les gamins ils y allaient à 4h30 juste pour les bonbons.**

Nj : Voila.

Nc : Non c'était infernal leurs prix...

E : Ah ouais c'était cher ?

Nc : Ouais c'était un Intermarché Express, c'est pas le simple Intermarché.

E : Vous savez quand est-ce qu'il va ouvrir le cabinet ?

Nc : Bah là c'est entrain de se faire en fait. Vu que c'est une SCI je crois qu'ils vont acheter mais il faut plusieurs professionnels pour commencer les travaux. Parce que chacun voudra son cabinet à sa guise, comme le kiné il n'a pas besoin d'un cabinet autant que...

A : Parce que du coup l'une et l'autre ça fait combien de temps que vous habitez ici ?

Nc : **Moi ça fait 14 ans.** Ceux-là ils étaient pas construits. Moi j'étais de l'autre côté [désigne la cité Jean Macé], vers l'école. Tout neuf aussi, c'était pas terminé.

Nj : Et moi **4 ans.** Mais j'habitais dans l'ancien Jean Macé, de **2000 à 2007, c'était encore l'ancien Jean Macé.** C'est pour ça que j'ai pu reconnaître Monsieur Grillot et tous les anciens en fait. Et là je suis revenue pratiquement 20 ans après. **Ça a bien changé.** Parce qu'avant c'était vraiment la petite famille. Il y avait beaucoup de personnes âgées. **C'était très familial.** Ça c'était super. **Il y en a beaucoup qui sont partis entre temps.**

Nc : Je vous coupe, mais là il y a la... Les repris de justice. Si, il y a un truc comme ça ici. Dès qu'il y a une famille qui est suivie par des juges d'enfants, leurs bureaux ils sont par là.

Nj : Tu confonds pas avec le Planning familial ?

Nc : Non non, je sais qu'il y a un truc ici. Il est où celui-là ?

Nj : T'as vu Pôle emploi ? De ce côté.

Nc : Non non moi je te parle de là. [désigne le quartier Arago] C'est quand les familles elles ont à faire à un juge pour enfant. En fait leur permanence je crois qu'elle est là.

E [s'adresse à Nj] : Toi tu es à Clos des Fleurs ou à Jean Macé ?

Nj : A Jean Macé moi.

E : Et tu es partie pendant un temps et tu es revenue ?

Nj : En fait je suis partie de 2000 à 2007 dans les anciens bâtiments. T'as vu des photos ?

E : Oui, devant l'école.

Nj : Voila. C'était très très vieux à l'intérieur, c'était chauffé électrique, très humide. Après je suis partie en 2007 / 2008, et **je suis revenue là, en 2018. Janvier 2018.**

E : Une fois qu'ils ont rénové.

Nj : Ouais voila. C'est vrai qu'on m'avait proposé, comme ils ont tout détruit, je passais en priorité pour être relogée, mais entre temps j'avais trouvé quelque chose et j'étais partie.

Nc : C'est pour ça qu'il reste que les anciens en fait.

Nj : Voila, ceux qui ont pas voulu quitter, qui ont voulu rester mais je parle de ça il y a 20 ans en arrière. Moi je suis allée un peu de partout, et je suis revenue là. Mais bon j'ai pas envie d'y rester.

E : Pourquoi ?

Nj : C'est un peu de tout. **J'ai l'impression que ça s'est dégradé.** Par rapport à l'hygiène, plus personne respecte rien. Franchement les deux premières années je me suis pris la tête avec plusieurs personnes par rapport au local poubelles, par rapport à la montée – c'était dégueulasse -... Voila on salissait, il fallait nettoyer derrière. J'ai affiché pas mal de mots sur l'ascenseur. En plus pendant le confinement il y avait des crachats, des crottes de nez collées sur la vitre.

J'ai mis des mots. Les poubelles c'était pareil les gens ils ne respectaient pas, ils laissaient leurs cartons carrément ouverts. Une fois j'ai poussé une gueulante. Surtout pour ça en fait. Moi j'ai toujours vécu dans des endroits propres dans le privé. Et là c'est une première pour moi d'habiter dans un quartier avec autant de monde. Et je n'arrive pas à m'y faire. Pourtant je m'entends bien avec tout le monde, tous mes voisins. Mais nan, j'arrive pas. Il est bien, c'est calme il y a rien à dire. **Mais il manque des commerces. Les commerces c'est la galère. Tu vois s'il te manque un litre de lait t'es obligée de prendre le bus.**

E : Et tu vas où ?

Nj : Saint Bruno. Saint Bruno ou Vival un peu plus loin mais ça me fait prendre le bus. Et forcément quitte à y aller pour 1 L de lait on complète avec ça ça ça... Tout de suite ça fait 20 € alors qu'on était partie pour un rien.

E : Parce que Saint Bruno il n'y a pas de gros commerce non plus.

Nj : Non plus. Dès qu'on a oublié un truc et tout on est obligé de se déplacer.

[...]

A : Du coup tu es revenue quand dans ce quartier ?

Nj : Début 2018. Mais c'était une surprise pour moi parce que j'avais jamais habité dans un quartier avec autant de monde. J'ai toujours été dans des petits lotissements dans le privé. Vraiment avec des personnes âgées, où on était pas beaucoup dans la montée. 6 – 8 personnes, c'était le top. Et là c'était surtout les premiers mois, j'ai eu du mal à m'intégrer, à sortir. Puis je me suis dit « aller, je vais essayer de faire connaissance », avec les mamans au parc on a discuté, ça c'est super bien passé. Donc nan voila ça se passe super bien.

E : Il y a pas mal de personnes âgées à Jean Macé non ?

Nj : Moi mes voisins qui ont disparu il y a quelques mois, M. et Mme B., que je regrette énormément parce qu'ils étaient adorables, avec qui le lien est passé super bien. **Il y avait une vraie complicité entre nous, surtout pendant la période du confinement où j'allais pratiquement tous les jours les voir s'ils manquaient de rien.** Et il y a un lien qui s'est créé, mais alors super. Et malheureusement Mme B. est partie la première au mois d'aout, et M. B. au mois d'octobre. Ils avaient plus de 60 ans de vie commune. Ils avaient 92 et 96 ans. Et ça m'a fait un gros pincement au cœur.

Nc : Ouais ils avaient une maison secondaire à Briançon. Ils étaient souvent là bas. Ils restaient 6 mois, 8 mois. Après au niveau santé ça allait pas trop du coup ils ont réintégré leur appartement, ils ont vendu la maison.

Nj : Mais ils étaient vraiment adorables.

[L'attention se porte sur 2 hommes entrain de regarder de près l'ancienne vitrine du Intermarché]

Nc : Est-ce qu'ils ne sont pas sur le cabinet ?

E : C'est possible.

[Se penchent sur le panneau d'information des travaux]

Nc : C'est pas vieux, juillet 2021.

A : Et Najoua tu disais tout à l'heure que tu as rencontré les mamans dans le parc. C'est quel parc ?

Nj : Jean Macé. C'est là que j'ai commencé à faire connaissance avec toutes les mamans, les enfants.

Nc : Je vais te couper : **le Clos des Fleurs et Jean Macé, c'est deux mondes différents. Il y a une barrière.**

A : Vous vous habitez au Clos des Fleurs, c'est bien ça ?

Nj : Alors elle [en désignant Nc] Clos des Fleurs, mais c'est tout récent. Ça fait 4 mois...

Nc : 4 mois déjà ?!

Nj : Non 3 mois.

Nc : **Oui mais on n'arrive pas à se mélanger avec le Clos des Fleurs.**

E : Vous oui, parce que vous allez chez l'une, chez l'autre non ?

Nj : C'est vrai que quand j'habitais à Jean Macé en fait le contact je l'ai vite passé avec Nc.

Nc : [imite leur premier contact] – Bonjour, vous venez d'emménager ? – Oui. [sec] – Oulalala, celle-la j'vais la mettre de côté vite fait bien fait !

Nj : C'est vrai qu'au début je me suis fait passer pour la méchante en fait. C'est ce que j'ai entendu, que je faisais très méchante et associable. Mais non pas du tout, fallait juste apprendre à me connaître en fait.

Nc : Non tu t'es améliorée en caractère depuis le temps, franchement ouais. Ah ouais à l'époque même pas je serais restée comme ça 2 min avec toi hein.

Nj : J'en apprends tous les jours sur moi hein.

Nc : **On n'arrive pas à se mélanger avec Clos des Fleurs.** Cambridge et Jean Macé on a l'impression que c'est des mondes différents en fait. **Il y a pas eu ce lien, même quand on faisait les fêtes à l'époque. C'était nous, c'était pas les autres. Et nous on ne venait pas chez eux.** Enfin toi t'étais venue l'année dernière mais moi j'étais pas là.

Nj : Ah oui, il y avait Evelyne et Sylvie. Ouais mais on est venues et on a fait quoi ? **On a fait une table à part, dans le coin, entre nous. En fait on a pris Jean Macé et on l'a posé à Clos des Fleurs.**

Nc : ça a toujours été, je sais pas pourquoi.

Nj : On a traversé avec nos sacs, nos sandwiches et tout pour aller faire ça là-bas.

[Discussion avec les deux hommes qui inspectaient la vitrine des anciens locaux d'Intermarché]

Nj : Vous savez ce qu'il va y avoir là ?

H : Alors en fait nous on va faire une division des locaux, et il est prévu d'avoir une pharmacie, une maison de santé et un commerce.

Nj : Ah alors j'ai les dernières infos, les bonnes infos.

Nc : C'est quoi comme commerce ? Un commerce alimentaire ?

H : Pour l'instant oui, l'idée c'est d'avoir un petit Vival ou un Casino ou quelque chose comme ça. Mais il faut que ça intéresse un des groupes, et puis si ils veulent les franchiser ou pas, parce que je crois qu'il y a une clause avec Intermarché, vu qu'ils sont partis, ils ne peuvent pas mettre plus grand, plus ci, plus ça.

Nc : ça a tenu que 2 – 3 mois cet Intermarché.

H : Je crois 6 mois ouverts, ouais.

Nc : Aller à tout casser ouais.

Nj : Donc un centre médical, pharmacie...

H : Et puis un commerce de proximité type Vival, une supérette ou une épicerie. Ils voulaient quelque chose de plus circulaire. Mais pour l'instant il n'y a rien de concret. C'est le projet, mais c'est ce que veulent les habitants, c'est ce que veulent les élus locaux, c'est ce que veut la mairie. Maintenant il faut trouver qui veut le local...

Nc : Parce que le médical vous allez trouver non ?

H : Ouais c'est entrain. Il y a plus de chances que pharmacie / médical ça se fasse comme prévu, pour l'instant le commerce ça sera un commerce, parce que c'est la volonté de tout le monde, mais de quelle manière on sait pas.

Nc : Ouais puis c'est pas si immense que ça, c'était Intermarché.

H : Ah il y a quand même 800 m² en tout. Quand même. Donc voila donc ça donnera un peu de vie quoi.

Nj : Bah espérons.

Nc : Il y aura pas de tabac ?

H : Parce qu'il n'y a pas de tabac dans le quartier ? Il y en a plus ?

Nj : Y en a un là-bas au bout de la rue [désigne le quartier Arago], mais il ferme le samedi / dimanche. Et il ouvre à 15h tous les après-midis.

Nc : [rires] En fonction de la boulangerie.

Nj : Voila, voila.

Nc : La seule épicerie qu'il y avait elle était au bout de la rue, mais il a fermé.

Nj : ça y est elle a réouvert. Je crois hein. Mais bon ça reste une épicerie quoi.

Nc : ça se fait pas avant 2 ans alors tout ça là ?

H : Pour le commerce ouais je pense. Pas avant avril prochain ouais. Les travaux vont commencer avant, mais la division entre les acquéreurs c'est pas...

Nc : Vous avez Alice déjà... Côté infirmier, vous l'avez ?

H : Oui oui il y a du monde. Les infirmiers ils poussent ce projet. Mais il faut un peu de médecins. C'est les médecins qui rendent le projet viable aussi. Un centre médical sans médecin

ça marche pas. Après il y a un investissement qui est pas anodin non plus. C'est beaucoup d'argent.

Nj : Et vous, vous êtes ?

H : Nous on est les architectes. C'est pas nous qui sommes investisseurs ou commerçants. Donc là on est entrain de faire des visites pour les entreprises.

Nj : d'accord, bon bah très bien, espérons que ça verra le jour.

[...]

Nc : Y a un médecin là-bas [désigne le quartier Arago]. De l'autre côté, vers le tabac. Il prend sans rdv si t'y vas le matin. Même le samedi matin.

Nj : Nan mais moi je changerais pour rien au monde.

[...]

Nc : Alors là nous avons la foire des Rameaux.

Nj : Quelle angoisse !

A : Vous êtes déjà allées ?

Nj : Non moi ça fait 10 ans que je ne suis pas allée.

E : Ah mais tu y as été avant ?

Nj : Oui, mais ça fait plus de 10 ans que j'ai pas été. C'est vraiment un endroit que je déteste.

Nc : **A l'époque on traversait, on avait le Dotty Night.** C'était une boîte de nuit.

E : C'était là à Porte de France ?

Nc : Ouais. Alors là, **l'idéal ça serait qu'il y ait un pont** [au-dessus de l'Isère].

E : Il n'y a pas une histoire qu'ils n'auraient pas assez d'argent, mais qu'en fait ils vont construire le Métrocable là-bas [au bout de la Presqu'île], je ne sais pas si vous voyez ? ça coûte 86 millions d'euros. Une passerelle ça coûte grand max 1 million d'euros.

Nc : Ah ouais. Mais le téléphérique ils vont le faire ?

E : C'est en cours.

Nj : Non je crois que le projet il a été abandonné.

E : Ah non non c'est en cours, ils ont relancé. Et ils vont faire une consultation citoyenne en septembre.

Nj : Remarque...

Nc : Mais c'est quoi ce téléphérique ? Il va aller d'un côté et de l'autre ? ça sera comme un tram en fait. En plus ça sera un ticket de tram en fait.

Nj : Ouais mais je vois pas... Franchement moi c'est pas quelque chose qui me parle...

Nc : Oh bah j'ai fait l'Aiguille du Midi alors ce petit téléphérique hein...

E : [rires] Non mais c'est juste moins pratique qu'une passerelle parce que tu ne peux pas le passer quand tu veux à pied, en voiture ou quoi.

Nc : ça faisait un moment qu'ils en parlaient de cette passerelle. Elle a du partir aux oubliettes puis revenir. [...] Tu vois le terrain de boules ? ça c'est la salle de l'Union de quartier.

E : Ah c'est ça ?!

Nc : **Oh on est bien dedans, il y a un frigo et tout hein !**

Nj : Elle est bien équipée oui.

E : On dirait les algecos pour les travaux.

Nc : Ah non, non non !

A : Mais c'est encore ouvert aujourd'hui ?

Nc : C'est que nous après maintenant... Vous connaissez M. Griot ? C'est lui qui a géré...

E : Ah non je vois pas, je confonds avec Lauriot.

Nc : Griot c'est... Tu vois le portrait qu'il y a dans la salle [de l'Espace d'Animation habitant·e·s] ? Eh bah M. et Mme Griot. Voilà c'est eux. Si tu veux après il a délégué parce qu'il pouvait plus niveau santé. Donc maintenant c'est Alain. Et Alain je sais pas ce qu'il fait là maintenant. Parce que là il y a le club des boulistes. Il gère aussi le tennis à côté. Après le skatepark il y a un tennis là à côté. **Y a même Piolle qui venait ici jouer !** 40 balles l'année au lieu de... Voilà ça c'est des apparts' étudiants. Là ça c'est le terrain de boules donc, skatepark, et tennis.

A : Et vous c'est des endroits où vous venez ?

Nc : Passé un moment on venait. Dans la salle, t'es jamais venue Najoua toi ?

Nj : Non non mais on avait demandé une année de faire un barbecue. C'était l'été, tout ça.

Nc : J'avais demandé à Lauriot, il attendait mon feu vert pour aller chercher les clés. C'était bon.

Nj : Voila, et ça c'est pas fait du coup.

Nc : Et à l'époque c'était M. Griot, j'avais plus d'affinités avec M. Griot ! Et quand on avait besoin de la salle on la prenait. Donc dedans y a des tables, des chaises... **Une fois on avait fait un barbeuc', avec les filles du quartier, un soir.** [...]

A : Et vous quand vous y alliez c'était pour faire quoi ?

Nc : Les filles elles voulaient manger un barbeuc' un soir donc on est venues là. Chacun avait emmené un petit truc. Donc voilà il y avait les gamins et tout.

A : Les filles de Jean Macé du coup ?

Nc : Ouais.

E : Et ça c'était quand ?

Nc : Il y a un petit moment. **Tout ce dont je vous parle c'est du passé.** Je ne vous parle pas du futur et du présent ! [...] Bon là il y avait Gérard aussi, Gégé. C'est lui que je venais voir quand j'avais besoin des clés. Il picolait [rires], ça y va !

[se penche sur la porte de la salle de l'Union de quartier] Voila il a même changé là, **pourquoi il a écrit « Confluence » là ?** [souffle] **N'importe quoi !**

Nj : [désigne une pierre à laver] C'était quoi ça ? C'est un barbeuc' ?

Nc : Non, avant c'était pour le linge. Non le barbeuc' on le mettait sur pieds.

E : Ceci dit c'est sympa ici, il y a l'Isère à côté, en été il ne fait pas trop chaud.

[...]

Nc : T'as pas son Facebook, à Lauriot ?

Nj : Ah non, c'est quoi son Facebook ?

Nc : Mets ça. [désigne l'écriteau sur la salle de l'union de quartier].

Nj : Terrain de boules Confluence ?

Nc : Pas terrain de boules, juste association Confluence. Ou union de quartier. Ouais donc pour en revenir à ça : ça c'est côté cuisine, là il y a une télé, on avait même le chauffage.

E : ça doit être cocoon dedans.

Nc : Ouais ! A l'ancienne ! **Même les chaises Formica et d'avant là.** Voila, qu'est-ce qu'il y a dedans ? Des toilettes, des tables... Y a des jeux, des jeux de cartes, des jeux dominos, des trucs comme ça. Il y a une télé.

E : Mais ils l'utilisent encore ce local ?

Nc : J'ai pas suivi l'histoire, après je pense que oui. **Avant y avait Gégé aussi, Gérard. Lui il s'occupait des boules je crois. Maintenant je sais plus.** Après il y avait une malentente entre eux...

Nj : Il faudrait que je vienne là.

Nc : Ouais il y a des joueurs [de pétanque] des fois. On avait fait un jour – on avait ramassé beaucoup d'argent – un vide-grenier. Voila. On avait fait un barbeuc', je me rappelle, il y avait une buvette. Et une autre fois c'était un truc de boules.

A : Entre voisins du quartier Jean Macé ?

Nc : Non, moi j'étais là parce que M. Griot il était venu me chercher, mais il y avait pas d'autres gens du quartier. Après c'est vrai que c'est pas mal. Moi au début je jouais au tennis, c'est pas mon truc mais franchement c'est pas mal. J'ai même plus la force de bouger et on me parle de tennis ! Non mais les prix sont accessibles. A l'époque c'était 20 €. Donc il y avait un tableau, et chacun mettait son créneau. Après je sais plus qui prenait les adhésions, à l'époque c'était M. Griot. Avant on avait le droit à l'eau, dès qu'on avait besoin de quelque chose. A l'époque il s'appelait Moussa. Lui dès que tu l'appelais il venait. Laver mes volets. « Moussa steuplé branche moi ! » Tu vois il y avait une vanne sur la route là. Eh bah Moussa, c'était l'agent de la mairie, avec sa petite camionnette là : « Moussa vas-y je te paie un café ». Et il arrivait.

E : A Jean Macé ou ici ?

Nc : Jean Macé.

E : Avant c'était quoi ici [Clos des Fleurs] ? Il y avait un terrain vague ou c'était des logements ?

Nc : Schneider. J'ai mon frère et mon oncle qui travaillaient là. Maintenant ils sont partis à Moirans.

[...]

Nc : Franchement c'est pas mal, il y a toujours du monde-là.

A : Il y a les tarifs là, c'est 25 €.

Nc : Ah ça va !

Nj : Ouais ça reste raisonnable.

[...]

E : [désigne un terrain vague] Vous savez ce qu'ils vont en faire de ça ?

Nc : Un bâtiment, logiquement c'est un bâtiment. Il y avait un projet de tout réunir les trucs sportifs ici. Le basket et tout ça. [...]

E : ça j'ai appris récemment que c'est la fourrière en fait.

Nc : Ouais, moi j'étais venue à l'époque, chercher ma voiture ! J'habitais pas là encore.

E : ça coute cher quand même.

Nc : C'est par jour. Il y a un forfait puis ensuite c'est par jour.

E : ça ils vont le laisser ou ils vont construire autre chose ?

Nc : Non, ils trouvaient pas de lieu pour la mettre. Mais là normalement il y a un bâtiment de prévu, de logements avec des locaux.

E : Tu sais d'ici combien de temps ?

Nc : Non ça c'était à l'époque après je sais pas. [désigne l'école Simone Lagrange] **Ça c'était un terrain vague. On avait plein de lapins, j'aimais trop !**

E : Ah oui vers le synchrotron c'est comme ça aussi. Vous vos filles elles sont grandes ?

Nc : Moi elle a 16 ans.

Nj : Moi elle a 11 ans.

Nc : Moi elle est rentrée sa première année de maternelle ici à Jean Macé. C'est comique parce que **tous mes oncles ont fait Jean Macé.**

E : C'est dans l'ancienne école là-bas ?

Nc : Ouais. Parce que **vu que mon grand-père est venu après la guerre d'Algérie, leurs camps ils étaient à Jean Macé. C'est pour ça qu'il y a beaucoup de cheminots dans le coin. Parce qu'en fait tous les arrivants ils étaient recrutés par la SNCF, à l'époque.** Donc il y a mon grand-père, mon oncle aussi qui travaille à la SNCF, il est à la retraite. Et autrement tous les oncles étaient à l'école Jean Macé.

Nj : [s'approche du panneau en face de l'école Simone Lagrange]. Là ce qui est bien c'est qu'ils ont mis toute l'histoire de Jean Macé. J'avais pris le temps une fois de vraiment tout lire. Et moi quand j'ai habité à Jean Macé c'était [cherche une photo]... Comme ça.

E : Comme au quartier Abbaye, ça ressemble.

Nj : Oui, c'était exactement comme ça. Là au milieu c'était super parce qu'on avait fait un vide grenier à l'époque. Là aujourd'hui c'est la fourrière, et là c'est l'école Simone Lagrange. On avait le bus qui nous arrêtait juste en bas de la maison et on le prenait de l'autre côté. Et Schneider ça y est toujours. Et ça c'était l'ancienne école. **C'était vraiment vieux parce que j'y étais pas.**

Nc : **En fait ce quartier il a été rénové mais c'est resté.**

Nj : Voilà, le vide grenier ça ressemblait à ça. C'était exactement comme ça. Ça faisait une grande place comme une grande piscine.

Nc : Quand j'habitais là moi c'était un terrain vague le parc. Parce que je m'en rappelle le paysagiste je lui faisais le café. J'habitais au rdc c'était pratique. Et donc **tout ça je l'ai vu monter.**

Nj : En fait ces immeubles là ils ont pas bougé.

Nc : Et tout le reste a été détruit.

E : Mais ils ont reconstruit quasiment pareil, en forme de U.

Nj : Voilà, en fait ils ont tout détruit pour refaire ça. L'école elle est restée telle qu'elle. Et là maintenant c'est l'école Simone Lagrange, et là c'est devenu une fourrière.

A : Ouais vous l'avez vu complètement se transformer ce quartier, c'est fou. Parce que vous arrêtez pas de nous dire ce que c'était avant.

Nj : Ouais **quand je suis partie en 2007 j'ai vraiment laissé comme ça**, comme c'est sur la photo. Et après quand on m'a proposé le logement rue Ernest Hareux, j'ai retrouvé des courriers à moi, où il y avait encore l'adresse dessus. Et ce qui est marrant c'est qu'on m'a donné le même appartement au même étage. Parce qu'en fait j'habitais là [désigne sur le plan]. Dans la même montée.

Nc : Et tout ça, de là – la fourrière – quand j'habitais, jusqu'à – vous avez vu le nouvel immeuble ? le tout nouveau qui fait l'angle – **tout ça c'était un terrain vague**. A la place de l'immeuble là-bas il y avait un terrain de foot. Moi quand je suis venue le terrain de foot il était là-bas.

Nj : Mais il y avait vraiment rien, c'est vrai qu'il y avait rien du tout. C'était vraiment vide.

E : Quand même le terrain de foot et de tennis non ?

Nj : Non, moi quand j'habitais il y avait vraiment rien.

E : Le terrain de foot il y était avant, tu dis Nacera ?

Nc : Il y était encore quand j'habitais.

Nj : Entre 2000 et 2007 il y était pas.

E : Ils ont fini de livrer cet immeuble ?

Nc : C'est parti comme des petits pains. C'est un habitat SNCF en fait. L'ancien de là-bas [désigne Cambridge sud] ils vont le démolir, toutes les petites baraques qu'on voit : la plupart des gens ils ont eu une attribution ici. Parce qu'ils vont détruire ces cabanes. Ça doit être affreux d'habiter là-bas !

E : Ah ouais tu penses ?

Nc : Ah ouais l'humidité et tout, la moisissure...

E : Ah ouais moi j'imaginai qu'avec leur bout de jardin ça allait.

Nc : Ah non non non, il fait sombre, humide.

E : Et du coup vous connaissiez Cambridge avant ?

Nc : Bah **c'était quoi avant au fait ?** Des terrains vagues ?

[...] Voilà, **là c'était le terrain de foot**. Donc de là à là c'était un terrain vague.

E : Et là c'est des logements aussi qu'ils font ?

Nc : Ouais là **c'est la cata, ils sont fous. 11 étages.**

Nj : 11 étages apparemment. Mais il va y avoir des bureaux et des logements. Et un parking au début.

Nc : Bureaux et logements, mais à l'achat je crois.

Nj : Le problème c'est surtout au niveau du soleil.

E : C'est sur quand t'es au 11^{ème} c'est bien, mais pour l'immeuble qui est en face moins. Ah puis ils sont proches. Ils ont fait comme **à Cambridge.**

Nj : Exactement. **A Presqu'île**, ils sont très rapprochés les immeubles.

E : Et tous les gens des logements sociaux de là-bas, les petites maisons...

Nj : Pas tous.

E : Les autres ils vont où ? Ils vont être relogés au même endroit ?

Nj : Je sais pas, mais pas tous. Là il y en a juste quelques-uns. Mais ils ont pas ramené tous ceux qui étaient là-bas ici. Là-bas c'était l'enfer.

E : Ouais vous connaissiez des gens là-bas ?

Nj : Oui oui, qui habitent ici maintenant.

[Retour vers Nacera et Alice]

Nc : Il y avait les caméras qui fonctionnaient, et à chaque sortie d'école – vu qu'il y avait eu un truc – il y avait les voitures de police. On se disait que « c'est trop bien ! » nous [rires] !

E : Pourquoi la police ?

Nc : Parce que à l'époque c'était l'école juive, là où il y a les caméras. Toute cette partie, le bâtiment où on voit les drapeaux jusqu'au bout c'était l'école juive. Ça avait rien à voir avec l'école publique qu'il y avait de ce côté-là.

E : Mais ils avaient la cour de récré commune ?

Nc : Non. **On se mélangeait pas aux Juifs.**

E : Jusqu'à quand ?

Nc : Jusqu'en 2009 / 2010 ça y était encore. J'ai vu un truc Jaffar, c'est un élu juif, il y a un truc qui est à son nom là, je me demande si c'est pas lui [désigne la plaque commémorative sur l'ancienne école Jean Macé].

E : Et ce bâtiment là en face c'était quoi ?

Nc : L'école Jean Macé, la maternelle. Et en face la primaire. Et Camélia, quand elle est rentrée à l'école maternelle, il y avait une seule classe. Petite, grande, moyenne section.

A : Et aujourd'hui ?

Nc : Non là c'est grandiose [rires] ! C'est vrai que **la seule école qu'il y a elle est là. Il y en avait une de prévue à Cambridge, mais elle est passée aux oubliettes celle-là je crois.**

Nj : Parce que **ceux de Presqu'île** ils viennent là.

Nc : Ma cousine elle travaille en mairie, et à l'époque je lui avais demandé, elle m'a dit que le projet de l'école il est parti aux oubliettes. Il fallait déjà tout remplir là, elle est grande l'école.

E : [désigne l'ancienne école Jean Macé] Et là ils vont en faire quoi de ça, vous savez ?

Nc : Pour l'instant c'est associatif. M. Griot il voulait une maison de retraite à l'époque. Mais bon ça reste associatif. Ah oui, ils disent qu'ils pensent que ça ne va pas suffire l'école qu'il y a là, et ils vont essayer de la garder au cas où.

E : Et collègue, lycée, ils ne construiraient pas quelque chose ici ?

Nj : Non, c'est ce qu'on aurait voulu. Mais non il y a Fantin Latour.

Nc : Par contre il y avait un truc de prévu – Griot d'ailleurs il était pour – c'est le lycée international. Comme c'est le plus proche.

E : De le sectoriser ?

Nc : Ouais voilà. Mais je pense pas.

E : C'est trop réputé.

Nc : **En tant que lycée international on va pas rentrer nos cancre** [rires] !

Nj : C'est vrai qu'ils demandent beaucoup de choses pour le lycée international.

Nc : Parler deux langues. Et des bonnes notes.

E : Savoir deux langues c'est déjà...

Nj : Il suffit du français et de l'arabe et voilà.

Nc : J'aurais dû laisser ma fille au bled, comme ça ça aurait été bien elle aurait compris l'arabe [rires].

[...]

Nc : T'as vu, ça se fait de plus en plus les locaux vélo ouverts. Vitrés, comme où j'habite.

Nj : Tiens ils ont remis un paillason, parce qu'on leur a volé la dernière fois.

Nc : Sérieux ? Mais normalement il y avait des commerces de prévu.

Nj : [compte les boîtes aux lettres] 40 logements.

E : 40 ?! Ah on dirait pas.

Nc : Je crois qu'il y avait un commerce de prévu à un moment. Mais tu coules là...

E : C'est vrai que c'est particulier, il y a pas grand-chose. Et avant il y avait d'autres moyens de traverser la voie ferrée en plus de ce pont ?

Nj : Non, il y avait ce pont-là. Il y avait un escalier pour traverser le pont et pareil de l'autre côté. Mais ils l'ont détruit, et je me suis fait avoir la dernière fois.

Nc : C'était pratique pour les habitants.

Nj : Puis même l'arrêt du bus c'était pratique, il était là.

Nc : **Ils l'ont mis de partout l'arrêt du bus.** Non mais chaque année – je sais pas si ils sont bons ces gens – ils font un abri qui coûte je sais combien – c'est pas donné je pense les abris de la Tag : alors une fois il est là, après ils l'enlèvent, après... **Moi depuis que j'habite là ils l'ont changé au moins 10 fois.**

Nj : Moi il était là quand j'habitais en 2000.

Nc : Et bah il était là moi aussi. A ma fenêtre.

Nj : Voilà, il s'arrêtait là au terminus et il tournait. Et le bus on le prenait de l'autre côté. Bon là nous ça va on est encore jeunes, on peut se permettre de marcher jusqu'à là-bas. Mais il y a pas mal de personnes handicapées dans le quartier, il y a pas mal de personnes avec les déambulateurs, il y a pas mal de personnes avec les chariots. Et le fait qu'ils l'aient mis là-bas...

Nc : Ouais mais pourquoi, parce que le dépôt des bus il était pas là à l'époque. Là c'est récent qu'il est là.

E : Avant c'était où ?

Nc : Côté gare.

Nj : Là même si ça fait pas loin, ceux qui habitent à Jean Macé ils peuvent plus. En déambulateur ou en fauteuil roulant, ils peuvent plus. La dernière fois j'ai voulu prendre des nouvelles d'une maman, j'ai appelé, ils m'ont dit que depuis qu'ils ont changé l'arrêt du bus elle peut plus. Elle sort plus.

E : Ils vous ont dit pourquoi ils ont changé l'arrêt de bus ?

Nj : Pourquoi non. Et déjà même celui-là là-bas, les chauffeurs nous arrêtent là-bas et nous disent que c'est le terminus. Les chauffeurs ils sont pas au courant. J'ai demandé la dernière fois, il m'a dit qu'ils ont pas eu l'information. Je lui ai dit de faire remonter l'information, parce que le terminus il est pas là, il est derrière. Et la dernière fois il m'a dit de descendre, je lui ai dit « non, le terminus il est là-bas ». Il m'a dit « le terminus il est ici ».

Nc : Parce que je vais te couper, mais quand ils vont au dépôt à la Semitag à Sassenage après le bus il tourne direct. [...]

Nj : Ils vont supprimer l'arrêt Jean Macé, et le terminus il sera là. En fait là on va vraiment être dans les oubliettes. **Ça veut dire qu'à partir de là-bas Jean Macé ça existe plus.**

Nc : **Franchement moi ça m'a pas déplu** – après je sais pas les personnes – **d'habiter au fin fond d'un cul de sac.**

Nj : Moi non plus. On n'a pas trop de circulation, on n'a pas de bruit de voiture, ni de car, ni de tramway. Ça reste assez calme.

Nc : Parce que là c'est un cul de sac, si on regarde bien.

Nj : Ouais, là on est au fin fond en fait.

Nc : Je connais des personnes qui sont venues visiter et qui ont décidé de ne pas prendre parce qu'il y a pas de commerces, parce qu'on est au fin fond.

Nj : Mais à pied non, à pied on est à même pas ¼ d'heure, 10 minutes. Combien de fois on l'a fait : on descendait en ville avec toutes les mamans.

Nc : [amusée] Un jour on a carrément pris le bus avec toutes les mamans, on est allée manger...

Nj : Ah mais qu'est-ce qu'on a rigolé !

Nc : Mais ouais, le chauffeur on l'a rendu fou hein. On l'a rendu fou le chauffeur. Il y avait que nous !

Nj : On est parties à plusieurs motivées, mais après quand on a mangé une glace et qu'on était fatiguées on a décidé de rentrer en bus, mais on a rentré je sais pas combien de mamans dans le bus. Je crois que c'était 11h du soir.

Nc : Ah mais il nous arrêtait où on voulait : « arrête-toi là, arrête-toi là » !

Nj : Ah ouais on est tombées sur un chauffeur de bus franchement il était trop gentil.

[Un chauffeur de bus passe et nous aborde]

C : Comme moi !

Nj : Oui c'est vrai que ça fait des années et je vous connais maintenant à force. C'est vrai il est gentil lui. Non mais c'est vrai **on commence à les connaître les chauffeurs de bus à force**. On n'est pas loin du centre-ville et tout. Personnellement j'ai pas à me plaindre. On est un peu à l'écart, mais ceci-dit on n'a pas le bruit de la circulation et des voitures.

[Un car manœuvre]

Nc : Tu vois c'est qu'il arrive pas à tourner.

Nj : Moi je te dis ça fait 20 ans, 20 ans qu'il tourne. Je te parle de là-bas, vers chez Nabil. T'as vu entre Schneider et Nabil.

E : Ils en ont parlé à la réunion publique, et ils ont dit qu'ils ont refait des travaux pour qu'ils puissent tourner et manœuvrer plus facilement. Je sais pas où précisément. C'était peut-être par rapport à ici, parce que des gens se plaignaient que les bus se garent sur la route et pas sur les places qui leur sont attribuées.

Nc : Mais il y a pas assez de places là. Là normalement il a rien à faire là ce bus. Avant ils allaient vers la gare.

[...]

Nj : Quand c'est un bus de ramassage ça gêne pas, parce qu'en 10 minutes / ¼ d'heure tout le monde est là, pour le ramassage pour les sorties l'été. Ça gêne personne.

Nc : Non parce que là c'est une double voie.

Nj : Un samedi ou un dimanche matin le ramassage pour partir, tu verras tous les étés il y a un bus qui est là pour ceux qui font les sorties. Parce que sinon tu veux qu'il se mette où le bus ?

Nc : Parce que Schneider il est là. Il y a une entrée là, et une de l'autre côté. Je crois que mon frère il rentre là, ou il sort là-bas je sais plus. Parce que là c'est une voie. D'ailleurs je sais que à l'époque – je sais pas si c'est passé aux oubliettes – sous le porche là-bas ils voulaient faire une sortie à Cambridge.

Nj : Mais là si tu continues tout droit et qu'on tourne, **à pied ça fait une trotte**, mais il y a une route pour. Ça fait passer sous les rails. **Mais ça fait une trotte pour aller jusqu'à Cambridge après.**

[...]

Nc : On va à Carrefour city ou à Inter après ?

Nj : Inter, ils ont fait les promos.

E : Inter Porte de France ?

Nj : Ouais, parce qu'ils ont fait les promos et on est à la chasse des promos.

Nc : Non mais j'ai pas de Coca, j'ai rien pour ce soir.

[...]

[Dans la voiture pour à Cambridge]

Nj : La dernière fois qu'on a fait un barbecue c'était il y a 2 ans. C'était pour l'anniversaire de ma fille, et je voulais inviter vraiment tout le quartier, elle fêtait ses 10 ans, je voulais faire un méga-truc. J'ai invité tout le monde, je leur ai dit qu'on se retrouvait au parc, je me suis dit que j'allais embêter tous les voisins alors on s'est mis dans l'autre parc. Avec Nacera on s'est dit que pourquoi pas faire des merguez dans la lancée et après on fait le gâteau. Et on a fait les merguez et les gâteaux, et à 10h du soir on a eu la visite de la police. Mais ça s'est super bien fini. Ils étaient super gentils. Comme c'était moi qui avais organisé j'ai pris la responsabilité, je leur ai expliqué qu'on faisait juste un anniversaire, qu'on faisait pas ça à la sauvage, que tout sera remis dans l'ordre, juste le temps de faire le barbecue. Ils nous ont laissé, ils sont revenus 1h après, tout était éteint, nickel.

[...]

Nc : [désigne un vieil homme dans la rue] C'est malheureux, **lui c'est un ancien... Il travaillait, il travaillait, et après il a pris sa retraite, mais là il est perdu.**

E : Tu trouves où te garer assez facilement ?

Nc : Là-bas [désigne Jean Macé] il y a pas beaucoup de places, mais quand j'ai rien à faire et que je suis pas chargée je me gare directement ici [à Clos des Fleurs].

E : T'es même plus proche ici que là-bas. Et puis ils ont tout rendu payant là-bas maintenant.

Nj : Depuis que c'est payant on voit la différence. On a que l'embarras du choix.

Nc : Avant c'était galère.

[...]

Nc : Maintenant qu'il a fait son beurre ce tabac [à Cambridge], il est fermé le samedi et dimanche. Ça craint quand même !

Nj : C'est là où t'as le plus besoin.

Nc : Il a tout compris lui.

A : Vous allez où du coup au tabac ?

Nc : ça dépend.

Nj : ça dépend où on est. Et là il va y avoir un tacos là prochainement. Un tacos de Lyon.

Nc : Je pense qu'il va marcher lui.

Nj : Je pense jamais à ce coiffeur-là, David & Son.

Nc : Il a déjà été cambriolé lui. Dès qu'il a ouvert. Deux fois je crois.

E : C'est bizarre de cambrioler un coiffeur. Ça doit être juste pour la caisse...

Nc : Ah non il y a les produits dedans. Quand on voit des shampoings à 60 €...

[...]

Nj : Je la connais pas cette salle [Cambridge].

E : Si tu veux j'ai les clés, on peut rentrer.

Nj : Ah bah ouais je veux bien. Si un jour on en aurait l'utilité.

[...]

Nc : [désigne les bâtiments ABC] Il y en a deux de Jean Macé là.

E : Les deux c'est des logements sociaux ?

Nc : Celui-là ouais. Entre celui-là et celui-là, il y a le double en prix. Grenoble Habitat, et ça c'est Grenoble Habitat... comment ils appellent ça ? Je me rappelle plus du terme.

E : Il paraît que les apparts sont vraiment cool ici.

Nc : Franchement ? Il y a pas de cuisine. La cuisine c'est le couloir.

E : C'est peut-être l'autre bâtiment alors.

Nc : Celui-là le couloir fait un L, on longe et là on peut pas mettre grand-chose.

E : Ah ouais ? Elle me disait qu'il y avait toute une cuisine intégrée.

Nc : Ouais c'était intégré à la livraison, et ça par contre c'était bien. J'aurais bien voulu... J'ai attendu mais personne ne partait en fait.

E : En même temps ils viennent d'arriver.

Nc : Je voyais lequel je voulais.

E : Dans les ilots ?

Nc : Non dans celui-là [désigne le bâtiment ABC] je voulais. Mais la personne elle ne partait pas. Elle m'énervait.

E : Ah t'as ciblé un appart' précisément !

Nj : Elles sont bien les jardinières ici, par rapport à nous...

Nc : Là ils ont la salle le vendredi soir pour les jeux de société, les habitants. Je crois qu'ils ont un groupe en commun.

E : Ouais, mais là ils ont un immeuble de 11 étages qui va pousser quelque part.

Nc : [montre du doigt une construction] C'est celui-là. Actis, c'est celui de derrière alors, il est entrain de monter. Et celui-là c'est Pluralis. Celui-là il fait 11 étages.

E : Ah ouais, il est pas si haut ?

Nc : Le bâtiment qui fait l'angle quand on arrive au feu rouge : j'avais une copine qui avait acheté là-bas, un T3. Il a fait 320 000 €. Au dernier étage si on regarde bien il y a comme des kitchenettes. Donc elle c'est 320 000 € son T3 plus le haut qu'elle a eu. Pour les ados, quand ils reçoivent des gens il y a un coin cuisine, un canapé, voilà.

E : Franchement c'est cool.

Nc : Ouais c'est cool, mais 320 000 €. D'ailleurs elle est entrain de vendre et de construire une maison à Jarrie.

[...]

Nc : Ah ouais mais le prix de celui-là et celui-là il y a à peu près 300 € de différence sur un appart'.

Nj : Ah ouais quand même.

Nc : Je sais plus comment ils appellent ça. Là c'est de l'habitat social, et à côté c'est « plus » ou un truc comme ça.

E : Social mais pour les plus riches.

Nc : Ouais c'est ça.

[Nous entrons dans la salle]

Nc : Tu disais les cuisines, en fait c'est ça qu'ils ont dans les apparts [désigne la cuisine de la salle polyvalente].

E : ça va quand même.

Nj : Ah c'est une comme ça qu'ils ont tous ? Ils ont tous la même cuisine ?

Nc : Ouais.

E : C'est assez grand quand même. Il n'y a pas de plan de travail, mais bon.

Nj : Avec l'électroménager ou sans ?

Nc : Un frigo, il y avait un frigo. Et le reste je me souviens plus.

E : Je crois qu'il y a quasiment tout qui est inclus.

Nc : Non. Je sais qu'il y avait le frigo.

E : Le four il doit y être non ?

Nj : Vu que c'est tout de la même marque Béko je pense...

Nc : Non le frigo oui, le reste je sais pas. Dis pas n'importe quoi !

Nj : La hotte...

Nc : Je sais hein, Zora je sais.

Nc : Les salles de bain aussi elles sont bien. Mais le seul truc c'est que pendant 5 ans tu dois pas toucher aux éléments d'électroménager. Si tu partais, il faut laisser. Après 5 ans tu peux dire qu'il est plus sous garantie.

A : T'étais venue pour quoi toi Nacera ici ?

Nc : Ici ? Je suis venue... Une copine elle avait réservé la salle samedi.

E : Elle avait réservé la salle pour quoi ?

Nc : Un baptême.

Nj : Ah ouais c'est grand... Et si on veut la louer, c'est auprès de qui qu'il faut voir ?

E : La MdH je crois.

Nc : Il faut passer par un truc associatif, c'est gratuit je crois. Bah t'as qu'à dire que tu fais partie de la MdH [rires].

Nj : C'est bon à savoir.

Nc : Elle est chauffée et tout, nickel. Par contre nous on a fait en sorte que les gens partent à 22h.

Nj : C'est déjà pas mal.

Nc : Je crois qu'on avait triché.

E : En même temps c'est hyper bien insonorisé.

Nj : Si les gens ils entretiennent, si ils font attention, voilà. Moi j'avais demandé la salle de Jean Macé dans l'ancienne école pour se recueillir. On me l'avait accordée, c'était un vendredi, on me l'avait laissée pour le weekend. Le dimanche j'ai passé la serpillère, j'ai tout remis comme c'était, c'était nickel.

Nc : En plus on avait tout. Les eaux et tout.

Nj : Je trouve que quand on respecte, ça devrait marcher comme ça. Et puis pouvoir en faire profiter un peu tout le monde. Parce que des fois quand on reçoit du monde on peut pas se permettre de recevoir 30 personnes à la maison, on a besoin d'un petit local, d'une petite salle. En plus il y a le frigo.

Nc : Par contre ici il y a pas de vaisselle du tout.

E : Non non c'est un peu la misère, Chloé elle se bat pour avoir une bouilloire depuis 1 an je crois.

Nc : T'en n'as pas une qui traîne chez toi ?

Nj : Moi j'ai des assiettes si vous voulez. Si vous voulez de la vaisselle, des assiettes, des verres je peux vous en ramener. Moi la dernière fois qu'on m'a laissé la salle j'ai laissé. J'ai laissé du café, du sucre. Je leur avais même laissé des dattes.

Nc : C'est la mairie qui nettoie. Nous on avait fait. A 8h du matin il y avait déjà les personnes du ménage qui étaient là. Le mec il est passé le dimanche matin.

[s'adresse à Alice] Ca avance ?

A : Oui je note des choses.

Nc : Après **nous on n'est pas d'ici**.

A : Oui mais vous êtes déjà venues.

Nc : Je sais que le vendredi soir ils font des jeux de société.

Nj : Tous les vendredis soir ?

Nc : Je sais pas si c'est tous les vendredis soir.

E : Et tu la connais d'où la personne qui vit ici, Zora ?

Nc : C'était une ancienne de Jean Macé. Après **je la connais de l'Arlequin**.

E : T'as fait combien de temps là-bas ?

Nc : A Jouaux ma mère elle est restée 10 ans je crois. Arlequin j'ai toute ma famille. [...] Y a Zepek là-bas. Il a fermé il y a une semaine ou deux. C'est mes filles qui sont venues le chercher.

Il avait fait un truc sauvage. Il avait pris des rappeurs, il a pris le podium et il a fait un barbeuc'. Ouais enfin l'Arlequin mon frère il est là-bas.

A : Ok, tu continues d'y aller régulièrement ?

Nc : ça fait un moment... **Tu aurais connu avant, c'était l'Arlequin quoi.** Au niveau du parc, les habitants, ça a rien à voir avec maintenant. Je me rappelle quand j'étais sous la galerie j'avais mes cousins, quand je passais c'était « Oh fais gaffe fais gaffe y a ta cousine ! ». Tout le monde baissait la tête. **Aujourd'hui c'est plus ça.** Aujourd'hui, je suis pas raciste hein, je suis Algérienne, mais toute la merde qu'ils ont mis ! Ils ont mis des Roumains et tout ça. C'est affreux maintenant. Ma mère pourquoi elle est partie de la place des Géants ?

Nj : Moi j'ai jamais habité là-bas.

Nc : Non mais ma mère, on a disjoncté. Ils ont mis une famille de Roumains. C'était nickel chez ma mère. On passait à 20h le soir, des morceaux de rats comme ça [montre la moitié de son bras] près des poubelles et tout. On a disjoncté, ma mère elle est partie en 2 mois. Où elle habitait ta voisine qui se prend pour jsais pas qui, elle habitait là. Je te dis qu'elle habitait là. Ma sœur elle a péte un câble, elle a déménagé direct. Des morceaux de rats comme ça [remontre son bras]. On se demandait si c'est un chat ou un rat le truc. Je connaissais aussi une personne qui tenait l'association place des Géants, donc j'y allais aussi.

E : Et vous pensez que ici – Presqu'île – ou Clos des Fleurs ça pourrait devenir un peu comme Villeneuve ou pas ?

Nc : Jamais, plus jamais, **ça sera plus jamais comme avant.** Moi je vous le dis. Le monde d'avant il est fini. C'est malheureux mais le monde d'avant il est fini.

Nj : ça a plus rien à voir. Ah non...

Nc : Je vais prendre un exemple. Jean Macé moi quand j'ai habité, j'habitais au rdc. C'est pas que je faisais concierge, mais bon ma foi. Tous les gamins qui avaient 3-4 ans, pour nous c'était notre parc. Donc celui qui ouvre les portails : « Qu'est-ce que tu fais là ?! Vite, casse-toi ou j'appelle ta mère ! ». Le merdeux il partait en courant. Mais aujourd'hui pfff... Le gamin de 6 mois qui est à 4 pattes franchement j'en ai rien à foutre. Comme quoi le monde il a changé. Les personnes c'est plus les mêmes.

Nj : Il y a plus de respect...

Nc : Il y a plus ça.

Nj : Un merdeux de 10 ans il va te tenir tête.

Nc : Même pas. Tu vas dire un truc tout con, la personne elle va te le déformer. C'est malheureux ce que je vais dire, je suis vraiment Algérienne à 100 %, j'ai vraiment du sang algérien, mais franchement, la population qu'il y a maintenant...

Nj : Je rigole quand tu dis « Je suis Algérienne » ça me fait penser un peu à moi. Parce que franchement c'est pas du racisme, je suis fière d'être musulmane, fière d'être Arabe, mais en fait tout mon entourage le sait. C'est triste ce que je vais dire mais c'est la réalité : j'ai jamais habité avec des Arabes, et franchement j'étais aux anges. Et je vois la différence entre habiter avec des Français et avec des Arabes. Pendant des années j'ai habité avec des personnes âgées où il y avait vraiment le respect...

Nc : Même, même sans habiter dans le privé.

Nj : Aujourd'hui quand un gamin fait une connerie ça va tout de suite aller à la mère, le père, le grand-père, et ça va enclencher une guerre.

Nc : Le gamin je le tapais moi. Je leur donnais des coups de pieds et tout aux gamins. Jamais la mère elle m'a dit... Surtout Zora là. Dès que le gamin il faisait un truc de travers je lui mettais un gros coup de pied dans le cul. Aujourd'hui ? Un merdeux il est venu vers moi, je lui ai dit « Casse-toi vite ou je te mets une claque dans ta gueule ! », il y avait le père, la mère et tout qui sont venus voir ma fille. Mais ils ne sont pas venus me voir à moi. C'est pour dire, comme quoi ça a vraiment changé.

Nj : Avant on prenait l'enfant on le confrontait, qu'est-ce qu'il s'est passé réellement et tout. Là si t'en parles à la mère elle va te dire « non non non, mon fils je le connais il n'a jamais fait ça c'est pas possible ! ». Alors que tu sais que son fils il est en tort. **Qu'il a manqué de respect à un adulte. Ça ça existe plus.** Et moi j'ai essayé de donner cette éducation à ma fille qui a 11 ans aujourd'hui. Un adulte ça reste un adulte. Pas plus tard qu'hier je l'ai mise à la MdH, et elle me parlait de Astrid. Je lui ai dit « Myriam, me dis pas que tu les tutoies ?! – Ben si maman. » Je lui ai dit que « non, tu attends qu'ils ne donnent l'autorisation de les tutoyer, tu vouvoies ». J'essaie de lui apprendre. Quand on monte dans le bus, dans le tram, elle le sait très bien ma fille : on laisse sa place aux personnes âgées, aux femmes enceintes, aux handicapés. Ça automatiquement elle le sait. Voilà j'essaie de lui apporter toutes les bases dans lesquelles moi j'ai grandi. Mais je vois que c'est malheureux que personne parte dans ce sens-là. L'année dernière quand elle était en CM2, on habitait à Rives parce que j'en avais marre de Grenoble,

j'ai dit à mon mari qu'il fallait que je parte à la campagne parce que je pouvais plus, les agressions, les violences... il fallait que je fasse le vide. On est partis, c'était la semi-campagne. Et ma fille je lui ai appris les bonnes bases d'une bonne éducation. Après quand on est arrivées là à Jean Macé ma fille c'était encore la petite fille avec les petites robes, les petites boucles, ...

Quand on est arrivés là à Jean Macé, j'ai pas reconnu ma fille. J'ai pas reconnu ma fille. Une fois je lui ai ramené son goûter à 4h parce qu'elle était en périscolaire : elle avait la trace d'une main comme ça [au visage]. Je l'ai regardée, j'ai regardée l'Atsem, j'ai dit « elle a quoi ma fille ? ». Ma fille elle m'a dit « non maman c'est un garçon il m'a mis une claque ». Moi je vois rouge, franchement tu touches à ma fille je vois rouge. J'ai dit « vous m'appellez le gamin tout de suite et l'Atsem je règle le problème ». Du coup j'ai essayé de discuter, elle m'a dit « je vais convoquer la mère » le lendemain. Je veux discuter avec la mère. Puis quand il l'a frappée sa tête elle a tapé contre la vitre, ça aurait pu être grave. [...] Derrière j'entends les mamans comment elles parlent à leur enfant. Le gamin il leur dit « ouais maman y a l'autre qui m'a embêté » et qu'elle lui dit « j'espère que tu lui as n***** sa mère ». Oh, je fais « ah ouais d'accord... ». Ma fille quand elle rentre je lui ai dit qu'il se passe quoi que ce soit elle va voir un adulte, la maitresse, la directrice et ci et ça. Maintenant je lui ai dit « écoute moi, je te donne carte blanche : celui qui met la main sur toi, celui qui t'embête, tu lui rentres dedans ». C'est malheureux, franchement ça m'a fait mal au cœur quand j'ai dit ça à ma fille. J'ai inversé le truc, mais je me suis dit qu'elle va se faire bouffer. Au collège l'année prochaine elle va se faire bouffer. **Elle a jamais habité dans un quartier, c'était une première pour elle.** [...] On t'embête, tu fais ce qu'il y a à faire. Mais c'est triste, parce que j'étais obligée de le faire.

Nc : Franchement dans votre synthèse que vous allez faire, il faut dire que **le monde c'est plus le monde d'avant. C'est vrai. Les temps ont changé.**

Nj : **Il y a plus de solidarité, il y a plus d'entraide.**

Nc : Je sais pas dans quel monde vous vivez vous, mais moi je vois le monde comme ça.

Nj : Moi je suis restée comme ça. M. et Mme Béraudon ils avaient mon numéro, ils pouvaient nous appeler même à 3h du matin. Je leur disais « ne vous inquiétez pas pour nous ». On a deux mètres à faire, on est là. Même si c'est la galère pour tout le monde, moi dans ma montée le soir je me suis dit Hamdoullah j'arrive à manger à ma faim, on mange à notre faim à la maison, on n'a jamais manqué de rien. Mais je me dis des fois je pense à mon voisinage. Des fois je me dis que mon voisin il a pas mangé à sa faim ce soir. Et là j'ai vu avec un autre voisin j'ai dit

que **ça serait bien de mettre des corbeilles [en bas d'immeuble] avec un paquet de lait, un paquet de biscuits, un paquet de café et tout.**

Nc : T'as vu notre copine ? Elle travaille à Episol.

Nj : J'ai dit voilà servez-vous. Parce que des fois il y en a qui n'osent pas demander. Même si on roule pas tous sur l'or. Mais moi j'ai de quoi manger tous les soirs, tous les jours. Voila je remercie le Bon Dieu. Mais je me dis que j'ai peut-être des voisins qui dorment en ayant faim. Et là je vais le faire prochainement, je vais mettre une petite corbeille. Peut-être que les gens ils oseront pas le dire, mais ils descendront le soir prendre leur paquet de lait... Et ça va me couter quoi, dans la semaine ? On roule pas sur l'or et on a tous des factures à payer, mais si je peux faire ça pour aider quelqu'un c'est avec plaisir, c'est pas grand-chose mais si ça peut aider je le fais.

A : Tu les connais du coup les voisins qui sont dans ta montée ?

Nj : Oui, oui je les connais. Franchement dans ma montée j'ai une super entente, même dans le quartier, j'ai une super entente. Quand je suis partie une semaine, j'ai fermé tous les stores et tout. Ça m'a vraiment touchée parce que mes voisines en face elles se sont inquiétées. Quand je suis revenue et que j'ai ouvert mes fenêtres elles m'ont dit « ça fait une semaine qu'on n'a pas eu de tes nouvelles », et « j'arrêtais pas de dire à mon mari : la voisine d'en face elle a quelque chose ».

E : Il y a une veille collective.

Nj : Voila, je me suis dit **qu'on s'est inquiété pour moi**. J'aurais pas cru. Et puis elles ont pris mon numéro de téléphone, comme ça si elles voient que je ne suis pas là pendant 2 – 3 jours au moins elles peuvent m'appeler, savoir s'il y a quelque chose. Ça m'a touchée. Franchement je m'entends bien avec tout le monde. Après je suis quelqu'un de vachement souriant, qui est là quand il y a un problème, si elles ont besoin d'aide je vais être là quoi qu'il arrive si elles ont besoin de moi je viendrai à n'importe quelle heure. En fait j'ai grandi comme ça. J'aime bien apporter mon aide, mon soutien, même psychologiquement, je suis comme ça, j'ai besoin d'aider les gens. Pourtant Dieu sait que j'ai plein de problèmes aussi à côté. Mais si je peux donner de l'aide à quelqu'un ça me fait du bien [...]. Même si je travaille pas et mon mari il travaille pas, et on roule pas sur l'or, si c'est un petit plus et ça amène un peu de joie à quelqu'un je me sens bien. [...]

A : Et les voisins dont tu parles c'est que vous vous voyez dans la montée d'escaliers ? Ou chez l'un ou chez l'autre ?

Nj : Non non, juste dans la montée. Mais moi je suis quelqu'un qui parle beaucoup, alors même si ma voisine elle va juste ouvrir sa boîte aux lettres je vais trouver un sujet de conversation. Franchement je remercie le bon Dieu, j'ai des voisins qui – je le ressens – m'aiment bien. Après ils m'ont déjà entendue crier attention hein. Je me suis déjà pris la tête avec des voisins en face. Où j'ai réveillé tout le quartier. Je suis gentille mais ma voisine en face elle se trimballe à poil pour moi non ça ne passait pas. [...]

Nc : On change hein. Moi personnellement, aujourd'hui je m'en bas les cacahuètes. Rien à foutre de tout le monde. C'est bizarre hein, comment on change. Je ferais plus ce que j'ai fait avant. Par exemple un gamin entrain de faire des conneries devant moi dans un parc bon....

E : Tu te dis que c'est pas ton problème quoi.

Nc : J'ai un petit arbre chez moi. Je l'ai surveillé jusqu'à ce qu'il pousse. Il y a pas un gamin qui le touchait. Et c'est comme ça qu'il a poussé, mon arbre. Personne ne venait. Aujourd'hui non...

E : Après c'est normal de se soucier de moins en moins des autres... Et ça change beaucoup de voisins ? Plus à Clos des Fleurs qu'à Jean Macé ?

Nc : Ah ouais **Clos des Fleurs j'ai l'impression que je mange et je dors là-bas**. Tout à l'heure j'ai croisé une amie à ma sœur, mais c'est tout sinon je connais personne. Je pense que c'est le temps qui fait, et le monde qui a changé.

E : C'est aussi de plus en plus en individualiste, les gens s'occupent d'eux.

Nc : Ouais voilà. **C'est plus le monde d'avant**. Je m'en rappelle avant même à l'Arlequin, tout le monde sortait le soir, ça rigolait... Maintenant t'as plus ce côté-là. **C'est chacun dans son coin**, chacun regarde l'autre en se demandant quand est-ce qu'il attaque.

E : La méfiance.

Nc : Ouais je pense ouais. Et puis la population c'est plus la même quoi. C'est peut-être toutes ces guerres et toutes ces agressions. Parce qu'il faut dire ce qui est : y en a qui sont sans scrupules hein. Franchement moi je connais des gens, à droite à gauche vite fait... Quand vous ouvre le Dauphiné, je sais pas si vous avez vu, ils ont agressé un mec : ils avaient quel âge ? c'était des gamins de 14 /15 ans. 14/15 ans, mais c'est même pas l'âge de ma fille. C'est vrai

que le monde il a changé. Nous à l'époque, je vois mon père qui est issu de l'immigration parce qu'il y avait la guerre et tout : ils se sont intégrés quand même. Ils sont venus, ils ont retroussé leurs manches, ils ont toujours été ouvriers. **Nous si on faisait quelque chose de tordu on se prenait une tarte et voila.** Par contre moi j'ai jamais pris de rouste. La seule chose que j'ai prise c'est un coup de pied de mon père quand j'ai voulu fumer. Ça a duré qu'un jour hein. Je veux dire voilà, ils ont dû travailler pour s'en sortir dans la vie. Alors qu'aujourd'hui non. Je pense que c'est que du profit. Enfin je vois le truc comme ça, après je sais pas. Moi mon grand-père, je me rappelle mon oncle il a fait une connerie il est allé en garde à vue, le flic il l'a pris, les flics ils l'ont appelé : « vous savez quoi ? bah gardez le, je viens pas le chercher ! ».

E : C'est l'éducation à la dure.

Nc : Ouais mais quand même, aujourd'hui ils ont tous une situation quand même. Moi ma fille dès qu'elle commence à dire « ouais l'école machin, le prof... », « tu fermes ta gueule » je lui dis. C'est pas possible. Ça te plaît pas ? Lui il vient t'apprendre. T'as pas envie d'apprendre ? Tu viens pas emmerder les autres. Moi c'est ma devise ça en fait. Que d'autres mamans c'est vrai que non. Je sais pas, leur gamin il a tout vu, c'est le sien, il a jamais tort, c'est pas un menteur, c'est pas un voleur... Enfin c'est comme ça que je vois le truc. Heureusement que j'en ai qu'une. [...]

E : ça y est elle est grande.

Nc : Et puis bon, je trouve pas qu'elle a eu une éducation tordue. Mais pour l'instant son éducation me convient. Bon à part bien sur le téléphone qui me prend la tête comme tout le monde, mais à part ça... L'autre fois il y avait Mme Mélano elle voulait monter avec son papa, mais l'ascenseur était en panne. Pour porter le déambulateur et les courses... et elle est venue sonner, ma fille elle lui a dit « donnez », elle m'a dit « maman je lui ai monté son déambulateur ». C'est un peu lourd quand même, il habite au dernier, 4^e /5^e. Mais elle m'a dit « maman, ça m'a fait trop plaisir ». Si demain ma grand-mère elle aurait besoin... Tu vois l'éducation qu'elle a eu en fait ? Là devant mes frères et tout elle va pas se mettre en petite tenue. A la plage maintenant ma fille c'est le short, et pas le maillot. Et elle a jamais mis de maillot de bain à deux pièces. Jamais. C'est de la pudeur en fait. Y a encore ça encore, tu vois. Moi je pense que je suis passée à la limite de l'éducation. Après les prochaines qui arrivent c'est même pas la peine. J'y crois même pas en fait. Et tout ça c'est du beaucoup aux parents aussi. Ouais je pense. Après on est comme on est, je dis pas. Si ton gamin c'est un tordu c'est autre chose. Mais déjà on a déjà une base, pour éduquer son gamin. Comme moi j'ai des cousins,

mon grand-père il disait « ça c'est pas d'chez nous ça ! », c'est du côté du mari à ma tante. **Ceux qui ont fait une garde à vue ou voila, il disait « ça c'est pas d'chez nous ! ».** Tout de suite. Mon grand-père il disait « ça c'est pas d'chez nous ! ».

E : Ouais mais ça doit être super dur d'éduquer ton gamin et en même temps qu'il sache quand même se défendre dans ce monde-là parce qu'en fait quand tu es respectueuse etc. des fois tu te prends des grosses claques.

Nc : C'est vrai que ma fille l'autre fois elle m'envoie un message elle me dit « je passe vite fait chez mon père ». Je trouvais ça bizarre, mais j'ai rien dit. Elle est rentrée, je lui ai demandé « au fait tu es allée faire quoi chez ton père », c'était comme ça ou... ? – Non, tu veux que je te dise la vérité ? » elle m'a dit. « J'ai voulu prendre l'ascenseur, j'ai vu des mecs que je connaissais d'avant, j'osais pas prendre l'ascenseur ». Voilà tu vois, pour pas prendre l'ascenseur avec des frères à ses copains. Après c'est vrai que passé un moment aussi j'ai des neveux qui ont à peu près sont âge. Quand on partait en vacances l'été. Ça c'était encore avant. On arrivait à partir tous ensemble. Donc ils se retrouvaient entre eux, les cousins les cousines voilà. Mais ça aussi c'est fini. Tout ça ça se perd en fait.

E : De toutes façons la famille c'est une valeur qui existe de moins en moins.

Nc : Aussi. Moi **je me rappelle on faisait des fêtes, des trucs de ouf.** Maintenant c'est fini. Maintenant c'est « ça fait du bruit », l'autre « ça sent », l'autre « ça me dérange »... Voilà quoi. Chez ma mère dès qu'ils venaient ils se cachaient même dans les placards. Imagine ma mère avec sa petite chambre bien carrée, elle regardait, et elle disait rien. Les cache-cache dans les placards.

E : C'est l'insouciance de l'enfance, c'est chouette.

Nc : Après nous les parents on n'est plus comme avant. On est mariés / divorcés, ensemble / plus ensemble... Donc tout ça aussi avant ça y était pas. Quand mon oncle a divorcé, et pourtant c'est l'un des plus jeunes, mon grand-père c'était non, il comprenait pas. « T'as vu ta grand-mère ! », et moi je disais « Oui, oui oui pépé ». « 70 ans, c'est la première et la dernière » il me disait. Voilà, il comprenait pas pourquoi mon oncle il divorçait.

E : C'est inimaginable oui. Mais après c'est une autre génération. Et faut voir ce que ça devient aussi, ça peut se reconstruire différemment aussi tu vois.

Nc : Ouais mais déjà le principe. Un divorce chez nous à l'époque c'était rare. Aujourd'hui on est tous divorcés. [rires] Chez moi on est 3, 3 divorcés.

E : La famille comme : un papa, une maman, 1, 2, 3 enfants, c'est fini.

Nc : C'est fini ! Après c'est sûrement les choses de la vie qui font que. Il faut dire ce qui est : on est beaucoup plus indépendantes. Avant le papa il était à la maison c'était lui qui ramenait la paye. Tout ça ça a changé. Le monde il a changé. Voilà quoi.

[...]

Tu voudrais qu'on fasse le tour du quartier ou ça t'a suffi ? Après bon voilà y a des immeubles. Là j'ai une copine qui habitait là [à Cambridge] qui habitait à Jean Macé aussi.

E : Elle a acheté ?

Nc : Ouais.

E : ça coute cher ici ?

Nc : Elle a un T4, ça allait. Au tout début, c'était un des premiers, à l'époque il y avait pas autant de bâtiments. Il y avait pas l'ABC, il y avait pas celui-là. Le T4 elle a dû le payer 250 000.

E : Ah mais c'est les immeubles en habitat partagé. C'est pas ça ?

Nc : Non c'était à l'achat ça.

E : Oui, mais ils ont une salle commune. Il y a deux immeubles côte à côte assez bas par rapport aux autres. Ils donnent sur la marre, sur le parc.

Nc : Ouais. Et alors, c'est quoi comme appart' ?

E : D'après ce que j'ai compris c'est qu'ils sont dans un immeuble où ils ont une salle commune qu'ils ont achetée au prorata, ils ont des réunions tous les mois, ils peuvent louer la salle en s'inscrivant sur un planning, et voilà.

Nc : Ah d'accord, je savais pas. Je demanderai à Sophie. Là où elle habitait elle, tout ça il y avait rien autour. Ça c'était un parking, on se garait là à l'époque.

E : C'est particulier parce qu'ils ne savent pas où est-ce que ça va pousser. Autant eux ils vont peut-être avoir un immeuble juste devant chez eux.

Nc : Non je crois pas il y a un plan, je crois que ça s'arrête là. Celui d'Actis je me demande si c'est pas celui qui est entrain de pousser là. On voit derrière le truc rouge en bois, ça c'est Actis.

E : Moi je me demande si ça ne pourrait pas devenir un peu comme Villeneuve, parce que ça ressemble beaucoup. Parce qu'il y avait un grand parc, ils promettaient plein de choses et tout. Et après ils ont totalement laissé à l'abandon, et voilà.

Nc : Ouais. A l'époque il y avait pas le collège à l'Arlequin. C'était immense le parc. Il y avait des tobogans, il y avait le lac, ...

E : Même aujourd'hui c'est encore super grand.

Nc : Ah ouais mais ça a rien à voir. L'été on voyait les mamans avec les gamins, elles restaient jusqu'à point d'heure, elles emmenaient à manger le soir, les gamins ils jouaient, ils se baignaient... Maintenant on voit des voitures cramées dans le parc.

E : Mais je me demande est-ce que ici ça ne pourrait pas devenir la même chose.

Nc : Bah si. Il y a un seul truc où ça va les sauver un petit peu : c'est hyper cher quand même.

E : Pour l'instant. Le nombre de logements sociaux augmente quand même.

Nc : Il augmente mais les prix sont chers. Moi j'ai pris celui-là [à Clos des Fleurs] j'ai 100 balles de différence avec celui que j'avais.

E : A Clos des Fleurs par rapport à Jean Macé ?

Nc : Ouais. J'ai 100 balles de plus quand même.

E : Ah ouais même dans les logements sociaux ça se sent la différence ?

Nc : Ouais. Pour dire mon frère ça fait 25 ans qu'il est à Schneider, donc il a vraiment l'expérience, il travaille depuis 25 ans. Il avait postulé pour un appartement à Seyssins, je crois. Ça a été refusé. Je me dis que si lui, avec 25 ans de boîte, on lui a refusé, mais **nous c'est même pas la peine avec nos petits revenus c'est même pas la peine quoi**. Pour dire que même dans le social.

E : Ouais j'ai entendu qu'ils sont vraiment sélectifs dans les bâtiments ABC.

Nc : ABC non franchement. Après je sais pas pourquoi j'ai raté le coche ici.

E : Tu penses que c'est les moins sélectifs des logements sociaux ici ?

Nc : Non, je vais pas te mentir. Je connais quelqu'un. Je pense qu'à une époque j'aurais pu l'avoir, mais j'ai été conne. Par contre hyper sélectif non, parce que j'ai une personne que je

connais, elle a pas eu d'attribution à l'autre. Ils sont deux à travailler. Son mari travaille chez Actis. Et même par rapport à ça elle l'a pas eu.

E : Mais les autres bâtiments tu parles desquels ?

Nc : Les autres je sais pas [les bâtiments en îlots]. Mais bon c'est pas une population qui m'a l'air... Mais il y a beaucoup de privé là-bas.

E : Ouais, 60 % au moins.

Nc : Après c'est la gangrène. Moi je trouve que quand ça va pas il faut agir tout de suite. **Jean Macé c'est ce qui a tenu, parce que à l'époque aux fêtes de quartier tout le monde venait, on avait le maire**, il manquait juste le préfet avec nous. Franchement il manquait juste le préfet. Après il y a la tête de Piolle qui est arrivée, lui on l'a jamais vu. Mais à l'époque c'était comme ça.

E : Oui, c'est pas trop son cœur de cible.

Nc : Quand le quartier demandait quelque chose, franchement Destot – il est ce qu'il est au niveau politique mais – il a fait beaucoup pour le quartier. Chaque fois que M. Griot demandait quelque chose, on l'avait.

E : C'était assez actif comme quartier.

Nc : Là maintenant voilà, c'est pour ça que je dis que non. Après comme Najoua elle est branchée sur une salle et tout, mais bon, pour faire quoi ? [soufflement] Moi je vois pas.

E : En plus ici il faut venir jusque-là déjà. Et puis il faut proposer une activité ou quelque chose. Ah oui je voulais vous demander, est-ce que s'il y avait un espace de vie sociale – c'est une sorte de Maison des Habitant·e·s en plus petit -...

Nc : Comme là pour les mardis ?

E : Ouais mais un peu plus consistant quand même. Ça serait un espace où il y aurait plusieurs activités par jour.

Nc : Comme ils font... Ma fille elle est là-bas, à [l'Espace de Vie sociale Le Moulin aux Idées].

E : Et est-ce que tu penses qu'à Clos des Fleurs par exemple ça marcherait ? Parce que Jean Macé ça rame un peu.

Nc : Je pense qu'il y aurait plus de monde.

E : Parce que l'Espace d'Animation, la salle du mardi c'est quand même un peu mort. Mais au Clos des Fleurs ça marcherait pas ?

Nc : Je sais pas. Même mes voisins je les connais pas. En fait il faut lancer le truc où il y a le plus de personnes qui sont dans le monde associatif en fait.

E : Ici par exemple à Cambridge il y a beaucoup de gens qui sont dans des associations, écolos et tout ça.

Nc : Ouais, mais je pense que ce sont des gens qui travaillent quand même, donc il y aurait un peu de mal à les faire venir. Mais c'est ce public-là moi je dirais qu'il faudrait cibler. Parce que la maman qui est entrain de faire à manger à son gamin, qui attend midi son mari pour lui servir à manger, je vois pas qu'est-ce qui pourrait déclencher ça tu vois ?

E : Et si c'était au niveau des logements, tu sais les petites maisons que tu m'as montrées [à Cambridge sud], qui vont être expulsées bientôt : si c'était par là-bas, tu penses que ça marcherait ? C'est assez central en fait.

Nc : Je pense pas que ce soit le lieu qui joue. Moi que je sois là ou là je ne vais pas m'arrêter sur le lieu quoi. Si la personne elle a vraiment envie de venir je pense qu'elle viendrait.

E : C'est plus ce qui est proposé alors ?

Nc : Ouais, il faudrait les attirer en fait. Avec quoi, je sais pas. Mais plus les attirer, déclencher ce truc tu vois. C'est vrai qu'à Jean Macé il y a des gens qui travaillent aussi. Après tous les nouveaux je les connais pas.

[...]

[Nous rejoignons une conversation entre Najoua et Alice, qui discutent de l'Espace d'Animation Habitant·e·s de Jean Macé]

Nj : Tous les mardis on y va depuis que la salle elle a ouvert. Et puis on essaie de donner un peu nos idées de projets aussi, si il y a des sorties familiales. A chaque fois qu'on a une idée en tête on essaie de la faire parvenir. Mais bon on pensait que ça allait beaucoup être investi, mais bon on continue à venir quoi qu'il en soit en fait.

[s'adresse à Nacera] J'ai dit que pendant le confinement on squattait les garages pour **pouvoir se retrouver entre mamans** parce qu'on n'avait pas le choix. En cachette. Il faisait froid.

Nc : Après on a trouvé les cages d'escaliers. Et après ta voisine elle nous a mis un mot.

Nj : Voilà, parce qu'on fumait dans les escaliers.

Nc : [rires] On s'en foutait d'elle.

Nj : Ouais on s'en foutait d'elle parce que Dolores, la chargée de proximité elle était au courant. On laissait pas nos mégots. On mettait tout dans un gobelet, il y avait rien qui trainait, c'était propre hein.

Nc : Elle aurait été intelligente, elle serait venue avec nous.

Nj : Voilà, c'est comme celle qui avait appelé la police pendant le barbecue. J'ai regardé par la fenêtre j'ai dit « madame, au lieu d'appeler la police, vous auriez du vous joindre à nous, manger un morceau de gâteau et puis on aurait fait connaissance. »

E : Des vieux aigris il y en a plein.

Nj : Franchement ça m'aurait fait plaisir qu'elle descende. Franchement manger des merguez et du gâteau avec nous, plutôt que d'appeler la police.

Nc : Par contre on viendra faire un tour dans ce parc qu'ils ont ouvert là [à Cambridge]. Hein, ils l'ont ouvert ?

E : C'est un tout petit bout qu'ils ont ouvert. Le reste ça ouvrira en juin.

Nj : Au mois de juin ils inaugurent. Le 4 ou le 11 je crois. Mais moi j'ai bien envie de faire une demande.

[...]

Nj : Je crois qu'on a vraiment tout dit sur le quartier là.

Nc : Franchement moi ce que j'ai dit, c'était négatif. Quand on est passé devant les endroits j'ai dit « ça c'était comme ça avant et pas comme ça ». Moi je trouve que c'est sombre, c'est négatif ce que je vois. Dans ce que j'ai pu dire.

Nj : Non mais t'inquiète moi j'ai rattrapé la chose en disant que le quartier en lui-même ça allait, qu'il y avait une bonne entente et tout.

Nc : Que moi j'ai vu le côté sombre quand même. Peut-être parce que moi j'ai vécu quand c'était le bon côté on va dire.

Nj : **Toi t'as vu le début jusqu'à aujourd'hui, la dégradation.** Moi ça fait que 4 ans, et pour moi 4 ans c'est stable, parce que – comme je disais – j'ai pas eu d'emmerdes dans le quartier.

Nc : Ah non je parlais pas de ça. Mais la population c'était pas la même déjà. C'est pour ça que je reste sur un côté sombre.

Nj : Oui voilà, elle, elle a vu le changement. Moi en 4 ans non je l'ai pas trop vu en fait.

Nc : Par exemple c'est un truc tout con : ma voisine dès qu'elle partait elle me laissait ses clés. Après elle me les laissait toute l'année. Parce que son mari il était tête en l'air. Elle est partie : ses clés je les ai jetées il y a pas longtemps, j'osais pas aller voir la nouvelle personne qui habitait pour lui donner les clés. J'avais le double de chez elle, de la nouvelle voisine. Je me suis dit que j'allais les jeter à la poubelle comme ça on en parle plus.

Nj : Moi chez Mme Bérodon j'avais leur clé. Parce qu'il m'a dit « arrêtez de sonner, le temps que je traverse le couloir, je vous donne les clés ». Du coup je sonnais et je rentrais. Et puis avant de rentrer je disais « Monsieur Bérodon, c'est moi ».

Nc : Moi j'avais prévu, j'ai dit à Najoua : « Najoua, je te laisse mes clés ». On sait jamais ce qui peut arriver.

Nj : Voilà, elle m'a laissé ses clés. Mais **aujourd'hui c'est dur de laisser ses clés à un voisin.**

Nc : Maintenant moi j'habite là-bas [à Clos des Fleurs], toi t'habites là-bas [à Jean Macé].

Nj : Tu peux toujours me les laisser.

Nc : J'en ai déjà une chez ma mère, une chez ma sœur... Ma mère elle a toutes les clés des enfants.

A : Elle habite où ta mère Nacera ?

Nc : A Vigny le Musset.

[Sur le trajet du retour]

Nc : Le bâtiment dont je te parlais, ils ont un lavomatic. Au-dessus de Paul. Et l'hôtel 5 étoiles il sera là-bas, vers le tribunal. Sur le pont. Quand on va à Saint Bruno en voiture, sous le pont, avant l'école internationale. A Nelson Mandela. Là où il y a le terrain vague. En face du bâtiment Y. **Le seul hôtel 5 étoiles qu'il y aura sur Grenoble. On ira l'inaugurer Najoua !**
[rires]

A & E : Merci beaucoup à toutes les deux, et bonnes courses à Inter !

Annexe 4 : Entretiens commerçant·e·s

Entretien 8

Durée : 15 minutes

Lieu : Terrasse de la Boulangerie Paul

Date : 21/04/2022

Cet entretien a été réalisé de manière conjointe avec Jonas, étudiant en IUT Carrières sociales et également stagiaire à la MdH Chorier – Berriat pour une durée de 2 mois. Jonas était chargé d'effectuer le diagnostic pour implanter un Etablissement de Vie sociale (EVS) à la Presqu'île. Nos missions se recoupant en partie, nous avons décidé de mener des entretiens avec différent·e·s commerçant·e·s ensemble.

Etudiante : Première chose : est-ce que tu acceptes que cet entretien soit enregistré ?

Interrogé : Oui, bien sûr.

E : Dans le cadre de ce stage et de nos études, on fait une enquête sur la Presqu'île, sur la vie des personnes ici, les mouvements, les mobilités, tout ça... Du coup il y a eu une toute une partie questionnaire aux habitant·e·s, ensuite il y a eu des entretiens avec ces personnes, et du coup, là on s'intéresse aux commerces.

I : Hmm, ça marche très bien.

E : Est-ce que tu pourrais te présenter brièvement ?

I : Du coup, je m'appelle Paul Bonneau je suis responsable de magasin de la boulangerie Paul de la Presqu'île. Je suis ici depuis sept mois, j'ai pris mon poste fin de l'année dernière et puis voilà. A la base pour parler de moi, de mon parcours, j'ai eu un BTS en management j'ai commencé en parallèle à Paul en alternance. J'étais sur le Paul de Caserne de Bonne à la base donc j'ai fait mon BTS en parallèle là-bas, et puis après j'ai arrêté Paul pendant un an. Je suis parti voyager, j'ai fait le tour d'Europe, puis en revenant y'avait des opportunités chez Paul donc j'y suis retourné et voilà.

E : Ok.

J : Du coup tu n'habites pas à la Presqu'île ?

P : Non, j'habite quartier de la Capuche.

E : Et tu viens comment au travail ?

P : Tram et bus.

E : Ok, ça va ça se fait ?

P : Oui facile j'en ai pour 25 minutes quand les transports se coordonnent bien.

E : Le vélo ça ne te dit pas ?

P : Non le vélo ça ne me dit pas non ! [Rires] Non les horaires c'est bien callé avec les transports donc bon...

E : Ok.

J : Euh, du coup sept mois que tu travailles sur Presqu'île ?

P : C'est ça.

J : Tu sais depuis combien de temps le commerce il a ouvert ?

P : Le commerce il a ouvert depuis 5 ans.

E : Donc 2017.

J : Du coup c'est une franchise ?

P : Oui, du coup je suis responsable de cette franchise, et le franchisé c'est Monsieur Motain, qui lui a les quatre boulangeries « Paul » de Grenoble, celle du Meylan ; sur caserne de Bonne et sur Saint-Martin-d'Hères.

E : Est-ce que tu es au courant des histoires de loyer et tout ça ?

P : Les tarifs et ce genre de choses ?

E : Ouais.

P : Non je n'ai pas accès à ça.

E : Niveau horaires d'ouverture vous êtes...

P : Horaires d'ouverture, on est ouvert de 7h et on ferme à 19h.

J : Tous les jours de la semaine ?

P : Du lundi au vendredi.

J : Vous n'êtes pas ouverts les weekends du coup...

P : Non, le samedi nous on est ouverts que le matin uniquement, jusqu'à 13 heures, mais la plupart des commerces alentour – ben si vous avez vu d'autres commerçants ils ont dû vous le dire – ils sont fermés le samedi, nous on est l'un des rares commerces ouverts le samedi et l'après-midi aussi. Généralement la plupart des commerces l'après-midi à 15 heures ils sont tous fermés, et nous on est les seuls ouverts jusqu'à 19.

J : Et en termes de fréquentation le samedi matin ça tourne quand même ou ... ?

P : Non ça fluctue, mais non ce n'est pas énorme.

J : Ce n'est pas énorme ?

P : Non, ce n'est vraiment pas le samedi qu'on fait nos grosses journées. Pour vous dire y'a qu'une seule personne le samedi au magasin qui s'occupe de tout donc ça passe.

E : Ok, vous avez essayé d'ouvrir à d'autres horaires ou pas ?

P : Oui ça a changé oui, ça se joue à quelques heures, on a essayé d'ouvrir plus tôt le matin mais ce n'était pas assez intéressant. « Patte et Pain », eux, sont ouverts une heure plus tôt que nous, mais ils ferment à 15 h. Eux ils jouent sur les tous premiers clients à partir de 6 heures mais nous on a essayé, au final on perd plus que ce qu'on gagne.

E : Et vous avez vu une différence de chiffre d'affaires depuis qu'ils se sont installés ou pas ?

P : Ben, moi je suis là depuis sept mois, donc je n'ai pas vraiment vu de différence, mais quand ils ont ouvert ça a mis une petite claque au magasin quand même. Ben forcément, c'est les concurrents directs, ils font tout comme nous... Mais je n'ai pas les chiffres de différence. C'est dommage, y'a ma collègue qui est là depuis l'ouverture, mais elle n'est pas là aujourd'hui, elle aurait pu vous dire parce que pour le coup elle a vu la différence quand ils ont ouvert, parce qu'à la base on est ouvert avant eux. Et elle a pu voir la différence, ça a mis une claque.

E : Tu sais quand ils se sont installés ?

P : Je crois il y'a trois ans un truc comme ça...

J : Sur les autres employés du magasin, tu sais s'ils viennent du secteur là, ou ils habitent en dehors ?

P : Ils sont tous en dehors, soit en centre-ville de Grenoble, soit y'en a même en périphérie, vers Voreppe / Voiron, ils viennent en voiture.

J : Tu sais ce qui a poussé à s'installer ici ?

P : Surtout le développement de la Presqu'île, avec tous les immeubles en construction, et avec le CEA qui fait beaucoup vivre la zone. Au final, y'a quand même beaucoup de gens dans le périmètre, et y'avait très peu de trucs ouverts. Les premiers c'était « Cuisinons maison », mais à part ça y'avait rien. Donc au final on va dire que c'est les opportunités de clientèle qui ont fait ouvrir le magasin.

J : Du coup, en termes de public, vous voyez principalement des habitants ou des professionnels ?

P : Non, la plupart du temps on voit des professionnels. En termes d'idée on doit être à 65 / 70% de professionnels, et le reste c'est les habitants.

E : Ah oui quand même ! [Étonnement]

P : Ben nous c'est simple le CEA, **y'a qu'à voir en ce moment c'est les vacances, on tourne plus.**

J : Ah oui ça se ressent ?

P : Oui, on est quand même à la moitié du chiffre d'affaires...

J : Et pour le peu d'habitants que vous arrivez à voir, vous arrivez à créer des contacts avec eux ?

P : Oui bien sûr ! On a les habitués ! **Ici on a beaucoup d'habitués** d'une journée à l'autre, c'est quasiment les mêmes personnes qu'on voit systématiquement. Finalement la Presqu'île y'a très peu de passage, y'a pas grand-chose à faire donc la fréquentation des gens du centre-ville ils n'ont pas grand intérêt à venir à la Presqu'île si ce n'est pour venir travailler. A part les habitants et ceux qui travaillent on a toujours les mêmes personnes qui viennent.

E : Tu arriverais à estimer le nombre de personnes par jour qui passe ?

P : J'ai les chiffres, on oscille entre 300 et 400 personnes en moyenne ; en ce moment on est à 200. Mais ouais, on est entre 300 et 400. 300 tickets, en personnes je ne sais pas, avec ceux qui peuvent venir à plusieurs.

E : Et du coup c'est plutôt, de tout, ça brasse de tout ? Des jeunes des vieux ?

P : Ouais on a tous les âges, mais on est plus dans la tranche d'âge 25 - 35 que dans la tranche 18 - 25, on en a un petit peu grâce aux étudiants qui sont à côté, surtout le midi. Mais en dehors du midi et du menu étudiant qu'on a mis en place, les étudiants viennent surtout pour le menu étudiant. Mais sinon la fréquentation c'est plus entre 25 et 45, pas trop de jeunes.

E : Du coup toi ça fait sept mois que tu es là... Mais tu as noté des changements dans les habitudes de consommation des gens, ou pas du tout ?

P : Ben pas vraiment... Déjà depuis la fin du covid le sur-place a repris beaucoup plus qu'avant, à cause du passe sanitaire et tout ça y'avait beaucoup moins de sur-place. On va dire que les habitudes c'est surtout la consommation sur-place. Sinon rien de bien notable particulièrement, sauf là, avec le retour des beaux jours forcément la consommation des boissons fraîches ce genre de chose. On va dire que les produits qu'on vend ce n'est pas les mêmes en fonction des saisons, en fonction des périodes de vacances et tout ça.

E : Et par rapport à la Caserne ?

P : Ben à la Caserne c'est surtout une population de passage, ce sont souvent des gens qui sont en centre-ville qui viennent se balader tout ça, donc c'est l'inverse, ça marche beaucoup le week-end et un peu moins en semaine. Et eux, par contre, les habitudes de consommation c'est beaucoup sur place et beaucoup de vente à emporter, au final ils ont les deux. Là où nous ça serait beaucoup de sur place le midi, enfin... [hésitant] Quoique ça varie. Je pense que les commerçants de centre-ville vu qu'ils ont beaucoup de passage c'est principalement de la vente à emporter.

E : Ça brassait beaucoup plus là-bas du coup ?

P : Oh oui ! Beaucoup plus, par personne, ils doivent être entre 800 et 1000 tickets.

J : Par rapports aux intentions, quand on t'a vendu la Presqu'île, est-ce que par rapport à la réalité t'as eu un...

P : Ce que j'en attendais et qu'on observe ?

J : Exactement ouais.

P : Non, franchement c'est assez raccord avec ce à quoi je m'attendais. Je savais que la Presqu'île c'est une zone très professionnelle avec peu d'habitants, pas très développé niveau commerces et tout ça. C'est assez proche de la réalité quand même. Il y a peu de commerces, ils sont tous fermés l'après-midi. On va dire que c'est une zone qui se développe, c'est en développement mais je m'attendais à ça, voir peu de clients. Surtout venant de caserne de Bonne j'avais l'habitude du flux permanent, y'a qu'à voir au moment où on fait cette interview, y'a pas grand monde quoi... [rire]

J : Donc on ne t'avait pas vendu ça comme un quartier trop dynamique ?

P : Non, on me l'avait bien dit, ont été déjà au courant de base, car étant sur Caserne je voyais les chiffres d'affaires de chaque magasin. Des quatre, celui sur Presqu'île c'est celui qui était le plus bas en termes de chiffre d'affaires donc c'est assez cohérent avec ça.

E : Et tu penses y rester, sur Presqu'île ?

P : Personnellement non [rire nerveux]

[...]

E : Est-ce que tu trouves qu'il manque des choses ici toi en tant que commerçant ?

P : Au niveau de la zone ou au niveau de notre magasin ?

E : Au niveau de la zone. Efin... est ce qu'il y'a des choses que tu pouvais faire à la caserne entre midi et deux ?

J : En termes d'aménagement.

P : D'aménagement du magasin, pas de Presqu'île de manière générale ?

E : Non, de la zone.

P : Caserne ce qui fait vraiment vivre, c'est les espaces verts, c'est les endroits pour pouvoir se poser. Je pense au parc de la Caserne, y'a pas mal de trucs alentours, des commerces de prêt-à-porter, plein de choses, les gens vont faire leur shopping. Ici a Presqu'île y'a rien qui est très attractif, y'a un petit parc derrière mais trois fois rien... Il manque je dirais des espaces verts et des commerces pour attirer plus de monde.

J : Toi, à titre personnel tu pourrais habiter sur le quartier ?

P : Sur la Presqu'île ? Ouais je pourrais.

E : Ah ouais ?! [Étonnée]

J : C'est quoi qui pourrait te motiver à habiter ici ?

P : C'est assez calme, c'est bien desservi, et puis y'a pas mal de boulot aux alentours, c'est intéressant. Je ne suis pas quelqu'un de très ville, pas très citadin donc au final la Presqu'île c'est un bon entre-deux. Pas trop loin du travail, les loyers ne sont pas trop chers.

J : Ça serait un bon compromis pour toi. Et au niveau de l'architecture ce te plait ?

P : Ouais ouais ! La Presqu'île c'est beau ce qu'ils font, les immeubles sont sympas, ouais je me verrais vivre ici.

J : T'es sensible au côté écologique tout ça ?

P : Ouais un petit peu j'aime bien les espaces verts, c'est important pour moi quand même donc ouais la Presqu'île c'est le bon compromis entre la ville et le côté plus périphérique.

J : Ok, super !

E : Bon, ben c'est fini pour nous. Merci beaucoup.

Entretien 9

Durée : 20 minutes

Lieu : Terrasse du restaurant le Bui'strot

Date : 03/05/2022

Cet entretien a été réalisé de manière conjointe avec Jonas, étudiant en IUT Carrières sociales et également stagiaire à la MdH Chorier – Berriat pour une durée de 2 mois. Jonas était chargé d'effectuer le diagnostic pour implanter un Etablissement de Vie sociale (EVS) à la Presqu'île. Nos missions se recoupant en partie, nous avons décidé de mener des entretiens avec différent-e-s commerçant-e-s ensemble.

E : Est-ce que vous pouvez vous présenter brièvement ?

D : Alors moi je m'appelle David Buys, j'ai 49 ans à la base je suis ingénieur en informatique, et y'a quelques années j'ai décidé de changer par ce que j'aime la restauration. Donc du coup, là j'ai eu l'opportunité d'avoir acheté les murs puis créer un restaurant.

J : Vous êtes installé depuis combien de temps ici ?

D : Je suis installé depuis le 20 décembre 2019, donc trois mois après le premier confinement. Donc ça n'a pas toujours été facile forcément, puisqu'après avoir ouvert on m'a dit faut fermer. Mais sinon par contre je suis quand même resté parce que le quartier est porteur, il y'a de plus en plus de vie qui arrive ici, moi c'est vrai qu'essentiellement je travaille beaucoup avec les bureaux c'est pour ça que le restaurant est fermé le weekend. Pour l'instant il y'a aucune utilité d'ouvrir le weekend, parce que moi j'y passe comme ça le quartier malgré tout est pour l'instant assez mort. Même Paul, le coiffeur... A part Carrefour Market, tout est fermé pour l'instant.

J'espère qu'avec le temps ça va changer. Il faut attendre à mon avis, que ça se développe encore...

E : Vous avez essayé d'ouvrir le weekend ?

D : Je n'ai même pas tenté, c'est tellement mort. Les gens, les voisins qui viennent ont déjà pris l'habitude de toutes façons de venir le jeudi ou le vendredi. Donc si vous voulez, quelque part si c'est pour marcher qu'avec le voisinage, ils viennent déjà. Donc s'ils viennent le samedi ils viendront plus le jeudi ou le vendredi, on ne va pas venir plusieurs fois au restaurant dans la même semaine, je pense pas. Et, c'est comme je vous dis, c'est pas un quartier où les gens vont venir se promener... c'est pas le centre-ville de Grenoble en fait. Donc à moins d'avoir un restaurant avec une grosse renommée on va pas faire la route pour venir ici pour manger, pas encore, j'espère avec le temps.

J : Je vous le souhaite. Vous êtes ouvert le soir aussi ?

D : Jeudi et vendredi soir ouais, pareil début de semaine j'ai essayé mais bon... A part les périodes où on sort du confinement, on réouvre les terrasses les gens se jettent dessus donc là ça a marché. Puis après avec le temps au bout d'un mois ça s'estompe puis on reste avec le jeudi vendredi parce qu'en semaine n'y a personne qui vient. Il y a quelques habitués, ils savent que par exemple, c'est arrivé la semaine dernière : il y'a des gens qui viennent manger tous les jours et qui me disent « tiens en fait, lundi soir on voudrait passer faire l'apéro. - C'est bien que vous me préveniez, parce que moi je reste, je sais pourquoi je reste ». Je ne veux pas faire la plante verte... si y'a personne.

E : Du coup vous vous adaptez si y en a que vous connaissez ?

D : Si y'en a qui me demandent, voilà. Tout comme le weekend je suis fermé, mais par exemple dans deux semaines quelqu'un m'a dit « est-ce que tu peux ouvrir, je veux fêter mes 50 ans, est-ce que tu peux ouvrir ? » Donc j'ouvre, je fais un menu. On va dire le weekend si y'a des occasions spéciales je le fais sans soucis. C'est juste encore une fois de pas rester là à me dire j'ouvre / je n'ouvre pas. Si j'ouvre qu'est-ce que je fais à manger je risque de perdre la nourriture étant donné que je fais que du frais. Le but n'est pas de perdre.

J : Et ces demandes assez exceptionnelles que vous avez, c'est plus des professionnels ou des habitants ?

D : ça été de tout. Il y'a eu des habitants de la montée qui sont en fauteuil qui m'ont demandé est ce que je pouvais faire leur anniversaires ici. Donc dans ce cas je les ai mis au fond par ce

que tous leurs amis étaient en fauteuil, on va dire 70% de leurs amis étaient en fauteuil. Du coup je l'ai mis dans un coin où ils pouvaient être tranquilles, la salle est bien adaptée à ça. Donc il y'a un peu de ça. Y'a des gens du CEA qui m'ont demandé après avoir soutenu leur thèse de fêter ici leur audition. Donc j'ai un peu de tout.

E : Vous habitez où vous ?

D : J'habite à Grenoble

E : Vous vous rendez comment au travail ?

D : Je me rends en voiture, parce que je dois régulièrement faire des courses, faire l'appoint. Même si on a des fournisseurs, hier on s'est fait exploser. Pour certaines choses je vais à Métro en voiture chercher ce qui manque.

E : Et vous trouvez où vous garer ?

D : Oui, puisque j'habite à Grenoble j'ai un abonnement avec les places vertes. Donc ici je ne repaie pas.

E : Au niveau de votre statut, vous êtes propriétaire ?

D : Ouais.

E : Et vous avez acheté combien, si ce n'est pas indiscret ? Combien le mètre carré, la surface...

D : Ici la surface fait 250m² et j'ai acheté 1350 euros le mètre carré.

E : D'accord. Et qu'est-ce qu'il vous a poussé à venir là ? Vous avez dit que c'était un quartier en développement ?

D : Voilà, c'est ça je m'étais dit que c'était un quartier où il commençait à y avoir des nouvelles choses avec le CEA. Parce que j'avais un resto à Montbonnot, donc je savais que Schneider allez venir là. Y'a ST [Microelectronics], pas mal de boîtes informatiques, HP. La boîte où je travaillais quand j'étais ingénieur. Donc je retrouve les ex-collègues. Donc c'est tout ça qui m'a fait dire que voilà. Sachant qu'avant moi y'avait que des fast-food encore.

E : Et le resto à Montbonnot vous l'avez gardé ?

D : Non. Je l'ai vendu.

E : Quand vous discutez avec les gens, ils ont l'air content qu'il y'ait autre chose que des chaînes ?

D : Ils ont l'air content, puis je récupère une clientèle qu'ils n'avaient pas : les voisins. Vu que c'est des fast-food, c'est tout au plateau. C'est-à-dire que vous venez à 3 / 4 à midi et quart, vous n'êtes pas sûrs d'être assis les uns à côté des autres, puisqu'une fois que vous avez votre plateau vous allez vous asseoir, mais si tous les mange debout sont pris... Alors que moi si vous venez à six ou huit je vous fais une table. Dans les fast-food c'est impossible de manger à midi et quart à 12 personnes. Donc les gens sont plutôt contents sachant que, justement, que ce soit le CEA, les boites informatiques, ils viennent avec des clients. Donc ça la fout un peu mal de les recevoir dans un fast-food. Même si c'est très bon... Mais ce n'est pas pareil.

J : Vous faites combien de couverts le midi ?

D : 90 auparavant, avec les confinements c'était 70, et depuis qu'on est repartis décembre-janvier HP est venu donc ça complète ce qui me manquait pour bien tourner, et donc là maintenant ça m'a rajouté une trentaine de place. Donc je peux monter à 110.

E : Et le soir ?

D : Le soir c'est beaucoup plus calme, la clientèle ce n'est pas tout à fait la même, c'est plutôt variable. On va dire entre 20 et 40. Pourquoi 20 et 40 ? Par ce que souvent les jeudi et vendredi soir les gens vont venir pour l'after-work. C'est la fin de semaine donc on va boire un petit coup ensemble, donc ils viennent ici, je leur fais des planches apéro avec du saucisson, des tapenades... Et donc le jeudi ils viennent pour ça, donc je ne prends pas de cuisinier le jeudi, je fais que des trucs à partager. Et le vendredi c'est ça et de la cuisine. Les gens viennent plus pour manger entre amis, entre familles et puis par rapport au midi c'est complètement différent parce qu'ils ont beaucoup plus de temps donc ce n'est pas le rush comme le midi où faut servir 100 personnes en une heure. Donc le soir c'est beaucoup plus calme. Et puis une fois par mois les vendredis on fait des animations. Donc le karaoké donc ça ça ramène beaucoup de monde. Après je ne peux pas le faire plus souvent que ça, ça prend du temps, de l'énergie, puis si je le fais trop les gens seraient lassés au bout d'un moment. Donc c'est bien de faire une fois de temps en temps et de changer d'animation.

E : Au niveau des salariés vous êtes comment ?

D : J'ai 6 salariés, j'ai trois serveuses et trois cuisiniers.

E : A temps plein ?

D : Oui.

J : Vous savez s'ils viennent de Presqu'île ?

D : Qui ça ?

J : Les salariés.

D : Grenoble et Fontaine.

J : Sur les évènements que vous faites le vendredi soir, vous avez des habitants quand même ?

D : Oui ! Y'en a quelques-uns qui viennent. Vous avez vu une dame en fauteuil là ? Elle vient régulièrement, ça la change de son quotidien. Y'a des voisins qui sont maintenant des habitués qui viennent une fois par semaine juste pour boire un coup, pour éviter d'aller en ville. Donc c'est ce que je cherche. Donc quand y a des évènements comme ça ils viennent aussi.

E : Le midi c'est exclusivement des travailleurs de la Presqu'île ?

D : On va dire à 80% ouais.

J : Par rapport à vos intentions quand vous êtes implanté ici, l'idée que vous vous faisiez de la Presqu'île, est-ce que la réalité est la même ?

D : Je dirais limite qu'elle est au-dessus.

E : Et par rapport à Montbonnot ?

D : C'est mieux parce que à Montbonnot, c'était le même type de restauration pour les entreprises parce que j'étais au milieu d'InnoVallée, donc du coup j'avais Schneider, plein de boîtes informatiques à côté comme Open Tournier etc. Là-bas, les gens mangeaient le midi mais, le soir ils rentraient à la maison. Y'a pas d'afterwork, les gens préfèrent rentrer chez eux ou aller en ville. Donc le soir c'était plus compliqué.

E : Vous avez lié des relations avec les autres commerces ?

D : Un petit peu, avec les voisins « Cuisinons Maison », avec la salle de fitness, le bureau de tabac, le carrefour. Avec quelques-uns, voilà, pas tous les fast-food mais voilà.

J : Vous avez réussi à créer des contacts avec les habitants ?

D : Ouais, ouais ! Comme je vous dis la dame en fauteuil elle vient tous les jours pour dire bonjour, boire un café. Y'a pas mal de voisins avec qui on est devenu un peu plus proche.

J : Vous avez réussi à recueillir des témoignages des ressentis sur le quartier ?

D : Ils n'en parlent pas spécialement... Après celle qui est là un peu plus, parce qu'elle a des gros soucis avec le propriétaire des murs, Grenoble Habitat. Elle habite au cinquième étage, elle est en fauteuil, déjà. L'ascenseur est souvent en panne. C'est plus ce genre de témoignages par rapport à cet immeuble, des problèmes d'humidité. Après ils aimeraient bien que le quartier vive un peu plus mais ils ne savent pas comment faire...

E : Vous comptez rester aussi vous ?

D : Ouais, moi j'aime bien le quartier, ça correspond bien à ce que je voulais faire. Après si j'arrive à développer le weekend c'est mieux. Mais après si j'arrive à travailler la semaine comme je fais là c'est très bien. Ça me permet malgré tout de pouvoir faire mes achats le weekend, je gagne forcément moins qu'un autre restaurateur mais je garde une vie sociale.

J : Pas toujours évident dans la restauration.

D : Voilà en général on travaille du lundi au dimanche. J'ai la chance de pouvoir être plus souple.

E : Ça tourne suffisamment pour que vous projetiez ici ?

D : Alors oui, ça été compliqué ces deux dernières années à cause de la covid. Pour faire en sorte que le resto tourne, la trésorerie remonte – parce que ça descend très vite et ça remonte plus difficilement – depuis 6 mois maintenant à côté j'ai mon boulot en informatique, je suis chef de projets. Je suis crevé, mais je ne prends pas de salaire ici, je prends mon salaire à côté. Ça permet de pouvoir tourner ici. Après le but à terme est que j'arrête hein, on est d'accord. Pour que je puisse me payer rien qu'avec ici c'est compliqué mais c'est normal. On a tous vécu une période de deux ans pas très facile. Mais je reste parce que je sais qu'à terme ça va le faire. A moins que je déconne, que c'est moi qui fasse de la mauvaise qualité ou qui reçoive mal les gens, auquel cas ça sera que de ma faute. Mais c'est pas l'emplacement qui fera que ça marche pas.

E : Vous dites qu'à terme ça va le faire. Vous pensez d'ici combien de temps ?

D : En sortie de covid, à moins que ça reparte avec un nouveau confinement ou de nouvelles restrictions, je pense que là on est déjà dans le move de reprise. Donc si j'arrive à finir cette année comme il faut, je considérerai que c'est bon.

J : En tant que commerçant est-ce que vous auriez aimé qu'il y ait des choses qu'il y ait plus sur le quartier, comme des places de parking, des espaces de vie sociale, des musées, ce genre de choses ?

D : Je pense que pour que le quartier soit plus développé, il manque quelques choses. Un cinéma, des espaces sociaux. Une boucherie aussi. Ça permettrait que les gens soient plus de ce côté-là plutôt que d'aller en ville. Que ça fasse une petite vie de quartier, il manque deux trois choses.

E : Mais vous à titre personnel il y a pas quelque chose que vous pouviez faire à Montbonnot que vous ne pouvez pas faire ici ?

D : Non, non non. Les habitants ont déjà des choses pas mal, avec la salle de sport et tout ils ont pas mal de choses. Il manque que deux trois petites choses.

E : Par curiosité vous touchez que des gens d'ici, de Cambridge, enfin d'en face. Mais vous ne touchez pas de gens du Clos des Fleurs ? Vous voyez les tours là-bas.

D : J'ai eu une personne que je connais parce que j'ai eu un accident il y a 10 / 11 ans, et j'ai connu une dame en fauteuil qui habite dans ces bâtiments-là. Je sais qu'elle je la touche mais après les autres je sais pas.

E : Peut-être la dernière question : est-ce que vous vous aimeriez vivre dans ce quartier ?

D : Sincèrement je trouve que c'est pas mal. C'est un bon quartier, j'ai pas l'impression qu'il y ait plus de délinquance qu'ailleurs. Au contraire, la plupart des voisins qui viennent ici ce sont des voisins qui travaillent au CEA ou à Schneider mais qui habitent ici. Et donc c'est des ingés, des docteurs... C'est assez bien fréquenté. Il me semble pas qu'il y ait plus de feux de poubelles qu'ailleurs. C'est un quartier qui peut être pas mal. Peut-être que si je n'avais pas déjà mon appartement je me dirais que je peux habiter là.

E : C'est tout pour nous.

J : Merci beaucoup.

D : De rien !